

Fog

Herbert, James

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Terreur

James Herbert

Fog



Lentement, le village s'éveillait pour
POCKET renaitre à la vie, parce que rien ne
se faisait vite dans cette partie du
Wiltshire ; les villageois avaient

James Herbert

Fog (The fog)

1975



CHAPITRE PREMIER

Lentement, le village s'éveillait pour renaître à la vie. Lentement, parce que rien ne se faisait vite dans cette partie du Wiltshire ; les villageois avaient leur notion du temps, qu'ils prenaient soin de cultiver depuis des siècles. Gagnés par le sentiment de sécurité qu'elle procurait, les nouveaux venus ne tardaient pas à se laisser happer par la placidité ambiante. Les jeunes qui ne tiennent pas en place, eux, ne restaient jamais longtemps ; mais ils n'oubliaient pas la quiétude rassurante du village, qui souvent leur manquait. Les rares touristes qui découvraient l'endroit par hasard en goûtaient le charme vieillot, quelques minutes au moins, le temps de l'explorer à fond. Puis le voyageur poursuivait son chemin, non sans regrets pour la paix du village – et non sans inquiétude quant à l'ennui qu'il devait distiller.

A huit heures trente précises, comme elle le faisait invariablement depuis vingt ans, Jessie ouvrait son épicerie. Sa première cliente, madame Thackery, n'arriverait pas avant huit heures quarante-cinq, mais il n'était pas question pour autant de déroger au rite de cette ouverture matinale. Même la mort de Tom, son dernier mari, n'avait pas empêché Jessie d'ouvrir à l'heure pile, huit heures trente ; le surlendemain, pour l'enterrement, elle n'avait fermé la boutique qu'une heure, entre dix et onze.

Jessie adorait sa causette du matin avec madame Thackery. Celle-ci venait immanquablement, qu'elle ait une emplette à faire ou non, partager une tasse de thé avec l'épicière. Cette présence fidèle lui était d'un grand réconfort depuis la mort de Tom. Les deux femmes ne se lassaient pas de leur bavardage : un bon sujet les occupait facilement durant quinze jours, et s'il s'agissait d'un décès au village, cela pouvait aller jusqu'à trois semaines.

Monsieur Papworth, le boucher d'en face, balayait le trottoir devant sa boutique. Jessie lui fit un signe de la main. Il était gentil, monsieur Papworth. Surtout depuis que sa femme l'avait quitté. Partie après six ans de mariage ! L'événement avait fait sensation au village, pour le moins. Le couple était mal assorti, à la vérité. Elle était bien trop jeune pour lui, trop frivole ; elle ne supportait pas le calme de cette existence. Il était revenu de vacances à Bournemouth en sa

compagnie ; lui que tout le monde prenait pour un célibataire endurci, après tant d'années, l'avait présentée comme sa femme légitime. Cela ne pouvait pas durer, chacun ici le savait depuis le début ; malgré tout, il avait voulu essayer. Enfin, c'était du passé désormais. Il traversait la rue de plus en plus souvent, tout le village savait ce qui était dans l'air : il y avait de bonnes chances que la boucherie et l'épicerie s'associent dans le cadre d'une affaire familiale. Mais il ne fallait rien brusquer : chaque chose viendrait en son temps.

— Bonjour, madame Bundock ! firent ensemble deux voix d'enfants, rompant le cours de sa rêverie.

L'œil levé vers elle, c'était le jeune Freddy Gravies et sa toute petite sœur, Clara. Elle leur sourit.

— Bonjour, vous deux. Vous allez à l'école ?

— Oui, répondit Freddy qui se tordait le cou pour regarder les boccas de bonbons rangés sur l'étagère, derrière le comptoir.

— Et pour toi, Clara, cela se passe bien ?

La petite personne de cinq ans venait d'entrer à l'école.

— Très bien madame, merci, murmura-t-elle timidement.

— C'est une surprise de vous voir aujourd'hui, les enfants. Le jour de l'argent de poche n'est-ce pas le samedi d'habitude ?

— Si, mais comme on a ciré toutes les bottes de Papa hier, il nous a fait un cadeau spécial, expliqua Freddy, rose de plaisir.

Leur père était policier au commissariat de la ville voisine. Un peu bourru, mais sympathique, il adorait ses deux enfants qu'il élevait pourtant strictement.

— Voyons, qu'est-ce que vous allez prendre ? questionna Jessie, certaine qu'ils n'auraient pas grand-chose à dépenser. Vite mes petits, il ne faudrait pas que vous manquiez le car !

Clara désigna les chewing-gums et Freddy hocha la tête : il était d'accord.

— Trois malabars chacun, dit-il.

— Très bien, mais les malabars sont moins chers le lundi. Pour six pence, vous en aurez quatre chacun aujourd'hui.

La mine épanouie, les enfants la regardèrent prendre le bocal et en extraire les bonbons. Après avoir remercié très poliment, Clara en fourra trois dans sa poche et se mit en devoir de déballer le quatrième. Freddy paya, prit possession de son bien et suivit l'exemple de sa sœur.

— Au revoir les enfants, bonne journée ! leur lança Jessie comme ils sortaient en courant, Freddy tenant fermement serrée la menotte de Clara.

— Bonjour, Jessie !

Le facteur posait sa bicyclette contre la porte.

— Bonjour, Tom. Il y a quelque chose pour moi ?

— Une lettre par avion, de votre fiston sans doute, précisa l'homme en entrant dans la boutique. On va avoir une belle journée aujourd'hui encore, avec un ciel si clair !

Il lui tendit l'enveloppe bleue et rouge, et vit qu'une ombre de tristesse passait sur son visage.

— Ca fait presque un an qu'il est à l'armée, hein ?

Elle hocha la tête, le regard fixé sur les timbres.

— Que voulez-vous, Jessie, c'était couru d'avance... Un jeune comme lui ne pouvait pas moisir toute sa vie dans un village pareil, hein ? Il a besoin de voir le monde, votre Andy, toujours à bouger, toujours à l'affût d'une bêtise ! Il est temps qu'il vive un peu, non ?

Elle hocha encore la tête, avec un soupir, et se mit à ouvrir l'enveloppe.

— Vous avez raison, Tom, je le sais bien, mais il me manque tellement... C'est un gentil garçon, vous savez.

Le facteur secoua la tête, haussa les épaules.

— Bon, à demain, Jessie. Je dois vous laisser.

— Oui, au revoir, Tom.

Elle déplia le mince papier bleu. A mesure qu'elle lisait, son sourire s'affirmait. Le naturel bouillant d'Andy transparaissait à chaque ligne.

Brusquement la tête lui tourna ; titubante, elle dut s'appuyer au comptoir. Elle porta la main à son front ; au creux de l'estomac, un malaise inquiétant l'avait saisie. C'est alors qu'elle entendit un roulement profond, un son qui provenait d'en dessous, sous ses pieds. Le sol se mit à bouger – elle se cramponna encore au comptoir –, puis à trembler franchement. Les bords s'entrechoquaient sur leurs étagères, les boîtes de conserve roulaient à terre. Le grondement s'amplifiait, envahissait tout... Lâchant sa lettre, elle pressa les mains sur ses oreilles. Une violente secousse lui fit perdre l'équilibre et tomber à genoux. On avait l'impression que la boutique tout entière s'était mise en mouvement. La vitrine craqua avant de s'abattre, les rayonnages s'effondrèrent. Jessie hurla. Dans le bruit devenu assourdissant, elle voulut s'élancer vers le seuil ; mais chaque fois qu'elle tentait de se lever, elle était rejetée au sol, à genoux. La terreur que la maison ne s'écroule sur elle fut pourtant la plus forte : elle gagna la porte en rampant, le corps parcouru de vibrations, sur un sol qui manquait se dérober à chaque secousse.

Sur le seuil enfin lui apparut la route traversant le village ; mais comment croire à la réalité de ce que contemplaient ses yeux ?

Au milieu de la rue, le facteur s'agrippait à sa bicyclette. Une fissure immense se formait à ses pieds, qui s'ouvrit soudain et l'engloutit. La crevasse serpenta tout le long de la rue, jusqu'à l'endroit où le garçonnet et sa petite sœur regardaient, pétrifiés, serrés l'un

contre l'autre, puis atteignit madame Thackery qui se dirigeait vers l'épicerie. Le village était comme éventré, déchiré en son milieu ! Et le sol s'ouvrit, gigantesque mâchoire béante, et la route disparut.

Jessie n'eut que le temps d'apercevoir le visage terrifié de monsieur Papworth ; de l'autre côté de la rue, boutiques et maisons furent toutes aspirées dans les entrailles de la terre.

CHAPITRE II

Sur l'étroite route de campagne, John Holman rétrograda prudemment avant de négocier le virage. Il n'était pas rasé, les vêtements encore humides de rosée. Il avait passé la moitié de la nuit à tenter de dormir dans un fourré, hors de vue des patrouilles armées qui manœuvraient sur le vaste champ clos occupant une partie de la plaine de Salisbury. Le terrain appartenait au ministère de la Défense qui ne plaisantait pas avec ceux qui avaient enfreint la consigne. Car on ne pouvait le faire par inadvertance : de hautes palissades et de multiples écriteaux y veillaient. Les clôtures délimitaient un territoire de plusieurs miles autour du périmètre interdit, et un écran fort dense d'arbres et de broussailles masquait complètement à la vue ce qui s'y passait.

A l'idée du danger et des désagréments qu'il devrait affronter pour garder son action secrète alors qu'il travaillait pour le gouvernement, Holman était proche de l'écœurement. Absurde, cette peur de l'intrusion que manifestaient les deux ministères, celui de la Défense et celui de l'Environnement ! Elle les poussait à faire de la rétention d'information au lieu de travailler main dans la main, comme s'ils dépendaient de deux pays différents ! Le ministère de l'Environnement l'avait engagé au sein d'un nouveau service spécialement formé par ses soins pour enquêter sur la pollution des rivières comme sur l'éclatement d'une épidémie. Cette unité avait ceci de particulier que presque toutes ses enquêtes étaient menées dans le plus grand secret. Par exemple, si une société était soupçonnée, sans qu'on puisse le prouver par des méthodes directes, d'avoir déversé illégalement des déchets dangereux en quelque endroit, la mer, une rivière, une décharge, on envoyait Holman sur place pour un examen plus approfondi.

Le plus souvent, il opérait seul et sous une fausse identité. Il avait plus d'une fois emprunté celle d'un ouvrier pour pénétrer dans une usine où il pensait trouver l'information qui lui manquait. Hôpitaux, asile psychiatrique, ferme expérimentale spécialisée dans les produits artisanaux, il avait pratiqué les endroits les plus divers, et notamment les officines gouvernementales, pour remonter à la source

supposée d'atteintes à l'environnement. Sa frustration majeure tenait à ce que les transgressions qu'il dénonçait ne soient pas toujours prises en considération. Là où la politique – qu'il s'agisse des affaires ou du gouvernement – se révélait être en jeu, les contrevenants avaient peu de chances d'être poursuivis, il le savait. A trente-deux ans, Holman était encore assez jeune pour s'indigner de l'inertie de ses supérieurs quand lui-même avait pris de grands risques pour découvrir la preuve qu'ils lui réclamaient.

Et pourtant, il pouvait lui aussi se montrer parfaitement dénué de scrupules quand il voulait atteindre son but. Il avait plus d'une fois commis de sérieuses infractions à la loi, à la grande inquiétude des quelques personnes parmi ses supérieurs qui connaissaient ses activités. Cette fois, il se proposait d'examiner de plus près un territoire appartenant au ministère de la Défense, qui l'utilisait à des fins militaires sous la protection officielle de la loi. Ces vastes domaines, dont la plupart avaient été réquisitionnés durant les guerres napoléoniennes et plus récemment la Seconde Guerre mondiale, servaient de terrain d'entraînement à l'armée. Ils étaient généralement implantés dans le Sud, par crainte des invasions. Holman ne l'ignorait pas, la majeure partie de ces terres était à l'abandon, les sites naturels de toute beauté comme les riches sols cultivables qu'on laissait en friche. A l'heure où la bonne terre et les grands espaces se faisaient de plus en plus rares, comment accepter que soient détournées ainsi les ressources du pays ? Aussi, sur les 375 000 hectares que détenait le ministère de la Défense aux fins d'entraînement ou d'expérimentation, le département de l'Environnement réclamait que 15 000 au moins soient restitués à la population. Même si le ministère de la Défense avait de bonnes raisons de vouloir garder une grande partie de ce territoire, on soupçonnait que l'étendue en excédait très largement ses besoins réels.

Les démarches tentées auprès dudit ministère n'avaient pu franchir les mailles très serrées du filet de sécurité. D'où la mission confiée à Holman : évaluer la superficie des terrains réellement utilisés et l'intérêt de cette utilisation. Il trouvait parfaitement ridicule cette guerre entre ministères d'un même gouvernement, mais il l'acceptait comme une réalité.

Il venait de passer deux journées difficiles à éviter les patrouilles, à prendre des photos et à rassembler des informations sur l'immense domaine de Salisbury. En cas d'interceptions les conséquences pouvaient être fâcheuses pour lui ; il le savait et, d'une certaine façon, cela lui plaisait. Ses employeurs tiraient sciemment parti de son goût du risque et du jeu pimenté d'un élément de danger.

Pour l'heure, il prenait donc un virage sur une route de campagne. Apparut un village, l'un de ces villages obscurs qui

parsément la plaine de Salisbury, décida-t-il. Peut-être y trouverait-il de quoi prendre un petit déjeuner ?

Comme il s'en approchait, il s'aperçut soudain qu'une étrange vibration s'était emparée de la voiture, une vibration qui devint secousse alors que s'élevait un grondement profond. Il avait atteint la rue principale du village, mais la visibilité était à présent si mauvaise qu'il ne pouvait continuer. Ce qu'il réussit alors à voir lui parut proprement incroyable.

Une faille gigantesque apparut droit devant, s'élargit, courut vers lui en zigzaguant à toute vitesse. Son esprit horrifié eut à peine le temps d'enregistrer la présence de deux enfants, d'une femme, et plus loin d'un homme à bicyclette ; le sol s'ouvrit, et ils disparurent dans le gouffre noir. Sur sa gauche, les boutiques s'effondrèrent successivement dans la crevasse béante. La terre se déchirait dans un bruit d'explosion assourdissant. Holman comprit avec épouvante que le sol s'effondrait sous lui. Il essaya vite d'ouvrir la portière... Trop tard. La voiture bascula vers l'avant, amorça sa chute... La portière refermée, il était pris au piège.

Un moment, la voiture resta coincée entre les parois ; mais le trou s'élargit encore, et elle recommença à glisser. Saisi de panique, Holman hurla. L'engin plongeait à angle aigu ; seules les parois brutes le retenaient de tomber en chute libre. Cela ne dura sans doute que quelques mortelles secondes ; la voiture se trouva de nouveau calée et son passager pressé contre le volant, le regard fixé sur l'effroyable précipice, le corps glacé d'horreur, le cerveau presque paralysé sous le coup de l'événement. Lentement il recouvra ses esprits. Il devait avoir touché le fond de la brèche, dans sa partie la plus étroite. Si elle s'élargissait encore, la voiture s'abîmerait dans les profondeurs. Il essaya d'apercevoir le jour, là-haut ; mais à cause des tourbillons de poussière, on ne pouvait rien voir.

La panique enfin le poussa à l'action. Frénétiquement, il parvint à se dégager du volant, mais ses violents efforts déstabilisèrent la voiture, qui reprit son terrifiant glissement, et s'enfonça d'un petit mètre. Le souffle court, la tête pleine du bruit de verre cassé, de terre et de gravats dégringolant, il s'obligea à retrouver son calme avant de se faufiler sur le siège arrière, plus prudemment cette fois. A mi-parcours, il se figea : la voiture bougeait encore, de façon minime heureusement. Il demeura un instant immobile, tendu, puis poursuivit sa manœuvre.

Sur le siège arrière, il se tourna de façon à pouvoir baisser l'une des vitres. L'espace existant entre le véhicule et la paroi était juste suffisant pour lui permettre de s'y glisser. Il fallait faire vite : la terre qui tombait par la vitre ouverte alourdissait l'habacle en équilibre déjà fort précaire.

Abandonnant toute prudence, il se hissa par l'ouverture et se colla à la paroi de roche et de terre friable. A tout moment, il s'attendait à entendre le fracas de la voiture allant s'écraser dans le gouffre. Pendant cinq bonnes minutes il resta ainsi, la tête blottie contre la terre dont il étreignait désespérément la surface instable.

La poussière en suspension commençait à se dissiper légèrement ; il risqua un coup d'œil craintif autour de lui. En haut, la ligne de cassure toute déchiquetée avait au moins cinq cents mètres. Les versants semblaient stabilisés malgré les mottes de terre qui pleuvaient encore dans l'abîme insondable. Au-dessous de lui, l'obscurité donnait le frisson. On avait l'impression que les entrailles mêmes de la terre s'étaient ouvertes sur le noir absolu.

Un frémissement l'aplatit au sol de nouveau, les mains et le visage enfouis dans la terre. Le cœur battant à tout rompre, il attendait d'être arraché à son perchoir incertain...

Soudain, un cri. A travers la poussière, il finit par apercevoir quelque chose... une silhouette menue, lui semblait-il, qui gisait sur un rebord étroit du versant opposé, à plus de quinze mètres de lui. L'émotion lui serra la gorge : c'était l'un des enfants qu'il avait aperçus dans la rue, en haut. La petite fille. Aucun signe du garçonnet qui l'accompagnait.

L'enfant se mit à geindre pitoyablement. Il fallait l'atteindre, sinon, elle ne tarderait pas à glisser dans le gouffre, c'était évident. Holman l'appela, mais elle ne semblait pas entendre. Comment franchir cette crevasse ? Le rebord qui retenait la fillette était à plus de trois mètres au-dessus de lui, à dix mètres environ du niveau du sol. Grimper jusqu'à elle ne serait pas trop difficile en s'appliquant beaucoup, à cause des protubérances du terrain et des vieilles racines dénudées. Le problème était de gagner l'autre versant – et vite.

Une autre pensée l'assaillit : et si la brèche se refermait ? L'idée de périr écrasé comme entre les pinces d'un gigantesque casse-noix l'aiguillonna.

La voiture ferait office de pont. En deux enjambées, il serait de l'autre côté. C'était un plan dangereux, mais il n'en voyait pas d'autre. Avec précaution, il posa un pied sur le toit de la voiture. Rien ne bougea. Il pesa alors sur ce pied, sans lâcher la paroi. Le toit s'inclina vers l'avant. Allait-il glisser sur sa surface lisse ? se demanda-t-il, terrifié. Plus le temps de s'interroger davantage : il s'élança, vola presque.

Un bond, un autre, et la voiture piqua du nez, puis s'enfonça sous lui... Désespérément, il se jeta sur l'autre versant. Accrocher quelque chose, n'importe quoi ! Ses mains eurent la chance de rencontrer une vieille racine, qui craqua sous son poids... et se rompit ! Par bonheur, de minces radicelles tenaient encore ; il y resta

suspendu.

Au bruit de la voiture fracassée, l'enfant leva la tête ; elle vit l'homme oscillant dans le vide, et cria de frayeur. En remuant les pieds, elle déclencha un éboulement : la terre qui la soutenait commença à couler en avalanche dans la crevasse béante. Et la petite de se cacher la figure dans les mains et de sangloter en appelant son frère perdu.

Suspendu entre la vie et la mort par la grâce de quelques fibres et d'un peu de bois pourri, Holman cherchait à prendre pied sur la paroi instable. Sa main trouva de la roche ; le temps d'assurer sa prise, il put soulager la racine cassée et tâter le sol du pied jusqu'à ce qu'il découvre un point d'appui plus solide. Aspirant une goulée d'air poussiéreux, il leva les yeux vers la fillette.

— Ne pleure pas, lui cria-t-il. Si tu ne bouges pas, tout va s'arranger. Je vais venir te chercher !

Avait-elle entendu ? Rien n'était moins sûr. Ce qui était sûr en revanche, c'est qu'elle ne tiendrait pas longtemps sur ce ressaut fragile. La pensée du sol se refermant sur eux le poussa de nouveau en avant. Il progressa centimètre par centimètre, testant scrupuleusement chaque point d'appui que trouvaient ses mains et ses pieds. La fillette était à moins de trois mètres quand il atteignit un affleurement de roche à peu près fiable. Combien de temps avait duré son ascension, des heures, ou bien quelques minutes ? Les secours n'allaient pas tarder à se manifester, sans doute. On allait venir voir si quelqu'un était prisonnier de ce trou. Et maintenant, comment arriver jusqu'à la petite ?

D'où il était, une fissure remontait le mur jusqu'à un bon mètre du rebord où était prostrée la fillette. En tirant parti des prises qu'elle offrait, il devait être possible d'atteindre ce fameux rebord ; un rétablissement, et il attraperait l'enfant. Son petit corps secoué de sanglots, elle n'osait même plus lever les yeux.

Méticuleusement, il entreprit de reconnaître son chemin, sans la quitter du regard, prêt à l'avertir de ne pas bouger. Alors qu'il approchait, les sanglots cessèrent et l'enfant tourna vers lui un visage convulsé de terreur. Grands dieux, à quoi pouvait-il ressembler en cet instant ? Que pouvait ressentir une petite fille déjà épouvantée à voir grimper vers elle une forme noire de poussière, aux yeux blancs et fixes ?

— N'aie pas peur, dit-il d'une voix mesurée, mais pressante. Je viens à ton secours. Ne bouge surtout pas.

Elle commença à reculer.

— Non, non, ne bouge pas !

Il n'avait pu se retenir de crier. L'enfant glissa un peu ; puis, comprenant soudain sa situation, enfonça ses doigts dans la terre

meuble, en poussant des cris de frayeur.

Il fallait jouer le tout pour le tout : Holman se jeta en avant, espérant que le rebord supporterait son poids. Un pied calé dans la fissure, l'autre dans le vide, il s'agrippa au rocher d'une main, lança l'autre à la rencontre de la fillette. Il réussit enfin à attraper la menotte tendue... L'enfant ne glisserait pas plus loin. Il était temps : ses jambes étaient passées par-dessus le bord, ses pieds battaient déjà le vide. De la main gauche, Holman s'accrochait résolument à une lézarde dans la paroi ; s'il lâchait prise, c'était le plongeon vers la mort, pour lui comme pour l'enfant. Elle poussait des cris déchirants, mais tenait ferme la main de l'homme : elle avait compris quel danger s'ouvrait sous leurs pieds.

Il ne pourrait rien tenter tant qu'elle se débattrait. Il attendit donc, collé à la paroi, sans quitter des yeux le petit visage épouvanté. Il l'exhortait au calme, gentiment, d'une voix qui s'efforçait de ne pas trahir sa propre peur. L'enfant cessa progressivement de s'agiter ; son corps s'abandonna, comme si elle savait que rien de pire ne lui arriverait, son esprit se vida de toute pensée, comme pour la protéger. C'était le moment : Holman entreprit de la tirer à lui. Bien qu'elle fût très légère, c'était difficile à cause de sa position inconfortable. Mais peu à peu, il la hissa complètement sur le rebord ; restait à l'amener contre sa poitrine.

— Tiens-toi à moi mon petit, lui dit-il avec douceur. Mets tes bras autour de mon cou et serre, serre bien fort. Voilà, très bien. Maintenant place tes jambes autour de ma taille.

Elle obéit dans une sorte de léthargie, mais ses jambes étaient trop courtes pour enserrer le torse de l'homme ; elles se posèrent sur ses hanches.

— Bon, reste comme ça et tout ira bien, chuchota-t-il. Avec ce fardeau qui l'éloignait de la paroi, l'escalade de la fissure était beaucoup plus ardue. Les muscles des bras et des jambes étaient à dure épreuve, raidis sous l'effort. Heureusement, l'endurance était sa spécialité.

A bout de forces, il atteignit enfin un affleurement de roche plus solide et s'y laissa tomber à genoux en serrant toujours la fillette. Ses épaules tremblaient d'épuisement. Après un demi-tour prudent, il put alors s'appuyer contre la falaise pour reposer ses membres douloureux.

Durant les minutes qui suivirent, son cerveau n'enregistra plus que le soulagement ; puis, les forces lui revenant avec le souffle, une question s'imposa : que s'était-il passé ?

Il se rappelait être entré dans le village, et puis, et puis... Le sol, la terre, oui, la terre qui se lézarde ! Une fissure d'abord, qui se propage dans le goudron en zigzaguant, et tout de suite le bruit, ce grondement sourd qui grandit, grandit, les craquements de la pierre,

et la vision incroyable du sol qui s'ouvre, en une immense crevasse qui déchire la terre ! Les deux parois qui se séparent, dont les bords s'effondrent Dieu sait où... Les deux enfants, l'homme à la bicyclette – n'y avait-il pas une femme aussi ?- qui disparaissent dans le trou... Les boutiques qui s'écroulent, toute une rangée de boutiques – au moment précis où le gouffre béant s'ouvre devant lui. La voiture qui penche, qui pique du nez, qui glisse...

Tout cela, qui était survenu si vite, lui donnait l'impression de s'être déroulé au ralenti. Dans ses bras, la petite fille sanglotait en appelant son frère. Il lui caressa les cheveux pour l'apaiser, répéta que tout s'arrangerait – mais ses pleurs lui fendaient le cœur.

Il leva les yeux vers la lumière du jour dans l'espoir d'apercevoir quelqu'un, un sauveteur peut-être ? Là-haut, on devait s'inquiéter des survivants. Survivants à quoi, au fait ? La question explosa dans sa tête. A un tremblement de terre ? C'était proprement stupéfiant. Certes, il s'en était déjà produit en Angleterre, où les secousses minimales étaient fréquentes. Mais un séisme de cette ampleur ? L'incroyable, l'inimaginable était donc advenu ? Dans ce monde dément s'était accomplie la chose la plus folle : un tremblement de terre en pleine région du Wiltshire ! A cette pensée extravagante, il fut pris d'un rire qui fit sursauter la petite. Comme elle le fixait de ses yeux apeurés, il ramena doucement sa tête sur sa poitrine, et la berça.

Quelle était la cause de cette catastrophe ? Une explosion des conduites de gaz ? Non, certainement pas : elle n'aurait pas provoqué des dégâts aussi considérables, creusé un trou aussi profond ni aussi vaste. Il devait bien s'agir d'un tremblement de terre en définitive, pas aussi grave que ceux qui affectent d'autres pays, mais d'une amplitude comparable parce qu'il s'était produit en Angleterre ! Et pour quelle raison ? un essai d'explosion souterraine, mené par les militaires voisins ? S'il avait observé de bien étranges allées et venues durant sa visite discrète du week-end, elles ne lui semblaient pas en rapport avec cette hypothèse. Alors, le résultat de réactions en chaîne après l'une de leurs expériences ? C'était peu probable, avec les immenses territoires désertiques dont disposait l'armée anglaise à cet effet dans des pays reculés. Le sol national n'était pas le lieu de telles expériences. A la réflexion, il était plus vraisemblable d'incriminer un phénomène naturel, une secousse qui se préparait depuis des siècles, des millénaires peut-être. Et qui avait choisi ce jour pour se produire.

Le doute subsistait cependant.

C'est alors qu'il nota un mouvement à ses pieds. Il crut d'abord que c'était la poussière délogée par l'effondrement, puis s'aperçut que les volutes montaient des profondeurs. Une sorte de brume qui s'élevait lentement en de molles ondulations, une brume jaunâtre

autant qu'il pouvait en juger dans la pénombre. Apparemment, elle gagnait toute la crevasse, progressait jusqu'à atteindre sa poitrine. La fillette qui en était déjà baignée se mit à tousser et releva la tête ; ses plaintes redoublèrent à la vue de la brume. Holman la souleva de façon qu'elle ait la tête à hauteur de son épaule. L'odeur alors parvint à ses narines. Légèrement acide, désagréable sans être agressive. Il se remit à genoux, cherchant à l'identifier. Une odeur de gaz ? C'était peu vraisemblable, puisque le gaz est généralement incolore, au contraire de cette substance qui ressemblait à... à un brouillard, au fameux fog anglais précisément. Et qui avait du corps, et un ton jaunâtre, une odeur ténue mais indiscutable. Vapeur prisonnière depuis des siècles des entrailles de la terre, que l'explosion amenait enfin à la surface ?

Il y était plongé à présent, ce qui rendait sa vision difficile. Il se leva, l'enfant dans ses bras ; mais dès qu'il eut émergé du nuage, une peur monstrueuse l'assaillit. Etrangement, ces volutes de brume lui faisaient horreur, une horreur plus intense encore que celle qu'il venait d'éprouver. Était-elle due à la lenteur du processus, alors que tout jusque-là s'était passé si vite qu'il avait à peine eu le temps de penser ? Il avait le sentiment que cette brume était plus néfaste, plus sinistre ; sa présence l'emplissait d'un pressentiment qu'il ne s'expliquait pas. Il se mit à crier, d'une voix où perçait l'hystérie sinon la panique :

— Au secours ! Y a-t-il quelqu'un ?

Pas de réponse. Approcher le bord du gouffre était sans doute trop dangereux. Ou bien comptait-on tant de blessés là-haut ?

— Tu vas monter sur mon dos, petite, murmura-t-il à la fillette en lui relevant le menton pour voir son visage. Passe les bras autour de mon cou. Nous allons grimper jusqu'en haut.

— Je veux... je veux mon frère, gémit-elle, moins effrayée mais sur la défensive encore.

— Je sais, mon petit bonhomme, je sais. Mais ta maman et ton papa t'attendent sûrement là-haut.

L'enfant fondit en larmes, la tête enfouie contre l'épaule de son sauveteur. Voyant que la nappe de brouillard lui arrivait au menton, il fit passer la fillette sur son dos et lui attacha les poignets sous sa gorge avec sa ceinture. Puis il glissa les petites jambes autour de sa taille et commença son escalade.

En surface, on avait entendu l'appel au secours venu du gouffre. Tous ceux qu'il avait engloutis n'avaient donc pas péri ? Le son de cette voix ranima les cœurs. On allait lutter contre la tragédie ! Le policier dont les enfants étaient portés disparus était prêt à descendre au fond. Il ne renoncerait pas ! Il avait déjà fouillé les gravats, exploré

à grands risques les maisons à demi effondrées, et n'y avait pas retrouvé ses petits. Quand avaient retenti les cris, il était justement occupé à se nouer une corde à la taille pour qu'on le descende dans le trou, à la recherche des survivants.

Il émergea au bout de cinq minutes, portant dans ses bras une toute petite fille évanouie qu'il déposa sur le sol. Avant de l'abandonner aux mains compétentes du vieux docteur, il couvrit son visage de baisers auxquels se mêlaient ses larmes. Puis il s'élança de nouveau vers la crevasse, où il fut descendu de la même façon. Cette fois, il remonta un homme. Un homme recouvert des pieds à la tête de boue et de poussière, qui grommelait en poussant des cris et voulait retourner se jeter dans l'abîme, au point qu'il fallut cinq personnes pour le retenir. Un homme qui avait perdu la raison.

La brume qui montait du précipice ne s'étala pas en surface, mais s'éleva en une colonne dense, régulière, dont le centre paraissait luire faiblement – à cause simplement des rayons du soleil qui la traversaient ? Les villageois observèrent son ascension dans le ciel, où elle forma un volumineux nuage jaunâtre comparable au champignon que dessine l'explosion d'une bombe à hydrogène, même s'il était de taille beaucoup plus réduite. Puis le bas de la colonne se détacha du sol et se fondit dans le nuage. On eut tôt fait de l'oublier quand les vents le chassèrent, sans le disperser, en le poussant telle une énorme masse solide, loin du village en ruine.

CHAPITRE III

Le révérend Martin Hurdle allait à pas pesants à travers champs. Il avait le cœur lourd, l'esprit préoccupé par la catastrophe qui avait accablé le village voisin, ce petit village paisible presque entièrement détruit par un extravagant séisme. Toute la semaine, les journaux n'avaient parlé que de cela. L'émotion venait de ce que le phénomène s'était produit en Angleterre, et non dans l'un de ces pays lointains dont on connaissait à peine l'existence. Les Anglais se sentaient concernés par ce qui arrivait ici, chez eux ; alors qu'un événement qu'ils suivaient à distance par les médias avait peine à susciter réellement leur sympathie. Celui-ci avait frappé des gens de leur espèce : pour les habitants du village, c'étaient des parents, des voisins ; pour le reste de la population, des compatriotes. Il comptait axer sur ce thème son sermon d'aujourd'hui : à la lumière de cette tragédie, était-il possible de comprendre pleinement la situation d'autres nations du monde dont le malheur était le lot habituel, et d'y compatir ? Les gens étaient tellement préoccupés de leurs problèmes quotidiens : l'argent, le travail, les affaires de cœur, les disputes de famille, de voisins, les fâcheries d'avec la vie – petites misères dont seule une vraie catastrophe révélait la mesquinerie.

Ce drame les obligerait à voir plus loin, à considérer ce qui se passait dans le monde, à saisir le caractère égoïste, l'insignifiance de leurs soucis. Saurait-il l'utiliser pour montrer à ses fidèles la vraie dimension de la vie ? Le monde ne tournait pas autour d'individus, mais de la grande masse de l'humanité. C'est pour cette raison que chacun devait aider son prochain, tous les autres, à exister et à survivre. Que la catastrophe se soit produite dans le village voisin prouvait qu'elle pouvait frapper n'importe où, à tout moment ; personne n'en était à l'abri, aucune communauté, aucune nation.

Les phrases s'enchaînaient avec force dans sa pensée. Il savait exactement comment il parlerait à sa congrégation en ce dimanche matin, à quel moment sa voix s'adoucirait jusqu'à n'être plus qu'un murmure, pour s'enfler ensuite de toute sa puissance jusqu'à faire vibrer l'assistance. Trente années de pastorat lui avaient appris à tirer parti des inflexions les plus subtiles de son organe, qui savait être

tonitruant quand il fallait émouvoir ses paroissiens. A cinquante-deux ans, le révérend ne désespérait pas tout à fait de la nature humaine : on trouvait de la bonté chez les pires individus, pensait-il, comme de l'hypocrisie chez les plus grands dévots. Encore que...

Il haussa les épaules, découragé. Habituellement, sa promenade matinale du dimanche lui procurait du plaisir ; il traversait les champs d'un pas vif, en se répétant le sermon qu'il prononcerait devant ses fidèles. Mais aujourd'hui, la récente tragédie devait le tourmenter gravement. Dès sa première annonce, il avait roulé jusqu'au village pour proposer son aide, réconforter les blessés, administrer aux mourants l'extrême-onction. Il n'avait vu autant de blessés et de morts que durant la dernière guerre ; il pensait en avoir fini avec ce souvenir, mais le désastre en avait ranimé l'horreur, rouvert des cicatrices qu'il croyait fermées.

Levant soudain les yeux qu'il tenait fixés au sol, il s'aperçut qu'il marchait dans la brume. Les brumes matinales lui étaient familières, mais celle-ci l'intrigua. Elle était épaisse, très épaisse même tout à coup, et jaunâtre, avec une odeur bizarre. Peut-être devrait-il revenir sur ses pas pour en sortir ? S'il allait se perdre et arriver en retard pour le service !

Il rebroussa chemin sans pour autant sortir de la brume, ce qui le rendit étrangement nerveux. Ce n'était pas une brume, d'ailleurs. Un brouillard, plutôt. Se trouver brusquement plongé dans un brouillard aussi dense par une matinée d'été aussi radieuse, voilà qui était curieux. Car il était aussi épais que la fameuse « purée de pois » londonienne ! C'est tout juste s'il laissait deviner la lumière du soleil. Le révérend s'arrêta. Ne s'était-il pas trompé de direction ?

— Bonté divine ! grommela-t-il, je me suis perdu !

Son cœur se mit à battre à grands coups : une masse sombre, nébuleuse, s'approchait. Large, un peu moins haute que lui, mais volumineuse, elle se déplaçait sans bruit, comme suspendue dans l'air, avançait, énorme à présent... Et voici que... Ciel ! Une autre forme la rejoignait, se fondait en elle, et l'ensemble approchait, masse écrasante qui se dirigeait droit sur lui, comme à dessein ! Ouvrant et fermant la bouche sans qu'il en sorte un son, il se mit à reculer à pas mesurés d'abord, puis de plus en plus rapides, les yeux fixés sur ces formes qui grandissaient devant lui.

Soudain, il heurta quelque chose de solide, virevolta, et de frayeur tomba sur les genoux. Là, au-dessus de lui, une autre forme noire, muette, menaçante...

C'est alors que le rire le saisit. Un rire frénétique qui inonda ses joues de larmes de soulagement, qui lui fit marteler le sol à coups de poings.

Il avait fait irruption dans un troupeau de vaches ! Son hilarité

redoubla, si bruyante qu'il manqua s'étrangler à plusieurs reprises en aspirant de trop larges goulées de cet air malsain. Les vaches l'observaient d'un œil placide, avec quelques meuglements impatients pour tout commentaire.

Il lui fallut cinq bonnes minutes pour recouvrer ses esprits avant de se gourmander pour sa sottise. S'effrayer d'un troupeau de vaches ! Ce bon George Ross, leur propriétaire, hurlerait de rire quand il lui raconterait son aventure. Et il avait cru qu'elles ne touchaient pas terre ! Cet épais brouillard ne permettait pas de voir leurs pattes, tout simplement. L'épisode lui aurait au moins enseigné une leçon : l'inconnu est toujours plus effrayant que la réalité.

Retrouver son chemin lui demanda encore vingt minutes d'effort.

L'homme perçut un froissement de feuilles sur sa gauche, et s'aplatit dans le buisson. Était-ce un humain ou un animal ? Prudence, prudence. Si Tom Abbot était repris à braconner sur les terres du colonel, il aurait de graves ennuis. La dernière fois, le colonel Meredith l'avait surpris la main dans le sac ; il l'avait gratifié d'une de ces rossées dont il aimait se vanter au pub du village, avant de l'avertir qu'en cas de récidive, il l'escorterait jusqu'au commissariat de police, « incontinent ». Incontinent ! Ça faisait chic, sûrement. Mais il n'attraperait plus Tom, ah non ! L'autre fois, c'était parce qu'il avait un peu trop traîné sur le matin, pour compenser sa maigre prise du jour. Le colonel l'avait repéré comme il se cachait dans les buissons ; il s'était approché furtivement et lui était tombé dessus à coups de canne sur la tête et les épaules. Confondu, étourdi, Tom n'avait opposé aucune résistance, même quand il l'avait trainé par le col comme une vulgaire racaille et jeté hors du domaine en le menaçant des gendarmes et d'une autre « sacrément bonne correction » s'il y remettait le pied.

En tout cas, colonel Meredith, se répéta-t-il, vous n'aurez plus le vieux Tom ! Trop malin pour des gens comme vous, malgré votre belle maison, vos belles voitures et vos amis si chics ! Ce joli petit faisan, vous voyez ? Je l'ai attrapé ici ce matin, et je compte bien en cueillir un autre avant de m'en retourner. Il est encore trop tôt pour que vous vous leviez, j'ai une bonne heure tranquille devant moi. J'ai disparu de la circulation pendant trois mois, colonel Meredith, pour vous faire croire que vous m'aviez fait peur, mais, hé ! hé ! il ne renonce pas comme ça le vieux Tom ! Je tirerai un bon prix de ce faisan, et sans questions indiscretes encore.

L'œil aux aguets, le braconnier reprit sa progression dans le sous-bois, tout en continuant à pester contre son propriétaire. Là ! Il y avait quelque chose, une présence qui n'était pas humaine. Il

s'immobilisa. Surtout ne pas faire fuir le gibier, le laisser venir à son heure ! Mais quel gibier ? Un faisan ? Les bois en étaient pleins, tous sous la protection de ce salaud de colonel. Heureusement, Tom avait de la patience. Tom savait attendre que le gibier se montre, une heure s'il le fallait, sans bouger un cil. Viens, mon beau, prends ton temps, Tom t'attendra.

Il était tapi là depuis dix minutes au moins lorsqu'il prit conscience des volutes jaunâtres s'enroulant autour de ses jambes. De la brume, nom de Dieu, c'était bien sa chance ! Il se retourna, considéra avec surprise la nappe épaisse qui le cernait. Bizarre, c'était bien la première fois qu'il voyait du brouillard ici. Enfin, il attendrait un peu plus longtemps, voilà tout. Pourvu que l'animal se manifeste avant que le brouillard ne devienne trop dense !

Bientôt, il en fut complètement enveloppé et maugréa de plus belle : si sa proie ne se décidait pas à bouger tout de suite, il ne pourrait plus la voir. Hélas, rien ne bougea, et la brume gagna encore. C'est quand il ne sut même plus distinguer le buisson qu'il entendit un bruissement de feuillage accompagné d'un bruit de fuite. Manqué ! Il se releva en jurant et en tapant du pied.

Tant pis, une seule prise valait mieux que rien du tout. Il ne lui restait plus qu'à rentrer. Il s'enfonça dans le brouillard qui ne le gênait aucunement : le coin lui était si familier qu'il aurait trouvé son chemin les yeux fermés.

Le révérend Martin Hurdle se préparait pour l'office du dimanche. En revêtant sa soutane, il souriait au souvenir de la panique qu'il avait ressentie quelques instants plus tôt, lorsqu'il s'était égaré dans le brouillard. Cette promenade matinale qui était habituellement l'une des joies de la semaine avait failli tourner au cauchemar. Quel soulagement indicible de retrouver le soleil, quel plaisir de n'être plus prisonnier de ce sinistre nuage ! Il éprouvait une légère migraine, mais le principal était d'en avoir fini avec cette expérience désagréable ; nul doute qu'il s'en amuserait quand il la relaterait à ses amis.

L'église était presque pleine aujourd'hui. Le beau temps était pour quelque chose dans cette affluence, mais surtout la tragédie survenue au village voisin. Le pasteur avait accueilli ses paroissiens sur son seuil, échangeant quelques mots avec certains, des sourires et des salutations avec les autres. A l'heure où devait commencer l'office, il entra dans la sacristie par une porte latérale, houspillait ses enfants de chœur qui lambinaient et pénétrait avec eux, d'un pas alerte, dans le sanctuaire.

Le service commença comme de coutume, plaisir pour les uns, corvée pour les autres ; cette fois pourtant, la proximité de la

catastrophe lui donnait une signification particulière pour la majorité des fidèles. Dans les premiers rangs, quelques-uns notèrent que l'officiant se passait la main sur le front à plusieurs reprises, comme s'il souffrait de fatigue ou de migraine ; le service n'en continua pas moins sans incident.

Tout le monde s'assit pour écouter l'homélie. Les regards suivirent anxieusement le pasteur qui montait en chaire ; en ce temps de tristesse, on avait besoin du réconfort de ses paroles. L'homme de Dieu contempla ces regards de détresse fixés sur lui dans leur attente de la bonne parole.

Et le révérend Martin Hurdle, pasteur de Saint Augustin depuis dix-huit ans, releva sa soutane, ouvrit son pantalon et, le pénis dressé, urina sur sa congrégation.

— Mais où sont donc passées ces maudites vaches ?

La face tannée et sillonnée de rides de George Ross se plissa un peu plus, s'il était possible.

— Je parie qu'elles se sont encore sauvées par la brèche !

Il arrivait fréquemment en effet que le troupeau franchisse la haie d'arbustes et de broussailles qui entourait son pré pour aller s'ébattre dans le champ voisin. Le fermier gagna l'endroit en maugréant.

— Comme si je n'avais rien d'autre à faire de ma matinée qu'à courir après ces idiots ! Elles me le paieront !

La brèche franchie, il regarda de tous côtés.

— Alors, où êtes-vous, bande de... ?

A la vue du brouillard qui avait envahi l'extrémité de son champ, il s'arrêta, médusé.

— Ben alors ! Jamais vu une chose pareille ! s'ébahit-il en grattant son menton mal rasé.

Comme il se dirigeait par là, il vit non sans plaisir ses vaches émerger de l'épais nuage.

— Ah oui, vous pouvez être fières ! fulmina-t-il. Pour aller se perdre là-dedans, il faut être sacrément stupides !

Bizarre quand même, un pareil brouillard ici. Bien plus épais qu'une simple brume. Encore leur maudite pollution ! Il se gratta le menton, perplexe.

Le troupeau s'approchait sans hâte.

— Allez, on se presse, mes jolies !

Le brouillard dérivait à présent vers la prairie voisine. L'étonnant, c'est qu'il se présentait comme une masse compacte bien délimitée qu'on voyait avancer, et pas du tout comme la nappe grise habituelle.

Les vaches arrivaient ; les premières le dépassèrent.

— Allez, allez, à l'étable ! vociféra-t-il en assenant une grande claque sur une croupe qui passait.

La vache s'arrêta, tourna la tête vers lui.

— Avance donc ! grogna le fermier avec une autre tape.

La vache ne bougea pas, mais continua à le dévisager. George lui décerna une bordée d'injures puis se retourna pour voir où en était le troupeau. Toutes les vaches s'étaient arrêtées et le dévisageaient.

— Mais enfin, qu'est-ce qui se passe ?

Pourquoi donc se sentait-il nerveux ? Il émanait de son troupeau une tension incompréhensible.

— Avancez, bon Dieu ! On rentre à la maison !

Ni ses gesticulations ni ses tentatives pour les mettre en mouvement n'eurent d'effet : les vaches s'entêtaient à l'observer.

Puis, petit à petit, elles se rapprochèrent.

Il comprit brusquement qu'il était cerné en voyant leur cercle se resserrer autour de lui. Qu'arrivait-il à ses vaches ? Il n'y comprenait rien. Pourquoi ces animaux doux et placides arboraient-ils un air si menaçant ? On le bousculait dans le dos. Furieux, il se retourna : c'était la vache qui avait reçu une claque précédemment. Il se répandit en invectives. Son bon sens lui disait que sa peur grandissante était absurde.

Un bruit de sabots, une autre poussée par-derrière, plus violente cette fois, qui le jeta à terre.

— Arrière, sales bêtes, arrière !

Il se redressa tant bien que mal à quatre pattes et voulut se lever, en vain : chaque fois qu'il essayait, une bourrade le renvoyait au sol. Une vache se tourna de façon à lui lancer une ruade ; le coup l'atteignit violemment dans les côtes, et l'envoya rouler quelques mètres plus loin.

Ensuite les coups se multiplièrent. Il ne retint plus ses cris. On eût dit que les animaux prenaient leur tour pour s'élancer avant de le frapper. L'un d'eux le toucha en pleine face. Le nez cassé, l'homme resta quelques secondes aveuglé par son sang. Quand il fut de nouveau en mesure de distinguer quelque chose, il crut ouvrir les yeux sur une scène de cauchemar.

Les vaches galopaient autour de lui, les yeux exorbités, une bave écumeuse à la bouche. Elles le piétinaient l'une après l'autre, l'abattaient d'un coup de tête lorsqu'il tentait encore de se relever, s'enhardirent enfin à le mordre ; les doigts dont il voulut se protéger le visage furent successivement arrachés. Le hurlement qu'il poussa se noya dans un affreux gargouillis : un choc lui avait brisé la mâchoire et le sang ruisselait dans sa gorge.

Lorsqu'il ne bougea plus, étendu à demi inconscient dans l'herbe boueuse, les vaches se rassemblèrent pour écraser sous leurs sabots ce

qui restait de vie dans son corps méconnaissable.

Dissimulé dans les broussailles, le braconnier observait la maison. Il était sorti du brouillard, mais, au lieu de regagner sa mesure en lisière du village, il avait emprunté la route qui menait à la vaste demeure campagnarde du colonel. Passé la grille, une longue allée serpentant au milieu des arbres l'avait conduit près de la maison. De sa cachette, il épiait l'édifice à travers les feuilles, et attendait. Ses yeux étrangement vitreux allaient de droite à gauche ; se décidant, il se glissa furtivement vers l'arrière du bâtiment. Quelques années auparavant, il avait effectué de petits travaux pour le jardinier en chef du colonel : c'est pourquoi il connaissait si bien l'endroit, ses meilleurs coins pour braconner, ses meilleures cachettes. Il se dirigea vers une cabane de bois située au fond du jardin, dont il poussa la porte. Son regard était devenu fixe, et il se souciait peu à présent de faire du bruit ou non ; tranquillement, à gestes mesurés, il se saisit d'une hache rouillée par le temps, mais dont la lame était encore aiguisée. Sur le point de quitter la cabane, il avisa une boîte de clous, ceux de huit centimètres qu'on utilisait pour les palissades. Il en ramassa une poignée qu'il enfouit dans sa poche.

Il retraversa le jardin sans chercher à se cacher, et marcha droit sur la maison. La porte de derrière s'ouvrit comme il l'atteignait : la cuisinière des Meredith aéra sa cuisine pleine des vapeurs du petit déjeuner qu'elle venait de préparer, et que la bonne montait au colonel et à son épouse. A présent, c'était l'heure de son thé matinal. Dès qu'elle l'aurait pris, elle s'attellerait aux préparatifs du déjeuner ; comme on attendait beaucoup d'invités, elle aurait fort à faire.

La hache la frappa sans qu'elle ait pu pousser un cri. A peine si elle aperçut la lueur démente d'un regard d'homme ; sa peur ne parvint jamais à son paroxysme : le temps que la frayeur l'effleure, elle avait déjà expiré.

Tom Abbot traversa la cuisine et grimpa l'escalier qui menait dans le hall. Il n'était jamais entré dans la demeure, et se fiait au bruit des voix pour le guider. Il ouvrit la première porte qui se présenta, ne s'arrêta qu'au milieu d'un salon plus vaste que tout le rez-de-chaussée de son pauvre logis et attendit, les yeux fixes.

Le bruit d'un pas passant devant la porte ouverte l'incita à regagner l'entrée. A nouveau, des voix résonnèrent. Il se dirigea vers une autre porte.

La bonne chantonnait en descendant l'escalier. Pour mieux voir les marches, elle tenait haut son plateau chargé de miettes de toasts et d'écorces de pamplemousse.

— Mettez la bouilloire, madame Peabody, appela-t-elle gaiement, on va prendre une bonne tasse de thé pendant qu'ils se

tapent leurs œufs au bacon !

La cuisine était vide, et la bouilloire fumait. Un peu surprise, elle posa son plateau, éteignit le gaz. La porte donnant sur le jardin était ouverte ; la cuisinière avait dû sortir prendre un peu l'air ou jeter quelque déchet à la poubelle.

— Madame Peabody ! Madame Peabody ! appela la bonne en contournant la grande table qui barrait le passage.

Un cri déchirant lui vint aux lèvres : sur le seuil gisait un cadavre, le crâne fendu jusqu'à l'arête du nez. A sa carrure et ses vêtements, elle reconnut la cuisinière, même si le visage couvert de sang, les traits convulsés en une grimace de terreur n'offraient plus aucune ressemblance avec ceux qu'elle connaissait. Madame Peabody ! Juste avant de s'évanouir, la bonne perçut un autre cri, un cri perçant qui venait d'en haut.

En reprenant conscience, elle fut d'abord incapable de se rappeler ce qui s'était passé. Puis la mémoire lui revint, et son corps se raidit tout entier. Elle vit le cadavre dont les pieds touchaient presque aux siens et s'écarta en frissonnant. Il fallait appeler au secours, mais ses cordes vocales étaient paralysées d'effroi. Elle parvint à se relever, tituba vers l'escalier qu'elle monta à grande peine, secouée de sanglots. Fuir, rien n'aurait su l'empêcher de fuir cette cuisine. Elle atteignit l'entrée et courut vers la salle à manger, suffocante, sans voix pour crier à l'aide.

A la porte, la vision qui s'offrit à elle l'arrêta net.

Sa maîtresse gisait sur le sol dans une mare de sang. Sa tête n'était plus rattachée au corps que par quelques tendons du cou ; elle pendait sur l'épaule, et lui adressait un rictus. Le colonel était couché sur la longue table, écartelé par les grands clous plantés dans ses paumes et dans ses chevilles. Devant lui se dressait un homme armé d'une hache dégouttante de sang.

Sous les yeux de la bonne pétrifiée, muette d'horreur, l'homme éleva haut la hache et l'abattit de toutes ses forces. L'outil trancha une main, se ficha dans le bois. Après l'avoir arraché difficilement de la table, l'homme le brandit de nouveau. Il coupa l'autre main ; le colonel était inconscient. Il taillada un pied, puis l'autre ; le colonel était mort.

La bonne réussit enfin à hurler : l'homme à la hache avait tourné la tête vers elle et la regardait.

CHAPITRE IV

— Bonjour, John.

John Holman leva les yeux, sourit à la jeune fille.

— Bonjour, Casey.

— Comment te sens-tu, John ?

— Bien.

Il avait préféré attendre à l'extérieur, assis sur les marches. Les hôpitaux le déprimaient.

Elle s'assit à côté de lui.

— Ils disent qu'il te faudrait encore deux semaines.

— Mais non, je suis en pleine forme. Une heure de plus ici, et je redeviens fou.

Le mot la fit tressaillir : elle se rappelait trop bien dans quel état il était lors de sa première visite.

La nouvelle du séisme avait stupéfié et alarmé tout le pays, consterné les géologues, et semé la panique dans les villes et villages voisins. Holman étant très discret sur le sujet de son travail (il ne disait même pas pour quel service au juste il travaillait), la jeune fille ignorait qu'il se trouvait dans le secteur. Il avait une « mission » pendant le week-end, c'était tout ce qu'elle savait – non, il ne pouvait lui révéler où il allait, et non, décidément non, elle ne pouvait pas l'accompagner. Si elle avait su qu'il opérait dans le village où s'était produit le séisme, elle... elle ne voulait pas y penser. Le moment où elle avait appelé son bureau le lendemain, inquiète qu'il ne lui ait pas téléphoné à son retour, pour apprendre à quel endroit se situait sa mission, l'avait suffisamment éprouvée. On lui avait répondu que John Holman se trouvait effectivement dans cette zone ; comme il ne s'était pas manifesté, on présumait qu'il ne pouvait regagner sa base à cause des routes bloquées par les secours, les services médicaux et les hordes de curieux que le goût du morbide rassemblait inévitablement autour des catastrophes – à moins qu'il ne se soit joint aux secours. On s'était gardé de lui faire part de l'inquiétude qu'on éprouvait à l'idée qu'il était peut-être retenu à la base militaire de Salisbury, et que le ministère de la Défense allait sans doute leur tomber sur le dos. On lui avait conseillé de rappeler un peu plus tard pour obtenir les

nouvelles qu'on ne manquerait pas d'avoir alors, et surtout, de ne pas se rendre dans le Wiltshire : la circulation y devenait difficile et il lui serait impossible de retrouver Holman.

La journée s'était écoulée dans un accablement hanté par la peur. Elle avait appelé son patron, un antiquaire de luxe d'une rue adjacente à Bond Street, pour l'informer qu'elle était malade et ne pourrait venir. Ce petit homme pointilleux, qui estimait toute présence féminine superflue ailleurs que dans le travail, avait exprimé sèchement l'espoir qu'elle serait suffisamment rétablie le lendemain pour venir à la boutique. Ensuite, des heures durant, elle avait erré dans la maison, désœuvrée, sans sortir pour le cas où le téléphone sonnerait, sans manger ou presque, en écoutant la radio dans le seul but de capter des nouvelles du tremblement de terre.

Elle connaissait Holman depuis presque un an, et s'avouait de plus en plus clairement que s'il l'abandonnait, elle serait perdue. A présent, elle dépendait de lui plus étroitement qu'elle n'avait dépendu de son père. Quand ses parents avaient divorcé huit ans auparavant à l'instigation de sa mère, c'était à son père qu'elle avait demandé le réconfort et la protection qu'un enfant attend d'une mère. Il s'était merveilleusement bien acquitté de cette tâche ; trop bien même, puisque, pour compenser l'absence de sa femme, il s'était attaché à sa fille de manière irrévocable. Inconsciemment d'abord, Holman avait commencé de dénouer ces liens ; puis, quand il en eut mesuré toute la portée, il entreprit doucement, mais méthodiquement, de soustraire Casey à l'emprise de son père. Non pas tant par amour pour elle que par respect pour sa personne. Elle avait une forte personnalité, très volontaire, il le savait, mais étouffée par l'amour dominateur de son père. Si leur relation ne trouvait pas de limites, elle ne serait jamais libre de vivre sa propre vie. Et cette intimité entre un père et sa fille le gênait.

Il avait donc tenté d'amener Casey – en fait, elle s'appelait Christine, et il lui avait donné ce surnom pour des raisons qu'il ne lui avait pas encore dites – à quitter la maison de son père pour s'installer dans un logement personnel. Elle l'aurait fait s'il avait consenti à vivre avec elle, mais lui ne voulait pas aller jusque-là. Deux aventures désastreuses l'avaient déterminé à ne jamais se laisser entraîner dans une affaire de cœur exclusive. Il avait failli en venir là bien des fois, jusqu'à proposer le mariage à une jeune personne qui avait pris la fuite en comprenant ce qu'elle avait toujours pressenti, qu'il ne l'aimait pas. Des années avaient passé, et il se demandait à présent s'il était bien capable d'aimer. Mais depuis qu'il avait rencontré Casey, son cynisme l'abandonnait. S'il résistait encore, il devinait qu'il livrait une bataille perdue d'avance. Vieillissait-il ? En tout cas, il se résignait maintenant à admettre qu'il avait besoin d'une

compagne. Car même s'il n'était jamais vraiment seul, il ne partageait plus rien depuis très longtemps.

Progressivement mais sûrement, Casey était en train de miner ses défenses, comme il minait l'intimité qui existait entre son père et elle. L'un et l'autre regimbaient pourtant. Elle ne quitterait pas son père sans être assurée qu'un autre homme prendrait sa place, et John refusait d'être cet autre homme ; qu'elle déménage d'abord, préalablement à tout garantie de ce genre. Il était plus âgé qu'elle, certes, mais ne voulait pas pour autant devenir une figure paternelle. Pour le moment, la situation était donc dans l'impasse.

C'est dans cette angoisse de l'attente devant le téléphone que Casey comprit qu'elle agirait comme le désirait John. Elle se rendait à ses raisons. Son père en serait terriblement blessé, bien sûr, mais son départ ne signifiait pas qu'elle ne le verrait plus. La détermination de sa fille l'inciterait peut-être à se montrer moins glacial envers John. S'il ne se laissait pas fléchir, elle serait confrontée de nouveau à l'épreuve d'un choix douloureux, pour toujours cette fois. Et elle savait déjà qui serait le perdant.

Elle avait tenu jusqu'à trois heures, puis avait rappelé le bureau de Holman. Entre-temps, on avait reçu des nouvelles. On s'excusait de ne pas les lui avoir communiquées, mais ce tremblement de terre avait mis le service sens dessus dessous. Croyait-on que de pareilles choses puissent se produire en Angleterre ! Un homme répondant à l'identité de John Holman et dont les papiers attestaient qu'il travaillait au ministère de l'Environnement avait été admis à l'hôpital général de Salisbury, dans un état de choc extrême.

Affolée, le cœur battant, Casey avait insisté pour avoir des détails ; alors, assez évasivement, on l'avait assurée que John n'était pas touché physiquement. Qu'elle ne cherche pas à se rendre sur place, on l'informerait sans faute des développements de cette affaire.

Casey avait remercié, puis appelé l'hôpital. Excuses, standard débordé, on ne passait pas les appels ; pouvait-elle rappeler ultérieurement ?

Comme un automate, elle avait griffonné un mot pour son père, déterminé sur une carte l'emplacement de la ville et couru sortir sa voiture, une berline d'un jaune étincelant offerte par son père. Plutôt que de traverser Londres, elle l'avait contourné par le nord puis avait choisi des routes secondaires pour éviter les villes encombrées. Aux abords de Salisbury, la circulation très dense était réglée par la police. Après interrogatoire sur leur destination, les automobilistes qui n'avaient d'autre raison d'y entrer que de satisfaire une curiosité malsaine étaient refoulés. Casey s'était expliquée quand était venu son tour ; on l'avait autorisée à poursuivre son voyage, à la condition expresse de ne pas sortir de la ville pour gagner le site de la

catastrophe. Sur les conseils des policiers, elle avait garé sa voiture à l'entrée de la ville et marché jusqu'à l'hôpital qui était en effervescence. Pour toute réponse à ses questions sur l'état de santé de John, on lui avait dit d'attendre en compagnie des nombreuses personnes, parents ou amis angoissés venus aux nouvelles d'une victime de la catastrophe.

A huit heures du soir enfin, après qu'elle eut tenté plusieurs fois en vain d'obtenir une information, un médecin aux traits marqués par la fatigue était venu vers elle. Il était préférable qu'elle ne voie pas John ce soir, lui avait-il annoncé en aparté, à voix basse. L'état de choc qui l'affectait, pour n'être pas trop grave, avait nécessité une transfusion sanguine ; pour le moment, il était sous sédatifs à haute dose. Voyant à quel point la jeune fille semblait émue, il avait décidé de ne pas lui révéler sur-le-champ la nature du mal dont souffrait Holman. Demain, quand elle serait plus calme, il serait bien temps de lui expliquer que son amoureux, fiancé, petit ami, qu'importe, était devenu complètement fou. Que, même sous calmants, il fallait le ligoter sur son lit pour éviter qu'il ne se blesse ou n'agresse quelqu'un. Cet homme avait manifesté une tendance suicidaire des plus étranges. Dans l'ambulance qui l'emmenait à l'hôpital, alors qu'il était attaché, il avait réussi à se libérer, cassé une vitre et tenté de s'égorger avec un long éclat de verre. Heureusement, l'intervention musclée de l'ambulancier – qui avait valu à ce dernier une mâchoire cassée – l'avait empêché de s'entailler trop profondément. Devenu enragé, Holman avait blessé deux employés et un médecin qui prétendaient le maîtriser. Bien qu'on lui ait administré un sédatif, il restait sujet à des accès de fureur : on avait dû l'attacher. Non décidément, songeait le médecin, ce n'était pas le moment de relater les faits à cette jeune fille. Elle en jugerait par elle-même le lendemain.

Casey avait passé la nuit dans un hôtel bondé de journalistes et d'habitants de la zone sinistrée qui estimaient prudent de s'éloigner un peu. En prêtant l'oreille, elle en avait appris davantage sur le séisme. Sur une population de quatre cents âmes, un tiers au moins avait été tué, un autre tiers blessé. Beaucoup de maisons anciennes et de cottages, même à l'écart de la gigantesque cassure, s'étaient effondrés sur leurs occupants, les tuant ou les mutilant. L'histoire la plus remarquable était celle de cet homme et de cette petite fille sauvés de la gueule même du gouffre où on les avait découverts. A la surface, on vit que l'enfant était inconsciente ; l'homme, lui, manifestait un état de choc mais il était vivant, et même très vivant. C'était de John Holman qu'ils parlaient ainsi, mais Casey ne le comprendrait que bien plus tard.

Le lendemain matin, à l'hôpital, on lui avait dit qu'elle pourrait le voir dans la journée, à condition de se préparer à recevoir un choc.

Holman n'était plus l'homme qu'elle avait connu, lui expliqua le même médecin sans s'émouvoir ; il avait sombré dans la folie furieuse. Comme Casey fondait en larmes, il s'était empressé d'ajouter que le mal n'était peut-être pas définitif. L'épreuve qu'avait subie son patient n'avait peut-être altéré que provisoirement son esprit ; avec le temps, il était possible qu'il guérisse. Rentrée à l'hôtel, Casey n'avait su que pleurer jusqu'à l'heure fixée pour la visite. Lorsqu'elle arriva enfin, on lui conseilla de ne pas s'obstiner à le voir ; elle s'obstina, et le regretta ensuite.

Le docteur avait raison, il n'était plus l'homme qu'elle connaissait – et aimait – mais un animal en furie, une créature repoussante. De fortes lanières de cuir l'attachaient à son lit qui était l'unique meuble d'une chambre sans fenêtres, capitonnée d'un revêtement très doux semblable à du plastique. Il ne pouvait remuer que la tête, les mains et les pieds, ce qu'il faisait continuellement, avec une grande violence, jetant la tête de droite à gauche, serrant et desserrant les mains comme des griffes. Sa gorge était bandée, sa bouche obstruée d'un épais tampon de peur qu'il ne se sectionne la langue. Et ses yeux... Elle n'oublierait jamais la lueur démente de ses yeux dilatés, hagards. Ayant réussi à se débarrasser de son bâillon, il s'était mis à proférer des obscénités telles qu'elle n'en crut pas ses oreilles. Un être humain était donc capable d'abriter des pensées semblables à celles qui se déversaient de cette bouche ? Il avait le regard fixé sur elle, mais ne la voyait pas. Une infirmière était accourue pour remettre le bâillon en place, une fois de plus, en évitant soigneusement les dents qui cherchaient à la mordre.

Casey s'était sauvée dans un état de confusion lamentable, les yeux brouillés de larmes. Savait-elle même si c'était vraiment John, cet être qui lui ressemblait si peu physiquement ? Au premier abord, elle en avait douté, et maintenant elle aurait aimé se persuader que ce n'était pas lui. Mais pourquoi faire semblant de le croire ? Pour l'aider à guérir, il fallait qu'elle affronte les faits. Et s'il ne guérissait pas ? Pourrait-elle continuer à aimer la créature qu'elle venait de voir ?

Elle retourna à l'hôtel en plein désarroi, l'esprit en tumulte. Un profond conflit se jouait en elle. Après avoir pleuré des heures, et lutté contre la répulsion que lui inspirait la folie de John, elle commença de s'avouer vaincue – et appela son père. Il la pressa de rentrer immédiatement, et elle dut résister à la force qui la poussait à accepter. Elle avait besoin de lui, de sa présence protectrice, de ses paroles de réconfort qui éloigneraient d'elle toute responsabilité.

Pourtant elle tint bon. Elle devait à John de rester près de lui tant qu'il restait une chance, même la plus infime. La maladie ne pouvait détruire cette intimité qui avait été la leur. Elle annonça à son père qu'elle resterait jusqu'à ce qu'elle soit fixée sur le sort de John,

d'une manière ou d'une autre. Rien ne put la fléchir : il n'était pas question qu'il vienne la rejoindre, et elle ne rentrerait qu'avec la certitude qu'elle ne pouvait rien pour John.

Le même soir, elle lui avait rendu une seconde visite qui avait encore accru son désarroi. Le médecin avait jugé nécessaire de lui raconter le cas de cette petite fille sauvée en même temps que John, et qui était morte l'après-midi sans être sortie de son singulier coma. On pensait à présent qu'elle avait pu être affectée par un gaz souterrain, tout comme Holman peut-être, ce qui, sans qu'on sache trop comment, expliquerait sa folie. Les jours prochains diraient si la lésion cérébrale était définitive ou non. Et si ses conséquences devaient être fatales.

Casey avait à peine dormi cette nuit-là. Ainsi, la mort de John n'était pas à exclure ; ses émotions s'en trouvaient clarifiées. S'il vivait, même s'il devait rester dément, elle ne le quitterait plus jamais. La réalité lui soufflait que son amour pour lui ne pourrait demeurer inchangé ; elle l'aimerait différemment, d'un amour qui se nourrirait du besoin qu'il aurait d'elle. Et – elle s'obligea à l'envisager – et s'il mourait ? Alors, elle oublierait la créature qu'elle avait contemplée ces deux derniers jours pour ne se souvenir que de celui qu'il avait été auparavant, et de ce qu'ils avaient partagé. Aux petites heures du matin, brisée de fatigue, elle avait enfin sombré dans un sommeil peuplé de rêves.

Lorsqu'elle était retournée à l'hôpital le lendemain matin, le cœur partagé entre une terrible appréhension et un espoir tenace, Holman avait recouvré toute sa raison. Il était affaibli, blafard, mais sain d'esprit. Une semaine plus tard, il fut prêt à rentrer chez lui.

Elle s'assit près de lui sur les marches, lui prit la main. Il mit un baiser sur sa joue.

— Merci, dit-il dans un sourire.

— De quoi, John ?

— D'être là. D'être restée.

Elle garda le silence.

— Les médecins m'ont dit dans quel état j'étais, reprit-il. Comme tu as dû avoir peur !

— Oh ! oui.

— Ils ne comprennent toujours pas comment un fou dangereux peut redevenir normal aussi vite. Pour eux, c'est le gaz, quel qu'il soit, qui serait responsable d'une modification temporaire du cerveau. Mais moi, j'ai eu de la chance. La petite fille en est morte.

Il fixait le sol sans parvenir à cacher son chagrin. Casey serra très fort sa main.

— John, est-il vraiment indiqué que tu quittes l'hôpital si tôt ?

— Oh ! Ils veulent que je reste, que je subisse d'autres tests, pour

voir s'il y a des lésions définitives. Mais j'en ai plus qu'assez. Assez de la presse, de la télévision et des journalistes qui se sont acharnés sur les quelques survivants en état de répondre – et j'étais une cible de choix. Jusqu'à Spiers qui est venu m'interroger hier.

Spiers était son supérieur hiérarchique direct au ministère. Holman éprouvait envers lui une antipathie non dénuée d'admiration. Leur principal sujet de discorde s'exprimait lorsque, mission accomplie, preuves rassemblées, il présentait un rapport complet au chef de service et que ce dernier n'engageait aucune action contre les coupables. « A joindre au dossier », telle était sa formule. Holman ignorait quel combat menait Spiers pour qu'aboutisse cette action qui se heurtait au mur tout-puissant de la politique et de l'argent.

— Spiers ? Que voulait-il ? s'enquit Casey.

— Simplement savoir si j'avais bien rempli mon week-end.

Pouvait-il lui dire que Spiers s'inquiétait de savoir s'il avait découvert un lien entre le tremblement de terre et les expériences menées au sein de la base militaire ? Lien improbable selon lui – d'ailleurs, il n'avait aucune preuve.

— Quelle teigne, ce Spiers ! s'indigna Casey. Il est odieux.

— Pas entièrement. Il est assez sec, plutôt réfrigérant, mais il a ses bons côtés. Quoi qu'il en soit, je devrai lui faire mon rapport demain. — Il leva la main pour prévenir les protestations de la jeune fille. — Simple compte rendu de mon activité du week-end, après quoi j'aurai une semaine de liberté.

— Je l'espère bien, après tout ce que tu as enduré !

— C'est juste, mais franchement, je me sens très bien à présent. La gorge un peu douloureuse encore – et il paraît que j'ai eu de la chance que l'entaille ne soit pas trop profonde. Bref, je me suis assez reposé ici. Viens, partons vite avant que je ne reperde mes esprits.

Elle eut une mimique qui le mit en joie.

Ce fut juste avant Weyhill qu'ils rencontrèrent à nouveau le brouillard. Les routes étaient calmes, le temps très beau. Peu pressés de rentrer à Londres, ils avaient décidé d'emprunter les petites routes pour profiter des paysages qu'offrait la campagne en ce matin d'été tiède et serein.

Le gros nuage qui se trouvait à huit cents mètres environ avait un aspect sinistre, menaçant. Les contours en étaient bien délimités, seul le sommet se perdait dans le flou caractéristique du brouillard.

— Etrange phénomène, dit Holman en arrêtant la voiture. Est-ce une fumée ou une simple brume ?

— Trop dense pour de la brume, estima Casey. C'est du brouillard. Faisons demi-tour, John, cela ne me dit rien qui vaille.

— Demi-tour ? Ca nous rallongerait trop ! Non, non, c'est une

nappe très limitée, nous aurons tôt fait de la traverser. Curieux quand même comme les bords sont nets ; on dirait presque un mur !

Un coup d'avertisseur les fit sursauter tous les deux. Un autocar les dépassa à toute allure en direction de Weyhill.

Un bus scolaire. Comme il se rabattait sur la gauche, six galopins leur tirèrent la langue avec de grands signes par la vitre arrière.

— Espèce de cinglé ! marmotta Holman. Il fonce droit dedans !

Ils regardèrent le véhicule s'enfoncer dans le brouillard.

— Il doit être aveugle, ma parole !

Brusquement, le brouillard était beaucoup plus proche.

— Tu as vu comme il se déplace vite ? s'étonna Holman. Allons-y, en douceur, et tout ira bien.

Il démarra sans remarquer la nervosité inhabituelle que commençait à manifester sa passagère. Casey n'aurait su justifier son appréhension. Simplement, ce nuage sombre lui semblait – comment dire ? - lourd de menaces, comme ceux qu'on voit juste avant l'orage. Elle n'en fit pas part à Holman, mais ses mains agrippèrent fermement le bord de son fauteuil.

Tout de suite, ils furent dans le brouillard.

Il était plus dense qu'on ne s'y attendait. On voyait à peine à quelques mètres. Holman conduisait prudemment, en seconde et en code, penché sur le pare-brise pour mieux scruter la route. De temps en temps, il actionnait les essuie-glace à cause de l'humidité qui poissait la vitre. Il avait laissé son carreau ouvert et y jetait de fréquents coups d'œil. Cette lueur jaune qu'il lui semblait voir, était-elle due au reflet de ses phares ? Une odeur légèrement âcre atteignit ses narines, et quelque chose de ténu frémit dans sa mémoire, qui concernait le séisme de la semaine précédente. Bien qu'il en ait gardé très peu de souvenirs – ce qui, selon le corps médical, était parfaitement normal, certaines zones de son cerveau étant encore sous le choc – cette odeur, cette teinte jaunâtre, cette atmosphère même éveillaient quelque chose en lui. Pris d'une sueur froide, il arrêta la voiture.

— Qu'y a-t-il, John ? demanda Casey, la voix inquiète.

— Je ne sais pas, une... une impression. C'est ce brouillard... Il me semble que je le reconnais.

— Les journaux parlaient d'un nuage de poussière ou de fumée qui provenait de la cassure, peut-être causé par une explosion souterraine. John, ce n'est pas normal, ce brouillard. Et si c'était le même ?

— Non, impossible. Un nuage ne reste pas tel quel. Depuis le temps, le vent l'aurait dispersé.

— Comment le sais-tu ? S'il vient des entrailles de la terre, qui peut savoir comment il va se comporter ?

— Bon, bon, tu as peut-être raison. Quoi qu'il en soit, ne restons pas là à en discuter, essayons plutôt d'en sortir.

Il remonta sa vitre en priant que ce geste ne suscite aucune frayeur chez sa compagne.

— Etant donné qu'il se déplace, je présume qu'il sera plus facile de le traverser que de faire marche arrière.

— D'accord, mais sois prudent, je t'en prie.

Il se mit à rouler lentement, en s'efforçant de percer la pénombre. Au bout d'une centaine de mètres, ils tombèrent sur le car scolaire. Il avait à moitié versé dans le fossé et c'est tout juste s'ils n'écrasèrent pas un groupe de garçons debout derrière le véhicule ! Holman dut freiner brutalement ; par chance, sa vitesse très réduite lui permit de s'arrêter presque aussitôt.

— Mais enfin les gars, je vous ai dit de rester sur le bas-côté et pas sur la route ! tonna une voix.

— Ne bouge pas, Casey, je vais voir, dit Holman qui descendit de voiture.

L'odeur ténue mais discernable du brouillard revint le perturber. Il ferma la portière derrière lui et, s'adressant à la forme nébuleuse de celui qu'il présumait être le maître des élèves :

— Y a-t-il des blessés ? demanda-t-il.

— Quelques bobos ici et là chez les enfants, mais notre conducteur a pris un sale coup sur la tête, j'en ai peur.

Lorsqu'il fut à moins d'un mètre, Holman vit que l'homme était grand et maigre, avec un nez crochu et des yeux profondément enfoncés. Il n'avait qu'un bras : le droit était coupé au-dessus du poignet.

— Remarquez, poursuivit l'enseignant un ton plus bas, tout est arrivé par la faute de cet imbécile. Il était tellement occupé à blaguer avec les garçons qu'il n'a vu le brouillard qu'une fois dedans ; je lui ai crié de ralentir, et il a à peine freiné.

Il abaissa les yeux sur le groupe d'élèves venu l'entourer.

— Les enfants, je vous ai dit de rester sur le bas-côté de la route ! Le prochain que je prends à me désobéir aura le fouet ! Rompez !

Les élèves s'égaillèrent dans la bonne humeur : la première peur passée, la situation les amusait beaucoup.

— Allons voir le conducteur, proposa Holman, je pourrai peut-être l'aider.

Devant le car, prostré dans l'herbe, le chauffeur se tenait la tête en pressant sur son front un mouchoir ensanglanté. Par moments, il tanguait d'avant en arrière, et gémissait. Un groupe d'élèves l'observait avec une inquiétude mêlée de curiosité.

— Eh bien, monsieur Hodges, comment nous sentons-nous ?

s'enquit le professeur dont l'intonation ne traduisait aucune sympathie.

— Foutrement mal, lui fut-il répondu d'une voix étouffée.

Gloussements des garçons, sourires ravis derrière des mains qu'on agitait. Après s'être éclairci la gorge, le maître ordonna sèchement qu'on se regroupe vers l'arrière du car en restant en dehors de la route, puis, se penchant vers Hodges :

— Hem ! Bien, bien, fit-il, voyons cette coupure à présent.

Holman écarta du front la main qui maintenait le mouchoir taché de sang. La blessure était sans doute plus impressionnante que grave. Il fit un tampon de son propre mouchoir et dit au chauffeur d'en comprimer la plaie.

— A mon avis, ce n'est pas vraiment grave, mais il est préférable de vous emmener tout de suite à l'hôpital.

— Il y a un cabinet médical dans la ville la plus proche, cela fera l'affaire pour monsieur Hodges, s'impativa le professeur. Le seul problème, c'est de l'y amener.

— Nous allons nous charger de lui, et en profiter pour avertir la police. Elle aura tôt fait de vous envoyer une dépanneuse et un autre moyen de transport pour les enfants. Vous êtes sûr qu'aucun d'entre eux n'est sérieusement blessé ?

— Absolument. Vous êtes fort aimable, monsieur, et je vous en remercie. J'espère que nous n'aurons pas à attendre trop longtemps : ce brouillard humide n'est sans doute pas très bon pour les enfants.

Comme ils soutenaient le chauffeur blessé, l'enseignant expliqua à l'intention de Holman :

— Nous venons de Redbrook House, un internat privé à Andover. Les élèves sont agités en fin de trimestre, comprenez-vous. Il faisait si beau ce matin que j'ai voulu les emmener au grand air. Un tel brouillard, c'est inimaginable ! D'où peut-il bien provenir ?

Holman jeta autour de lui un regard anxieux. Le brouillard ne semblait pas se dissiper.

— Bien entendu, la plupart des parents d'élèves ont exigé que je renvoie leurs rejetons chez eux après cet affreux tremblement de terre, poursuivit le professeur, mais j'ai tenu bon : les élèves doivent finir un trimestre commencé. Les catastrophes naturelles sont extrêmement rares, n'est-ce pas, elles ne se produisent qu'une fois dans une vie, et encore. Pas question de fermer Redbrook à cause des clameurs hystériques de parents névrosés ! Certains se sont entêtés, naturellement. Dans ces cas-là, je n'avais pas d'autre choix que de lâcher leur progéniture, mais ils ont reçu une lettre bien sentie, je vous prie de le croire !

La volubilité du professeur manchot arracha un sourire à Holman. La race des vieux profs traditionalistes avait la vie dure,

malgré la nouvelle vague libérale des jeunes éducateurs. En définitive, l'une et l'autre avaient leurs bons et leurs mauvais côtés.

En approchant de la voiture, dont la couleur jaune vif restait visible, Holman distingua à travers le pare-brise le visage blanc de sa compagne qui les guettait avec angoisse. Comme elle ouvrait sa portière et faisait mine de venir l'aider, il lui cria :

— Casey ! Ne sors pas, reste où tu es !

Surprise, elle suspendit son geste.

— Et ferme ta porte, insista-t-il moins abruptement.

Elle obéit, manifestement perplexe. Il ouvrit l'autre portière, abaissa le siège et fit monter le chauffeur blessé à l'arrière. Puis, se tournant vers le professeur :

— Si j'étais vous, j'obtiendrais des enfants qu'ils remontent dans le car, portes et fenêtres fermées.

— Pour quelle raison ?

— Parce que... disons que le brouillard n'est pas indiqué pour eux. Je vous envoie quelqu'un dès que possible, mais faites-les asseoir à l'abri.

Il prit place sur son siège, mit le contact. Avant de fermer sa portière, il recommanda encore :

— Ne les laissez pas sortir, et fermez toutes les fenêtres.

— Oui, oui, je vais le faire, mais je vous assure qu'ils ne risquent pas le coup de froid. Je ne vois pas en quoi un malheureux brouillard peut être si nocif, mais enfin...

Nocif, ce brouillard ? s'interrogeait Holman en démarrant. Pourquoi l'incident lui donnait-il un sentiment de malaise ? Les médecins avaient émis l'hypothèse que son accident nerveux était dû à un gaz souterrain libéré par le séisme. Explication farfelue ? Peut-être, mais il y avait cette odeur qu'il croyait reconnaître, une odeur qu'il n'avait jamais perçue avant la catastrophe... Certes, tout cela relevait de l'instinct plus que du jugement, mais justement, il avait appris à se fier sans réserve à ses intuitions. Derrière lui, un grognement vint interrompre le cours de ses pensées.

— Oooh, ma tête..., gémissait Hodges.

— Nous vous emmenons chez le docteur, le rassura Casey qui s'obligea à quitter la route des yeux pour examiner l'infortuné.

— Je vais avoir un blâme, c'est sûr, se lamenta le chauffeur. Summers ne va pas me manquer, ce fils de salaud... Oh ! pardon, mademoiselle.

Summers ? Le professeur manchot, sans doute.

— Il me déteste, poursuivit Hodges, c'est ma façon de prendre les gosses qui lui plaît pas.

— L'école de Redbrook lui appartient ? questionna Holman.

Pensez-vous ! On dirait à le voir, mais il est censeur, c'est tout.

Les gamins l'appellent capitaine Crochet.

Il rit, et cela lui rappela qu'il avait mal.

— Tout ça, la route, c'est de sa faute ! accusa-t-il.

— Comment cela ?

— Moi monsieur je conduisais, c'est tout, en rigolant un peu avec les mêmes, voyez, histoire de faire un peu le malin quoi ! Et voilà qu'il se met à me crier dessus comme si j'étais un des gamins, ma parole ! Je me retourne pour répliquer aussi sec, et crac ! On était dans le fossé. Encore heureux que je n'aie pas valsé dans le pare-brise, ça oui. Après, j'ai tourné de l'œil, je me souviens de rien. Quand j'ai ouvert un œil le sang me coulait sur la figure, et lui, il était encore après moi. Vous trouvez ça normal, vous ?

Pour toute réponse, Holman émit un petit rire. Mais son amusement fut de courte durée : il venait de s'apercevoir que le brouillard s'épaississait. Il ralentit jusqu'à n'avancer qu'au pas, colla son nez au pare-brise.

Casey lui saisit brusquement le bras.

— John, qu'est-ce que c'est ?

Elle désignait quelque chose sur la droite. Il regarda de ce côté, ne vit que des volutes de brume qui tournoyaient.

— Quoi donc ? Je ne vois rien.

— Non, c'est trop tard. C'était peut-être une illusion, j'ai cru voir une lueur à travers le brouillard, qui s'est évanouie presque immédiatement. Une nappe plus épaisse en mouvement peut-être ? Je ne distingue plus rien.

— Ou bien une tache de lumière, un rayon de soleil se faufilant au travers.

— C'est possible.

Leur attention fut distraite par leur passager qui recommençait à maugréer.

— Fichu temps ! Il fait beau, et l'instant d'après on est dans le brouillard. Ça va avec l'époque, pour sûr.

— Qu'entendez-vous par là ? demanda Holman.

— On avait un bel été, calme et tout, pas vrai ? On ne pouvait pas rêver mieux. Et qu'est-ce qui arrive ? Un tremblement de terre, misère, un tremblement de terre ici, dans le Wiltshire !

Il se plia en deux de douleur, poursuivit d'une voix plus aiguë :

— Et hier ? Vous avez entendu causer de ce qui s'est passé hier ?

— Vous voulez parler des meurtres à la hache ? intervint Casey.

— Ouais, c'est dans tous les journaux ce matin. Que ça s'est produit pas loin du village sinistré, et tout. Un colonel machinchose, un richard, qui s'est fait descendre avec sa femme et ses employées, la cuisinière et la bonne. A coups de hache, dites donc. Le gars qu'on

suppose avoir fait ça lui a tranché les poignets. Saigné, le colonel ! Et ce sont les invités qui ont trouvé les corps. Je me demande ce qui se prépare, après tout ça.

— Comme vous dites, observa Holman, le soleil une minute, la nuit l'instant d'après.

— Et vous allez voir que je vais perdre mon travail, monsieur.

— Non, je suis sûre que non, dit Casey avec sympathie.

— On voit que vous ne connaissez pas le capitaine Crochet. Jamais pu me supporter. Oh ! Mais je sais quelques petits secrets sur lui...

Un grognement de douleur lui échappa.

— C'est encore loin ? soupira-t-il.

Un quart d'heure mortellement long passa encore dans le brouillard. Et soudain, la lumière. Le changement fut aussi abrupt que s'ils avaient franchi une porte. Holman qui s'évertuait à discerner quelque chose eut à peine le temps de noter que la brume semblait s'alléger et qu'ils roulaient en plein soleil. Casey et lui contemplèrent l'épaisse nappe d'un gris jaunâtre qu'ils laissaient derrière eux. Hodges, trop occupé de sa migraine et de ses doléances, ne remarqua rien. Le nuage s'éloignait, comme un linceul posé sur la campagne. Casey frissonna, Holman lui sourit avec une assurance qu'il était loin de ressentir.

— Ce n'est pas naturel, chuchota-t-elle.

Il acquiesça, mais ne sut que répondre. Il redémarra après avoir éteint les phares. La voiture prenant enfin de la vitesse, ils arrivèrent bientôt au village, puis, sur les indications de Hodges, au commissariat. Holman grimpa les marches en trombe et raconta précipitamment aux policiers l'accident survenu au car. En apprenant qu'aucun enfant n'était sérieusement blessé, le sergent parut éprouver quelque difficulté à comprendre l'anxiété de son interlocuteur. La présence du brouillard le surprit, il avait presque peine à y croire, le phénomène n'avait absolument pas touché le village, et on ne l'avait pas signalé dans la campagne environnante. Mais que Holman se rassure, il allait joindre le garage et envoyer l'un de ses hommes sur place. Il lui indiqua la direction du cabinet médical et le remercia du mal qu'il s'était donné.

Holman quitta le commissariat avec un léger sentiment d'insatisfaction. Après tout, peut-être exagérait-il le danger sans raison valable ? Le brouillard n'était pas rare en Angleterre, même si à cette époque de l'année sa présence semblait assez insolite. Et dans la clarté du soleil, il lui était difficile d'évoquer l'atmosphère menaçante de son oppressante pénombre jaunâtre. Elle devenait irréaliste, comme si elle n'était apparue qu'en rêve. Et si lui-même n'était pas tout à fait remis, s'il avait encore l'esprit un peu dérangé ? Mais Casey aussi avait

vécu l'épisode dans le malaise, il s'en était rendu compte – lui aurait-il transmis sa propre peur ? Rien ne passait plus facilement d'une personne à l'autre que la tension intérieure, qui se communiquait ainsi à tout un groupe. Il avait besoin de repos. L'heure écoulée avait suffi à l'épuiser, en le mettant dans un pénible état d'agitation. Pourquoi avait-il exigé de Casey qu'elle ne sorte pas de voiture ? Croyait-il vraiment que ce brouillard avait un rapport avec la maladie qui l'avait lui-même frappé ? Il ne savait pas, il n'était sûr de rien – il n'avait pas voulu qu'elle fût trop exposée à ses émanations, voilà tout. Avec du repos, l'appréhension qui le tenaillait se dissiperait peut-être ?

Ils conduisirent un Hodges toujours grommelant au cabinet médical où ils le laissèrent entre des mains expertes et bienveillantes, et reprirent la route de Londres.

CHAPITRE V

Quelques heures plus tard, après une halte dans un pub pour déjeuner, ils arrivaient à St John's Wood Road, où Holman habitait un immeuble ancien mais bien tenu. L'ascenseur les emmena jusqu'au dernier étage. L'appartement était peu meublé, ordonné, confortable. Quelques tableaux ornaient les murs ; sinon, la décoration était réduite au minimum. Dans un angle grimpait une plante dont le tronc élancé et nu était couronné d'une belle hampe d'un feuillage foisonnant. John prétendait en riant qu'elle avait fait le mur du Jardin Botanique de Londres et trouvé le chemin de chez lui, simplement parce qu'elle cherchait quelqu'un à aimer. En vérité, il l'avait volée bien des années auparavant, lors d'une incursion nocturne dans ledit jardin botanique, en compagnie d'amis aussi éméchés que lui. Comme il ignorait complètement le nom scientifique du végétal, il l'avait baptisé George.

La chambre donnait sur une terrasse où il avait passé maintes soirées d'été à contempler les étoiles, dans une paix qui contrastait avec cette partie de lui-même qui réclamait l'excitation du danger. Le seul luxe qu'il s'était permis était le lit. Il aimait dormir autant que faire l'amour ; quand il dormait, il détestait être gêné par une partenaire ; et quand il faisait l'amour, il détestait être gêné par un lit. En toute logique, son lit occupait donc la majeure partie de sa chambre qui n'était pas immense. La première fois qu'elle l'avait vu, Casey avait été prise de fou rire ; puis, à partager cette couche de luxe, elle était devenue immensément jalouse du passé de Holman. Mais avec le temps, elle avait mûri ; elle acceptait maintenant la vie que, de toute évidence, il avait menée auparavant.

Elle lui fit du café pendant qu'il s'affalait sur un siège, en ôtant ses chaussures pour plus de confort. Quelques instants plus tard, elle revint avec un plateau qu'elle posa sur le sol, et s'assit à ses pieds.

— Comment te sens-tu à présent, John ? questionna-t-elle avec douceur.

— Un peu fatigué, simplement. On appelle cela « dépression post-hospitalière », je crois ?

Elle lui massait la plante des pieds d'un air absent.

— John, j'ai décidé de quitter Theo.

Encore une habitude qu'il jugeait irritante sans raison, celle d'appeler son père par son prénom.

— De quitter... ?

De surprise, il s'était redressé, et scrutait son visage comme s'il y cherchait une confirmation ou un démenti.

— De quitter Theo, oui. Tu sais, j'ai fait beaucoup de découvertes quand tu étais à l'hôpital. La principale, c'est que je t'aime plus que je ne pensais pouvoir aimer. Plus que Theo. Plus que tout au monde. J'ai failli renoncer, chéri, j'ai failli t'abandonner quand j'ai cru que je ne pouvais plus rien pour toi.

Il se pencha vers elle, prit son visage entre ses mains, sans un mot.

— Ton comportement, les paroles que tu prononçais, c'était si effrayant, John... Je ne pouvais pas croire que c'était toi.

— Ce n'était pas vraiment moi, Casey, dit-il doucement.

— Je sais, John. Mais j'ai vécu un cauchemar. Ne pas savoir si tu guérirais, si nous nous retrouverions un jour, si même tu me tiendrais contre toi, comme maintenant... J'ai appelé Theo. J'allais te quitter, rentrer à la maison. Mais en lui parlant, j'ai compris que c'était impossible. Le lendemain, je suis retournée à l'hôpital et ils m'ont annoncé que tu risquais de mourir... Alors, j'ai compris que je ne serais rien sans toi. Mes liens avec mon père n'auraient jamais la même force, il ne pourrait jamais te remplacer.

— Casey...

— Crois-moi, John.

— Casey, écoute-moi. Donne-toi une semaine ou deux avant de prendre une telle décision.

— Ce n'est pas la peine. Je sais.

— Bon, fais-le pour moi alors. Tu as traversé trop d'épreuves ces temps-ci. Je veux que tu sois absolument sûre de toi – pour notre plus grand bien à tous les deux.

— Mais toi, John ? Es-tu sûr de tes sentiments ?

Il se renfonça dans son fauteuil.

— Ne me demande pas de te répondre, pas encore. Avec tout ce qui m'est arrivé, je ne peux plus être sûr de rien pour l'instant.

Elle se mordit la lèvre. Fallait-il douter de son amour ?

— Est-ce pour cette raison que tu préfères me voir réfléchir ? Parce que tu as besoin d'un peu de temps ?

— En partie, oui. Je dois aussi mettre de l'ordre dans mes idées.

Elle sentit ses yeux se mouiller et posa sa joue sur le genou de John pour qu'il ne voie pas ses larmes. Il lui caressait les cheveux, ils demeurèrent ainsi un moment, sans parler. Puis elle leva les yeux sur lui.

— John, garde-moi auprès de toi cette nuit.

— Et ton père, alors ?

— Je t'ai dit que ce n'est pas l'essentiel. Je l'aime toujours, je ne renoncerai jamais à l'aimer, mais l'essentiel à présent, c'est toi. Je ne veux pas te quitter. Garde-moi au moins cette nuit.

— C'est bon, Casey, je n'ai aucune raison de me disputer avec toi ! s'écria-t-il pour détendre l'atmosphère.

— J'appellerai Theo tout à l'heure, je lui expliquerai.

Elle s'agenouilla, approcha son visage du sien.

— Ce temps de réflexion ne m'est pas nécessaire, John, mais je le prendrai tout de même. Pour toi, pour que tu aies la même certitude que moi. Et si tu décidais que tu n'as pas vraiment besoin de moi.... - elle hésita avant de s'obliger à achever — ... alors je m'en irai.

Il lui baisa les lèvres, se mit à rire soudain devant sa mine attristée.

— Tope là, Casey, le marché est conclu !

Ils burent leur café, perdus dans leurs pensées. Petit à petit, Holman se détendait. Le séisme, le brouillard, la décision de Casey, il ne voulait plus rien savoir. S'il n'esquivait jamais vraiment un problème, il lui arrivait de l'enfouir pour l'exhumer quelque temps après. Il était d'humeur aussi changeante qu'un ciel anglais, trait de caractère qui ravissait Casey-et l'exaspérait à l'occasion. Mais cette fois, parce qu'elle aussi avait besoin de souffler, elle l'accueillit sans déplaisir.

Il la contemplait, une certaine lueur dans l'œil.

— Figure-toi qu'une semaine d'hôpital, ajoutée au fait qu'on ne s'était pas vus le week-end précédent...

— Oui, eh bien ? sourit-elle.

— Eh bien, je me fais l'effet d'un moine très célibataire.

— Ce n'est pas mauvais pour toi !

— Quoi ? Et si je deviens aveugle ?

Elle rit de bon cœur.

— Je croyais que tu voulais te reposer ?

— Absolument. Allez, au lit !

— Promets-moi d'abord une chose.

— Tout ce que tu veux.

Il entreprit d'ouvrir sa blouse, s'impatienta de ce que le deuxième bouton lui résistait. Elle le défit pour lui.

— Promets-moi que tu reviendras demain après ton rendez-vous avec Spiers. Tu ne vas pas te lancer dans une autre mission ?

— Tu plaisantes ! Je m'octroie le reste de la semaine, même si tout le pays craque par le milieu !

Le chemisier libéré de la jupe, il posa sa main sur la poitrine de la jeune fille, glissa un doigt sous la dentelle de son soutien-gorge.

— Et toi, ma douce ? Tu ne pourrais pas avoir quelques jours de congé ? s'enquit-il comme elle lui déboutonnait sa chemise.

— Oh ! Rien de plus facile. Je suis renvoyée.

La main de John s'immobilisa.

— Quoi ?

— Quand j'ai téléphoné au patron pour l'informer que je passais la semaine à ton chevet, il m'a dit poliment de ne pas revenir, qu'il me remplacerait.

— Le salaud !

— En fait, je me sens soulagée, avoua-t-elle avec un rire. Il était jaloux de mes vêtements, il devait s'imaginer qu'ils feraient mieux sur lui.

Holman se leva d'un bond, en arrachant sa chemise déboutonnée. Il saisit la main de Casey, l'entraîna vers la chambre.

— Toi, à mon avis, tu as besoin d'être réconfortée.

La foule qui se pressait le long de Marsham Street réjouissait Holman. Après le confinement forcé de l'hôpital, il appréciait de flâner au milieu d'une population normale de gens actifs. Comme une colonie de fourmis dans les fissures d'une pierre, se disait-il en les regardant s'engouffrer dans leurs bureaux non sans regret pour le beau soleil du matin qu'ils abandonnaient au profit de la lumière artificielle de tubes fluorescents ; les individualités réapparaîtraient ensuite, après la brève hibernation de ce voyage vers le travail.

Holman pénétra dans le grand immeuble sévère de l'Environnement, prit l'ascenseur jusqu'au huitième étage. Il salua madame Tribshaw, une secrétaire d'âge mûr, papillonnante, qu'il partageait avec un collègue, et la rassura sur son état de santé, excellent malgré sa mésaventure, puis entra enfin dans son bureau dont il ferma la porte malgré les questions enflammées de la dame quant à l'ampleur de ses blessures.

Son collègue, un Ecosais enjoué qui n'avait qu'une trace d'accent, leva les yeux pour l'accueillir avec un sourire ironique.

— Alors, John, que diable t'est-il arrivé, mon vieux ?

— C'est une longue histoire, Mac, je te la raconterai, à l'occasion, autour d'un verre.

McLellan continua d'examiner Holman sans cesser de sourire. Ils avaient souvent collaboré lors de missions diverses, savaient qu'ils pouvaient compter l'un sur l'autre dans les situations épineuses. McLellan, l'aîné des deux, était aussi le plus idéaliste. Il prétendait envier l'existence de célibataire de son compagnon, et savourait secrètement sa propre vie de famille. Trois enfants – deux garçons et une fille –, une femme rousse irascible mais généreuse, une moitié de pavillon dans le meilleur coin de Wimbledon suffisaient à son

bonheur. Le travail était son échappatoire. Si c'était Holman qui assumait généralement les missions les plus risquées, on choisissait parfois son collègue pour celles qui exigeaient de la ruse, du doigté. Mais habituellement, ses tâches relevaient de la routine, qui réussissait rarement à l'ennuyer. Ce qui le ravissait, il l'expliquait souvent à Holman avec humour, c'est que lui, petit Ecossais de Glasgow, contribue à mettre au pas d'arrogants capitalistes, imbus de leur argent et gros pollueurs. Ou encore, qu'un modeste fonctionnaire, économiquement faible comme lui, puisse trouver la faille dans les plans de son propre gouvernement pour détruire la campagne. Son gouvernement, autrement dit son employeur. Bien sûr, ses informations n'étaient pas toujours mises à profit. La vérité l'obligeait même à admettre qu'elles n'étaient suivies d'aucun effet dans cinquante pour cent des cas. Mais la satisfaction que lui procuraient les cinquante autres le payait de tout. Holman le traitait d'infiltrateur communiste, ce qu'il lui concédait en riant, bien qu'ils sachent l'un et l'autre que c'était fort loin d'être exact. Travailler ensemble leur plaisait infiniment à tous deux, McLellan parce qu'il avait alors l'occasion passagère de mener une vie de célibataire, Holman parce qu'il appréciait l'humour pince-sans-rire de l'Ecossais.

Ayant achevé de vérifier que, physiquement au moins, Holman se portait bien, Mac annonça :

— Spiers te cherche, il a appelé vers neuf heures et demie. Il voulait savoir où diable tu étais.

Holman contourna son bureau avant de s'y asseoir pour parcourir rapidement les mémos qui s'y étaient empilés en son absence.

— Rien ne change, hein ? observa-t-il en examinant une liasse de rapports écrits sur papier gris. On s'absente une semaine, on s' imagine que tout aura évolué dans l'intervalle ; on revient avec le sentiment d'être devenu un étranger et, au bout de cinq minutes, on a renoué avec cette bonne vieille routine.

— C'est bien possible, mais si j'étais toi, je renouerais avec la bonne vieille routine d'aller voir Spiers aussi sec.

— D'accord, j'y vais. Je te vois tout à l'heure, ensuite je décroche le reste de la semaine.

— Sacré veinard ! s'exclama Mac.

Son sourire s'effaça un instant comme il ajoutait :

— Je suis content que tu sois en bonne forme, John. Spiers n'en a pas raconté grand-chose, mais j'imagine que tu as vécu un sale moment. Tâche de te ménager, mon vieux.

— Pas de problème, Mac. Merci.

En sortant, il adressa un clin d'œil à madame Tribshaw, main levée pour se protéger d'un mitraillage de questions, et prit l'escalier

qui menait au neuvième étage, où Spiers avait son bureau. A sa vue, la secrétaire tressaillit et cessa de taper.

— Il est là ? lui demanda-t-il.

— John ! Vous allez mieux ? questionna-t-elle avec une joie si évidente qu'il en fut légèrement embarrassé.

— Ca va, merci. Il est là ?

— Pardon ? Ah ! oui, vous pouvez entrer. Que vous est-il arrivé, John ? On nous a dit que vous étiez pris dans cet affreux tremblement de terre.

— Je vous raconterai cela plus tard.

Il frappa à la porte avant d'entrer dans le bureau. Spiers leva les yeux de ses papiers, l'étudia au travers de ses verres épais.

— Ah, John. Tout va bien ? Bon. Asseyez-vous, je suis à vous dans un instant.

Holman eut le temps d'étudier le crâne chauve que lui présentait son patron qui poursuivait sa lecture. Enfin, Spiers rassembla ses papiers en une pile bien nette qu'il posa sur un coin de son bureau, et fixa sur Holman un regard dont on ne savait s'il était pénétrant ou s'il ne voyait rien.

— A nous, John. J'ai vu vos films et examiné les montages. Ils comportent quelques éléments curieux, c'est vrai, mais rien qui puisse nous concerner vraiment. Les vues de la campagne prises à l'intérieur du périmètre sont très intéressantes, nous y reviendrons. Auparavant, j'aimerais que vous me fassiez un second récit du tremblement de terre. Reprenez tout depuis le début, en n'omettant aucun détail.

Holman relata tout ce dont il se souvenait jusqu'au sauvetage de la fillette ; au-delà, sa mémoire était vide.

— Essayez de vous rappeler, John, l'exhorta Spiers penché en avant sur son bureau. Avez-vous entendu une explosion avant que la terre ne s'ouvre ?

— Non, absolument pas. Je n'ai entendu qu'un grondement, et puis le craquement du sol ; ce n'était pas une explosion, j'en suis certain.

Spiers se rencogna dans son fauteuil, ôta ses lunettes qu'il se mit à polir avec son mouchoir. Il s'éclaircit la gorge soudain, et se frotta l'arête du nez entre le pouce et l'index, comme s'il était fatigué, puis rechaussa ses lunettes et se pencha de nouveau en avant.

— Savez-vous, John, qu'on a signalé un nuage de fumée s'élevant de terre juste après qu'on vous a remonté ?

— Vous croyez qu'il s'est produit une explosion ?

— C'est possible.

— Une explosion qui aurait un rapport avec la base militaire ?

— Non, non. Nous n'avons absolument rien sur quoi fonder un tel soupçon. Vous-même disiez que cela vous paraissait fort peu

vraisemblable.

— Je sais bien, mais... Je commence à m'interroger à présent. Qui sait ce qu'ils fabriquent là-bas ? Hier, sur le chemin du retour, je suis tombé en plein brouillard. Du brouillard par une journée d'été aussi chaude ? Auraient-ils conçu un dispositif d'un nouveau genre, un écran de fumée destiné à isoler leur coin du reste de la région ?

— Allons, soyons sérieux. Il peut y avoir des tas de raisons à un tel phénomène, un changement de température, une usine locale, que sais-je ? J'ai moi aussi traversé une zone de brouillard en descendant vous voir. Les brumes sont fréquentes à cette époque de l'année dans la plaine de Salisbury. Tout n'est pas imputable à la base militaire, tout de même !

— Mais vous pensez qu'elle a un rapport avec le séisme ?

— Je ne crois rien de tel. Sous certains aspects, le ministère de la Défense encourt notre réprobation à tous les deux, j'en conviens. Mais de là à les croire assez irresponsables pour provoquer un pareil désastre, non !

— Et mes photos ? Elles montrent des choses plutôt bizarres, non ? Vous avez vu le dôme ?

— Elles ne prouvent rien ! lança Spiers avec un peu trop de véhémence.

Il s'en aperçut, se carra dans son fauteuil avant de poursuivre sur un ton plus calme :

— De toute façon, je les ai détruites.

— Que dites-vous ?

— Imaginez-vous au devant de quels ennuis vous iriez – et tout le service avec vous – si l'on découvrait que nous détenons des photographies d'installations militaires secrètes ?

— Mais alors, pourquoi m'avoir envoyé là-bas ?

— Pour prendre des photos, soit ! Mais il n'est pas question que nous les utilisions. Je voulais une preuve à mon seul usage, je voulais m'assurer du gaspillage de ces terres riches en sols fertiles et en sites naturels de toute beauté. Grâce à quoi je me sentirai en position de force pour soutenir que ces terrains doivent nous être restitués. Les photos que vous avez prises nous vaudraient une mise à l'écart de plusieurs années, figurez-vous !

Un soupçon traversa l'esprit de Holman.

— Vous suspectez quelque chose, monsieur ? questionna-t-il.

Spiers répondit d'une voix lasse :

— Ecoutez, je suis allé au ministère de la Défense. L'accent y est mis sur la sécurité, massivement. J'ignore si le fait est significatif. Si c'est le cas, je suis impuissant. Je rencontre cet après-midi le ministre de la Défense avec Sir Trevor Chambers ; nous espérons obtenir de lui quelques réponses à nos questions.

Sir Trevor Chambers était leur sous-secrétaire d'Etat. Personnage bourru, d'une énergie peu commune, il était effectivement de ceux qui aimaient avoir des réponses.

— Ceci, faut-il le préciser, doit rester strictement entre vous et moi, Holman.

— Et si vous découvrez que l'armée est impliquée, monsieur ?

— Alors, il faudra voir venir.

— Selon la bonne vieille formule, mais oui ! Affaire à classer, je présume ?

— Assez ! Votre esprit de rébellion n'est pas de mise ! Pour qui vous prenez-vous, à la fin ? Quant à moi, je vous en avertis...

Sa voix hésita et se tut. Sans réfléchir, Holman mit à profit sa faiblesse pour s'écrier :

— Achevons-les, pour une fois ! S'ils sont responsables, cassons-leur les bras, à ces bon Dieu de...

— Gardons plutôt notre calme ! coupa Spiers qui semblait avoir repris son sang-froid. Nous n'avons rien à gagner à...

Il s'interrompit de nouveau. Tout à sa colère, Holman n'avait pas remarqué encore le changement qui intervenait chez son chef. Il fut quelques instants à s'apercevoir que son regard était devenu étrangement vide derrière ses verres épais.

— Quelque chose ne va pas, monsieur ? s'émut-il soudain. Voulez-vous que je...

Spiers s'était levé, fixant un point situé bien au-delà de son collaborateur. Ce dernier, médusé, le vit aller à la fenêtre, l'ouvrir ; là, il se retourna ; une lueur fugitive anima son regard posé sur Holman comme si, l'espace d'un instant, il le reconnaissait. Puis tout alla très vite : il monta sur le rebord et, avant que Holman ait pu esquisser un geste, il sauta.

D'abord incapable de comprendre la scène à laquelle il venait d'assister, Holman demeura cloué à son siège, interdit. Un cri sortit ensuite de sa bouche grande ouverte, et il se précipita à la fenêtre en hurlant le nom de Spiers. La silhouette recroquevillée gisait sur le pavé, neuf étages plus bas. Sous la tête écrasée, une flaque de sang grandissait rapidement. A cette distance, on ne distinguait vraiment qu'un avant-bras absurdement dressé, le coude au sol, les doigts de la main s'ouvrant et se serrant en un mouvement spasmodique. Puis le corps fut agité d'une secousse violente qui l'arqua tout entier, et il se rétracta aussitôt, pour rester parfaitement immobile. La main qui bougeait retomba.

Holman exhala un long soupir saccadé et dut s'appuyer au chambranle. Des gens couraient vers le corps disloqué, d'autres restaient à distance, en détournant les yeux. Holman se retourna : la

secrétaire de Spiers était sur le seuil du bureau, le visage plein d'effroi.

— Il... il a sauté, ne sut que bredouiller Holman.

Elle recula pour se réfugier dans son propre bureau. Sur ses talons, plusieurs personnes firent irruption dans la pièce.

— Que s'est-il passé ? Qui était-ce ? cria quelqu'un.

Holman se laissa tomber dans le fauteuil qu'avait occupé Spiers quelques instants auparavant, non sans remarquer, par quelque inquiétant réflexe, qu'il était encore chaud. On se pressait autour de lui ; les yeux fixés sur le bureau, il ne répondait pas à ceux qui le questionnaient. Comment l'eût-il pu ? Il cherchait à comprendre ce qui s'était passé, pourquoi Spiers avait sauté, ce qui avait si brusquement déréglé son esprit...

Soudain, cela le submergea. Cette sensation de malaise extrême qu'il avait éprouvée quand ils avaient pénétré dans le brouillard. Voyons, c'était totalement irrationnel, c'était... Mais pourquoi fallait-il des raisons ? L'impression était là, cela lui suffisait. Il bondit sur ses pieds, bouscula dans leur surprise les personnes présentes. Il fallait qu'il voie Casey.

CHAPITRE VI

Le domaine de Redbrook donnait sur l'une des rues les plus calmes d'Andover. Au bout d'une longue allée de gravier bordée d'arbres qui l'isolait du monde extérieur s'élevait la vaste demeure de brique rouge dont l'apparence intimidait tant les nouveaux élèves. Elle était déjà ancienne quand, en 1910, on en avait fait une école réservée aux classes sociales privilégiées. Prospère jusqu'aux années trente, elle connut ensuite la brusque défaveur des plus nantis : ils s'étaient aperçus que certains de ses élèves n'étaient pas aussi bien élevés que leurs propres rejetons, même si leurs parents possédaient une aisance suffisante pour s'acquitter de frais de scolarité exorbitants – l'argent, à cette époque, ne provenant déjà plus uniquement de l'héritage. Les quinze années qui suivirent virent l'institution décliner ; jusqu'au jour où un jeune sous-directeur ambitieux et plein d'énergie s'attaqua aux vieilles traditions et autres méthodes pédagogiques inchangées depuis l'époque de Lord Redbrook pour en introduire de nouvelles, plus attrayantes, qui permettaient d'approcher de façon plus tonique des sujets souvent rébarbatifs. En cinq ans, il s'était institué directeur ; rajeunie par ses soins, l'école était devenue un établissement moderne, à la pointe du progrès ; privé encore, mais moins fermé. Ce directeur de talent se nommait Hayward. A présent, plus de trente ans après, les méthodes qu'il avait fait adopter étaient démodées, périmées.

Cinq années auparavant, Hayward s'était adjoint un sous-directeur, dans l'espoir d'insuffler un sang nouveau à sa maison – car il savait que ses méthodes avaient vieilli, mais il aimait trop l'endroit pour l'abandonner. Ou peut-être, après tant d'années, redoutait-il de le quitter ? Les administrateurs de l'établissement, s'ils le poussaient depuis longtemps à se retirer, ressentaient tant de compassion pour le vieux monsieur qu'ils ne songeaient pas à l'y obliger. Ce furent eux qui lui suggérèrent d'engager un nouveau sous-directeur ; l'ancien était décédé depuis deux ans, et n'avait jamais été remplacé. Hayward envisageait d'embaucher un homme beaucoup plus jeune, qui fut près de ses trente ans, comme lui-même à ses débuts dans la maison, un homme plein de fougue, passionné d'expériences nouvelles. Hélas, les cadres plus jeunes étaient aussi plus ambitieux. Ils recherchaient les

établissements les plus ouverts sur l'extérieur, qui feraient leur renom sans exiger d'eux une lutte incessante, trop longue à porter ses fruits. Monsieur Summers était venu, chaudement recommandé par l'un des membres du comité d'administration.

Ancien capitaine durant la Seconde Guerre mondiale, Summers avait perdu un bras sous les drapeaux. Il ne parlait jamais de sa blessure ni des circonstances où il l'avait reçue. Il évoquait très rarement ses exploits guerriers, et encore plus rarement sa carrière d'enseignant. L'étroitesse de ses vues pédagogiques avait certes déçu Hayward ; mais, d'une façon générale, il admettait volontiers la compétence de son assistant. Les élèves ne l'aimaient pas, il en était sûr ; pourtant, il leur manifestait un extrême intérêt ; il était tout dévoué à l'institution, dont il saurait sans doute assumer la direction s'il le fallait. Mais ses chicaneries incessantes finissaient par irriter tout le monde.

De l'accident du car, Summers avait fait une question majeure, condamnant le pauvre Hodges sans nuances et exigeant son renvoi immédiat. Il tenait le chauffeur pour unique responsable et l'avait signifié au directeur. Il conduisait comme un fou par un temps très dangereux, pour se rendre intéressant vis-à-vis des élèves, avec lesquels d'ailleurs il se comportait de façon trop familière.

Hayward avait convoqué le chauffeur, qui était en piètre état. Concierge, jardinier, l'homme vaquait à des tâches de toutes sortes pour l'institution. Après avoir reconnu ses torts, il avait lancé avec hargne une série d'insinuations sur le compte du sous-directeur. C'est à cause de ces insinuations que Hayward avait décidé de congédier Hodges, et non pour sa mésaventure dans le brouillard. Il ne pouvait tolérer qu'il répandît ces allégations contre un membre de son équipe, à plus forte raison s'il n'était pas en mesure d'en apporter la preuve. Quant à Summers, Hayward n'envisageait pas de l'interroger, c'eût été trop embarrassant pour tous les deux. En revanche, il avait bien l'intention de le tenir à l'œil.

Demain, il ferait venir Hodges pour lui annoncer sa décision. Il l'avertirait aussi, très fermement, de ne pas répandre de calomnies qui pourraient le mener en cour de justice pour diffamation. Par bonheur, l'accident lui-même n'avait pas eu de conséquences fâcheuses ; à part quelques bleus, aucun des trente-six garçons n'avait été sérieusement blessé. Rien à déplorer donc, si ce n'était le méchant coup qu'avait pris sur la tête l'infortuné Hodges – même après une nuit de repos, il avait encore l'air sonné. Hayward regrettait vraiment de devoir le remercier. Mais un homme à tout faire se remplace plus aisément qu'un bon professeur, soupirait-il.

Dans le vieux fauteuil cassé de la réserve en sous-sol qu'il

appelait son bureau, Hodges sirotait un thé très fort dans lequel il avait versé une large dose de whisky. Tout en considérant d'un œil fixe l'épais breuvage qu'il remuait pour le mélanger, il grommelait et haussait les épaules avec force claquements de langue.

Les carottes sont cuites, mon gars ! se répétait-il en ricanant. Tu croyais m'avoir eu, pas vrai ? Ah oui ! Rira bien qui rira le dernier. Non, non, il n'était pas saoul. Le whisky dans son thé, c'était sa pause de la matinée, comme tous les jours. Cette fois-ci, le capitaine Crochet allait enfin payer. Quand Summers était arrivé à l'école, cet imbécile ne l'avait pas reconnu. Mais lui, par contre, l'avait très bien reconnu. Il était simple caporal à l'époque, et Summers un blanc-bec de capitaine. A l'armée, on se donne le mot. On était renseigné sur son compte.

Le passé lui revenait. L'énorme camp militaire d'Aldershot, le rude terrain d'entraînement pour les milliers de nouvelles recrues. Il y avait de la tension dans l'air en ce temps-là ; la guerre en était à sa troisième année, chaque semaine voyait s'embarquer de plus en plus de soldats, qui semblaient de plus en plus jeunes, de moins en moins expérimentés. Employé aux cuisines, Hodges se félicitait de ce poste qui était une vraie sinécure alors. Il avait eu vent des rumeurs qui circulaient sur le compte du capitaine Summers. Ses copains et lui riaient sous cape à chaque apparition de sa longue silhouette, triste figure qu'ils saluaient réglementairement, quitte à agiter ensuite le petit doigt derrière son dos. Summers n'était pas seul de son espèce, loin de là ; dans un campement de cette taille, où se côtoyaient tant de « bleus », l'homosexualité était assez fréquente. Elle était pour la plupart sujet de persiflage et de mépris, et pourtant nombreux étaient ceux qui avaient sacrifié en secret à ses plaisirs illicites. Hodges lui-même n'avait-il pas essayé ? Oh ! une seule fois. Douloureux et aussi éreintant que le travail, avait-il estimé. Ici, le bromure qu'on administrait dans le thé, selon la légende, ne semblait guère produire son effet. Les nuits de garde, Hodges était pris de gaieté à la pensée de tous ces organes que des milliers de mains diligentes s'appliquaient à dresser secrètement vers les étoiles, un peu partout dans le camp.

Un jour, Summers avait fait le mauvais choix parmi les nouvelles recrues. Le garçon abordé, s'il possédait une frimousse assez efféminée, avait été appelé sous les drapeaux avec toute une bande de copains venus du nord de Londres, le capitaine l'avait découvert trop tard. A ses propositions, le jeune homme avait répondu qu'il pouvait toujours aller se faire voir. Par la suite, il s'était livré à un chantage, histoire de s'octroyer, à lui et à ses petits camarades, quelques privilèges particuliers, ou encore quelques billets de banque.

Lorsqu'il apprit, peu de temps après, son prochain embarquement pour le front, le garçon soupçonna que Summers

n'était pas étranger à cette décision. Une nuit, avec trois de ses amis, il alla s'embusquer sur une petite route écartée qui menait au camp. Summers rentrait par là après ses rendez-vous avec des jeunes gens de la ville ou des soldats, toujours seul, préférant son vélo acheté d'occasion à l'autobus, ou à la voiture de ses amis officiers. Il s'agissait pour le groupe de l'y attendre patiemment, en buvant de la bière et en s'esclaffant à la description de ce qu'on ferait subir au capitaine quand on le tiendrait.

Au bout d'une heure d'attente, ils le virent arriver sur la route sombre. Quand il fut parvenu à leur hauteur, ils s'élancèrent, retenant leurs cris d'allégresse et de colère, de peur d'être entendus d'un éventuel promeneur. Ils se mirent à le battre avec brutalité, en se dissimulant le visage de façon à ce qu'il ne puisse reconnaître aucun d'entre eux. Un coup violent à la gorge coupa net ses cris d'effroi et de douleur. Les jambes remontées, les bras sur la tête, il tenta de se protéger jusqu'au moment où les coups et les gifles l'obligèrent à ramper. Soudain, à travers ses vagissements terrifiés, on entendit le grondement d'un camion dont les feux étaient visibles à quelque distance.

Comme ses agresseurs s'arrêtaient brusquement de le frapper, Summers en profita pour se relever tant bien que mal. Titubant, il traversa la route, tomba plus qu'il ne sauta par-dessus une clôture. Leur distraction passée, deux soldats se ruèrent à sa poursuite avec un cri de rage, les deux autres jugeant plus prudent de se cacher dans les broussailles jusqu'à ce que le camion soit passé. Le garçon auquel s'en était pris Summers était des poursuivants, et il n'avait pas l'intention de laisser l'officier s'échapper comme cela.

Summers courait en trébuchant dans l'herbe, mais la panique et le martèlement sourd des bottes derrière lui lui donnaient des ailes. Sans voir où il allait, ni même s'en soucier, il fonça droit dans une clôture de fil de fer barbelé. Il ne vit pas les panneaux disposés à intervalles réguliers – même s'il les avait vus, d'ailleurs, les aurait-il compris ? En proie à la terreur, il n'était plus capable de raisonnement. Le hurlement qu'il poussa en s'arrachant la joue sur un barbelé déclencha les vociférations et les insultes de ses poursuivants. Affolé, il franchit la barrière en déchirant son uniforme et en s'écorchant affreusement, et fila à travers le champ de mines.

Derrière lui, le garçon rendu furieux ignora les panneaux pour suivre sa proie. Il avait tiré un couteau de sa poche. Son compagnon eut beau l'appeler, l'avertir du danger, lui crier de revenir, il était trop près de Summers. Le capitaine était tombé sur les genoux ; le bras levé vers son agresseur comme pour l'éviter, il pleurait comme un enfant, suppliait.

Le garçon eut un rictus de triomphe. Peu lui importait désormais

que ce pédé l'eût reconnu. Il n'avait pas formé le projet d'aller aussi loin, mais à présent... A présent, il était décidé. Bientôt il prendrait la mer, et périrait sans doute dans cette maudite guerre. Le capitaine allait payer, et personne ne saurait de quelle main – avec ses penchants bien connus, on pouvait accuser n'importe qui. Il leva le couteau très haut, pour que l'officier le voie bien, savourant l'expression d'épouvante qui brûlait maintenant dans les yeux de sa victime. Il sourit méchamment, et marcha sur lui.

L'explosion le tua sur le coup. Elle fit voltiger son corps comme une feuille soufflée par le vent, projeta en arrière le capitaine. Lorsque ce dernier voulut s'asseoir, il s'aperçut que son bras droit ne le supportait plus. Il chercha à comprendre pourquoi, et remarqua vaguement qu'une partie du bras manquait.

On le retrouva un peu plus tard, assis au milieu du champ de mines ; il pressait son moignon sanglant et s'interrogeait à n'en plus finir sur ce qu'il était advenu du reste de son bras. Malgré la conspiration du silence, tout le monde au camp savait parfaitement à quoi s'en tenir. L'événement avait fait sensation. Ses moindres détails avaient réjoui Hodges ainsi que des milliers d'autres soldats. Bien entendu, Summers avait été réformé pour raison médicale : l'armée n'avait rien à faire d'un capitaine manchot. Hodges, embarqué bien malgré lui quelques mois plus tard, s'était empressé d'oublier l'incident pour ne penser qu'à sa survie. Il s'en était souvenu voici cinq ans seulement, lors de la présentation du nouveau sous-directeur dans le bureau de monsieur Hayward. Summers ne l'avait pas reconnu, naturellement, mais lui, si : le bras unique, la longue silhouette maigre avaient réveillé le passé. Il eut des scrupules de conscience : devait-il informer le directeur ou non ? La fréquentation d'un homme comme celui-là n'était pas conseillée pour de jeunes garçons. Finalement, il décida de se taire : l'information qu'il détenait pourrait lui être de quelque avantage, un jour. Et il avait été bien inspiré, il en avait la preuve aujourd'hui. De temps à autre, il s'était amusé à laisser entendre à Summers qu'il connaissait son passé. Pas directement, bien sûr, mais par des allusions, par des remarques apparemment anodines sur le service militaire, sur la guerre et les bizarreries qu'on y avait vues. Allusions aussi subtiles qu'un coup de pied dans le bas-ventre, mais Summers se contentait de le toiser comme s'il était un déchet que le chien aurait négligé d'enfouir.

Hodges vida son bol de thé presque noir, prit, pour faire bonne mesure, une lampée de whisky à même la bouteille, et s'essuya la bouche du dos de la main. Le coup reçu sur la tête la veille lui donnait la migraine. Mais il fallait tailler les haies devant la grille. Il ramassa les grosses cisailles de jardin et entreprit de monter l'escalier.

Assis à son bureau, Summers rédigeait à l'intention des administrateurs un rapport complet sur l'incident du car. Il en rendait Hodges entièrement responsable, pour cause de conduite imprudente par temps hautement défavorable. Quand ce fut fini, il posa sa plume et se cala dans son fauteuil avec un sourire satisfait, puis relut rapidement l'ensemble, effaçant ou ajoutant quelques mots çà et là. C'était parfait, et ce document le blanchissait de tout blâme. Après tout, c'était l'idée du directeur d'emmener cette classe en excursion. Il y avait de la nervosité en fin de trimestre, soit. Mais s'il n'avait tenu qu'à lui, les élèves auraient plutôt fait vingt fois le tour du terrain de sport, et au trot ! Rien de tel pour éliminer toute nervosité.

Il se frotta les yeux avec vigueur, cilla rapidement plusieurs fois. Maudite migraine ! Depuis le matin, une douleur aiguë lui traversait les yeux ; cela ne durait que quelques secondes, mais c'était extrêmement pénible.

Voilà, son rapport était prêt. Il en réunit les feuillets, très content de lui-même. Miss Thorson, la secrétaire administrative de l'institution, se chargerait de le dactylographier. Il l'aurait volontiers enrichi de quelques commentaires désobligeants quant à certaines autres affaires concernant le fonctionnement de l'école, mais le document devant être co-signé par le directeur, il s'en abstint. Il pourrait toujours les transmettre oralement au conseil d'administration .

Et cette fois mon ami, jubila-t-il intérieurement en se levant de sa table, cette fois les carottes sont cuites. Quelle abjecte personne que ce Hodges ! Il l'avait connu bien des années auparavant quand il était à l'armée, il en était certain, mais dans quel camp ? Quelque chose le dérangeait dans le comportement de l'homme, ses remarques qui se voulaient désinvoltes, ses airs sournois quand il mentionnait la guerre. S'imaginait-il pouvoir l'intimider de quelque manière ? Que savait-il exactement de son passé ? En tout cas, quoi qu'il sût ou ne sût pas, ce répugnant personnage était un lien avec le passé. Et le passé, Summers voulait désespérément l'oublier.

Ce moignon... Sa seule vue ravivait en lui des souvenirs d'humiliation et de souffrance. Hodges connaissait-il toute l'histoire ? Ses sous-entendus finauds se rapportaient-ils à l'événement atroce et à ses causes ? Non, l'armée avait été discrète. Les quelques officiers de ses amis qui savaient sa faiblesse, dont certains, en vérité, la partageaient, avaient étouffé l'affaire comme seuls le pouvaient leurs services. Lui-même ne se rappelait pas grand-chose de cette nuit-là. En revanche, une bonne trentaine d'années après, il ressentait toujours cette douleur dans la main, comme si elle était encore là. Que de nuits passées sans dormir à cause de ces élancements sourds dans un membre qui n'existait plus ! Car la douleur ne provenait pas de la

cicatrice, mais d'en dessous, là où il n'y avait rien.

Pourtant la mutilation infligée à son corps n'avait pas été la plus terrible. Celle infligée à son esprit l'avait fait souffrir encore davantage. Si le désir n'était pas mort en lui après l'accident, il découvrit que son corps était désormais impuissant à le satisfaire. Effrayante découverte, qui l'avait mené au bord d'un désespoir suicidaire. Mais se tuer demandait un courage qu'il ne posséderait jamais. Il avait donc survécu à la blessure physique et aux tortures mentales, non parce que assez courageux pour défier l'adversité, mais par peur de la mort.

Et puis, Dieu merci, avec les années le désir s'était émoussé. Son esprit sans doute acceptait enfin son infirmité comme définitive, cédait à l'impuissance de son corps. Il ne ressentait plus d'appétit pour les jeunes garçons auxquels il enseignait, ni d'attrance pour les hommes qu'il côtoyait, même s'il aimait toujours les fréquenter. La vision de corps jeunes ne le bouleversait plus, mais il en appréciait la beauté, comme un homme dénué d'odorat peut apprécier la vue d'une rose.

De la fenêtre où il se trouvait, il aperçut une silhouette descendant pesamment l'allée en direction de la grande grille. L'allure voûtée, la démarche traînante étaient caractéristiques : c'était Hodges, à n'en pas douter. Summers se sourit à lui-même : savoir que l'homme cesserait bientôt de l'importuner lui procurait un vrai plaisir. Il remarqua que Hodges avait la tête bandée, et se félicita de cette blessure. L'individu méritait pis, se dit-il, et c'était justement ce qui allait lui advenir. Le vieil Hayvard était trop indulgent, mais cette fois, il ne pourrait pas écarter sa recommandation d'avoir à renvoyer Hodges. Son rapport serait transmis au conseil d'administration qui ne tolérerait certainement pas le comportement irresponsable du chauffeur et homme à tout faire.

Après un coup d'œil à sa montre, Summers se détournait brusquement de la fenêtre. C'était l'heure de sa tournée dans l'école avant son prochain cours. Pendant son temps libre, il pratiquait souvent de telles tournées, persuadé que c'était son devoir de sous-directeur d'inspecter régulièrement les classes où se déroulaient les cours comme de visiter les dortoirs vides pour s'assurer que les garçons les avaient laissés dans un ordre impeccable, lits faits, tables de nuit rangées. Bien des élèves avaient déjà été punis pour une chaussette abandonnée sous un lit. Il éprouvait une jouissance secrète à inventorier le contenu des placards, à la recherche de photos ou de livres pornographiques, d'objets variés qu'il pourrait confisquer. Il allait même jusqu'à renifler les mouchoirs sales pour y déceler des traces de masturbation.

Quelques expériences cuisantes avaient appris aux enfants à

connaître ses bizarreries : ils évitaient soigneusement de laisser en évidence toute pièce compromettante. L'un d'eux avait eu l'imprudence d'oublier un dessin figurant un manchot étrangement ressemblant, agenouillé pour pouvoir coller son œil au trou d'une serrure. La légende en était : « Méfiance, méfiance, le capitaine Crochet est toujours là, surtout quand on est tout nu. » Le coupable avait été sévèrement châtié par Summers en personne ; le directeur n'avait pas été informé.

Malgré la douleur qui revenait soudain lui transpercer le crâne, Summers quitta le bureau, son rapport sous le bras. Dans le couloir, il prêta l'oreille à la porte de chaque classe, souhaitant presque entendre l'écho d'un chahut. Arrivé au secrétariat qui joutait le bureau du directeur, il tendit le document à Miss Thorson qui promit de le taper avant le déjeuner. Satisfait, il poursuivit sa ronde. Ses élèves étaient pour l'heure dans le gymnase, aile relativement récente du vieux bâtiment, construite dans la petite cour de récréation. Ils étaient tous remis du choc de la veille ; plusieurs avaient fièrement exhibé leurs bleus à ceux qui n'avaient pas pris part à l'excursion, et tous célébraient l'événement en grossissant beaucoup les faits. Comme il traversait la cour, impatient sans s'en rendre compte d'assister aux exercices physiques des jeunes garçons, Summers se prit à chançonner.

Arrivé à quelques mètres de la grille, Hodges s'arrêta tout à coup ; il resta immobile quelques minutes puis lâcha ses cisailles et tomba à genoux en pressant ses mains sur son visage. Il se balançait d'avant en arrière et finalement se trouva à quatre pattes, regardant fixement le sol. Les cisailles luisaient faiblement devant ses yeux, il les ramassa et amena l'instrument sous son nez, comme s'il le voyait pour la première fois. A gestes saccadés, il l'ouvrit puis le referma, se releva lentement et marcha vers l'école en le tenant à deux mains devant lui, comme une baguette de sourcier. Il entra par la grand-porte, passa devant le secrétariat qui était ouvert. Miss Thorson ne lui jeta qu'un regard distrait : elle était occupée à taper fébrilement. En descendant le couloir qui menait à l'arrière du bâtiment, Hodges aperçut par la sortie donnant sur la cour de récréation une silhouette vêtue de noir qui marchait d'un pas vif vers le gymnase. Sa maigreur et le moignon qui oscillait à son côté le renseignèrent. Il la suivit.

Au milieu de la salle, Osborne, le professeur d'éducation physique, continuait à sauter seul en écartant bras et jambes, une-deux, une-deux. L'un des garçons s'était arrêté de sauter, puis un autre, et tous avaient fini par l'imiter. Ils restaient immobiles à regarder s'agiter leur professeur, bras ballants, n'échangeant aucune parole mais sans doute en étrange communion. Osborne cessa

finallement de gesticuler pour tonner en toisant ses élèves :

— Qui vous a dit de vous arrêter ?

Les garçons le regardaient fixement.

— Allons, au boulot, en vitesse ! hurla le prof qui reprit l'exercice mais s'interrompit aussitôt en s'apercevant que les garçons ne suivaient pas son exemple. Sidéré par cette soudaine attitude, suspectant une farce, il marcha sur l'élève le plus proche de lui. Grand costaud, braillard qui réagissait vite et durement à la moindre insolence, il était néanmoins populaire parmi les élèves – pour certains, il faisait presque figure de héros. Ses prouesses athlétiques dans toutes sortes de sports lui avaient même acquis la sympathie de ses collègues enseignants.

— Quel est ce nouveau jeu, Jenkins ? rugit-il.

Dans le visage dénué d'expression du garçon, les lèvres remuèrent sans émettre aucun son. Osborne le poussa avec rudesse pour passer au suivant.

— Clark, que veut dire tout ceci ?

Clark, l'un de ses élèves préférés en raison de son aptitude prometteuse au sport, ne répondit pas davantage, mais le dévisagea comme s'il ne l'avait jamais vu.

A grandes enjambées, le prof s'avança vers le groupe.

— C'est bon, vous m'avez bien eu, mais à présent je vous donne cinq secondes pour vous remuer, pas une de plus ! Une...

Il ne vit pas Clark, maintenant derrière lui, qui se dirigeait vers un banc où gisait une batte de cricket.

— Deux... Je vous avertis, les gars, vous serez punis !

Clark se saisit de la batte et revint vers le professeur en colère.

— Quatre. C'est votre dernière chance.

Comme les lèvres d'Osborne formaient le mot cinq, la batte que brandissait Clark s'abattit à toute volée. La salle retentit de l'impact du bois sur le crâne, et le professeur s'écroula en avant en tenant sa tête à deux mains, presque aveuglé par la douleur. Il se retourna juste à temps pour voir la lourde batte s'abattre à nouveau sur lui ; il hurla, et son expression de stupeur horrifiée fut tout de suite effacée par le deuxième coup.

Il s'effondra, conscient encore mais assommé par la douleur. Un troisième coup l'envoya rouler sur le ventre. Le sang coulait dans son cou, tachait son survêtement bleu. Dans une clameur furieuse, les garçons se lancèrent alors à l'assaut, d'un seul mouvement. Ils piétinèrent le corps pantelant avec leurs tennis, lui arrachèrent son pantalon et le mirent sur le dos pour triturer ses testicules et les meurtrir à coups de pied. Plusieurs se déshabillèrent ; les shorts et les vestes ôtées, ils se mirent à frotter leurs pénis gonflés. L'un des plus petits grimpa sur le professeur et tenta de le posséder comme s'il était

une femme, mais les autres l'écartèrent et le jetèrent à terre. Ils achevèrent de dévêtir Osborne en lui enlevant le haut de son survêtement, puis le traînèrent vers les barres murales. Fixé au mur par une extrémité, l'ensemble des barres pouvait se déployer à volonté ; des cordes à grimper pendaient de leur cadre.

Après l'avoir soulevé, les garçons plaquèrent Osborne contre les barres ; deux d'entre eux montèrent de chaque côté pour lui lier les poignets aux barreaux avec les cordes, très haut au-dessus de sa tête. Ses pieds furent enfoncés entre les deux derniers échelons, de façon à être coincés au niveau des chevilles.

Ainsi suspendu, l'homme fut en butte aux crachats, aux coups de poing et de pied. Tandis que certains se contentaient de le conspuer, d'autres couraient à la réserve de matériel et rapportaient des piquets, des cordes à sauter, des battes supplémentaires. Un garçon était aux prises avec une lourde *medicine ball*. Les cris et les rires cessèrent lorsque se forma un demi-cercle autour de l'individu qui gémissait. Le sang des blessures qu'il portait à la tête commençait à se répandre sur son corps. Il se tordait, faiblement, à cause de cette posture plus qu'inconfortable. Chacun à son tour se mit à le battre, à coups de piquets ou de battes, à le cingler avec les poignées de bois des cordes à sauter. L'un des plus vigoureux qui frappait systématiquement aux rotules et aux parties intimes lui écrasa le sexe. Clark saisit la *medicine ball* et la lui lança à la tête, que le choc renvoya heurter violemment les barres. Tous les visages avaient la même expression de folie animale, yeux dilatés, bouche ouverte dont coulait la bave ; pris d'une excitation démente, ils n'avaient presque plus rien d'humain. Tous les visages, sauf un : celui d'un petit gars tapi dans un coin, tout tremblant, trop terrifié pour s'enfuir, paralysé au point de ne pouvoir détacher les yeux de l'incroyable scène. Il n'avait pas été autorisé à se joindre à l'excursion de la veille parce qu'il relevait de maladie. Recroquevillé en boule, les bras enserrant ses jambes remontées, le nez enfoui dans ses genoux, il priait, il suppliait que les autres ne le remarquent pas.

À l'entrée du gymnase, Summers marqua une pause. La douleur dans sa tête devenait plus sévère. Il se tamponna le front d'un mouchoir pour essuyer la sueur. Je dois couvrir quelque chose, se dit-il. Seraient-ce les suites de l'accident de la veille, plus sérieux qu'il ne l'imaginait ? Enfin, la fin du trimestre approchait, il aurait deux mois pour se reposer et oublier un moment ces fichus élèves.

Il ouvrit la porte et s'arrêta de nouveau, cette fois sous l'effet du choc, bouche bée, jambes flageolantes. Les garçons, nus pour la plupart, étaient agglutinés autour d'une chose rouge et rose suspendue aux barres murales. Cela ressemblait à une carcasse, de ces carcasses sanglantes qu'on voit chez le boucher. Et, soudain, il comprit que

c'était Osborne. Mort, sûrement : la tête ballottait sur la poitrine, les mains pendaient mollement des cordes qui les attachaient. Il vit que le corps n'était plus que plaies et contusions, que le sang ruisselait du crâne fendu. Il vit que des garçons avaient les pieds rouges d'avoir piétiné la flaque qui s'était formée à terre. Il s'approcha, incapable encore d'articuler un son, et ils le dévisagèrent. Il vit que certains se roulaient sur le sol dans les convulsions de l'extase due à la masturbation, que d'autres étaient accouplés. Il vit le ravage qu'ils avaient infligé à ce corps devenu obscène, la façon dont ils l'avaient battu. Les garçons le regardaient, ses garçons, si purs dans leur innocence, si démoniaques dans leurs déviations. Là, devant lui, magnifiques dans leur nudité !

Soudain, une sensation monta en lui... Dans cette partie de son corps endormie depuis tant d'années... Il baissa les yeux vers la grosseur apparue entre ses jambes, stupéfait. Un voile obscurcit ses yeux, il secoua la tête par saccades. Et un sourire se forma sur ses lèvres. Il marcha vers les garçons silencieux.

— Oui, fit-il d'une voix pressante. Oui, oh oui !

Hodges tenait toujours les cisailles devant lui. Il ne voyait que la porte, là-bas. La cour traversée, il poussa le battant. La scène étrange qui s'offrit à ses yeux ne suscita aucune réaction physique visible, et peu de chose dans son cerveau. Au fond de la salle, deux hommes étaient attachés aux barres de gymnastique qui garnissaient le mur. L'un suspendu, tout à fait immobile, le corps à peine identifiable comme celui d'un être humain ; l'autre se tortillant et gémissant, non de souffrance, mais du plaisir de la souffrance. Son bras gauche était lié par le poignet aux traverses de bois, tandis que le droit était ligoté au-dessus du coude, parce qu'il n'y avait pas de poignet. Les pieds étaient coincés entre les barreaux du bas, les genoux légèrement fléchis, le pelvis projeté en avant. Les deux hommes étaient nus ; Hodges voyait le pénis démesurément érigé de celui qui était en vie. Les garçons frappaient l'organe à coups de bâton, fouettaient le patient avec des cordes. L'homme était Summers. Ses yeux luisaient d'excitation, sa tête se renversait d'extase.

— Capitaine Crochet, appela Hodges à haute voix.

Tous les yeux se tournèrent vers lui, même ceux de Summers qui cessa ses contorsions. Il s'avança en brandissant ses grandes cisailles de jardin dont il fit claquer les lames.

— Capitaine Crochet, capitaine Crochet, répétait-il en approchant du personnage réduit à l'impuissance. Sur ses traits se lisait une joie diabolique.

Summers aussi souriait, un filet de salive à la bouche. Sa poitrine se soulevait au rythme d'une respiration courte, heurtée,

tandis qu'il levait vers Hodges un regard chargé d'attente. Face à lui, Hodges étudiait son anatomie, et ses yeux s'arrêtèrent sur l'énorme pénis. Il s'en saisit avec un gloussement qui se mua bientôt en un rire tonitruant, un rire de dément. Summers fit écho à son rire ; il hochait la tête, en un geste apparemment sans signification.

Hodges lâcha le membre turgescent et éleva lentement les cisailles. L'objet se trouvait entre les deux lames aiguisées.

— Oui, oui ! cria Summers, dont le corps tout entier tremblait à présent d'excitation.

Les garçons silencieux regardèrent les deux lames se refermer. Le gymnase résonna d'un hurlement aigu.

CHAPITRE VII

Holman appuya impatiemment sur le bouton de l'ascenseur. Il était essoufflé ; il avait laissé assez loin son taxi pris dans les inévitables embouteillages, en glissant à la hâte deux billets dans la main du chauffeur étonné puis ravi, avant de piquer un sprint qui lui avait valu un point de côté. Il s'énerva sur le bouton, sachant bien que cela ne ferait pas venir l'ascenseur plus vite mais incapable de rester inactif. L'ascenseur arriva au moment où il envisageait d'emprunter l'escalier ; il bouscula la dame d'âge mûr aux cheveux bleus qui en sortit. Elle lui décerna un regard de dégoût comme la porte se refermait ; le pékinois qui la suivait eut droit à un commentaire sur ces jeunes gens mal élevés tout juste bons à balayer les rues et qui méritaient le fouet.

Tout le temps que dura la montée, Holman tapota la paroi de son poing. Casey était en bonne santé, sûrement. Elle était restée dans la voiture pendant l'incident du brouillard, il n'aurait donc peut-être pas d'effet sur elle. Et sur lui, en avait-il ? Il se sentait en forme, et pourtant il s'y était vraiment exposé. Mais Spiers ? Il avait dit avoir traversé une sorte de brouillard en venant lui rendre visite. Était-ce le même ?

Il se rappela soudain : l'odeur légèrement âcre, la lueur jaunâtre dans la brume... Sur le coup, cela lui avait paru familier ; et à présent son aventure dans la crevasse lui revenait. La brume qui montait de ses profondeurs... Elle était jaune, avec une odeur pénétrante. Si c'était la même ? Avait-elle causé sa folie ? Et s'il était encore fou ?

L'ascenseur s'arrêta avec un à-coup. Poussant de l'épaule la porte trop lente à s'ouvrir, il se glissa à l'extérieur, courut à sa porte, chercha ses clefs... Il fallait qu'il se calme, encore qu'il préférât paraître ridicule et la trouver tout à fait bien. Il ouvrit la porte, un frisson le parcourut : l'endroit était plongé dans l'obscurité. Peut-être dormait-elle encore, et n'avait-elle pas tiré les rideaux ? Non, il les avait ouverts lui-même ce matin. Il l'appela de l'entrée, pas trop fort pour ne pas l'effaroucher. Il pénétra dans le salon, alluma la lumière. La pièce était vide. À part les rideaux, elle était exactement dans l'état où il l'avait laissée le matin. Il essaya la cuisine. Vide. Alla sans faire

de bruit jusqu'à la chambre, saisit la poignée, poussa la porte doucement.

— Casey ?

Pas de réponse. Dans la pénombre, il distinguait le lit mais n'aurait su dire si les couvertures en désordre cachaient un corps endormi. Il s'approcha.

Ce fut un petit rire méchant derrière lui qui lui sauva la vie. En l'entendant il virevolta, et ce mouvement faussa la trajectoire du couteau de cuisine que Casey s'apprêtait à lui plonger dans le dos et qui s'enfonça dans la manche de sa veste. Holman sursauta de douleur, car la lame avait entaillé le muscle de son bras ; le choc le projeta en arrière, ce qui lui permit d'éviter une seconde fois le couteau. Casey était debout devant lui, familière et pourtant étrangère. Le regard était froid, la bouche tirée en une grimace qui rappelait le sourire glacé qu'on voit aux animaux morts. Les cheveux d'un blond sombre pendaient autour du visage comme si une averse l'avait surprise, et les joues portaient de longues marques, les éraflures qu'y avaient creusées ses ongles. Un filet de salive brillait sur son menton délicat. Elle brandissait le couteau au-dessus de sa tête, et fit entendre de nouveau ce petit rire aigre, méchant. Le couteau s'abattit à nouveau, mais cette fois Holman était prêt. Il recula d'un pas en tentant de lui saisir le poignet, le manqua. L'objet balaya encore l'air, la lame dangereusement pointée vers son estomac ; mais il lui attrapa le bras et, se rapprochant, lui encercla la taille.

Leurs têtes étaient proches à se toucher, quand soudainement elle planta ses dents dans sa joue. Il s'arracha à la morsure d'un mouvement violent, et sentit sa chair se déchirer, sans en éprouver de douleur. Ils roulèrent sur le lit. Tandis qu'ils luttaient pour la possession du couteau, elle émettait des grognements et cherchait à lui labourer la figure avec les ongles de sa main libre. Il lui tordit le poignet pour lui faire lâcher l'arme ; elle résista avec une force incroyable. Que faire ? Il ne voulait pas la blesser, mais il n'avait pas le choix. Il plaça son autre bras sous son menton et poussa pour forcer sa tête en arrière. Etranglée, elle gémit de façon presque animale ; dans sa peur de trop la blesser, il desserra son étreinte. Elle perçut le relâchement de ses muscles, et lui assena un coup de genou dans le bas-ventre. Il se plia en deux avec un cri de douleur ; comme il ne la maintenait plus qu'à peine, elle se libéra et s'écarta avec un rire de triomphe.

Alors qu'il s'efforçait de reprendre haleine, elle s'agenouilla près de lui sur le lit, leva le couteau à deux mains. A cette vue, il oublia la douleur. D'un coup de pied à l'estomac, il l'envoya rouler au bas du lit, sur le plancher où elle resta prostrée. Tous deux haletaient, cherchaient à reprendre souffle. Il réussit à se hisser sur un coude. Le

couteau gisait quelque part dans l'ombre ; il ne put le localiser. Elle s'était redressée ; à genoux, elle l'épiait d'un air mauvais, les lèvres retroussées sur les dents, dans un grognement de rage ; d'une détente, elle sauta sur lui, les bras battant l'air, les doigts recourbés comme des griffes. Il lui agrippa les poignets comme elle s'affalait de tout son poids sur lui, s'arqua tout entier pour l'éjecter, et n'y réussit qu'à demi. Ils s'empêtrèrent dans les couvertures, ce qui gênait leurs mouvements. Elle cracha sur lui ; des grondements rauques montaient du tréfonds de sa gorge, ses yeux étincelaient de fureur. Il se débattait désespérément, craignant de la blesser mais conscient qu'il faudrait bien en venir là si c'était le seul moyen d'éviter qu'elle ne le tue, ou peut-être ne se blesse elle-même.

Ils tombèrent sur le sol sans cesser de lutter, entraînant avec eux draps et couvertures. Elle réussit à se libérer, se dressa sur un genou, mais les draps contrariaient ses efforts ; il se saisit d'elle comme il put, en empoignant son corsage qui se déchira. A la vue de ses petits seins il se figea, instant d'hésitation dangereuse, comme si la nudité soudaine de cette chair douce la rendait vulnérable, sans défense.

Mais un nouvel éclat de rire dément balaya toute pitié de son cœur. C'était le gloussement mécanique, inepte, d'une folle. Il se débarrassa des draps et se jeta sur elle.

Elle l'esquiva, bondit sur le lit avec une agilité qui le surprit. Il l'y suivit plus maladroitement, en s'emmêlant les pieds dans le tas de draps, évitant de justesse la lampe de chevet qu'elle lui lança à la tête. L'objet lui heurta l'épaule, déjà endolorie. Il hurla : Casey !, comme si de crier son nom pouvait la ramener à la raison. Mais elle lui envoya un coup de pied qui l'atteignit à la mâchoire, l'assommant à moitié. Toute velléité de retenue avait à présent abandonné Holman : il fallait qu'il la combatte comme il le ferait pour un homme – ou un chien enragé. Il la vit ramasser quelque chose à terre : le couteau, sans doute. Elle revenait vers lui ; il s'écarta du lit, se mit à reculer sans la quitter des yeux, refoulant l'émotion qu'elle lui inspirait, ne la considérant que comme l'étrangère aliénée qu'elle était pour l'heure. Elle progressait vers lui, maintenant muette, mais avec un rictus de haine qui lui déformait les traits. Tous deux se déplaçaient avec lenteur, à gestes mesurés, ceux du chat traquant une souris terrifiée. Tout à coup elle bondit, hurlant son impatience, le couteau brandi pour le coup mortel. Il esquiva l'arme, se trouva derrière elle ; une virevolte, et elle lui plantait le couteau dans le dos, il en avait l'effrayante certitude. Vite, atteindre la porte ! Il saisit la poignée, se contorsionna pour fermer le battant derrière lui. Le couteau s'enfonça dans le bois avec un bruit sourd, et le corps de la jeune femme, emporté par son élan, vint heurter le panneau à sa suite. Immédiatement, il repoussa la porte, de toutes ses forces, de façon à la

rabattre brutalement sur elle ; elle s'y cogna violemment, perdit l'équilibre, lâcha le couteau et tomba, avec un cri de rage plus que de douleur. Dans sa chute, sa jupe se retroussa haut sur ses cuisses, ce qui émut Holman en dépit de la situation fâcheuse où il se trouvait. Il s'élança, la cloua au plancher de tout son poids ; elle se débattait encore, avec la même énergie confondante. Ses efforts pour se libérer lui ouvraient peu à peu les jambes, et il se trouva allongé entre elles, face contre face, les bras maintenant sous sa tête ceux de sa partenaire. Cette position qui était celle de l'amour, jointe au frisson de la peur, suffit à le distraire du danger ; mû par un instinct plus primitif, son corps manifestait son appétit.

— Casey, murmura-t-il en se frottant contre elle, Casey !

Elle mordit cruellement la chair de son cou déjà meurtrie, suçait avidement le sang qui coulait. Il hurla, se rejeta en arrière, mais elle ne lâchait pas prise ; au contraire, ses dents s'enfoncèrent davantage comme il l'entraînait avec lui, rouvrant douloureusement la chair. Il lui lâcha un bras, ce dont elle profita immédiatement pour lui agripper les cheveux. Un violent coup de poing dans les côtes ne suffit pas à la faire renoncer. En désespoir de cause, il la repoussa avec son genou de façon à ménager un intervalle entre eux, avant de lever le poing pour lui assener un coup dans le ventre.

La tête de Casey retomba d'une masse sur le sol, cherchant l'air à travers ses lèvres barbouillées de sang. Les jambes repliées, la jeune femme se tenait le ventre. Il la gifla à toute volée, sauvagement, si durement que sa tête valsa d'un côté sur l'autre. Le temps de la relever à demi, il la frappa encore, et elle s'effondra. De la voir gisant à ses pieds, poussant de faibles gémissements à travers ses larmes, il sentit fondre sa colère. Il s'agenouilla près d'elle, la berça dans ses bras, tendrement.

— Oh, Casey, je te demande pardon, ma chérie, murmura-t-il.

Oubliée la folie, il se rappelait seulement les souffrances qu'il lui avait infligées. Elle respirait plus calmement, mais déjà son corps se raidissait, ses plaintes redevenaient bourdonnement. Il jeta un coup d'œil rapide dans la pièce, s'arrêta sur les draps froissés. Pourvu qu'elle ne bouge pas tout de suite... Il la reposa à terre, et se saisit des draps qu'il attira à lui. Les épaules de la jeune femme se soulevaient, non à cause d'une difficulté à respirer, mais de la fureur maniaque qui se réinstallait. Elle prit appui sur son coude. Vite, il la repoussa à terre, la retourna et lui joignit les mains derrière le dos. Elle commença à lancer des coups de pied, il s'assit sur elle pour lui lier les mains avec les draps roulés. Sa tête qu'elle jetait frénétiquement de droite et de gauche raclait durement le sol sans qu'elle en parût affectée ; puis, subitement, son corps s'amollit, ses yeux devinrent vitreux comme dans une transe cataleptique ; une salive abondante,

rose du sang de Holman, s'écoula de ses lèvres jadis si douces, se répandant sur le plancher.

Il la mit sur le dos, épongea anxieusement l'humidité qui embuait son front. Les yeux fixes, elle ne voyait plus rien. La soulevant avec précaution, il la porta sur le lit, cala deux oreillers sous sa tête et ses épaules. Il rajusta le corsage déchiré sur les petits seins orgueilleux qu'il avait si souvent aimés, arrangea la jupe sur la douceur des cuisses si souvent caressées, embrassées. En essuyant la bave rougie de sang qui souillait la bouche, il se rappela la blessure qu'elle avait rouverte avec ses dents. Il porta un mouchoir à son cou, grimaça de douleur. Le linge était bien imbibé de sang, mais ce ne devait pas être trop grave.

Assis près d'elle dans la pénombre, il s'attarda à la contempler, tenant d'une main le mouchoir contre sa gorge, l'autre restant posée légèrement sur le genou de son amie. Il prononça doucement son nom, elle ne réagit pas. Jusqu'à quel point le gaz, ou le brouillard, l'avait-il affectée ? Redeviendrait-elle jamais normale ? Et si... si elle voulait se tuer, comme Spiers ? Lui-même n'avait-il pas tenté de se jeter dans la crevasse une fois remonté, puis de se trancher la gorge avec du verre ? A cause du brouillard, la petite fille était morte. Mais comme lui, elle y avait été soumise de façon importante, et son jeune esprit n'avait pu supporter ses effets. Que Casey n'ait pas été trop exposée, c'était le seul espoir. La plupart du temps, elle s'était tenue dans la voiture. Cela changeait-il quelque chose ? Les jours prochains le diraient. Restait maintenant à l'emmener dans un hôpital où on l'internerait jusqu'à ce qu'elle soit remise, ou bien... Il repoussa loin de lui cette pensée. Dans son cas personnel, les médecins ne lui avaient pas caché leur impuissance : ils n'avaient pu que le maintenir sous sédatifs pour le calmer, le temps que dure sa lutte intérieure. Une lutte qui se jouait dans une zone du cerveau accessible seulement à une chirurgie radicale, et pouvant se révéler fatale. L'esprit de Casey serait-il assez fort pour résister à ce qui le minait ?

Il était toujours là à méditer quand on tambourina à sa porte, dix minutes plus tard.

Il alla ouvrir rapidement, car il craignait de laisser Casey seule trop longtemps. A sa surprise, c'était la police. Sans aucun doute, un voisin s'était inquiété en entendant des bruits de lutte. Ils étaient deux sur le seuil, l'un en uniforme, l'autre en civil. Il ignorait qu'un troisième homme était posté au rez-de-chaussée, en bas des escaliers.

John Holman ? s'enquit avec brusquerie le policier en civil.

— Oui. Heureusement que vous êtes venus, je...

L'homme entra précipitamment en braquant sous le nez de Holman une carte qu'il rempocha aussitôt.

— Inspecteur principal Barrow, nous avons ordre de vous

emmener.

— Pardon ? Ah ! oui, à cause de Spiers. Ecoutez, appelez une ambulance...

— Il paraît que vous êtes le seul témoin dans le... heu... l'accident qui s'est produit au siège du ministère de l'Environnement tout à l'heure.

Le policier était jeune et ne correspondait en rien à l'idée que se faisait Holman d'un inspecteur. Il portait un polo et un blouson de daim. Ses cheveux, sans être vraiment longs, n'étaient pas du genre « bien dégagé autour des oreilles ». Il jeta un regard curieux dans l'appartement, visiblement étonné par l'absence de lumière du jour.

— C'est exact, répondit Holman, mon patron s'est suicidé, mais...

— Et pour quelle raison êtes-vous parti ?

L'inspecteur s'avança, ouvrant les portes sur son passage pour regarder à l'intérieur des pièces. Ignorant sa question, Holman s'adressa au policier herculéen resté sur le seuil.

— Dites, il faut appeler une ambulance tout de suite !

Une exclamation retentit derrière lui. C'était l'inspecteur qui se tenait à la porte de sa chambre.

— Maintenez-le, Turner ! jeta ce dernier par-dessus son épaule, en disparaissant dans la chambre.

Une lourde main se ferma sur le bras de Holman.

— Vous ne comprenez pas, s'exaspéra-t-il, il faut l'emmener à l'hôpital immédiatement !

Il se dégagea d'une secousse et courut jusqu'à la chambre. Assis sur le lit, le jeune inspecteur s'employait à détacher les mains de Casey.

— Non, attendez ! Ne la détachez pas, elle est. . . elle est folle !

Le mot le choqua, mais comment leur ouvrir les yeux ? On l'attrapa rudement par le cou tandis qu'on tirait son bras droit en arrière.

— Mais vous ne comprenez pas ! haleta-t-il.

— Rassurez-vous, nous comprenons fort bien, répliqua sèchement l'inspecteur. Vos collègues nous ont parlé de *votre* maladie. Ne nous cherchez pas d'ennuis, mon vieux, je me sens tout disposé à m'occuper d'un salaud de votre espèce.

Sous le ton mesuré, la menace était manifeste. Holman s'efforça de se détendre, non parce qu'il avait peur, mais parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire pour le moment.

— D'accord, ne nous emballons pas. Mais cela ne vous empêche pas de l'emmener à l'hôpital. J'étais présent lors du séisme du Wiltshire la semaine dernière. Il y a eu des émanations d'un gaz qui affecte le cerveau...

— Il a affecté le vôtre en tout cas, observa l'inspecteur qui aidait la jeune fille à se lever. Je ne sais pas ce que vous lui avez fait, mais regardez-la, voyez ces yeux...

— Non, non, je n'y suis pour rien ! C'est le brouillard. Spiers aussi a été pris dedans. Il affecte le cerveau.

— Pour autant que nous le sachions, on ne nous a signalé aucun dégât dû à un gaz pendant le tremblement de terre.

— Mais j'y étais ! A l'intérieur même du séisme, là d'où venait le gaz !

— En effet, nous avons entendu parler d'un homme et d'un enfant qui en ont réchappé. La petite est morte, et nous voulons bien croire que vous étiez l'homme. Mais la présence d'autres personnes n'a jamais été mentionnée.

— Parce qu'ils n'y étaient pas ! s'écria Holman qui luttait contre la colère qui le gagnait, sachant qu'un éclat ne lui vaudrait rien de bon. Cela s'est passé après, plus tard.

— Bon, bon, nous aurons tout le temps de poser les questions. Emmenez-le, sergent.

Holman résista aux bras musclés qui l'empoignaient.

— Attendez une minute, il y a autre chose ! L'école ! Ecoutez-moi. Il y avait un car scolaire bourré d'enfants coincé dans le brouillard. Impossible de me rappeler le nom de l'école, mais c'était à Andover. Il faut le retrouver, et vite. Dieu sait ce qui a pu s'y passer !

De ses doigts impatients, Holman tambourinait la table nue de l'une des nombreuses salles d'interrogatoire du nouveau Scotland Yard. Le policier imperturbable qui le surveillait à la porte ne pipa mot, l'air plus ennuyé que jamais par sa tâche, mais prêt à bondir au moindre signe d'agressivité du prévenu.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait de la jeune fille ? lui demanda Holman pour la troisième fois.

Il n'obtint pas plus de réponse que précédemment.

— Vous pourriez au moins me le dire ! s'indigna-t-il.

Il savait pourtant inutile d'argumenter avec ce zombie. Retenu depuis plus de trois heures au siège de la police, il était fatigué de répondre toujours, encore et encore, aux mêmes questions. Ils ne le croyaient pas, c'était évident. Laissé en tête à tête avec son gardien pour réfléchir, il se rendait compte qu'il ne pouvait guère les en blâmer. Il avait été seul présent dans le bureau d'où avait sauté Spiers juste après qu'on les eut entendus se disputer ; la police l'avait découvert dans son appartement en compagnie d'une fille ligotée et battue ; il venait de sortir de l'hôpital où on le soignait pour troubles mentaux. Les faits parlaient d'eux-mêmes, et son irritabilité devant les questions répétées des policiers n'arrangeait pas les choses. Etant

apparemment en état de choc, la jeune fille ne pouvait leur conter son supplice, mais serait sûrement en mesure de répondre un peu plus tard à leurs questions. Ils avaient néanmoins fini par accepter de se renseigner auprès des établissements scolaires d'Andover ; si l'on constatait quelque chose d'anormal chez les élèves, son histoire aurait peut-être une chance de commencer à être prise au sérieux.

La porte s'ouvrit brusquement et deux hommes entrèrent d'un pas vif. L'un était le jeune inspecteur qui l'avait amené ; il resta en retrait, le regard glacial. L'autre, plus âgé et de mine plus affable, s'assit sur la chaise disposée face à lui, de l'autre côté de la table. Le commissaire principal Wreford avait déjà interrogé Holman, fort adroitement, laissant son jeune collègue jouer les agressifs tandis que lui-même se réservait le rôle le plus sympathique. C'était une comédie, Holman s'en aperçut bientôt : le policier amène et courtois était en réalité un interlocuteur astucieux et perspicace. Il s'était efforcé de déterminer si Holman était un dangereux aliéné ou un habile menteur animé de mobiles aussi sinistres qu'obscurs. Jusqu'à présent, il n'avait pas de véritable réponse.

— Voilà, commença-t-il, nous avons joint les écoles d'Andover. .

Il s'interrompit pour épier la réaction de son interlocuteur.

— Et alors ? fit Holman penché en avant.

— Alors, nous n'avons rien trouvé.

La déception du témoin était trop naturelle pour être jouée.

— Toutefois, poursuivit le commissaire, nous avons été avisés d'un incendie grave dans une école située à la limite de la ville.

— C'est celle-là ! Ce doit être celle-là !

— Il n'y a pas moyen de le savoir pour l'instant. Apparemment le feu a pris dans un gymnase attenant à l'école. Il y aurait eu une trentaine d'enfants bloqués à l'intérieur. Les survivants sont en état de choc, et ne peuvent être questionnés pour le moment. Nous ne sommes pas en possession de tous les faits, mais nous connaissons au moins le nom de l'établissement.

Son regard se fit imperceptiblement plus aigu.

— Il s'agit de Crayton.

Holman fixa la table, sourcils froncés dans son effort pour se souvenir.

— Non, non, je ne crois pas que c'était ce nom-là. Le professeur me l'a dit, mais je n'arrive pas à me le rappeler. Ce professeur n'avait qu'un bras, cela je m'en souviens, mais ce n'est pas d'une grande utilité pour vous.

Le commissaire principal étudia quelques instants le visage qui lui faisait face avant de lâcher :

— Peu importe, ce n'était pas le nom véritable. Je vais vous

montrer une liste, nous verrons si vous reconnaissez l'un des noms.

Il tendit à Holman une feuille dactylographiée. Celui-ci la parcourut rapidement, secoua la tête, et la relut plus posément.

— Cela ne va pas, soupira-t-il, je n'en reconnais aucun. Certains me sont plus familiers à l'oreille, mais... Non, désolé.

— L'école s'appelle Redbrook. Redbrook House, pour être précis. Cela vous rappelle-t-il quelque chose ?

— Il me semble, oui, mais en toute honnêteté, je ne pourrais pas le jurer.

— Cela ne m'étonne pas ! intervint hargneusement le jeune policier.

— Laissez, Barrow, je m'en occupe, prononça sèchement Wreford, que la dureté de son subordonné commençait à lasser.

S'il utilisait souvent Barrow comme faire-valoir à sa propre « gentillesse », il lui arrivait de se demander si celui-ci ne se complaisait pas un peu trop dans le rôle qu'il lui assignait.

— Parfait, monsieur Holman, reprit-il d'un ton redevenu serein. Nous allons devoir vous garder un petit moment pendant que nous effectuerons des recherches complémentaires.

— Est-ce que je suis en état d'arrestation ? s'ébahit Holman.

— Absolument pas. Mais reconnaissez que les circonstances sont suspectes, à tout le moins.

— Peut-être, oui. Et Casey dans tout cela ? Elle a besoin de moi.

— Miss Simmons ne manquera de rien.

— Où est-elle ?

— Pour le moment, on l'a placée sous sédatifs à l'hôpital Middlesex. Il semble qu'elle soit encore en état de choc.

— C'est le brouillard qui est responsable ! C'est une réaction à cette substance ! Croyez-moi, c'est vrai !

— Vrai ou faux, nous le saurons bientôt. Mais dites-moi, monsieur Holman, si ce brouillard qui rend fou dérive actuellement dans le pays, pourquoi n'en avons-nous pas entendu parler ? Si c'était vrai, tous les habitants de la région devraient être en train de divaguer ?

La dernière question avait été posée d'une voix qui trahissait une pointe d'irritation.

— Pourquoi ? Je n'en sais rien. Parce que le brouillard ne couvre pas une surface très étendue, je suppose. Et la campagne occupe une très grande partie de la région, ne l'oubliez pas. Si bien que peu de gens encore auraient été au contact du brouillard. Et puis la réaction semble différée. Nous y avons été exposés hier, et Spiers avant-hier. Il faut un certain temps avant qu'il n'agisse sur l'organisme.

— Mais vous prétendiez être fou lorsqu'ils vous ont remonté du trou ! objecta Barrow, contrarié que son supérieur prête attention à de

telles fadaïses.

— C'est que moi, j'ai été soumis à une dose massive ! s'écria Holman en frappant son poing sur la table. J'ai été sa première victime !

— Alors expliquez-nous, monsieur Holman, reprit calmement Wreford, pourquoi vous n'êtes plus fou à présent. Ou bien l'êtes-vous ?

Le silence s'installa brusquement dans la petite pièce. Trois paires d'yeux guettaient Holman. Les trois policiers attendaient.

— En vérité je ne sais pas, répondit Holman avec lassitude. Je ne suis pas médecin, ni scientifique – le ministère de la Défense pourrait peut-être vous le dire, lui.

Les deux responsables échangèrent un regard.

— Qu'entendez-vous par là ? demanda calmement le commissaire.

— Ils ont implanté une base militaire sur la plaine de Salisbury. On s'y livre à des expériences – de dangereuses expériences – dans l'intérêt de la nation ! Peut-être vous fourniraient-ils une réponse ?

— Allons, ce n'est vraiment pas..., commença Barrow avec un rire méprisant.

— Insinuez-vous que le ministère de la Défense est responsable ? coupa le commissaire. Selon vous, ils auraient lâché une sorte de... de gaz de combat ?

— Je vous le répète, je n'en sais rien ! Mais c'est possible, oui.

Barrow semblait prêt à sauter sur Holman.

— Est-ce qu'il faut vraiment que nous écoutions ça, monsieur ?

— Non, non, Barrow. Vous comprendrez que nous devons absolument vérifier si ce que vous avancez est vrai, monsieur Holman. D'ici là, je crains que nous ne devions vous garder.

— D'accord, d'accord. Mais veillez à ce qu'on prenne bien soin de Casey. Elle a besoin d'une surveillance constante.

— Elle sera en des mains très sûres, je peux vous l'affirmer.

CHAPITRE VIII

Herbert Brown se tourmentait pour ses pigeons. Ayant vidé son whisky, il resta un moment à contempler son verre.

— Je te remets ça, Herby ? demanda le barman en prenant un autre verre, car son client ne consommait pas deux fois dans le même.

— Oui, Harry. Sers-toi aussi.

Harry savait d'avance qu'il en serait ainsi, c'est pourquoi il était toujours empressé à servir Herbert.

— Avec une petite cigarette alors, sourit-il de ses dents jaunies par le tabac.

C'était un vrai nabot, un petit bonhomme insignifiant pour la plupart de ses clients ; Herbert Brown, lui, le traitait toujours avec correction.

— Merci, Herby, je vais prendre un gin-tonic.

Il versa les consommations, prit le billet d'une livre qu'Herby avait posé négligemment sur le comptoir. Actionner la caisse enregistreuse, compter prestement la monnaie... Une des pièces prit discrètement le chemin de sa poche.

— Voici, Herby. A ta santé.

Il leva son verre avant de siroter son gin. Un bon bougre, cet Herbert. Toujours prêt à payer un coup. Pas regardant sur la monnaie. Il passait au moins trois soirées par semaine dans le pub, en face de sa boutique, et l'heure du déjeuner presque tous les jours. Tôt levé, vers cinq ou six heures, il allait aux halles s'approvisionner en fruits pour le magasin. Vers onze heures, il considérait que sa journée était terminée ; un tour chez le bookmaker, et il venait au pub, laissant son épouse se débrouiller avec la vente des fruits. Herbert ne changerait jamais, elle s'y était résignée depuis longtemps, mais cela ne l'empêchait pas de le poursuivre de ses aigreurs et de ses remontrances. Plus elle le harcelait, plus il buvait. Et plus il buvait, plus elle le harcelait. Le cercle était sans fin, ce qu'aucun des deux ne voyait, parce que c'était leur vie.

— A ta place, je ne me tracasserais pas, Herby. Ils vont revenir.

Penché sur le comptoir, Harry s'était composé un visage respirant la sympathie. Il n'arrivait pas à comprendre comment on

pouvait se tracasser pour des abrutis de pigeons, et encore moins les élever. Il était monté un jour dans le pigeonnier d'Herbert, une cabane dangereusement perchée sur un toit à l'arrière de sa boutique. Comme la plupart des maisons de Hackney road, elle était grande, à cause de la déclivité du terrain qui mettait l'arrière un étage au-dessous du niveau de la rue. La profondeur ainsi gagnée fournissait des pièces d'habitation supplémentaires en entresol ; les précédents occupants avaient agrandi la boutique en construisant un bâtiment de deux étages sur presque toute la largeur de la cour. On pouvait passer sur son toit, qui était plat, par une fenêtre de palier, au deuxième étage de la maison. C'était sur ce toit qu'Herbert avait édifié son pigeonnier.

L'odeur régnant à l'intérieur de la cabane avait donné la nausée à Harry, que les gloussements d'ivrogne de Herbert emplissaient d'un dégoût à peine dissimulé. Non vraiment, il ne voyait pas ce que son compagnon trouvait à ces grasses créatures roucoulantes qui se gonflaient en faisant leurs saletés partout. Elles n'étaient plus bonnes à rien maintenant que la tourte au pigeon était passée de mode. Herby les faisait courir, d'accord, mais ils ne lui avaient jamais rien rapporté. Quand Harry avait abordé le sujet, prudemment, il s'était entendu répondre : Tu les as déjà vu voler ? ce qui était bien le genre de réponse qu'on pouvait attendre d'un vieil ivrogne. Mais enfin, mis à part ses pigeons puants, Herby était un chic type. Toujours d'accord pour un verre, toujours prêt à vous dépanner.

— Ils devraient déjà être rentrés, se lamentait-il. Je les ai emmenés pas plus loin que Salisbury en camionnette. Il y en a des nouveaux, tu comprends, il faut y aller doucement avec eux au début. Si tu les emmènes trop loin, ils ne retrouvent jamais leur chemin pour rentrer. Mais j'ai mis quelques anciens avec eux, pour qu'il n'y ait pas de problème. Et Claude ne se perd jamais !

Harry réprima un ricanement. L'oiseau affublé de ce nom était le préféré de Herbert. Il l'avait depuis des années, un vieil oiseau galeux qui avait perpétuellement l'air échappé des griffes d'un chat. Il le dorlotait comme un bébé. Harry l'avait vu le bercer contre sa joue en lui parlant comme si l'animal pouvait comprendre. Et il avait voulu que Harry le tienne ; le pigeon lui avait fienté sur la main.

— Je les ai emmenés dimanche, poursuivait Herbert, la diction un peu pâteuse. Devraient être rentrés maintenant. Le problème tu vois, c'est qu'il leur faut le soleil pour les guider.

— Ils sont peut-être déjà revenus, Herby, depuis le temps que tu es là. Tu vas voir, quand tu vas t'en retourner à la maison, ils seront tous assis là à t'attendre.

Tout en parlant, il avait capté le regard d'un client qui écoutait leur conversation. Il leva les yeux au ciel à son intention, discrètement ; l'autre lui rendit son clin d'œil.

— Est-ce que tu te ficherais de moi, Harry ?

Le ton était vindicatif. Harry savait qu'après quelques whiskies, son copain pouvait devenir mauvais au moindre sarcasme.

— Non, non, se hâta-t-il d'expliquer, je voulais simplement dire qu'ils seront tous sur le toit à t'attendre, j'en suis sûr. Dis donc, c'est mon tour de t'offrir un verre, non ?

Il se détourna pour prendre un verre propre, et soupira de soulagement : la voix de son client était redevenue sentimentale à souhait. Il ne voulait pas indisposer Herby.

— Tu comprends mon vieux, zézayait ce dernier, ce qu'il y a avec les oiseaux, c'est qu'ils ne demandent rien. Tu les nourris, et voilà, ils sont à toi. Pas comme les chiens ou les chats qui rampent dans tes jambes en mendiant. Ils sont fiers, tu comprends. Ils viennent à toi pour que tu les nourrisses, et voilà. Si tu ne le fais pas, ils s'en vont.

Il se pencha, pointa vers le barman un index impérial.

— Mais si tu t'en occupes bien, ils reviendront toujours, mon vieux. C'est loyal, un oiseau, tu comprends. Indépendant, mais loyal.

Il se rassit, satisfait de sa déclaration. Harry plaça le whisky devant lui, hochant la tête en signe d'acquiescement. Dommage qu'il ait dû lui offrir à boire. Le propriétaire ayant un œil de lynx, il ne pourrait pas prendre trop de risques avec la caisse. Il faudrait qu'il paie ce verre de sa poche.

— Claude les ramènera, je le sais ! proclama Herbert.

Et il vida son verre en deux gorgées. En pensant au trajet du liquide brûlant, Harry se dit que l'homme devait avoir le tube digestif en acier trempé.

— Peux pas comprendre pourquoi ils restent si longtemps, marmonna Herbert qui se leva, tanguant légèrement. Je m'en vais, Harry.

— D'accord Herby, à demain, sourit le barman avant d'ajouter, malicieux : Mes hommages à ta chère épouse.

Il fut sur le point de le regretter : Herbert s'était retourné et le dévisageait. Son esprit embrumé hésitait sur le sens à donner à la dernière remarque. Trois longues secondes passèrent ; puis, maugréant une insulte, il sortit du pub en zigzaguant.

Dehors, il dut s'appuyer un instant au mur. Il avait bu trop vite son dernier verre, ce qui lui donnait la nausée. C'était la pensée que ses chers pigeons pourraient l'attendre qui l'avait fait se hâter tellement. Il refoula son malaise et traversa la rue en titubant, s'arrêtant au milieu pour laisser passer l'autobus qui arrivait à vitesse réduite.

De la fenêtre de sa chambre située au-dessus de la boutique, sa femme l'observait, comme elle l'avait fait si souvent déjà. Tant

d'heures passées à contempler la rue animée de la chambre obscure... Non pour le voir rentrer, mais pour meubler sa solitude. Elle détaillait les passants, les jeunes couples, les clients qu'elle connaissait, se demandait où ils allaient, vers quelles occupations. Les étrangers aussi, qui étaient-ils, quelle raison les amenait dans le quartier ? Parfois son esprit s'égarait à leur propos dans des imaginations étranges, sordides souvent. Jadis, la vue d'une personne de couleur suffisait à déclencher en elle une frénésie de fantasmes. Ce temps était révolu ; à présent, elle n'était plus qu'indignation et colère. Egalement, elle voyait de plain-pied le niveau supérieur bien éclairé des bus à impériale qui passaient régulièrement devant sa fenêtre. Elle n'y pouvait jeter que des coups d'œil fugitifs, mais qui l'emplissaient de curiosité. Et accroissaient sa solitude.

Depuis que les garçons étaient partis, en fait, elle avait trop de temps à elle, trop de temps pour méditer sur son mariage et les années difficiles qu'il lui avait values. Ses fils avaient leur vie à faire, bien sûr, mais elle aurait aimé qu'ils lui rendent visite plus souvent, même s'ils vivaient un peu loin tous les deux. Elle adorait voir les bébés, ses petits-enfants. C'était Herbert qui avait éloigné les garçons, avec son alcoolisme, ses humeurs belliqueuses. Quelle affection leur avait-il manifestée, quel intérêt ? Tandis que pour ses pigeons, c'était autre chose. Rien n'était trop beau pour ces maudits pigeons ! Comme il s'affligeait quand il les croyait perdus, comme il semblait anxieux ces deux derniers jours ! Que pouvait-il bien leur trouver ?

Et voici qu'il titubait au beau milieu de la rue, complètement hébété par l'alcool. Comme elle aurait aimé que cet autobus le renverse ! Si leur affaire était un succès, c'était uniquement grâce à elle, grâce à son travail acharné. Lui allait au marché très tôt le matin, certes, mais cela suffisait-il à l'excuser pour le reste de la journée ? Ils auraient pu jouir d'un certain confort s'il n'avait pas dilapidé chaque penny à jouer et à boire. Et à donner aux copains. Ils savaient tous où le trouver quand ils étaient à court, ce bon vieux Herby, l'ami des indigents ! En tout cas, elle avait mis un peu d'argent de côté, à l'abri. Il le fallait bien, sinon, si les affaires devenaient mauvaises, ils auraient risqué de se retrouver à la rue. Ce n'était pas du vol, non – d'ailleurs, comment peut-on voler l'argent qu'on a soi-même gagné ? -, mais il n'y avait aucune raison qu'il le sache. Quelle dégaine il avait, à tanguer ainsi au milieu de la rue ! Restait à espérer qu'aucun client ne le verrait.

Dans les yeux de Lena Brown brillaient des larmes qui n'étaient ni de chagrin ni d'apitoiement sur elle-même. C'étaient des larmes de haine.

— Je voudrais que tu sois mort, articula-t-elle à voix haute, et son haleine embua la vitre. Mort, oui, mort !

Arrivé à la porte de la maison, Herbert cherchait sa clef. Une fois, sa femme avait verrouillé la porte de l'intérieur. Une seule et unique fois. Quelqu'un avait appelé la police à cause du tapage qu'il avait mené, et plus jamais elle n'avait osé le laisser à la porte de chez lui. Il trouva la clef, n'eut aucune difficulté à ouvrir, poussa la porte puis la referma bruyamment derrière lui, sans se soucier de déranger sa femme là-haut. D'ailleurs elle ne dormait sans doute pas. Elle l'attendait, comme d'habitude. Quelle que soit l'heure, elle l'attendait. Qu'elle aille au diable ! Elle lui importait peu.

Jugeant inutile d'allumer, il prit à tâtons le passage obscur et descendit les marches qui menaient à la cour. Il respirait fort. La lourde porte déverrouillée, il retrouva l'air frais de la nuit, ouvrit son pantalon et pissa sur le béton. Il aimait bien le bruit du jet d'urine éclaboussant le sol. Pourquoi cette habitude, il n'en savait rien. Les toilettes étaient juste en face et il avait payé une petite fortune pour en faire installer au premier. Cela faisait partie des petits plaisirs de la vie, voilà tout. Et surtout, cela avait le don de mettre Lena en fureur.

Comme le jet faiblissant reculait vers ses chaussures, il prit conscience d'un autre bruit. Un roucoulement.

Il leva les yeux vers le toit. Ses pigeons ! Ils étaient revenus, les chers petits ! Il rit de bonheur, ferma sa braguette si prestement qu'il se mouilla les doigts, et s'engouffra dans la maison en laissant la porte grande ouverte. Et d'entreprendre l'ascension des escaliers, trébuchant, jurant, se rattrapant aux marches avec les mains. Comme il atteignait la fenêtre du palier, il entendit la voix de sa femme qui montait de la chambre.

— Vieux dégoûtant ! Tu n'es qu'un cochon ! Pourquoi ne vas-tu pas aux cabinets comme un homme normal ?

— La ferme ! cria-t-il en enjambant le rebord de la fenêtre.

Il s'agissait de faire attention. Plusieurs fois, il avait lâché prise et roulé dans l'escalier. Elle disait toujours qu'un de ces soirs il passerait par-dessus le toit, et bon débarras. Quelle blague ! S'il était vraiment saoul, il n'arriverait jamais à la franchir, cette fichue fenêtre.

Il passa tant bien que mal, les deux mains posées sur le toit supportant le poids de son corps. La voix de Lena le poursuivait de la maison, stridente, désagréable. Heureusement, il entendait de mieux en mieux les roucoulements, et le bruit que faisaient dans leur gîte les oiseaux énervés par son approche.

— Je viens, mes petits, annonça-t-il, conscient comme le sont les ivrognes du sourire béat vissé sur sa face.

Il prit garde de rester à bonne distance du bord du toit ; il n'avait nulle envie de choir sur le béton, dix mètres plus bas.

— Je savais que tu reviendrais, Claude. Je savais que je pouvais compter sur toi. Qu'est-ce qui s'est passé, tu t'es perdu ?

Aux prises avec le loquet de la porte, il nota que certains des nouveaux étaient restés perchés sur le toit de la hutte. Il leur fallait toujours du temps pour apprendre à rentrer dans le pigeonier, mais ils suivraient bientôt l'exemple des autres.

— Claude, viens, mon chéri, où es-tu ?

Il alluma le phare de bicyclette suspendu à l'intérieur ; la lumière soudaine effraya plusieurs oiseaux qui s'envolèrent affolés.

— N'ayez pas peur mes jolis, ce n'est que moi. Je ne vous ferai aucun mal.

Il ferma la porte derrière lui pour que les pigeons ne puissent s'échapper. Courbé en deux car le toit pentu ne permettait pas à un adulte de se tenir debout, il compta rapidement ses pensionnaires, s'assura qu'aucun n'était blessé. Enfin, il repéra Claude perché haut dans un angle ; l'oiseau ne bougeait pas, mais roucoulait doucement.

— Bonjour, mon cher Claude, est-ce que je t'ai manqué ?

Il tituba vers l'aîné de ses pigeons en s'efforçant de ne pas déranger les autres. Il ne s'aperçut pas de leur silence soudain, ni de leur parfaite immobilité.

— Alors, Claude, qu'as-tu à déclarer, hein ?

Il prit délicatement l'oiseau, l'approcha de son visage, lui caressa le poitrail avec de petits claquements de langue.

— Tu sais qui est le patron, hein ? Tu sais bien qui veille sur toi.

Subitement, la tête de l'oiseau plongeait ; il creva d'un seul coup de bec l'œil larmoyant de son maître qui hurla de douleur et tomba à la renverse au milieu des perchoirs. Et la cabane entra en éruption, tourbillon d'ailes et de cris. Herbert tenta bien de se protéger le visage de ses bras levés ; les becs s'acharnèrent sur ses mains, où apparurent des filets de sang. Il chassa les pigeons si furieusement qu'ils allèrent se jeter contre les parois avant de tomber sur le sol, incapables de se relever, agitant faiblement leurs ailes brisées dans un ultime effort pour s'élancer vers lui. Mais les autres poursuivaient leur assaut avec de grands battements d'ailes : ils criblaient de coups de bec son corps recroquevillé, trouvaient la chair nue, la piquaient jusqu'au sang.

Fou de rage et d'angoisse, Herbert en saisit un, et lui broya les os en l'écrasant entre ses mains. Son visage alors était découvert ; trois oiseaux se précipitèrent, l'un sur son cou, les autres sur ses joues et ses yeux. Il voulut aussitôt se garantir, hélas trop tard : son second œil venait d'éclater. Le choc jeta sur ses pieds le malheureux qui se débattait pour atteindre la porte. Il marchait sur des corps, il n'y voyait plus rien ; et dans le tumulte, la confusion des ailes qui battaient en tous sens, les cris perçants des animaux, hurlant sa peur et sa souffrance, incapable de s'orienter, il fonça tête la première dans le mur de la cabane et s'écroula sur le sol, à moitié assommé.

Comme il gisait là, les bras étendus, haletant, les pigeons

s'abattirent sur lui et revinrent à l'attaque. Au comble de l'horreur, sanglotant, il parvint à rouler sur lui-même, non sans écraser quelques oiseaux sous lui. Il se souleva sur un genou, presque indifférent désormais aux becs pointus qui lui perçaient cou et épaules, chercha la paroi à tâtons. Ses doigts se refermèrent sur le grillage de l'une des fenêtres ; il se hissa lentement sur ses pieds, ignorant le pigeon installé sur sa main qui picorait ses articulations mises à nu. Restait à trouver la porte en se guidant sur la position de la fenêtre à laquelle il s'accrochait. Une sorte d'instinct la lui indiqua. La douleur redoubla, plus forte à présent que la peur. Avec des cris déchirants, tremblant et frissonnant de tout son corps, il progressa bras étendus vers la sortie, couvert de pigeons qui le tourmentaient encore. En passant il envoya valser la lampe qu'il ne voyait pas, parce que son esprit était devenu aussi aveugle que ses yeux.

A la fenêtre du palier se tenait sa femme, le visage blanc sous la lune, les mains agrippées au rebord. Elle avait entendu le vacarme depuis sa chambre, sans y prêter attention au début : son mari était sans doute dans l'un de ses accès de rage. Puis elle avait perçu l'insistance des cris, la terreur qu'ils exprimaient ; elle avait bondi de son lit, anxieuse de ce qu'elle allait trouver à la fenêtre du palier. Ce qu'elle vit la cloua littéralement sur place.

Quelqu'un avait émergé du pigeonnier au bout du toit, une figure qui paraissait à peine humaine dans la clarté lunaire. Une forme courbée qui avançait à pas chancelants, entourée d'un tourbillon d'ailes. Et c'était... c'était son mari, à peine reconnaissable, assailli par ses pigeons bien-aimés ! Elle en resta figée sur place, pour une fois sans voix, incapable de bouger, incapable de l'aider. Le cri qu'il poussa alors rompit le charme ; elle se hissa sur l'appui de fenêtre, à grand-peine car son embonpoint la gênait. A mi-parcours, alors qu'elle avait les mains sur le toit et les fesses pointées vers le ciel, elle leva les yeux et vit son mari trébucher vers le bord. Elle voulut crier son nom, mais, malgré ses efforts, aucun son ne sortit de sa gorge, de sa bouche grande ouverte. Son cri ne jaillit que lorsque son mari bascula.

— Herby !

Le hurlement couvrit le bruit sourd du corps s'écrasant sur le béton, dix mètres plus bas.

Elle rampa vers le bord du parapet, en sanglotant et en appelant son nom, inlassablement. Aplatie sur le toit, elle scruta l'obscurité. Le corps était à peine visible, silhouette noire totalement immobile, jambes tordues selon un angle bizarre. Quelque chose bougea, son cœur sauta dans sa poitrine ; mais non, c'était le dernier soubresaut d'un oiseau qui s'était écrasé au sol avec lui. Herbert était mort, elle le savait.

— Herby, mon pauvre homme, pleura-t-elle, Herby...

Juste au-dessus d'elle, les oiseaux s'étaient rassemblés sur le toit de leur pigeonnier. Immobiles, ils l'observaient. Le prénommé Claude roucoula doucement.

Ce même jour, tôt le matin, Edward Smallwood était allé pêcher. Il était grand, nerveux, prématurément chauve ; à trente-cinq ans, il vivait encore avec ses parents. Cette nervosité, il la devait en grande partie à son père, un homme dominateur, qui ne transigeait pas avec les principes ni avec l'idéal, et ne tentait pas de dissimuler la déception que lui causait sa « mauviette » de fils – qui le dépassait en taille de deux bonnes têtes. La mère d'Edward, plus minuscule encore que son mari, avait une adoration pour son fils qu'elle essayait avec tendresse, mais à mauvais escient, de protéger des tracasseries de la vie et de la sévérité de son père. Tous les deux néanmoins chérissaient leur grand échalas aux épaules voûtées, de façons différentes, et pareillement néfastes. Ils surveillaient sa vie jusqu'à l'intimidation : toute étincelle d'initiative, tout élan impulsif avaient été méthodiquement éliminés de sa nature dès son plus jeune âge, sans méchanceté, mais avec une gentillesse condescendante. C'était cette gentillesse, plus stricte chez le père, qui rendait durables les effets de son éducation. Quand Edward avait eu seize ans, ses parents l'avaient orienté vers son premier et unique travail dans la banque que dirigeait un ami de la famille : un emploi sérieux, « sûr et respectable ». Il y avait fait son chemin jusqu'à devenir sous-directeur, plus par persévérance opiniâtre que par aptitude naturelle. Il avait refusé tous les transferts qu'on lui proposait de temps à autre : il ne voulait pas quitter sa ville de Ringwood, animée mais agréable de par sa situation en bordure de New Forest – et d'ailleurs, ses parents ne le permettraient pas. Il n'avait même pas été déçu qu'à la mort du directeur, l'ami de la famille, survenue deux ans auparavant, on ne lui ait pas offert sa place. Il ne lui était pas venu à l'esprit qu'il y avait droit, et les réprimandes de son père à ce propos l'étonnaient beaucoup.

Edward n'avait jamais vraiment haï personne. Certains êtres lui avaient inspiré de l'antipathie, certes ; de la crainte plus encore, mais la haine était étrangère à son cœur. Jusqu'à ce que Norman Symes, le nouveau directeur, éveille en lui des sentiments qui ne l'avaient jamais effleuré. La philosophie de Symes se résumait apparemment ainsi : « Chaque journée apportant de ma part son lot de contrariétés à Edward Smallwood n'aura pas été vaine. » Edward ne s'en était plaint à ses parents qu'une seule fois : les gronderies de son père et la compassion affolée de sa mère l'avaient dissuadé de recommencer. Et il avait supporté seul sa détresse, une détresse comparable à celle des pires jours de sa scolarité. Son malaise en présence du directeur réjouissait toute l'équipe des collaborateurs, il en était conscient

— Symes aussi d'ailleurs, qui s'évertuait à l'humilier devant les autres, comme si ces mesquineries rehaussaient son prestige personnel.

A la pensée des brimades, mineures mais déplaisantes, que lui réservait la journée à venir, Edward soupira. Avec un peu de chance, Symes serait de visite auprès d'hommes d'affaires du cru, et il ne le verrait guère aujourd'hui. Il repoussa ses couvertures et chercha ses lunettes, qui se cachaient quelque part sur la table de nuit. Il se gourmanda en heurtant la tasse de thé léger à moitié vide que sa mère lui avait montée un peu plus tôt. Déjà, la journée avait mal commencé. A cause de ce satané brouillard. A six heures du matin, il était parti à la pêche et s'était installé au bord de l'Avon. Deux fois par semaine, il prenait ainsi son vélo pour gagner son coin de pêche favori, sur une rive un peu écartée, plaisir qui trouvait grâce même aux yeux de ses parents. Son médecin lui recommandait de prendre l'air frais tôt le matin pour se débarrasser du rhume chronique qui le faisait renifler la plupart du temps. Il n'avait pas remarqué que l'air frais de l'aube lui décongestionnât le nez ; en revanche, le plaisir que lui procurait la solitude de la rivière l'aidait à s'aguerrir contre la journée à venir. Il regrettait seulement d'attraper du poisson, et appâtait rarement sa ligne. Quand il s'y sentait obligé, c'était pour ne pas décevoir son père qui l'interrogeait gravement sur ses prises ; mais cela le chagrinait de soustraire un être vivant à son existence aquatique.

Ce matin-là, perdu dans ses pensées, il n'avait remarqué la brume jaunâtre autour de lui qu'en s'apercevant qu'il ne voyait presque plus le bout de sa ligne. Le brouillard était tombé d'un seul coup. Un peu effrayé par la soudaineté du phénomène, il avait remballé à la hâte thermos et matériel de pêche et tenté de repérer son chemin. Cela lui avait demandé dix bonnes minutes car il se cognait aux arbres et se prenait les pieds dans les broussailles. Heureusement, le brouillard ne noyait pas la route et, par l'effet de la chance plus que du jugement, il s'était soudain retrouvé en plein soleil. A la maison, sa mère l'avait accueilli avec la compassion exagérée dont elle était coutumière, et remis au lit pour qu'il se repose une heure de plus avant d'aller travailler. Il découvrit ensuite avec surprise qu'il s'était assoupi pour de bon pendant cette heure, mais le brouillard lui avait laissé dans la bouche un goût désagréable que le thé léger de sa mère n'avait pas suffi à dissiper.

Il trouva enfin ses lunettes, se frotta les yeux avant de les chausser : il venait de s'apercevoir qu'il avait mal à la tête. Sur le chemin de la salle de bains, il souhaita le bonjour à son père en passant devant sa porte. Sans nul doute, le vieux monsieur adossé à ses oreillers lisait le *Telegraph* en mastiquant un toast suivi d'une gorgée de thé.

— Bonjour, Edward ! répondit sa voix allègre, et Edward répéta :

— Bonjour, papa.

Après une toilette plus minutieuse que la première, il revint dans sa chambre et revêtit les effets que sa mère avait soigneusement repassés pour lui la veille. Il descendit, baisa la joue maternelle tendue vers lui, s'assit à table. Malgré son exercice matinal, il n'avait pas très faim. Il fit néanmoins une tentative, repoussa son assiette. Sa mère regarda les restes d'œuf et de bacon puis l'examina anxieusement.

— Tu ne te sens pas bien, mon chéri ?

— Si, si, maman. Je n'ai pas très faim, c'est tout.

Il baissa le nez dans sa tasse pour ne pas voir son expression inquiète.

— C'est ce mauvais brouillard qui te sera tombé sur la poitrine.

— Je ne crois pas, maman.

— Tu sais comme tu es faible de la poitrine, poursuivit-elle sans l'écouter. Tu ne devrais peut-être pas commencer la matinée en sortant si tôt dans l'air froid, après tout.

Il s'écarta comme elle tendait la main vers son front.

— Je t'assure maman, ce n'est rien du tout. Je n'ai pas faim, tout simplement.

— Tu as été aux toilettes ?

— Oui, maman.

— Je vais te donner le laxatif que prend ton père.

— Non, maman, j'y ai été.

— Alors où as-tu mal, mon chéri ?

— Nulle part. Je n'ai simplement pas faim !

— Tu n'as pas besoin de t'énerver, Edward. J'essaie seulement de...

— Je ne m'énerve pas, maman.

— Ce n'est pas parce que tu n'es pas bien qu'il faut t'en prendre à ta maman.

— Mais je me sens bien, maman. Je n'ai pas envie de petit déjeuner, c'est tout. J'ai attrapé un peu mal à la tête.

— Là, pourquoi ne le disais-tu pas ? Je vais te donner du paracétamol, cela te soulagera.

— Mais ce n'est pas à ce point...

Elle était déjà partie. Trois secondes plus tard, elle rapportait deux comprimés blancs.

— Tiens, prends-les avec ton thé. Bientôt tu te sentiras mieux.

Il s'empressa de les avaler de peur qu'elle ne les lui mette dans la bouche.

— Ton père pense qu'il serait plus sage que tu restes à la maison aujourd'hui, pour le cas où ton état empirerait.

— Enfin maman, ce n'est qu'un léger mal de tête ! s'écria

Edward en se levant, le visage marbré de rouge.

— Assieds-toi, Edward.

— Oui, maman.

Il se rassit.

— Tu sais comme tu es effrayant quand tu te mets en colère.

— Je ne me suis pas mis en colère, fit-il d'un ton maussade.

— Tu n'as pas à faire souffrir les autres simplement parce que tu n'es pas bien.

Edward garda un silence ombrageux : tout ce qu'il ajouterait ne servirait qu'à prolonger la conversation, et sa mère se mettrait à renifler en le taxant d'ingratitude.

— Très bien, Edward. Tu peux aller travailler, mais ne viens pas te plaindre au déjeuner que tu te sens plus mal.

— Non, maman.

— Essaie de manger quelque chose pendant ta pause.

— Oui, maman.

— Un biscuit ou quelque chose.

— Oui, maman.

Madame Smallwood se radoucit en voyant l'expression misérable de son fils. Que ferait-il quand ils ne seraient plus là pour s'occuper de lui ? Il était si dépendant, il avait tellement besoin d'eux. Elle partirait la première, elle le savait ; et Papa qui ne comprenait pas trop bien son garçon... Qui réconforterait Edward quand son père le gronderait ? Vers qui Edward se tournerait-il ? Refoulant bravement ses larmes de pitié, elle étendit vers lui une main pleine de sollicitude et lui tapota la tête.

— Vas-y maintenant, Edward, ou tu seras en retard.

— Oui, maman.

Il se leva, boutonna sa veste. Sa mère l'enveloppa d'un regard éloquent. Elle se força à sourire pour cacher sa tristesse.

— Nous t'aimons, mon grand.

— Oui, maman.

Comme il marchait dans les rues pour se rendre à la succursale de la Midland Bank, la douleur sourde qui lui martelait la tête devint plus lancinante. Il croisa plusieurs personnes de connaissance qui lui souhaitèrent le bonjour, et leur rendit leurs salutations avec un sourire poli mais crispé. S'il chérissait ses parents, il aurait souhaité qu'ils fassent moins d'embarras, sa mère surtout. Tant de soucis allaient la mener prématurément à la tombe, si elle n'apprenait pas à moins se tourmenter pour lui. Il s'étrangla à cette pensée. Mon Dieu, ne pas oublier de lui acheter une boîte de chocolats en revenant déjeuner, pour s'excuser de son insolence de ce matin. Sinon, elle serait bouleversée tout le reste de la semaine. Il pensa ensuite à son père :

depuis qu'il avait pris sa retraite, récemment, il paraissait encore plus dominateur, comme si la conduite de leurs vies avait remplacé la direction de son ancien bureau, à la compagnie d'assurances. C'est qu'il prenait à cœur les intérêts de son fils, Edward n'en pouvait pas douter.

Comme il descendait du trottoir, le bruit d'un avertisseur le ramena à la réalité. Il recula d'un bond, heurta la bordure du talon et chuta lourdement sur le postérieur, sans lâcher sa serviette pour autant. Assis, l'œil fixe, il vit le conducteur de la voiture dont les lèvres remuaient avec véhémence derrière la vitre tandis qu'il klaxonnait plus furieusement encore, il entendit les ricanements qu'inspirait aux passants sa posture, genoux serrés, chevilles écartelées, serviette serrée contre son cœur. Certains se retournaient, aucun ne lui offrit son aide. Cramoisi jusqu'au sommet de son crâne dégarni, il se releva, brossa de la main la partie concernée de son pantalon. Puis, après s'être assuré que la voie était libre, il entreprit de traverser la rue, à grands pas que la honte allongeait encore.

Des années d'amères rancœurs lui montaient à la gorge. Qu'ils aillent au diable, tous ! Le conducteur pour l'avoir insulté, les autres pour avoir ri ! Au diable la ville entière, au diable la Midland Bank ! Au diable Symes !

Devant lui, un homme courbé en deux flattait la tête d'un chien. Edward pressa le pas, et gratifia le postérieur offert d'un coup de pied bien senti. Stupeur de l'homme, qui fit un bond accompagné d'un glapissement ; frayeur du chien qui referma les dents sur la main qui le caressait. Second hurlement du monsieur, et tapes répétées sur la tête du chien. Edward poursuivit sa marche sans se soucier du concert de cris et d'aboiements qu'il laissait derrière lui. Un commerçant sortit de sa boutique, inquiet de ce tapage ; Edward le dépassa, exécuta une volte-face et administra lestement un coup de pied au fondement du curieux.

Celui-ci se retourna, frictionnant à deux mains son séant douloureux, et suivit d'un regard ébahi le sous-directeur de banque qui s'éloignait ; il n'était pas très sûr de ce qui lui était arrivé. Edward descendit la rue en bottant des fesses au hasard. Ses victimes étaient trop ahuries pour faire autre chose que dévorer des yeux cette grande silhouette qui s'en allait au pas de charge. Après avoir tourné un coin, il repéra le postérieur le plus énorme qu'il ait jamais vu, qui se dandinait lourdement devant lui. Il appartenait à un homme d'affaires vêtu avec ostentation, dont le cou épais saillissait sur un impeccable col blanc. C'était le propriétaire de l'un des hôtels les plus chers de Ringwood, un homme pontifiant et un professionnel maniaque ; ce matin-là, il allait se plaindre de la qualité de l'agneau que lui avait livré la veille le grossiste fournissant presque tous les hôtels de la

région.

Le coup vigoureux qu'il reçut au derrière vint le distraire de ses pensées colériques. Il se retourna vivement pour déceler la source de cette insolence, et eut la surprise de trouver un grand individu portant lunettes qui le fixait d'un air de défi. Il en fut si confondu que son indignation manqua de véhémence.

— Mais que faites-vous donc ?

En guise de réponse, Edward lança sa jambe qui ne toucha que la cuisse du gros homme, malgré ses efforts pour atteindre son ample fessier.

— Hé ! Arrêtez ! s'écria le propriétaire en reculant nerveusement.

Edward manœuvra de façon à se trouver dans une position plus favorable.

— Arrêtez !

Mais le coup était déjà parti. L'hôtelier se mit à frictionner des deux mains son fondement qui lui cuisait.

— Je vais saisir la justice ! Vous ne savez pas à qui...

Apeuré par la lueur des yeux d'Edward, il battit en retraite.

— Allez-vous-en ! cracha-t-il, marchant de toute la vitesse de ses grosses jambes, qui finirent par se mettre à courir pesamment. Edward le suivit sans peine grâce à ses jambes d'échassier, en décochant force coups de pied à la vaste croupe tremblotante. Leur passage suscitait l'étonnement parmi l'assistance : on les regardait, on se passait le mot en riant sous cape, dans le ravissement général. Les deux hommes semblaient jouer une farce, dont leur contraste physique – l'un grand et maigre, l'autre court et rondet – accentuait le ridicule.

L'hôtelier s'essoufflait, le postérieur meurtri. Ses appels au secours ne rencontraient qu'incrédulité puis amusement. Enfin, il aperçut ce qu'il n'osait plus espérer : un policier qui sortait d'une boutique et se dirigeait vers sa voiture de patrouille.

— Au secours, haleta le gros homme, aidez-moi !

Malheureusement pour lui, Edward avait vu le policier aussi, et adopté une démarche nonchalante. Agrippant la manche de l'uniforme, l'hôtelier pointa un index vengeur vers le sous-directeur de banque.

— C'est lui ! Cet individu m'a poursuivi !

Le policier contempla calmement le gros homme gesticulant, puis le passant qu'il désignait. Ce calme mit à son comble la fureur de l'hôtelier.

— Retenez-le ! Il m'a attaqué ! Arrêtez-le !

L'homme de l'ordre avait appris depuis longtemps à n'accepter aucune allégation sans la présence d'un ou deux témoins impartiaux qui la corroboraient. Il ne manquait pas de cinglés qui adoraient créer

des scènes et y impliquer d'innocents spectateurs. Or, ce personnage replet ne semblait pas très net. Néanmoins, il ne fallait pas négliger ces questions qui demandaient à être dédramatisées. Aussi interpella-t-il Edward.

— Un instant je vous prie, monsieur.

— C'est la pure vérité, monsieur l'agent, reprit le propriétaire avec un sentiment de satisfaction. C'est un fou, il faut l'enfermer.

Edward s'approchait tranquillement, l'air légèrement surpris.

— Vous désirez, monsieur l'agent ?

Immédiatement, le policier se prit de méfiance pour le poussah suspendu à son coude. Des deux, il était facile de distinguer qui avait l'esprit dérangé.

— Eh bien... cette personne prétend que vous l'avez agressé, monsieur, prononça-t-il sur un ton qui était presque d'excuse.

— Je vous demande pardon ? fit Edward avec une pointe d'indignation, pas vraiment froissé, mais curieux de savoir ce que signifiait cette insinuation.

— Il dit que vous l'avez attaqué, monsieur.

— Parfaitement ! Il m'a poursuivi tout le long de la rue en me donnant des coups de pied ! clama l'hôtelier en s'abritant derrière le policier, comme s'il s'attendait à en recevoir un autre à tout moment.

— Mais, monsieur l'agent, il doit s'agir d'une erreur. Je n'ai jamais vu cet homme auparavant.

Le policier s'efforça de calmer le gros homme qui trépignait derrière lui.

— Il m'a botté le derrière à me donner des bleus ! Faites quelque chose, monsieur l'agent !

— Moi, botté le... ? Oh ! Vraiment, monsieur l'agent, je...

Edward eut un sourire affable.

— Je dois poursuivre mon chemin si je ne veux pas arriver en retard à mon bureau, mais si je peux vous prêter assistance de quelque manière, monsieur l'agent... ?

— Un instant encore, monsieur.

Le policier se tourna vers le propriétaire déconfit.

— Avez-vous des témoins ?

— Mais bien entendu ! s'écria le gros homme en désignant les spectateurs.

Les témoins en question ne surent que rire et secouer la tête à l'adresse du policier.

— Je vois ce que c'est, dit ce dernier en rangeant son carnet d'un air las.

— Mais il m'a frappé ! pleurnicha le gros homme.

— C'est faux, dit calmement Edward.

— Dans ce cas, monsieur, dit le policier au gros homme, je

crains de ne rien pouvoir faire pour vous, à moins que vous ne produisiez des témoins. A présent, je vous suggère d'aller vaquer à vos affaires et de laisser ce gentleman vaquer aux siennes.

Ignorant les protestations outragées du propriétaire de l'hôtel, proche de l'apoplexie, il se tourna vers Edward pour lui déclarer sur le ton de la confiance :

— Je suis navré de cet incident, monsieur. Cela arrive fréquemment avec ce genre de personnes. La vue d'un uniforme leur donne immédiatement envie de se rendre importantes. Celui-ci est plutôt inoffensif.

— Je comprends fort bien, monsieur l'agent. Ce n'est pas grave du tout, je vous assure.

— Ils veulent simplement se faire remarquer, sourit le policier. Prétendre que vous l'avez poursuivi à coups de pied dans le derrière, c'est une idée originale, non ?

— Originale, certainement, reconnut Edward en lui rendant son sourire. Etonnant, ce qu'on peut inventer !

— Je suis de votre avis. Eh bien, bonne journée, monsieur. — Le policier esquissa un salut. — Il ne vous importunera plus.

— Merci, monsieur l'agent. Bonne journée.

Comme le policier faisait demi-tour pour gagner sa voiture, Edward lui emboîta vivement le pas, lança le pied en arrière et lui en appliqua un coup bien senti dans le postérieur.

Pour la quatrième fois de la matinée, Symes consulta la pendule. Dix heures et demie, et Smallwood n'était pas encore arrivé ! D'un moment à l'autre, sans doute, le téléphone allait sonner et la mère de Smallwood, éperdue, allait se répandre en excuses sur la mauvaise santé de son fils, songeait le directeur maussade. Mais sa patience était à bout avec ce garçon ! Ce garçon ? C'était un homme adulte, mais il se comportait comme s'il avait seize ans ! Il commettait rarement d'erreurs de calcul, il était consciencieux, soit, mais si désespérément lent ! Et au plus léger signe d'indisposition, sa mère le gardait à la maison. Le précédent directeur dorlotait ce grand écolier prolongé parce qu'il connaissait bien son père ; mais lui n'allait pas tolérer plus longtemps le constant absentéisme de ce garçon, même si c'était un plaisir de ne pas l'entendre renifler toute la journée. C'étaient ses agaçantes manies plus que son manque d'initiative qui insupportait Symes : sa façon de se mordiller les doigts, de s'excuser pour tout, ses courbettes devant les clients. De plus, il n'inspirait aucun respect aux autres collaborateurs, dont il était la risée.

En tout cas, son absentéisme serait une bonne excuse pour se débarrasser de lui. Balmer pourrait le remplacer, c'était un bon gars, toujours prompt à répondre, toujours prêt à fournir un travail supplémentaire. Lui-même étant amené à s'absenter de plus en plus

souvent pour rencontrer les gens sur le terrain, il lui fallait un second qui ait bien en main le travail de routine du bureau. Aller contacter les hommes d'affaires et promoteurs locaux plutôt que d'attendre qu'ils viennent à lui était de bonne politique. Les rencontrer dans leur bureau, visiter les sites, discuter affaires lors d'un bon déjeuner qui dure trois heures, telle était la façon de traiter les bons clients et d'en raccrocher de nouveaux. Les banquiers ne devaient plus attendre passivement que l'on vienne à eux mais aller chercher eux-mêmes les entreprises pleines d'avenir, c'était ce qui s'était chuchoté au Siège ; depuis, on attendait des directeurs d'agences locales qu'ils agissent de même. Symes était persuadé que ses activités attireraient bientôt l'attention sur lui ; à la différence de ses homologues d'autres agences, il caressait l'idée d'être appelé au Siège pour bâtir sa réputation aux sources même de la banque. Aujourd'hui, il avait des rendez-vous extrêmement importants et que Smallwood le laisse tomber une fois de plus le contrariait énormément.

On frappa légèrement à sa porte. La secrétaire l'entrouvrit juste assez pour y glisser la tête.

— Monsieur Smallwood est là, monsieur Symes. J'ai pensé que vous aimeriez en être informé.

Elle sourit d'un air suffisant.

Symes leva les yeux, surpris. Si l'absence de son assistant était habituelle, un retard de sa part ne l'était pas du tout.

— Il est là, vraiment ? Dites-lui je vous prie que j'aimerais le voir immédiatement, madame Platt.

Quelques secondes plus tard, Smallwood apparut sur le seuil.

— Entrez, entrez, ne restez pas planté là, ordonna Symes avec mauvaise humeur. Pourquoi êtes-vous tellement en retard ?

Edward referma la porte derrière lui et marcha vers le bureau du directeur sans répondre.

— Eh bien ? Je vous ai posé une question, j'attends une réponse.

Edward se frotta le front avec la main avant de regarder Symes comme s'il ne l'avait jamais vu.

— Je... Il m'est arrivé un petit ennui, monsieur.

En fait de petit ennui, il avait été inculqué d'attentat à l'ordre public et d'agression envers un fonctionnaire de police, inculpation dont il répondrait le lendemain matin au tribunal. Un brigadier bienveillant qui connaissait ses parents lui avait conseillé de rentrer se reposer chez lui, sachant qu'il n'avait rien d'un criminel mettant l'épisode du matin sur le compte « de l'épuisement nerveux ou de quelque chose de ce genre ». Mais Edward n'était pas rentré chez lui. Il avait quelque chose à faire.

Symes dévisagea son assistant, et poussa un soupir résigné. Il devait probablement s'estimer heureux que Smallwood fût venu – il

avait vraiment mauvaise mine.

— Bon, vous savez que j'ai une journée chargée, vous me raconterez ça plus tard. J'ai rendez-vous à onze heures et je voudrais descendre à la chambre forte avant de partir.

Il rassembla quelques papiers et les rangea dans son tiroir.

— Le révérend Peters a fait un dépôt important aujourd'hui pour son fonds de restauration. Cet imbécile garde le produit de ses quêtes au presbytère jusqu'à ce qu'il ait amassé une somme considérable, puis vient la déposer ici. Pour ne pas me déranger trop souvent, dit-il. (Il contourna son bureau en direction du coffre.) Je lui ai dit cent fois qu'il serait cambriolé un jour. Trois cents livres, il a apporté trois cents livres aujourd'hui ! — Il ouvrit le coffre à l'aide de la combinaison, prit à l'intérieur une enveloppe brune et les clés de la chambre forte. — Je ne veux pas laisser traîner tout cet argent quand je m'absente pour la journée, même s'il est en sécurité ici. On n'est jamais trop prudent, Smallwood. Du reste, comme je l'ai dit à madame Platt, si tout va bien, il se pourrait que je ne rentre pas de la journée.

De fait, il s'était arrangé pour rencontrer son dernier client de l'après-midi sur le terrain de golf.

Il referma le coffre, fit tourner le cadran. Sur le seuil de sa porte, il jeta par-dessus l'épaule un coup d'œil à Edward qui l'observait en silence.

— Allons venez, mon vieux, je n'ai pas toute la journée !

Ils descendirent à la cave où se trouvait la chambre forte. La pièce fermée par une lourde porte de métal était tapissée de petits casiers contenant les papiers confidentiels des clients. A son extrémité se trouvait la chambre forte, assez exiguë sans l'être trop pour une banque de cette importance. En se dirigeant de ce côté, le directeur chantonnait à l'idée de la journée agréable qui l'attendait. Edward le suivit.

Symes lui tendit l'enveloppe brune contenant l'argent du pasteur.

— Bon, vous allez avoir une journée bien remplie, Smallwood. Je ne veux trouver aucun travail en souffrance demain. Demandez à Balmer de vous donner un coup de main si c'est nécessaire.

Il resta silencieux tandis qu'il composait le chiffre, attentif, pénétré de la position de confiance qui était la sienne. Le dernier chiffre se mit en place avec un déclic ; il se redressa, un sourire de satisfaction aux lèvres, fit pivoter l'épaisse porte métallique et se tourna vers son assistant pour reprendre l'enveloppe. L'expression absente d'Edward lui fit froncer le sourcil.

— Je tiens à avoir une petite conversation avec vous demain, Smallwood. Cela concerne votre avenir à la banque, alors tâchez d'être là.

Un pied à l'intérieur, le dos arrondi à cause de l'étroitesse du lieu, il tendit le bras vers une boîte noire marquée « Révérend Peters, presbytère de St Andrew ».

— Vous m'entendez, Smallwood ? insista sa voix assourdie par la voûte. Je ne comprends pas ce que vous avez aujourd'hui.

Edward avança d'un pas, et poussa violemment son directeur dans le dos. Symes tomba en avant, sa tête buta contre le mur, ses jambes se replièrent sous lui. Le temps de tourner la tête, il vit confusément la lourde porte qui se refermait sur l'effroyable trou noir.

Edward tourna le cadran plusieurs fois avant d'appuyer son front douloureux contre le métal froid. A l'intérieur, l'air serait vite épuisé. En moins d'une nuit, sûrement.

Il sortit de la cave en fermant la porte à clé, remonta les escaliers. Lorsqu'il passa devant son bureau, madame Platt le considéra d'un œil inquisiteur.

— Où est monsieur Symes ? demanda-t-elle.

— Oh, il est parti pour la journée. Il est sorti par l'arrière pour prendre sa voiture, il a dit qu'il était en retard.

— Et sa serviette, alors ?

— Il a dit qu'il n'en avait pas besoin.

Madame Platt gloussa de mécontentement.

— Il m'a gardée tard hier soir pour taper ces papiers. Il disait qu'ils étaient très importants pour ses rendez-vous d'aujourd'hui .

Elle frappa son clavier avec humeur.

— Madame Platt, fit Edward.

Elle leva les yeux.

— Je rentre chez moi. Je ne me sens pas bien. Je ne crois pas que je reviendrai.

CHAPITRE IX

— Il semble que nous vous devions des excuses, monsieur Holman.

Du regard, Wreford indiqua à Holman qu'il pouvait prendre le siège placé en face de son bureau.

— Voulez-vous dire que vous avez eu d'autres nouvelles de l'école ?

La mine soucieuse, le commissaire principal laissa passer quelques secondes avant de répondre :

— Nous en avons eu, en effet.

Holman laissa échapper un soupir de lassitude. Il était quatre heures du matin, il avait passé une nuit agitée dans une petite cellule uniquement meublée d'une chaise et d'un lit dur. Barrow l'avait tiré de son assoupissement et conduit jusqu'au bureau de Wreford sans prononcer un mot. Les deux policiers avaient l'air fatigué : la nuit s'était écoulée en conversations avec les différents postes de police de la région de Salisbury, afin de déterminer si des incidents inhabituels y étaient intervenus récemment. Et si on y avait signalé le brouillard.

C'était le rapport d'Andover mentionnant Redbrook House qui les avait incités à l'action.

— Racontez-moi ce qui est arrivé, demanda Holman.

— Dans une classe de trente-sept élèves, un seul garçon a pu échapper à l'incendie sans blessure grave. Il était dans un état de choc, ce qu'on a attribué au feu ; jusqu'à ce que, un peu plus tard, il se mette à raconter des choses étranges.

Wreford fit pivoter sa chaise de façon à ne plus faire face à Holman.

— D'abord, les médecins ont cru à de l'hystérie, mais certaines particularités des corps retrouvés les ont amenés à écouter plus attentivement les propos du jeune garçon.

— Certains corps étaient nus, interrompit Barrow. Le feu aurait bien entendu brûlé leurs vêtements, mais il en serait resté des fragments carbonisés collés à la peau.

Wreford continua :

— Il semble que l'incendie ait été allumé délibérément. On a

retrouvé un bidon d'essence auprès de l'un des corps – qui était celui d'un homme. L'homme n'avait qu'un bras. Il est établi qu'il s'agit du sous-directeur, un nommé Summers.

Holman eut la nausée. Aurait-il pu, lui, empêcher cela ?

— Il apparaît aussi que la plupart des corps ont été mutilés, affirma sombrement Barrow.

— D'après les dires du garçon, poursuivit Wreford, cela a commencé comme une leçon de gymnastique normale. Et puis les élèves s'en sont pris à leur professeur et l'ont battu jusqu'à ce qu'il soit inconscient. Ensuite l'autre professeur, Summers, est arrivé, et ils l'ont attaqué. A ce point de son récit, le garçon est devenu hystérique et il n'est pas facile de savoir ce qui s'est passé ; apparemment, les autres sont devenus complètement fous, ils se sont battus et... et mutilés les uns les autres.

— Mon Dieu. Si seulement je vous avais joints plus tôt.

— Vous n'avez rien à vous reprocher, monsieur Holman. C'est arrivé relativement tôt dans la journée. Vous ne pouviez pas savoir.

Holman secoua la tête.

— Non, mais inconsciemment je m'y attendais. Quelque chose m'avait troublé quand nous étions dans le brouillard. Mais ce jeune garçon... est-il fou ?

— Les médecins pensent que non. Hystérique tout au plus, et qui sait quelles conséquences aura sur lui cette expérience ? Mais il n'est pas fou, ils en sont certains. Et nous aussi.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui vous permet de l'affirmer ?

— Quelque chose qui tend à confirmer votre histoire à propos du brouillard.

S'asseyant sur le bord du bureau, Barrow expliqua :

— Il était malade le jour de la sortie. L'infirmière n'a pas voulu le laisser y aller parce qu'il avait pris froid. Hier, il assistait au cours de gymnastique, mais sans participer aux exercices, parce qu'il n'était pas assez en forme. Il était assis à l'écart, et regardait ses camarades. Par chance, ils n'ont pas remarqué sa présence, mais il a été le témoin de ce singulier épisode. Pauvre petit bonhomme.

Ils restèrent silencieux un moment, jusqu'à ce que Holman demande :

— Et maintenant, que se passe-t-il ?

— Pendant la plus grande partie de la nuit, nous nous sommes entretenus avec les commissariats du secteur pour tenter de localiser le brouillard, et savoir si des événements inhabituels étaient survenus récemment dans les parages, exposa Wreford qui désigna une liasse de feuilles couvertes de notes. Les épisodes étranges ne manquent pas, mais c'est toujours le cas. Le problème est de déterminer lesquels on peut attribuer au brouillard.

— Alors vous me croyez ?

— Disons que nous ne refusons pas de vous croire. Il nous fallait des preuves supplémentaires...

— Des preuves supplémentaires ? s'emporta Holman, mais Wreford leva la main.

— Nous pensons avoir cette preuve. Un meurtre à la hache, il y a quelques jours : un certain Abbott a coupé en morceaux un riche propriétaire terrien, son épouse et ses deux domestiques, avant de se trancher les poignets. Il avait un léger différend avec le propriétaire, mais rien qui puisse justifier une telle boucherie. Dans le même périmètre, un fermier a été piétiné à mort par son troupeau, un pasteur est devenu fou dans son église. Et d'autres incidents relativement mineurs, mais qu'il est possible de relier à la même cause. Nous avons demandé que tout rapport ultérieur nous soit adressé directement et nous essayons à présent de localiser le brouillard.

— Il peut être n'importe où.

— Nous le trouverons bientôt.

— Parfait. Et maintenant qu'est-ce que vous faites ?

— Après compilation des faits, je me mets en contact avec le Préfet de police en vue de présenter une déposition au ministère de l'Intérieur.

— Mais dans l'intervalle, la moitié du pays aura été touchée !

— Non, monsieur Holman. J'ai l'intention d'agir vite. Il se pencha vers Holman et ajouta sévèrement :

— Mais il me faut des preuves à exhiber.

— Vous les avez !

— J'ai quelques notes griffonnées et des rapports à venir.

— Alors faites un rapport verbal !

— C'est mon intention. Mais je dois avoir un exemple manifeste à montrer au ministère de l'Intérieur !

— Un exemple manifeste ? Vous attendez qu'il se produise autre chose, c'est ça ?

— Franchement, oui.

De consternation, Holman resta sans voix.

— Mais cela ne signifie pas que je ne vais rien entreprendre ! ajouta vivement Wreford. J'ai alerté l'ensemble de nos forces dans l'est du pays...

— Pour leur dire quoi ?

— D'être sur leurs gardes à cause d'un gaz dangereux et d'entrer en action au moindre signe de trouble, grand ou petit.

— Mais la population doit être avertie ! Il faut l'évacuer sur le trajet du brouillard !

— Il faut d'abord localiser ce brouillard, monsieur Holman. Et

s'assurer qu'il est réellement responsable de ces débordements.

— Mais vous disiez me croire ?

— Et je le maintiens. Je n'ai pas pour autant le pouvoir d'agir comme vous le demandez, monsieur Holman. Pour obtenir la moindre autorisation, je dois convaincre mes supérieurs du danger.

— En somme, vous attendez que davantage de personnes meurent.

— Dans les prochaines heures, le brouillard, ou le gaz, peu importe, commencera à faire effet sur ceux qui l'ont déjà respiré. C'est alors que nous seront fournies des preuves irréfutables. De toute façon, nous ne pouvons rien dans l'immédiat pour les personnes qui sont dans ce cas.

— Sauf les enfermer pour leur bien !

— Soyez raisonnable, monsieur Holman. Que préconisez-vous ? Que nous émettions un message stipulant que toute personne ayant été en contact avec le brouillard récemment veuille bien le signaler au poste de police le plus proche ? Au mieux, nous serions la risée du pays ; au pire, ce serait la panique générale. Et dans quel but ? Et si le brouillard est dispersé à l'heure qu'il est ? Ou devenu inoffensif ? Et s'il s'avère qu'il n'est pas à incriminer en définitive, que les événements survenus n'ont d'autre lien entre eux que fortuit ? Qu'arrivera-t-il alors, monsieur Holman ? En prendrez-vous la responsabilité ?

Holman bondit comme un ressort en tapant sur la table.

— On ne peut pas rester assis sans rien faire ! tonna-t-il.

— Je vous ai exposé mon plan d'action, aboya Wreford. A présent, de grâce, asseyez-vous et tâchez d'être raisonnable, poursuivit-il plus calmement. Réfléchissez, monsieur Holman. Concernant ce brouillard, nous n'avons que votre témoignage. Or, si vous me permettez de vous parler en toute franchise, vous étiez sorti la veille de l'hôpital où vous étiez soigné, selon toutes les apparences, pour dépression nerveuse. Laissez-moi le temps d'assembler les faits avant de présenter un dossier. Déjà, je me suis mouillé en ordonnant l'alerte dans le secteur est du pays. Ca va drôlement barder quand mes chefs l'apprendront au matin. (Il regarda sa montre.) Enfin, un peu plus tard dans la matinée. Je ne vous demande qu'un petit peu de patience, monsieur Holman.

— Je n'ai pas vraiment le choix, non ? Très bien, je serai patient. Mais maintenant, je veux voir Casey. Je veux aller à l'hôpital.

Wreford sourit aimablement.

— C'est bien naturel, mais je préférerais que vous restiez ici.

— Ah non, ça suffit !

— J'ai besoin de vous ici. L'inspecteur Barrow va appeler l'hôpital pour savoir comment elle va. De toute façon, on ne vous

permettrait pas de la voir à cette heure-ci.

Le commissaire adressa un signe à l'inspecteur qui s'éclipsa, avant d'ajouter courtoisement :

— Je suis sûr que vous comprenez notre position monsieur Holman.

— Soyez sûr que non, rétorqua Holman.

Barrow réapparut presque aussitôt, l'air soucieux. Ignorant Holman, il vint chuchoter quelques mots à l'oreille du commissaire.

— Enfin quoi, qu'est-ce que cela signifie ? s'emporta Holman.

— Tout va bien, monsieur Holman, dit précipitamment Wreford, redoutant un nouvel accès de colère. Barrow a obtenu l'hôpital. Ils l'ont informé que Miss Simmons est sortie depuis quelques heures, sous la responsabilité de son père.

Holman le fixa d'un regard atterré. Wreford parut embarrassé.

— Je suis désolé. Apparemment, ils ne pouvaient agir autrement. La jeune fille semblait en bonne forme, un peu absente seulement, et son père a insisté pour la ramener à la maison malgré leurs protestations. Ils auraient souhaité la garder en observation pendant une courte période ; malheureusement, ils n'ont pu l'empêcher de partir.

La Rover bleu turquoise fonçait dans les rues tranquilles en direction de Highgate. Ses trois occupants gardaient un silence sombre. Holman regardait par la vitre, et sa fatigue poussait au paroxysme l'inquiétude qu'il ressentait pour Casey. Une sorte de vide nauséeux au creux de l'estomac. Comment était-elle ? Les effets du gaz s'étaient-ils dissipés ? Elle n'y avait été qu'assez peu exposée.

Assis à ses côtés dans l'obscurité, Barrow réfléchissait. En lui, l'incrédulité le disputait à la curiosité. Le cas n'était certes pas banal : il ne savait toujours pas s'il était assis auprès d'un dément ou d'un croisé en guerre ! L'homme était coléreux, mais pas exactement fou furieux. Et son incroyable histoire ne manquait pas de logique. On baissait la garde en s'apercevant qu'on était prêt à l'accepter, et on considérait toute l'affaire d'un point de vue objectif ; et c'est alors qu'on en percevait tout le ridicule. Il était content que ce soit Wreford qui en ait assumé la responsabilité, tandis que lui exécutait les ordres. Trop gentil, Wreford, comme toujours. Et plutôt futé ! Cette fois pourtant, il avait commis une grossière erreur en faisant confiance à ce type. Encore que... il s'était mouillé les plumes, d'accord, mais pas autant qu'il l'avait laissé croire à Holman. Il avait alerté les forces de police locales, soit, mais en leur enjoignant d'être sur leurs gardes en cas de conditions météorologiques défavorables, de brouillard *particulièrement*, et de les lui signaler directement – ni plus ni moins. Il avait persuadé l'un de ses amis du central où arrivaient l'ensemble

des informations du pays de lui faire passer durant la nuit tous rapports de nature inhabituelle provenant du Somerset, du Wiltshire, du Dorset ou du Hampshire. Officieusement, bien sûr. Il aurait à justifier sa requête quant aux rapports sur les conditions météo, et il avait tout intérêt à faire état d'une bonne raison, mais il ne risquait pas sa réputation pour autant. Et si – seulement si – l'incroyable théorie de Holman se confirmait, Wreford était couvert ; il avait agi, avec discrétion, sur l'information qu'il avait reçue.

Barrow regarda sa montre. Cinq heures dix. Ce qu'il était fatigué ! Son somme de deux heures dans une cellule ne l'avait pas vraiment reposé, et tout ça pour quoi ? Pour le bénéfice de ce salaud de Holman. L'affaire de l'école était troublante, c'est vrai. Peut-être que... Allons, voilà qu'il s'y laissait prendre encore ! La voix de Holman donnant des instructions au chauffeur interrompit le cours de ses pensées.

— Prenez tout droit la colline de Highgate et tournez à gauche pour traverser le village. C'est une petite rue sur la gauche, je vous indiquerai où.

La voiture s'engagea dans la côte. L'aube qui se levait donnait aux rues un aspect glacé, désolé. Entrés dans le village, ils tournèrent à gauche vers Hampstead. Holman chercha anxieusement du regard la rue qu'habitaient Casey et son père. Il la repéra et dit au chauffeur de tourner ; la tension grandissait en lui. Les effets du brouillard s'étaient-ils dissipés ? se demanda-t-il encore. Il le saurait bientôt.

Il tapa sur l'épaule du chauffeur quand il vit la maison.

— C'est ici, dit-il.

C'était une vaste demeure, bâtie assez près de la route. Le petit jardin de façade était là pour la forme, mais à l'arrière s'étendait un vrai parc. Le père de Casey était un homme riche, vice-président de l'un des plus puissants groupes financiers britanniques, et possédant des intérêts dans plusieurs autres entreprises, particulièrement dans la promotion immobilière.

Holman l'avait rencontré en quelques rares occasions ; l'antipathie entre eux avait été immédiate, parce qu'ils étaient en concurrence auprès de la même personne. Il avait manifesté à l'ami de sa fille une hostilité qui l'avait surpris ; il était compréhensible que la perte de sa femme l'ait rendu possessif envers la jeune fille, mais tant d'affection mettait Holman mal à l'aise. Quand il en avait parlé à Casey, celle-ci avait été sincèrement étonnée qu'il puisse trouver quelque chose d'anormal à l'intimité qu'elle partageait avec son père... Étonnée, et fâchée aussi de ce qu'il insinuait. Holman n'avait pas insisté ; peut-être la jalousie colorait-elle sa vision de la situation. Mais Simmons n'avait pas caché que l'intérêt de John Holman pour sa fille n'était pas du tout le bienvenu ; en une occasion, il était allé jusqu'à le

lui dire alors que Casey s'était absentée de la pièce. La réponse glaciale de Holman n'avait rien fait pour adoucir le climat entre les deux hommes ; ensuite, il n'était jamais revenu dans la maison quand le père s'y trouvait.

A présent, tout en contemplant les fenêtres obscures de la demeure, il maudissait la stupidité de ce père qui s'était obstiné à faire sortir sa fille de l'hôpital si tôt. Si jamais elle s'était blessée volontairement... Il repoussa cette pensée.

— On dirait qu'ils sont tous au lit, non ? ironisa Barrow.

Sans prêter attention à ses paroles, Holman sortit de voiture.

— Attendez-nous ici, Tom, entendit-il Barrow dire au chauffeur.

Il marcha vers la grille, où il s'arrêta pour laisser l'inspecteur le rattraper.

— Vous voulez vraiment les réveiller ? demanda Barrow.

— Oui, répondit Holman qui s'avança vers la majestueuse entrée.

La porte était ouverte, ce qui aggrava son pressentiment. Il la poussa d'une main qui tremblait.

CHAPITRE X

A ce moment précis, à des kilomètres de là, pieds nus sur la plage de Bournemouth, Mavis Evers songeait au suicide. Elle venait de Londres, et avait roulé une partie de la nuit, luttant contre les larmes qui brouillaient sa vision. Son Austin mini rouge manqua plusieurs fois de quitter la route. Elle ne voulait pas mourir dans les débris de sa voiture, et que ses parents, ses amis ne sachent jamais si cette mort avait été accidentelle ou non. Elle désirait qu'ils sachent qu'elle s'était ôtée la vie. Sa mort devait avoir un sens, si sa vie n'en avait pas eu. Même si Ronnie était la seule à comprendre vraiment ses raisons.

Ronnie l'avait détruite. Ronnie l'avait rendue amoureuse, Ronnie lui avait fait perdre son innocence.

Deux fois, elle avait dû s'arrêter sur le bas-côté, pour laisser s'apaiser la crise de larmes qui la submergeait. Une autre fois, une nappe de brouillard dérivait vers elle ; elle attendit qu'elle passe, en pleurant.

Pourquoi lui avoir fait cela ? Son amante, celle dont elle partageait la vie depuis deux ans, avec tant de joie ! Personne n'était admis dans l'intimité de leur bonheur. Elles riaient à la vie jusqu'au jour où Ronnie s'était soudain écartée, irrévocablement ; jusqu'au jour où elle avait rejeté ses caresses, avec tristesse mais fermeté. Après deux semaines d'argumentations, de prières, de questions, était venue enfin la terrible révélation. Ronnie était tombée amoureuse de quelqu'un d'autre. D'un homme. Elle était tombée amoureuse d'un homme.

Le destin a ses ironies. C'était Ronnie qui avait séduit Mavis. Elle l'avait initiée à une forme d'amour qu'elle ne connaissait pas, secrète, de cet amour que seules peuvent partager deux femmes. Un amour décrié par la plupart, mais que son caractère illicite rendait plus fort encore dans les cœurs qu'il touchait.

Mavis connaissait Ronnie depuis les années où, fillettes, elles habitaient Basingstoke. Leurs parents étaient amis ; souvent, tout le monde allait passer ensemble le week-end à la mer. Particulièrement à Bournemouth, dont Mavis chérissait le souvenir parce que c'était là, dans une maison de location où les deux filles partageaient le même

lit, que Ronnie l'avait initiée aux délices de son propre corps. Elle avait onze ans, Ronnie douze. Leurs parents étaient sortis pour la soirée en leur promettant gaufrettes et limonade si elles étaient sages – comptant bien, en fait, les trouver profondément endormies à leur retour. Elles étaient au lit, très occupées à discuter des événements de la journée, des gens qu'elles aimaient ou qu'elles n'aimaient pas, quand Ronnie avait tout à coup demandé à Mavis si elle s'était déjà touchée. Où ça ? avait questionné la fillette perplexe.

Timidement, Ronnie avait posé ses doigts entre les jambes de Mavis, et vite les avait retirés. Surprise, troublée par l'étrange sensation qui l'avait traversée, Mavis s'était empressée de l'imiter, en riant et se tortillant de plaisir. Ronnie avait demandé si elle pouvait encore la toucher là et elle avait dit oui, à condition qu'elle puisse aussi toucher Ronnie. Une chaleur l'avait envahie tout entière. Les deux heures qui suivirent furent employées à la masturbation réciproque, innocents attouchements de fillettes électrisées.

Par la suite, cela ne s'était reproduit qu'en deux occasions, sans qu'elles y attachent de signification particulière : pour l'une comme pour l'autre, c'était un divertissement extrêmement agréable, mais rien de plus. Elles se virent assez peu durant les années ultérieures, car les parents de Ronnie avaient déménagé pour Londres. Lors des visites qu'elles se rendaient trois ou quatre fois par an, il n'était jamais question de leur intimité passée. Mavis l'avait compris, il n'y fallait voir qu'une étape de leur développement qu'elles avaient franchie ensemble. En définitive, Ronnie avait quitté ses parents pour emménager dans un appartement plus central, plus proche de son travail, de son cercle de relations. Elles s'étaient écrit un temps, puis leur correspondance s'était réduite à un échange de cartes à Noël et aux anniversaires.

Alors que Mavis venait de fêter ses vingt et un ans, elle s'aperçut que son travail l'ennuyait, que ses parents l'ennuyaient et que sa vie était dépourvue d'amitiés masculines. Elle décida alors que Londres lui conviendrait mieux à elle aussi. Elle contacta Ronnie : connaissait-elle un appartement disponible à un prix raisonnable ? Ronnie lui proposa de venir habiter chez elle jusqu'à ce qu'elle ait trouvé quelque chose. C'est ainsi que Mavis avait emménagé chez Ronnie. La grande ville l'impressionnait, et son amie d'enfance l'intimida un peu : Ronnie était devenue une jeune femme ravissante et sophistiquée – en apparence du moins. Mavis apprendrait vite que c'était une attitude qu'elle adoptait envers les gens qu'elle ne connaissait pas très bien, dont elle-même faisait encore partie à ce moment-là, mais plus pour très longtemps.

Ronnie avait de nombreux amis, dont plusieurs de couleur. Ils décontenançaient Mavis, qui s'évertua à se mettre au diapason de leur

cynisme blasé et renonça au bout de quelques semaines ; elle ne s'adapterait jamais à leur groupe, où les fausses valeurs s'accommodaient d'idéaux très superficiels. Sous son vernis au contraire, Ronnie avait conservé la nature qu'elle lui avait connue jadis, compréhensive et solitaire. Comme elle détestait s'imposer, Mavis cherchait un appartement. Mais on ne lui offrait que des logements désespérants. Un soir, au retour d'une de ses expéditions infructueuses au pays lugubre des chambres meublées, elle fondit en larmes. Les appartements qui lui plaisaient étaient largement au-dessus de ses moyens ; ceux qu'elle pouvait se payer, hideux et minables au-delà de toute expression. Trempée jusqu'aux os par la bruine tenace de Londres, elle s'effondra aux premières paroles de sympathie de son amie, vaincue par l'émotion.

Ronnie s'était assise auprès d'elle ; le bras passé autour de ses épaules secouées de sanglots, elle lui avait dit de ne pas se tourmenter, qu'elles trouveraient bien quelque chose plus tard. Dans l'immédiat, qu'elle ôte ses vêtements humides, prenne un bain chaud et au lit ! Elle lui apporterait une boisson réconfortante. Mavis avait pleuré encore un peu tandis que Ronnie caressait doucement ses cheveux mouillés. La crise apaisée, avec un sourire d'excuse, elle était passée dans la pièce exiguë qui servait de vestiaire et de chambre d'amis pour se mettre en peignoir pendant que Ronnie faisait couler le bain. Elle resta dans l'eau dix bonnes minutes, le temps de se réchauffer et de se calmer, se savonna, se lava les cheveux avant de se sécher dans l'une des serviettes incroyablement douces de Ronnie. Depuis qu'elle était venue à Londres, son amie avait réussi ; d'abord secrétaire du président d'une firme américaine de cigarettes, elle était devenue son assistante personnelle. Le loyer de son appartement devait être élevé, si l'on se référait à ceux demandés pour les logements beaucoup plus modestes que Mavis avait visités. Elle portait des vêtements coûteux et possédait une garde-robe dont l'abondance et la variété faisait bâiller Mavis d'admiration. Mais fondamentalement, elle était la même amie charmante que Mavis avait connue bien des années auparavant.

De sa chambre, la voix de Ronnie lui parvint.

— Mets-toi au lit, je t'apporte du chocolat chaud et le remontant que je t'ai promis !

— Merci ! cria Mavis qui se mit en devoir de se frictionner vigoureusement la tête avec sa serviette, puis brossa ses mèches emmêlées jusqu'à ce qu'elles retombent joliment sur ses épaules. Comme elle ouvrait son peignoir, elle rencontra son reflet dans le miroir aussi grand qu'elle. La lueur de la lampe de chevet nimbait de douceur sa chair rose aux rondeurs très pures. Elle s'examina un instant, assez contente de sa silhouette. Sans être étourdissante, elle était ferme et souple, toute en courbes mais absolument pas empâtée.

Elle passa ses mains sur ses flancs et ses hanches, sa taille, remonta vers les seins. Comme elle les flattait de ses paumes, elle prit conscience du regard de Ronnie qui l'observait de la porte.

Vivement, elle laissa retomber ses mains, et rougit en s'apercevant que ses mamelons s'étaient raidis, minuscules pointes roses.

— Tu as un corps adorable, constata tranquillement Ronnie.

— Oh, je ne suis pas une Vénus, sourit Mavis, embarrassée, mais je crois que cela peut aller.

— Tu es belle.

Ronnie vint déposer sur la petite coiffeuse placée à côté du lit le plateau chargé de chocolat chaud et de deux cognacs. Elle tira les couvertures, tapota l'oreiller.

— Allez, grimpe là-dedans avant de prendre froid ! dit-elle en tenant les couvertures ouvertes.

Mavis se glissa entre les draps et Ronnie s'assit au bord du lit sans recouvrir entièrement le corps de son amie : ses seins et sa taille étaient nus. Mavis se sentit rougir plus encore tandis que Ronnie la contemplait sans honte, un sourire imperceptible aux lèvres.

— Tu te rappelles quand nous étions gamines ?

Mavis se rappelait, mais ce soir ce souvenir semblait prendre une résonance particulière. Elle acquiesça de la tête.

— Ton corps était joli déjà, poursuivit Ronnie dont les yeux s'attardaient sur les pointes jumelles de chair rose un peu plus provocantes encore.

Etrangement, son regard ne gênait plus Mavis, qui commençait au contraire à y prendre plaisir. En elle montait une exaltation semblable à celle éprouvée quand elle était petite. Son cœur battait, ses nerfs frémissaient. Elle ne pensait pas à ce qui pouvait se produire, pas plus qu'elle n'en repoussait la pensée. Même engourdi, son esprit était singulièrement vivant.

Ronnie éleva la main jusqu'à la joue de son amie.

— Avoir une amie m'a manqué, murmura-t-elle en effleurant à peine la peau, avec une légèreté qui donnait à sa caresse une délicate sensualité.

— Je croyais que tu avais beaucoup d'amis ici, hésita Mavis d'une toute petite voix.

Une lueur de tristesse traversa les yeux de Ronnie, fugace et si ténue...

— Oui, j'ai beaucoup d'amis. Mais pas une amie véritable comme toi autrefois.

Mavis baissa les yeux.

— Excuse-moi, Ronnie.

— Ne t'excuse pas, sourit Ronnie. Tu es là à présent.

Sa main vint se poser sur le cou de Mavis, et s'y arrêta.

Les doigts appuyèrent un peu, puis redevinrent très légers. Mavis respirait plus vite, ses seins se soulevaient comme sous l'effet de la houle. Sa main trouva la main posée sur son cou, et la serra.

Les yeux de Ronnie se mirent à briller – était-ce de larmes ? Sa respiration se précipita tandis que sa main commençait son voyage sur la peau nacrée, en une caresse impalpable, qui prit fin sur la colline douce qu'elle cherchait. Mavis frissonna sous la paume qui enfermait son sein, dont le mamelon était pressé entre deux doigts. Ronnie se pencha, toucha la pointe rose de ses lèvres, l'embrassa délicatement, l'humecta de sa langue.

Mavis fut irradiée d'une chaleur qui naissait dans les seins, descendait vers le ventre et se lovait entre les cuisses. Son corps vibrait tout entier, jusqu'à l'extrémité des membres, d'une sensation électrisante, absolument délectable. Ce que tout cela signifiait, elle n'y voulait vraiment pas penser. Cela n'avait strictement aucune importance.

Ronnie avait passé son bras autour du dos de son amie. Tout en l'attirant à elle, elle posait ses lèvres sur son cou dont elle goûtait et mordillait la chair, avec infiniment de douceur. Mavis s'enfonça un peu plus dans le lit, et elles se trouvèrent allongées côte à côte, à la même hauteur. Elle n'avait pas touché Ronnie encore, elle n'osait pas. Son subconscient lui chuchotait-il qu'à ce point d'abandon, tout serait irrévocable ?

Les lèvres de Ronnie trouvèrent enfin les siennes et leur baiser fut doux, et lent, comme si la passion risquait de l'abîmer. Sa langue entre les lèvres de Mavis reçut une réponse timide et sa main s'empara de nouveau des seins de son amie, allant de l'un à l'autre, plus pressante cette fois. Mavis se mit à gémir faiblement lorsque cette main entama sa lente descente vers le lieu qui l'attendait, qui l'espérait si ardemment... Sur le ventre plat, elle s'attarda un instant à palper les muscles frémissants, puis continua son voyage sans hâte jusqu'à la toison où se cache le passage qui mène au centre ; et ses doigts s'engagèrent légèrement dans les courtes boucles emmêlées. Mais au lieu de descendre entre les cuisses, elle passa son chemin et vint caresser le haut charnu des jambes. Après un instant de frustration, Mavis comprit que c'était là une exquise agacerie : les doigts remontaient vers l'intérieur si sensible des cuisses. Elle les ouvrit un peu pour ne pas entraver leur trajet... et Ronnie fut là.

Les doigts de Ronnie glissèrent en elle, s'enfoncèrent dans son vagin humide. Gémissante, Mavis se noua fiévreusement à son amie, cédant enfin à la passion éveillée en elle. Qu'elle la touche, la caresse, lui fasse mal même, elle ne désirait plus rien d'autre. Ses doigts

défirent la blouse de Ronnie, cherchant les seins qui attendaient si patiemment d'être palpés ; elle désirait ce corps, aussi fort qu'elle avait désiré que Ronnie prenne le sien. Ses caresses la menèrent en un lieu secret entre les jambes de Ronnie. Les jambes de son amante ! Cette pensée exaspéra son désir jusqu'à l'intolérable. Elles s'adonnèrent alors à une frénésie de sensualité, où les cris de joie s'entrecoupaient de longues plaintes frémissantes.

Elles ne se quittèrent pas jusqu'au matin. Répugnant à dormir, elles avaient parlé jusqu'à l'aube ; elles avaient tant à découvrir l'une de l'autre ! Elles avaient beaucoup fait l'amour cette nuit, de bien des façons différentes, mais toujours avec tendresse et douceur. Étaient-elles des lesbiennes ? Elles s'interrogèrent là-dessus, et convinrent qu'elles n'en éprouvaient ni honte ni culpabilité. Ronnie reconnut tristement avoir déjà eu des aventures avec des femmes ; mais aucune n'avait su la toucher au cœur comme Mavis, aucune n'était allée au-delà de la simple satisfaction d'un désir physique.

Mavis confessa qu'elle avait fait l'amour une fois, avec un homme. L'expérience ne lui avait pas déplu, mais elle n'avait pas eu de signification très profonde. Chacune fut émue par les révélations de l'autre ; et toutes deux s'aperçurent qu'elles avaient trouvé quelque chose d'unique.

Ronnie et Mavis vécurent alors ensemble deux années heureuses, non à la façon d'un homme et d'une femme, mais de deux amantes, car aucune n'avait le goût d'adopter un rôle masculin. L'amour physique se passait de tout appareillage artificiel ; elles atteignaient à la satisfaction simplement par le corps de l'autre, chacune conservant sa féminité. Elles considéraient leur intimité comme un bien très pur.

Et puis, deux semaines auparavant, un changement brutal s'était opéré en Ronnie. Elle avait rejeté les caresses de Mavis, et semblait dans de longs silences maussades, sans vouloir divulguer la raison de sa mauvaise humeur.

Plusieurs fois, elle était sortie le soir et avait refusé de dire où. La veille enfin, après trois nuits consécutives passées dehors, elle avait subitement avoué : elle n'aimait plus Mavis, elle avait rencontré quelqu'un qui avait balayé ses anciennes peurs, lui avait montré que l'amour physique qu'elle avait toujours redouté était un acte merveilleux, profondément émouvant. Elle était tombée amoureuse d'un homme, et avait laissé cet homme l'aimer.

Elle avait expliqué en pleurant beaucoup qu'elle n'avait pas voulu ce qui était arrivé. Mais Philip s'était montré si tendre, si gentil, qu'il avait fait fondre ses inhibitions vis-à-vis des hommes, qu'il avait purifié son corps. Ces derniers mots avaient heurté terriblement Mavis. Purifié ? L'amour qu'elles avaient partagé était-il donc sale ? Qu'elles dorment ensemble, serrées l'une contre l'autre, était-ce sale,

était-ce révoltant ? Elle s'emporta, implora Ronnie de ne pas partir, supplia à genoux. Ronnie l'avait repoussée violemment, et c'était cette violence qui l'avait étonnée le plus, et préparée à accepter l'idée que son amie la rejetait. Ronnie n'avait jamais usé contre elle de violence physique ; et là elle l'avait repoussée comme si cet acte symbolisait la rupture de leurs liens. Toute honte bue, Mavis s'était traînée à ses pieds en pleurant, puis avait tenté de l'étreindre, d'enfouir sa tête contre sa poitrine. Ronnie s'était laissé faire, jusqu'à ce que Mavis tente d'aller plus loin, dans un effort désespéré de ramener par ses caresses leur précédente intimité. Ronnie alors s'était éloignée d'un bond en jetant Mavis à terre et en criant qu'elle ne devait plus jamais la toucher.

Mavis sut à ce moment qu'elle avait perdu. Dupée, elle avait été dupée ! Son chagrin se mua en fureur. C'était Ronnie qui l'avait initiée à cette vie, Ronnie qui l'avait séduite ! Et maintenant, elle l'écartait comme un objet négligeable, une phase éphémère qu'elle avait dépassée ! Elle avait trouvé une vie « normale », et l'abandonnait pour un autre amour. Qu'allait-elle devenir, Mavis ? Une lesbienne aigrie, solitaire ? Elle pleura de pitié pour elle-même.

Ronnie avait gagné la porte qu'elle ouvrit.

— Je suis navrée, Mavis, vraiment navrée. Mais il faut que je parte, Philip m'attend en bas dans sa voiture. Il n'est pas au courant pour nous, et je ne souhaite pas qu'il le soit. Un jour peut-être je lui dirai, quand je serai sûre de lui. Crois-moi, Mavis, je n'ai pas voulu ce qui est arrivé – je ne pensais même pas que ce soit possible –, mais je suis dans le vrai. Je pense que nous faisons fausse route, toi et moi. Pardonne-moi, chérie. J'espère qu'un jour tu trouveras ce que j'ai trouvé.

Ronnie partie, Mavis demeura prostrée sur le plancher, à verser des larmes amères. La cruauté de son amante la bouleversait, son propre sort l'épouvantait. Devait-elle reconnaître enfin leur histoire pour ce qu'elle était, celle de deux femmes vivant ensemble dans une relation anormale ? Elle n'avait jamais accepté le fait qu'elle était homosexuelle, mais en quelque sorte, le départ de son amie ôtait toute sa sensibilité à leur inclination mutuelle, et la révélait sous son vrai jour. Une lesbienne, voilà ce qu'elle était.

Comment vivre avec cette réalité ? Elle s'en sentait incapable. La culpabilité refoulée depuis des années remontait à la surface ; pour la première fois, elle eut des remords. Elle pleurait, mais elle voulait Ronnie, elle la voulait dans ses bras, et qu'elle la réconforte, qu'elle la possède. Et son désir aggravait la honte qu'elle ressentait. Elle se releva, le visage rougi déformé de larmes, et alla se blottir sur le canapé, genoux au menton. Les deux années passées revenaient à sa mémoire, deux années d'intimité et de projets. Et puis le temps où

elles étaient encore enfants, amies que leur innocent secret faisait glousser de rire. La première fois à Bournemouth, elle le comprenait à présent, leur union avait été scellée à leur insu. Pourquoi ce changement du destin ? Quelle force poussait donc les êtres à se détruire les uns les autres ?

C'est alors qu'elle prit sa décision. En refoulant ses larmes, elle alla chercher la petite voiture rouge qu'elles avaient achetée ensemble. Faudrait-il que leurs biens soient partagés, comme ceux d'un couple qui divorce ?

Elle avait roulé dans la nuit jusqu'à Bournemouth, en s'arrêtant quand elle ne pouvait plus contenir ses pleurs. Il y eut aussi ce brouillard épais qui l'obligea à patienter. Elle trouvait sa seule consolation dans la pensée de ce qu'elle allait accomplir.

A présent, pieds nus sur la plage, elle contemplait la mer grise, si désolée dans la lumière de l'aube. Elle ne pleurait plus ; ses larmes n'étaient pas taries, mais à quoi bon pleurer quand on va mourir ? L'image de Ronnie ne la quittait pas, son visage au sourire triste, ses yeux bruns très doux toujours un peu mélancoliques, même quand ils riaient.

Laissant ses chaussures sur le sable, Mavis marcha jusqu'à la mer. Le froid de l'eau la fit frissonner, mais son cœur avait plus froid encore. Elle avança, eut de l'eau aux genoux. Le courant la poussait, comme s'il l'exhortait à revenir sur ses pas. L'eau atteignit ses cuisses, plaquant sur sa peau le mince tissu de sa jupe, puis toucha cette partie de son corps adorée de Ronnie, et si souvent aimée. A mesure qu'elle s'y enfonçait, la mer qui la repoussait tout à l'heure l'attirait, l'enveloppait, l'accueillait en son sein glacé. Le froid et la pression de l'eau sur sa poitrine rendaient maintenant sa respiration difficile, et aussi la peur qu'elle commençait à éprouver. Elle cessa d'avancer, luttant pour garder l'équilibre en cet élément devenu inamical.

La mort. La mort si absolue... Souffrirait-elle avant de succomber ? Son corps résisterait-il à la dernière seconde, s'affoleraient-il de sentir le quitter le souffle de vie qu'elle avait voulu laisser fuir ? S'il la trahissait, s'il luttait pour retenir la vie, l'oubli final qu'elle espérait rapide se changerait-il en une longue agonie ? Et quelle peine infligerait-elle à Ronnie, quelle angoisse de se savoir responsable de sa mort ! Voulait-elle détruire son amant, comme elle-même était détruite ? Elle aimait encore Ronnie, elle ne voulait pas lui rendre blessure pour blessure. Et s'il y avait encore une chance ? Si Ronnie s'apercevait qu'elle n'était pas faite pour l'amour hétérosexuel ? Peut-être reviendrait-elle vers elle dans quelques semaines, déçue par son expérience, aspirant à la compréhension et au réconfort que seule Mavis pouvait lui donner. Oui, il *devait* y avoir une chance ! Elle

l'attendrait, prête à pardonner, impatiente d'ouvrir les bras à Ronnie repentante. Et leur amour serait plus fort que jamais, parce qu'elles sauraient toutes deux qu'elles étaient irrévocablement liées.

Autour d'elle, les flots noirs l'épouvantaient.

Elle ne voulait plus mourir. Désespérément, elle se démena pour faire demi-tour, regagner le rivage. Elle manqua perdre l'équilibre, et poussa un cri de terreur. Elle n'était pas bonne nageuse : si elle perdait pied, elle aurait toutes les difficultés à atteindre la plage. Et il serait si vain de mourir, maintenant qu'elle savait n'avoir pas nécessairement perdu son amante, et que leurs liens pourraient se renouer.

Attentive à garder pied, elle chancelait, perdait du terrain. C'était comme un cauchemar, quand les jambes deviennent de plomb et refusent de courir, de fuir la mort qui est derrière.

Petit à petit, elle parvint en un point où l'eau ne lui arrivait plus qu'à la taille, et s'arrêta un instant pour reprendre souffle. Elle était sauvée, quel soulagement ! Etrangement, un sentiment de légèreté lui vint, à présent que le spectre de la mort s'éloignait.

Comme elle haletait sous l'effort, ses yeux s'agrandirent de stupeur.

Voici que par centaines, par milliers peut-être, des gens descendaient les marches qui menaient à la plage, et marchaient droit vers la mer !

Rêvait-elle ? Sa détresse lui avait-elle troublé l'esprit ? Toute une population marchait en rangs serrés vers la mer, sans bruit, les yeux fixés sur l'horizon comme si, de là-bas, on leur faisait signe. Les visages étaient blancs, comme en extase, à peine humains. Des enfants se mêlaient à la foule, certains marchaient seuls, semblant n'appartenir à personne ; ceux qui ne pouvaient marcher étaient portés. Dans cette masse humaine, la plupart était en tenue de nuit, quelques-uns étaient nus : ils s'étaient levés de leur lit, comme pour répondre à un appel que Mavis n'avait pas perçu. Elle jeta un coup d'œil derrière elle, vers l'horizon qui s'éclaircissait : il n'y avait rien, que la mer noire et menaçante.

Ils s'approchaient, et elle vit qu'ils étaient réellement des milliers. Ils sortaient de partout, des maisons, des hôtels, des rues transversales, pour former une foule immense qui se déplaçait sans autre bruit que son piétinement, encore que leur grande majorité fût nu-pieds.

Sous les yeux horrifiés de Mavis, une vieille femme qui marchait en tête trébucha et tomba – et la foule, loin de s'écarter, la piétina dans le sable. Ils entrèrent dans la mer sans ralentir le pas, ils avancèrent en masse compacte, tel un mur humain. A droite, à gauche, le mur s'étendait aussi loin que portait la vue. Que signifiait cette scène inconcevable ? Mavis ne chercha pas à le comprendre : elle

ne pensait qu'à s'écarter de cette multitude.

Elle recula, mais la mer était là, non moins menaçante. Elle jeta des cris à ces gens, comme un enfant qui va être puni supplie ses parents qui avancent sur lui. Ils continuèrent sans rien entendre, sans rien voir. Elle se vit perdue, elle courut vers eux pour tenter de rompre ce mur, en vain : ils la refoulèrent, sourds à ses prières. A coups de poing, elle réussit à se faufiler entre leurs premiers rangs, mais dut renoncer, écrasée sous le nombre, repoussée vers la mer, la mer qui l'attendait.

Elle tomba, lutta désespérément pour se relever, renversa ce faisant un petit garçon qu'elle alla aussitôt chercher sous l'eau. L'enfant avait un regard fixe, absent, qui ne la voyait pas ; il ne savait même pas qu'il venait de tomber.

Un autre choc la fit lâcher le garçon ; elle plongea, ses poumons se remplirent d'eau salée. Elle émergea suffocante, à demi aveuglée, se débattit, hurla. Que lui arrivait-il ? S'était-elle tuée, se trouvait-elle dans l'enfer des suicidés ? Elle s'effondra sur les genoux, et d'autres corps s'affaissèrent sur elle, l'empêchant de se relever. Sous l'eau, elle se débattit encore, au milieu des jambes et des bras emmêlés. L'air s'échappa de ses poumons comme elle essayait de crier, et une grande fatigue l'envahit. Elle luttait de plus en plus faiblement, jusqu'au moment où elle ne lutta plus : elle s'abandonna dans le noir, et les corps qui continuaient de tomber la plaquèrent au sol, sur le sable si doux. Elle avait les yeux grands ouverts, les dernières bulles d'air s'envolaient de ses lèvres. Elle n'éprouvait plus ni terreur ni souffrance. La mémoire l'avait fuie, aucun souvenir ne venait narguer son agonie. Aucune pensée pour Dieu non plus, aucune question. Rien qu'une brume d'absence, un voile blanc qui descendait. Non pas un voile de paix, ni d'horreur, ni même de vide. Le néant. Plus de peur, plus d'émotions, plus de froid. Elle était morte.

Les habitants et vacanciers de Bournemouth avaient quitté leurs maisons, hôtels et pensions de famille par milliers pour se déverser sur la plage. Le brouillard qui avait gâché leur journée de la veille les tuait ce matin. Ils allaient vers la mer se noyer comme des lemmings ; ceux qui venaient derrière grimpaient sur les cadavres entassés sur le bord. Ceux qui pour une raison ou pour une autre ne pouvaient marcher se donnèrent la mort de diverses façons. Des centaines de personnes ne purent atteindre le rivage, bloqué par trop de noyés. Celles-là furent emmenées hurlantes de la plage par ceux qui étaient accourus pour tenter de limiter l'hécatombe.

Le brouillard ne demeura pas sur la mer ; à cause de sa fraîcheur peut-être, ou des vents trop forts pour lui. Il reprit sa course vers l'intérieur du pays, en laissant derrière lui ses méfaits. Telle une chose vivante, il se déplaçait sans cesse, comme s'il cherchait quelque chose.

CHAPITRE XI

Holman pénétra dans la maison obscure avec le moins de bruit possible.

— Et si nous sonnions pour les réveiller, ce ne serait pas une meilleure idée ? demanda Barrow derrière lui.

— Non, chuchota Holman.

— Et pourquoi, bon sang ?

— Je ne sais pas. J'en ai le sentiment, c'est tout.

— Parfait. Mais ceci s'appelle une violation de domicile, vous le savez ?

— Vous pouvez attendre dehors si vous préférez, chuchota féroce Holman.

— Oh non mon vieux, je ne vous lâche pas.

— Alors tenez-vous tranquille et suivez-moi.

— Pour l'instant. Ensuite nous verrons.

Holman se détourna avec humeur. L'arrogance du policier l'irritait. Il traversa l'entrée en direction du salon, poussa la porte. Il était vide. Revenant sur ses pas, il crut entendre un bruit étouffé dans ce qu'il savait être le bureau de Simmons. Il avait la main sur la poignée de la porte quand Barrow lui chuchota de manière pressante :

— Il y a de la lumière là-haut.

Il s'élançait déjà dans l'escalier. Holman se précipita à sa poursuite, en gravissant les marches quatre à quatre derrière le jeune inspecteur.

— C'est la chambre de son père, expliqua-t-il au policier.

— Il doit s'habiller pour aller travailler, nous allons avoir l'air malin !

— Il vaut mieux avoir l'air malin qu'un couteau dans la gorge.

— Mais enfin, c'est votre fiancée, non ?

— Je vous répète qu'elle n'est pas responsable pour le moment. Elle a perdu la tête.

— C'est *elle* qui a perdu la tête ?

Holman se renfroigna.

— Vous ne me croyez toujours pas, hein ?

— Ecoutez, j'ai reçu de Wreford la consigne d'entrer dans votre

jeu, mais cela ne signifie pas que je doive vous croire !

— On n'est pas plus charmant ! Mais puisque vous avez des ordres... alors, entrez donc dans mon jeu !

Plantant là le policier furieux, il acheva de monter l'escalier, s'arrêta en haut pour écouter. Barrow le rejoignit et ils avancèrent à pas de loup vers le rai de lumière qu'on voyait sous la porte. Retenant son souffle d'instinct, Holman tourna lentement la poignée, et poussa doucement le battant.

Parce qu'elle provenait d'une petite lampe de chevet, la lumière ne les éblouit pas. Quelqu'un était couché dans le lit, dont on ne voyait que la tête ; les yeux fixaient le plafond, le visage creusé avait la pâleur grisâtre de la mort.

— Simmons ! hurla Holman qui se rua vers le lit, ses pires craintes réalisées.

Lentement, les yeux de l'homme oscillèrent vers lui, les lèvres décolorées comme pour parler. Barrow se pencha vers le lit.

— Que vous est-il arrivé, monsieur ? Où êtes-vous blessé ?

Les yeux du mourant ne se posèrent qu'un instant sur le policier avant de vaciller vers Holman.

— Vous... c'est votre faute, prononça-t-il d'une voix faible. C'est vous qui l'avez rendue... ainsi.

Médusé, Holman ne sut que répondre. Allait-on l'accuser de cela aussi ? Il s'agenouilla près du lit.

— Où est Casey... Christine ?

— Pourquoi ?... Pourquoi a-t-elle... fait ça ?

Simmons baissa les yeux comme pour signaler quelque chose à hauteur de son abdomen. Barrow arracha les couvertures et les deux hommes eurent un haut-le-corps. Dans le ventre de Simmons, une paire de ciseaux était enfoncée jusqu'à la garde. Son pyjama et les draps étaient imbibés de sang.

— Tonnerre de Dieu ! souffla Barrow, et s'adressant à Holman :

— Je vais dire à Jennings d'appeler une ambulance par radio. En agissant vite, il y a encore une chance de le sauver. Relevez-lui la tête avec un oreiller pour qu'il ne s'étouffe pas avec son sang. Surtout, ne touchez pas aux ciseaux !

Il sortit de la pièce en courant. Holman l'entendit dévaler l'escalier. Resté en tête à tête avec le blessé, il tira sur lui le drap trempé de sang. Il se sentait malade, non pas tant de voir cette blessure que d'imaginer que Casey... A nouveau, l'homme s'efforçait de parler ; Holman inclina la tête vers son chuchotement à peine audible.

— Pourquoi... pourquoi a-t-elle fait ça ? Je l'aimais, elle le sait...

— Elle n'est pas responsable de ses actes, assura Holman d'une voix mesurée, comme si les mots pouvaient blesser l'homme

davantage. Elle a été en contact avec un... un gaz empoisonné qui a affecté son cerveau.

Les yeux de Simmons exprimèrent la perplexité ; s'il ne déchiffrait pas le sens de ces paroles, il les acceptait presque avec soulagement. Elle avait voulu le tuer parce qu'elle était malade, ce n'était pas un acte de haine ; cela suffisait à l'apaiser pour le moment. Il recommença à parler.

— Je l'ai ramenée de l'hôpital à la maison. Ils m'ont raconté ce que vous lui aviez fait, articula-t-il, le visage presque farouche.

L'effort était trop grand ; ses traits s'affaissèrent dans une expression de souffrance.

— Non, je ne lui ai rien fait, lui assura Holman. C'est le gaz qui l'a mise dans cet état.

— Je... je l'ai ramenée à la maison. Elle avait l'air hébété. Elle portait les mains à sa tête comme si elle avait mal. Ils ne voulaient pas la laisser partir, mais je savais qu'elle serait mieux à la maison avec moi. Je l'ai couchée et je me suis assis près d'elle, à lui parler. Elle ne paraissait pas m'entendre. Je lui ai dit des choses que je ne lui avais jamais dites, mais elle n'a pas paru comprendre.

Il se mit à suffoquer. Holman se demanda avec angoisse si son sang lui montait à la gorge. Glissant sa main sous la nuque du moribond, il lui souleva la tête. Cela suffirait-il à prévenir l'asphyxie ? Simmons réussit à contenir sa toux et demeura immobile, la respiration oppressée.

— Je l'aimais..., poursuivit-il. Trop, peut-être.

Holman ne dit rien.

— Et... et je lui ai révélé quelque chose que je ne lui avais jamais dit avant cette nuit.

— Ne parlez plus. Essayez d'épargner vos forces, insista Holman qui l'écoutait d'une oreille distraite : il avait remarqué que du sang frais suintait des draps.

— Non, il faut que je vous dise, Holman. Vous avez le droit de savoir... Vous l'aimez, vous aussi.

Ses mains tentèrent d'atteindre les ciseaux sous le drap, et retombèrent vaincues à ses côtés.

— Je... Je ne suis pas son père, Holman. Sa garce de mère m'a avoué qui était son vrai père juste avant que nous ne divorcions. Mais cela n'a rien changé pour moi, j'aimais trop cette enfant. Je me suis battu bec et ongles pour la garder. Sa mère ne pouvait pas déclarer au tribunal que Christine n'était pas de moi, parce que ç'aurait été admettre sa propre infidélité. Et elle était bien trop intrigante et cupide pour l'admettre.

Une ombre de sourire plein d'amertume s'était dessinée sur le visage ravagé par la douleur. Cela expliquait certaines choses quant à

l'attitude de cet homme envers Casey, songea Holman. Il la considérait comme sa fille, mais parce qu'il savait qu'elle ne l'était pas, un autre élément s'était introduit dans leur relation. Un élément dont Casey n'avait pas conscience et que lui-même n'avait fait que suspecter. C'était assez révoltant, même en l'absence de liens du sang. Et Holman éprouva du dégoût pour cet homme, malgré son état.

— Je le lui ai dit hier soir – et voilà ce qu'elle m'a fait, murmura Simmons, plus pour lui-même que pour Holman.

— Ce n'est pas à cause de vos révélations, c'est à cause du gaz.

— C'était trop pour elle, choquée comme elle l'était, poursuivit l'homme trop habité par le remords pour entendre la moindre parole. Je me suis réveillé je ne sais pas trop quand, il doit y avoir une heure ou deux. Elle était là, debout près du lit. J'avais laissé la lampe allumée pour le cas où elle aurait eu besoin de moi pendant la nuit, et je la voyais bien : elle me regardait d'un air vide, les mains derrière le dos.

Une larme apparut au coin de sa paupière.

— J'ai... Je lui ai ouvert les bras.

Ses yeux qui fixaient le plafond se posèrent sur Holman. Des yeux de coupable.

— Je me suis mépris, prononça-t-il dans un souffle.

Mépris ? Holman fronça le sourcil.

— Elle est venue à moi, et...

Il se mit à trembler convulsivement.

— Elle a ouvert le lit... et j'ai vu les ciseaux comme un éclair...

Sa voix se brisa. Holman l'avait écouté avec un trouble croissant. Cet homme semblait s'accuser, mais de quoi ? Il disait s'être mépris. Aurait-il imaginé que... ? Non, tout de même ! Pouvait-il croire que Casey soit venue à lui pour cet amour-là ? Avait-il été assez aveugle pour le croire ? Pauvre Casey, qui avait dû affronter ce... Un cri venu d'en bas interrompit le cours de ses pensées. Un cri d'homme semblait-il, Barrow probablement.

Abandonnant le moribond, il se précipita vers l'escalier. Du bureau montaient des bruits de mobilier fracassé mêlés à des clameurs d'effroi. Le temps de dégringoler l'escalier, Holman ouvrit la porte du bureau... et s'immobilisa sur le seuil.

Barrow était à quatre pattes sur le plancher ; le sang coulait d'une blessure qu'il avait à la tête. Au-dessus de lui, Casey brandissait un morceau de verre effilé comme un poignard. Les restes fracassés d'un grand miroir ancien gisaient éparpillés à ses pieds. Son bras levé s'apprêtait à plonger dans la nuque de Barrow.

— Casey ! hurla Holman.

Surprise, elle se retourna, et l'espace d'un instant, parut le reconnaître. Elle sourit en s'avançant vers lui. Par un réflexe de

prudence, il ne bougea pas, mais lui tendit la main.

— Casey, prononça-t-il doucement.

Alors, dans un grognement, le sourire de la jeune fille se métamorphosa en un rictus de haine ; elle se jeta sur lui, cherchant à lui lacérer le visage avec son arme.

Il plongeait sous son bras, lui plaqua le coude dans le dos et la lança contre le mur. L'expérience précédente lui avait appris qu'il ne devait pas ménager sa force. Elle bondit de nouveau, le poing si crispé sur l'éclat de verre qu'elle saignait, et sauta sur Holman ; la pointe acérée lui entailla la joue en y dessinant une fine ligne rouge. Il lui attrapa le poignet et, sans la lâcher, la gifla si violemment qu'elle tomba à genoux. Elle glapit de douleur comme il lui serrait plus fort le poignet, et lâcha le bout de verre. D'un geste rapide, il la remit debout, la retourna et lui emprisonna les bras dans le dos. Elle eut beau hurler et se débattre comme la démente qu'elle était, il fut insensible cette fois à la pitié : il la maintint de toutes ses forces, lui meurtrissant les bras sous sa poigne de fer.

Barrow avait réussi à gagner la porte et les contemplait bouche bée.

— Eh bien ! haleta-t-il. Et dire que je ne vous croyais pas !

— Ne restez pas là, espèce d'abruti ! tonna Holman. Tâchez de trouver de quoi l'attacher !

Barrow ne se le fit pas dire deux fois et revint un instant plus tard avec une embrase de rideau. Le chauffeur de la voiture de police entra comme ils ligotaient les mains de la jeune femme.

— L'ambulance arrive, monsieur, annonça-t-il à Barrow, sans s'émouvoir le moins du monde de la scène qui s'offrait à lui.

— Parfait. Il y a un blessé là-haut. Montez, et restez avec lui. Je pense qu'il a son compte.

Le jeune inspecteur se frictionna la nuque.

— La vache, maugréa-t-il. Je rentrais dans la maison, j'ai vu se fermer la porte du bureau. Elle devait être sur le point de déguerpir quand notre arrivée l'a surprise, et elle s'est cachée dans le bureau. Elle allait sans doute tenter de se faufiler dehors quand je suis revenu.

— Et alors ? questionna Holman.

Il emmenait Casey, docile à présent, vers le salon où il l'allongea sur un canapé de cuir. Barrow les avait suivis.

— Alors, je me suis rué dans le bureau et elle m'a frappé par derrière. Elle devait attendre derrière la porte avec son bout de miroir cassé. Elle m'a drôlement sonné, en tout cas. Tout ce dont je me souviens, c'est de m'être traîné à travers toute la pièce pour lui échapper, à cette chienne !

— Modérez vos propos, Barrow, conseilla Holman, irrité.

Vraiment, il avait assez vu ce blanc-bec pour aujourd'hui, et lui

aurait volontiers décoché un direct du droit. Il s'agenouilla près de Casey, prit son pâle visage entre ses mains. Son regard vide fixait un point derrière lui.

— Casey, chérie, est-ce que tu m'entends ? Tu comprends, Casey ?

Elle le regarda sans émotion.

— Salaud, dit-elle.

Il tressaillit comme sous le coup d'une gifle. La véhémence glaciale avec laquelle elle avait prononcé ce seul mot le bouleversait.

— Elle ne vous reconnaît pas, vous le voyez bien ! intervint Barrow avec malveillance.

— Non, elle ne me reconnaît pas, répéta Holman dont les yeux s'étaient embrumés. Me reconnaîtra-t-elle encore ?

Cette fois, Holman accompagna Casey à l'hôpital. L'ambulance conduisit le père dans un établissement de Highgate, tandis que la voiture de police ramenait la fille à Middlesex. Laissant Holman discuter de son cas avec le médecin qui l'avait déjà traitée, Barrow partit faire son rapport au commissaire principal Wreford à Scotland Yard.

Il trouva la maison en pleine effervescence. De fait, les nouvelles qu'il entendit étaient atterrantes. Il en eut confirmation dans le bureau de Wreford qui le renvoya illico à l'hôpital avec mission de ramener Holman. Ce dernier y consentit à contrecœur, à la condition expresse que Casey reste sous stricte surveillance, et que le médecin se mette en contact avec l'hôpital de Salisbury où lui-même avait été soigné. Le praticien était d'accord, mais désirait en savoir davantage sur le cas de Holman. Barrow interrompit toutes explications en disant qu'il obtiendrait de Salisbury les renseignements qui lui manquaient ; Holman était attendu d'urgence à Scotland Yard, pour une affaire plus capitale que le seul bien-être d'une jeune personne.

Il refusa d'en dire plus durant leur trajet jusqu'à Westminster : Holman serait mis au courant bien assez tôt, d'ailleurs lui-même ne disposait pas encore de renseignements complets. Ce n'est qu'une fois assis dans le bureau de Wreford que Holman apprit la stupéfiante, l'effroyable réalité des faits.

Wreford ne perdit pas de temps en préambules.

— Nous avons peu de temps à consacrer aux excuses, monsieur Holman, je ne vous le cache pas. On m'a raconté dans les grandes lignes ce qui vous est arrivé ce matin, à vous et à l'inspecteur Barrow. Ma sympathie vous est acquise, mais les événements ont pris une tournure encore beaucoup plus significative. Toute la nuit se sont entassés sur ma table des rapports concernant d'étranges phénomènes. Ce n'est pas par hasard, bien sûr, mais parce que j'avais sollicité de

tels rapports. Je dois vous dire maintenant que je l'avais fait de manière non officielle.

Devant la mine surprise de son interlocuteur, il leva la main.

— N'entrons pas dans les détails, si vous le voulez bien. Vous devez comprendre que je ne pouvais m'appuyer sur votre seule parole : je ne devais courir aucun risque.

— Parfait, raila Holman non sans amertume. Je suppose que je dois vous remercier d'avoir pris quelque intérêt à cette affaire ?

Un peu gêné, Wreford s'éclaircit la gorge, baissa les yeux. Cela ne dura qu'un instant ; quand il poursuivit, sa voix avait repris tout son mordant.

— Donc, les rapports se sont accumulés, et ont très vite concerné non seulement moi mais tout l'immeuble. Au début, on aurait pu croire à des incidents isolés, d'ordre individuel, certains mineurs, d'autres plus graves. Mais pris ensemble, ces incidents formaient un tout. Géographiquement, ils semblaient se produire le long d'une ligne brisée allant du Wiltshire au Hampshire en passant par le Dorset. Le fait que j'ai émis une demande officieuse de renseignements sur ces régions a naturellement suscité la curiosité de notre direction. Je réserve ma réponse pour le Préfet de police : nous avons une réunion dans – il regarda sa montre – dix minutes. Je désire que vous y assistiez.

Holman hocha la tête en signe d'acquiescement.

L'expression de Wreford se fit encore plus grave comme il poursuivait :

— Ces incidents, je l'ai dit, étaient le plus souvent isolés : impliquant généralement une personne, parfois deux ou trois, pas plus. Or, voici moins d'une heure, les nouvelles les plus alarmantes nous sont parvenues. Nous naviguons dans le noir pour l'instant – nous ne tarderons pas à avoir une image plus complète des événements – mais la situation apparaît incroyable, absolument inimaginable.

— Mais dites-moi ! s'impacienta Holman.

— Ce matin, à six heures environ, la quasi-totalité de la population de Bournemouth s'est mise en marche vers la mer dans une tentative de suicide collectif.

La pièce s'emplit de silence. Holman bégaya enfin :

— C'est... c'est impossible !

— Impossible peut-être, mais c'est arrivé. Cent quarante huit mille huit cent vingt personnes. Sans compter les milliers de vacanciers. Hommes, femmes, enfants – tous noyés. On essaie de sauver ceux qui n'ont pas pu atteindre le rivage. Poole Harbour est encombré de corps qui flottent ; les plages voisines de Bournemouth sont tapissées de cadavres.

Silencieux jusque-là, Barrow intervint :

— Et le brouillard, monsieur ? Est-ce qu'on l'a vu ?

— J'ai donné des instructions pour qu'il soit localisé, mais naturellement, les villes environnantes ont d'autres soucis que le brouillard. Je ne peux pas leur donner la raison de ma demande sans provoquer une panique à grande échelle. Je dois voir le Préfet avant de prendre une telle décision. Je n'ai appris qu'une seule chose : une épaisse couche de brouillard enveloppait Bournemouth hier.

La mine sévère, le Préfet de police écouta l'histoire que lui raconta Holman en l'interrompant de temps à autre pour poser une question précise, mais sans émettre une seule fois d'opinion négative. Après quoi, sans perdre un instant, il entra en contact avec le ministre de l'Intérieur en vue de convoquer une réunion immédiate. Holman se rappela la réunion que Spiers avait organisée avant sa mort ; il demanda que le ministre de la Défense y assiste, ainsi que son propre chef, le sous-secrétaire d'Etat à l'Environnement .

Vingt minutes plus tard, il relatait à nouveau son histoire à Whitehall, dans une vaste pièce lambrissée de chêne, devant lesdits ministres flanqués de leur état-major. Les questions fusaient autour de lui. Le sous-secrétaire d'Etat aux Armées réfuta aigrement ses insinuations selon lesquelles les militaires de Salisbury pourraient expliciter la cause de ce brouillard.

Le ministre de l'Intérieur tapa du poing sur la lourde table.

— Messieurs, je vous prie, ne cherchons pas la controverse au stade où nous en sommes. James, je veux un rapport complet sur vos établissements de Salisbury, ordonna-t-il au sous-secrétaire aux Armées. Je veux connaître le détail des expériences qui y ont été menées récemment, en particulier celle de Broadmeyer.

Holman remarqua le regard préoccupé qu'échangèrent les deux hommes.

— Richard, poursuivit le ministre de l'Intérieur en se tournant vers le ministre de la Défense, nous aurons besoin de troupes pour nettoyer Bournemouth et maîtriser la panique qui est sur le point d'éclater dans les régions avoisinantes. Monsieur le préfet, vos hommes ont-ils localisé le brouillard ?

— Non, monsieur, mais ils ont ordre de me signaler immédiatement sa présence dès qu'ils l'auront fait.

— Je vous suggère de contacter la Météorologie nationale qui vous indiquera les changements de direction des vents.

— Ils nous aident déjà dans nos recherches, monsieur.

— Quand vous aurez repéré le brouillard, vous chercherez à savoir où il va, je pense ? questionna le ministre sans une once d'ironie.

— Et comment comptez-vous agir une fois que vous l'aurez trouvé ? demanda sèchement sir Trevor Chambers, sous-secrétaire d'Etat à l'Environnement.

La question était dans tous les esprits. Que pouvait-on tenter contre une masse mouvante et sans consistance ? Comment l'enfermer ? Comment la détruire ?

— Il existe des méthodes, répondit le ministre de la Défense. Certaines ont été développées pendant la guerre par la RAF, mais les progrès du radar les rendent obsolètes. Toutefois les vieilles méthodes sont encore utilisables.

— Trouvons-le d'abord, trancha avec impatience le ministre de l'Intérieur. Je veux connaître sa direction et *je veux que sur sa trajectoire la population soit évacuée.*

— Mon Dieu, soupira sir Trevor, cela va être une opération massive.

— J'en ai bien conscience, mais que proposez-vous ?

Sans laisser à sir Trevor le temps de répondre, le ministre enchaîna :

— Monsieur Holman, je désire que vous vous mettiez à la disposition du ministère de la Santé et de la Recherche médicale. Vous êtes la seule victime du brouillard qui en a réchappé. Je veux savoir pourquoi. Cela pourrait sauver la vie d'innombrables personnes.

— Hum ! Puis-je indiquer que nos gars de Porton Down travaillent en étroite collaboration avec le ministère de la Recherche ? risqua le sous-secrétaire à l'Armée.

— Porton Down, dites-vous ? s'étonna sir Trevor Chambers.

— Oui, notre centre de Protection chimique et de Recherche microbiologique est basé là.

— Porton Down, à Salisbury ? insista sir Trevor.

— Exactement.

— Toute cette histoire commence à me paraître drôlement louche !

Le ministre de l'Intérieur leva les mains pour prévenir toute discussion.

— Messieurs, j'ai demandé à James un rapport complet sur son travail à Salisbury et je ne tolérerai pas de polémiques internes tant que je n'aurai pas connaissance de ce rapport. Dans l'immédiat, il y a plus urgent. Nous allons dès maintenant utiliser les services des gens de la Protection chimique et de la Recherche microbiologique. D'ailleurs, nous ne dédaignerons rien de ce qui, peu ou prou, peut nous aider dans nos efforts pour combattre cette menace. Est-ce bien compris ?

L'heure qui suivit fut consacrée à prendre des mesures pour venir à bout de cette situation extraordinaire. On élaborait des plans

d'évacuation des zones menacées, on discuta des meilleures façons de disperser le brouillard. Certains se levèrent, sollicités par des devoirs urgents, d'autres furent appelés pour recevoir des instructions ahurissantes, qu'ils se mirent néanmoins en devoir d'exécuter. En plein débat, quelqu'un apporta au Préfet de police une feuille de papier. Celui-ci interrompit aussitôt la séance.

— Le brouillard est localisé, annonça-t-il d'un air sombre. Il se dirige vers le nord. Vers Winchester.

CHAPITRE XII

Le commandant Joe Ennard prit place dans le cockpit du Boeing géant 347, en saluant son équipage d'un sourire forcé.

— C'était comment, ce jour de congé ? s'enquit le mécanicien de vol.

— Formidable, répondit Joe sans enthousiasme.

Tout en procédant aux vérifications de décollage, il revoyait sa journée avec Sylvia, qui avait si bien commencé et s'était achevée si pitoyablement. Pressant son bouton de transmission, il demanda au Contrôle la permission de mettre ses moteurs en marche. Message reçu, permission accordée. Aidé du commandant en second, il commença à tirer des manettes et le Jumbo jet revint à la vie dans un grondement. Le bruit accrut la douleur sourde qu'il ressentait juste au-dessus des yeux.

Il avait passé la journée de la veille à New Forest en compagnie de sa femme, dans l'espoir de retrouver un peu de l'élan qui les portait l'un vers l'autre aux débuts de leur mariage. Les aventures de hasard qu'il menait depuis plusieurs années, Sylvia les connaissait, bien sûr, mais elle s'efforçait de les accepter en raison de ses propres manques. A trente-huit ans, la puissance sexuelle de Joe Ennard avait à peine diminué par rapport à celle qu'il avait à vingt-cinq. Sa femme serait-elle restée la même si son mariage avait suivi un cours normal, il n'en savait rien, mais la répugnance de Sylvia pour l'acte sexuel avait apparemment renforcé ses propres besoins plutôt que de les amenuiser ; et bien qu'il l'aimât encore, cette situation l'avait obligé à chercher ailleurs de quoi combler cette lacune importante de leur mariage.

L'ironie, c'est qu'il se sentait coupable. Elle n'avait jamais dit un mot sur son infidélité, jamais blâmé son inconduite. Il l'avait souvent surprise à pleurer silencieusement, mais ses larmes ne l'accusaient pas, ce n'étaient que des larmes de regret. Tout avait commencé deux ans après leur mariage, quand ils avaient perdu le bébé. Ce n'était pas la faute de Sylvia mais personne, pas même les médecins, n'avait pu l'en convaincre. Joe assistait à la naissance ; il avait vu sortir du ventre cet être humain si joliment formé, si minuscule, si parfait – mais mort.

Les docteurs avaient réponse à tout, bien entendu, mais cela ne pouvait ramener le bébé à la vie.

Par la suite, elle redouta une nouvelle grossesse qui pourrait s'achever de la même manière, ce qui la conduisit à devenir frigide. Les précautions qu'ils prenaient n'apaisaient pas ses craintes, et il renonça assez vite à toute tentative. Ils continuaient de s'aimer profondément cependant. Les aventures occasionnelles de Joe ne portaient pas à conséquence ; son cœur n'était pas impliqué dans ces passades physiques qui lui procuraient quelque détente. Peut-on être infidèle à sa femme tout en l'aimant encore ? Dans le cas de Joe, la réponse était oui.

Et puis, la journée d'hier... Une journée destinée dans son esprit à les rapprocher, à combler la faille qui, il le sentait, s'agrandissait entre eux. Finalement, les années d'infidélité n'étaient pas sans conséquences ; il avait décidé qu'il ne chercherait plus hors mariage le soulagement physique. Il avait emmené Sylvia dans la forêt qu'ils avaient tant fréquentée avant de se marier, dans l'intention de lui promettre amour et loyauté : il ne laisserait plus son corps les trahir, il puiserait dans leur mariage la force de nouer de nouveaux liens entre eux, de recommencer.

Mais dans le brouillard qui les avait soudain enveloppés, elle lui avait dit qu'elle le quittait. Elle avait trouvé un autre homme prêt à vivre comme elle l'entendait, qui ne voulait pas d'autres femmes pour satisfaire ses désirs, qui se contenterait de l'aimer pour elle-même et non pour son corps.

Il avait été si consterné qu'il n'avait pas songé à l'implorer.

Ce matin, il avait ressenti un étrange soulagement, comme si on lui avait ôté des épaules un très lourd fardeau.

Libre, il était libre. Ce ne serait pas lui qui la quitterait, c'est elle qui partirait. Il ne s'inquiéterait pas des conséquences désastreuses que pourrait avoir sur elle leur séparation, puisqu'elle serait heureuse. Peut-être était-ce ce qui l'avait lié à elle toutes ces années : non pas l'amour, mais la peur de la blesser alors qu'elle avait déjà tant souffert. Il s'était surpris à s'interroger sur l'homme qu'elle aimait. Qui était-il ? Est-ce qu'il le connaissait ? Était-il marié, que faisait-il ? Il s'en enquit auprès de Sylvia sans malice ni indignation vertueuse ; elle le sentit, et lui répondit. Il s'appelait Kevin – impossible de se souvenir de son prénom –, Joe ne l'avait jamais rencontré, il était divorcé, exerçait la profession d'ingénieur en radars. Elle l'avait rencontré à Londres alors que Joe était en vol. Ils s'étaient connus il y avait des années, bien avant leur mariage, et ne s'étaient jamais revus depuis. Elle se livrait à une frénésie de courses et était venue buter sur lui à la sortie d'un grand magasin de Tottenham Court Road. Il allait déjeuner et lui avait proposé de se joindre à lui. Elle avait accepté.

Kevin lui avait raconté son divorce trois ans auparavant, mais elle avait peu parlé de sa relation avec Joe. A la fin du repas, ils savaient tous deux qu'un contact s'était noué. C'était une rencontre comme ils n'en avaient pas fait depuis des années. Il lui avait parlé avec fierté des nouvelles possibilités du radar qu'il contribuait à développer, dans la tour géante des Postes et Télécommunications qu'ils occupaient pour l'instant ; s'ils prenaient rendez-vous pour le lendemain, il lui ferait visiter en privé le fantastique édifice.

Elle avait promis, mais elle ne vint pas. Six jours plus tard seulement, lors d'une autre absence de Joe, elle appela son bureau dans la tour. Il y avait maintenant six mois qu'ils se voyaient, et leurs sentiments l'un pour l'autre avaient tellement grandi qu'ils ne voulaient plus vivre séparés.

Le sourire de Joe la surprit, et ses vœux de bonheur pour tous les deux. Etait-il si facile de mettre un point final à dix années de mariage ?

Sur le trajet jusqu'à l'aéroport d'Heathrow, la migraine avait empêché Joe de penser à l'échec de son mariage. Il n'avait pas pris la peine de signaler son mal de tête au médecin du travail, estimant que cette douleur sourde n'occasionnait qu'une gêne mineure.

Le Jumbo 747 roula vers la piste qu'on lui avait attribuée, et prit place dans la queue derrière les autres appareils en attente. Lourd de plus de trois cent cinquante tonnes, il n'était pas chargé au maximum, mais transportait presque trois cents passagers.

En attendant l'ordre de décollage de la tour de contrôle, Joe s'essuya le front. L'ordre fut donné, et comme toujours ce fut un soulagement. La poussée des quatre moteurs géants le plaqua sur son siège. L'avion roulait sur la piste en prenant de la vitesse à chaque seconde. Au bout de mille huit cents mètres d'élan, il put relâcher le manche à balai, lever le nez de l'appareil, dont tout le poids portait alors sur les quatre grosses roues d'atterrissage arrière. Et l'énorme monstre quitta le sol et prit de la hauteur, spectacle extravagant célébrant le triomphe de l'ingéniosité humaine.

Comme le Boeing décrivait une courbe au-dessus de l'aéroport avant de prendre de la hauteur, l'équipage exhala un soupir de soulagement. Toujours ce moment de tension où l'on se demandait si l'appareil allait s'élever ou s'écraser au sol, malgré les années d'expérience qui prêchaient à coup sûr pour la première solution.

Miller, le second, adressa un large sourire au pilote.

— A nous deux, New York ! Beryl, ma douce, j'arrive avec mon petit oiseau !

Il rit à sa propre plaisanterie. Beryl était hôtesse de l'air chez une compagnie concurrente. Il l'avait rencontrée à Kennedy Airport.

Le commandant ne releva pas sa boutade, ce qui le surprit.

— Tout va bien, chef ? lui demanda-t-il.

Joe Ennard regardait fixement devant lui, les mains crispées sur le manche à balai.

— Commandant ! appela nerveusement le jeune mécanicien intimidé, dont c'était seulement le second vol avec le commandant Ennard, commandant, heu... nous dévions légèrement.

Miller, lui, n'avait pas besoin de consulter ses instruments. Un simple coup d'œil au sol, qui n'était encore qu'à trois mille mètres, suffisait à le renseigner.

— C'est par là qu'il faut aller, chef ! plaisanta-t-il en pointant le pouce vers le haut. Chef ? Hé, Joe !

Il tendit la main, lui secoua le bras.

— Ca va ? Allons Joe, réagis !

Penché en avant, il scruta anxieusement le visage figé du pilote, le secoua encore.

Du revers de la main, Joe Ennard lui assena un coup en pleine figure qui le renvoya au fond de son siège. Du sang apparut au coin de sa bouche.

— Terry, attrape-le ! hurla-t-il au mécanicien avant de se tourner vers ses propres commandes pour tenter d'arracher le contrôle de l'avion à la poigne du pilote.

Le mécanicien détacha sa ceinture et se précipita, incertain de ce qu'il devait faire, hésitant à porter la main sur le commandant.

— Ecarte-le des commandes ! lui cria Miller dont les efforts de pilotage étaient vains sans la coopération du pilote.

Terry agrippa les mains de Joe et tenta de leur faire lâcher prise, sans succès. Il plaça son bras autour du cou du commandant et serra en tirant vers l'arrière. Pendant ce temps, Miller essayait de détacher les doigts crispés sur la commande. Aucun n'entendit les coups discrets mais insistants à la porte fermée de la cabine : le chef steward s'inquiétait lui aussi de la trajectoire de leur vol.

Subitement, d'un mouvement très vif, le commandant Ennard se débarrassa de sa ceinture de sécurité et se dressa, autant que le lui permettait sa posture entravée. De toute sa puissance exacerbée par la folie, il frappa son copilote d'un coup de poing qui le recroquevilla sur son siège, à moitié aveuglé. Puis il lança son coude dans les côtes du mécanicien qui le lâcha en se pliant de douleur. Un autre coup de l'avant-bras l'envoya s'écraser au sol de la cabine.

La tête dans les mains, Miller se frottait les yeux pour retrouver une vision claire. Il cria à l'intention du mécanicien assommé :

— Prends le pistolet et abats-le !

En toute illégalité, ils gardaient un pistolet caché derrière le bloc radio. C'était un accord secrètement passé entre eux, comme parmi beaucoup d'autres équipages, par mesure de protection contre les

détournements qui se multipliaient.

Les exhortations du copilote furent interrompues par un coup assené des deux poings sur sa nuque. Il s'effondra sur ses commandes, inconscient.

Joe Ennard se rassit à sa place et reprit le manche à balai. Sa tête résonnait de la voix irritée venue de la tour de contrôle qui bourdonnait dans la cabine. Il ne s'en soucia pas ; ses yeux vitreux cherchaient un point de repère familier dans le paysage londonien qu'il survolait.

Un sourire de satisfaction fendit largement ses traits, un étrange sourire lui découvrant les dents comme on en voit aux crânes humains. Il avait trouvé ce qu'il cherchait.

Peu à peu, Terry prenait conscience des coups violents qui ébranlaient la porte. Le chef steward avait perçu l'écho de la lutte et exigeait anxieusement qu'on lui ouvre, se moquant à présent que les passagers entendent ou non. Le mécanicien se hissa péniblement sur les genoux et vit le commandant courbé sur les commandes, comme s'il observait un point situé en dessous de lui.

Le pilote poussa la manette vers l'avant, et Terry sentit que l'appareil plongeait au plein régime de ses quatre moteurs ; l'énorme machine bondit avec une puissance incroyable. Désespérément, le jeune mécanicien atteignit le pistolet caché, débloqua gauchement le cran de sûreté, puis se traîna jusqu'au siège du pilote en tenant l'arme devant lui, d'une main qui tremblait.

— Arrêtez ! cria-t-il, redressez ou je tire !

Il réussit à se relever en prenant appui sur le siège du commandant, posa son arme sur sa nuque en l'implorant d'abaisser la manette. Son regard tomba alors sur le bâtiment qui approchait à toute vitesse. Avec un hurlement, il pressa la détente.

Avant le bruit de la détonation, avant que la cervelle du commandant ne gicle avec son sang sur les instruments de bord, Terry crut l'entendre articuler quelque chose. Était-ce « Bonjour, Kevin » ? Le mécanicien n'eut ni le temps ni le désir d'y réfléchir davantage, tout occupé de la terreur qui l'habitait.

Dans un rugissement d'apocalypse dont le fracas assourdit Londres, le Jumbo 747 percuta la haute tour des Postes et Télécommunications. Ses trois cent cinquante tonnes de métal pulvérisé culbutèrent le bâtiment comme un vulgaire jeu de cubes.

CHAPITRE XIII

Escorté de l'inspecteur Barrow, Holman se rendait à l'hôpital Middlesex pour récupérer Casey. Le ministre de l'Intérieur attachait désormais grand prix à sa personne : la seule à s'être remise des effets du mystérieux brouillard. Il devrait subir des examens, son électro-encéphalogramme serait étudié afin de déterminer les raisons de sa guérison – et de voir s'il était immunisé. Casey était nécessaire aussi, comme sujet contaminé le plus proche. Des corps arriveraient de Bournemouth par hélicoptère : l'autopsie tenterait de déterminer la nature exacte des dommages infligés à leur cerveau. D'autres sujets, vivants mais atteints de démence, seraient sélectionnés et amenés à Londres pour des examens ultérieurs. Mais à ce moment précis, John Holman et Casey Simmons étaient les deux personnes les plus importantes de toute l'Angleterre.

De l'hôpital, une ambulance les emmena au ministère de la Santé. Casey était sous sédatifs, Holman s'assit à côté d'elle et lui tint la main. Il regarda sa montre : neuf heures quarante cinq. Il se sentait si las qu'il aurait plutôt pensé midi. Les gens se hâtaient encore vers leur travail, leur journée commençait à peine, et leur apporterait la nouvelle de la tragédie de Bournemouth. Serait-ce la panique ? Le public avait certes le droit d'obtenir des réponses aux questions qu'il se posait. Qui accuserait-il ? Le gouvernement ? Les Russes, les Chinois ? Ou d'autres pays, pour changer ? Avaient-ils encore des pays amis ? Même l'Amérique leur devenait hostile.

Quelle excuse le gouvernement invoquerait-il ? La pollution ? Jouait-elle un rôle dans cette histoire ? De par son travail, il avait trouvé assez de preuves des méfaits qu'elle pouvait causer, sans qu'ils atteignent jamais cette ampleur, bien entendu. Et le public n'était plus aussi naïf. Les médias lui avaient ouvert l'esprit, l'avaient plus ou moins sensibilisé à des faits qui seraient passés complètement inaperçus il y a quelques années. Ils allaient soupçonner la présence d'un corps chimique, d'un gaz empoisonné malencontreusement échappé de quelque laboratoire scientifique ; et s'ils n'y pensaient pas, les médias les y feraient penser, c'était certain.

Si le contexte n'avait pas été aussi catastrophique, il se serait

bien amusé à observer le jeu des officiels qui tentaient de dégager leur responsabilité. Et il restait toujours un doute. Le phénomène était-il d'origine humaine ou relevait-il d'un caprice de la nature ? La plus légère hésitation le retiendrait d'aller jeter le blâme sur le ministère de la Défense. Mais s'il trouvait une preuve concrète...

Une explosion étouffée le tira de ses réflexions. L'ambulance s'arrêta. Ouvrant le hayon, il constata que toute la circulation s'était immobilisée. Barrow était descendu de la voiture de police qui les escortait.

— Regardez, s'écria-t-il, regardez là-bas !

Une énorme boule de fumée et de flammes s'élevait de l'ouest de la ville. Le nuage noir et rouge s'étirait dans le ciel bleu.

— Qu'est-ce que cela peut être ? s'interrogea Holman comme tous les autres conducteurs qui scrutaient l'horizon.

— Je ne peux rien affirmer, dit Barrow, mais cela provient du quartier de Tottenham Court Road. Ce pourrait être juste en face de la tour des Postes et Télécommunications. A moins que...

Il laissa sa phrase en suspens. Holman lui jeta un regard aigu. D'autres explosions étouffées partirent du même endroit. On voyait les flammes s'élancer dans le ciel.

— Cela gagne du terrain, dit calmement Holman.

— Quoi donc ? Non ! Nous n'avons pas eu de brouillard ici, répliqua Barrow. Cela n'a aucun rapport, aucun !

— Je voudrais pouvoir en être sûr.

Plusieurs groupes s'étaient rassemblés et discutaient avec véhémence en désignant le ciel obscurci. Barrow s'approcha de l'un d'eux, posa quelques questions, puis revint vers Holman.

— J'ai votre réponse, annonça-t-il. Ces gens disaient avoir vu un Jumbo jet survoler Londres. L'avion volait si bas qu'ils ont compris qu'il était en difficulté. Puis il a plongé. Ils pensent qu'il a heurté la tour, certains l'affirment même.

Holman secoua la tête, atterré.

— Je n'arrive pas à le croire. C'est incroyable. L'école, Bournemouth... et maintenant ceci.

— Mais non, je vous l'ai dit, cela n'a sans doute rien à voir avec le brouillard !

— J'aimerais pouvoir le croire, Barrow, vraiment.

Malgré le beau soleil, un frisson le traversa.

La recherche médicale avait ses locaux dans le vaste sous-sol de l'immeuble Alexander Flemming. Même en tant que fonctionnaire, il ne connaissait pas son existence. Ils furent reçus par le médecin-chef, un personnage corpulent et jovial qui leur expliqua :

— Je vais descendre avec vous et vous confier au docteur Janet

Halstead, directrice de la Recherche. Son service n'a rien à voir avec nous, mais il occupe cette partie de l'immeuble pour de bonnes raisons. Les différentes sections de la recherche sont disséminées un peu partout, à Londres principalement, mais aussi jusqu'en Ecosse. Quand une réunion générale est nécessaire à leurs travaux – ce qui s'est présenté maintes fois par le passé, je peux vous l'assurer –, elle se tient ici. Inutile de vous dire, n'est-ce pas, que vous êtes tenus par le secret professionnel de garder ceci pour vous.

Il rit à la gravité de leur expression.

— Comprenez-moi bien, ce n'est pas un secret d'Etat, mais nous préférons que cela ne devienne pas de notoriété publique.

Ils prirent l'ascenseur. Casey avait été introduite par une entrée plus discrète sur l'arrière du bâtiment.

Une dame d'âge mûr vêtue de blanc, plutôt replète, les accueillit à la sortie de l'ascenseur. Elle s'avança pour serrer la main de Holman sans attendre la formalité des présentations.

— Vous devez être monsieur Holman, sourit-elle. Je vous connais par le dossier que m'a fait parvenir votre service. Votre photo ne vous rend pas justice.

Complètement désarmé, Holman ne sut qu'esquisser un faible sourire.

— Je vous présente madame Janet Halstead, dit le médecin-chef. Puis-je vous laisser à présent, Jan ?

Elle acquiesça et pria Holman et Barrow de la suivre. Ainsi, cette personne était la directrice de la recherche au ministère de la Santé ? Holman ne put réprimer un sourire. Elle était charmante, certes, mais en quoi se distinguait-elle de la ménagère moyenne ? La journée allait se charger de le détromper.

— Je pense que sir Geoffrey vous a expliqué pourquoi nous vous avons amené ici. Nous désirons vous faire examiner par nombre de personnes, et il est plus commode de les convoquer ici plutôt que de vous promener dans tout le pays. Je ne sais pas si vous l'avez entendu, l'état d'urgence a été proclamé. Nous devons trouver des réponses vite, très vite.

Elle les emmena dans un bureau où elle les fit asseoir.

— Première chose, avez-vous mangé quelque chose ce matin ?

Elle sourit de les voir secouer la tête avec ensemble.

— Bon, nous allons arranger cela. A moitié seulement pour vous monsieur Holman, je le crains. Certains examens n'autorisent pas de vrais repas. Tout de même, vous allez avoir de quoi vous soutenir. Nous ne tenons pas à ce que vous trépassiez entre nos mains, vous l'imaginez !

Holman commença enfin à se détendre. La fatigue et le confort de son fauteuil, auxquels s'ajoutait la cordialité de la dame, agissaient

sur lui comme un tranquillisant.

— Pendant que vous vous restaurerez, vous me raconterez tout ce qui vous est arrivé – en essayant s'il vous plaît de ne rien omettre. Le plus petit détail peut se révéler d'une importance extrême.

Décrochant un téléphone, elle donna ses instructions pour les deux petits déjeuners. Holman lança un coup d'œil à Barrow qui paraissait mal à l'aise dans son rôle passif.

— Au fait, appelez-moi Jan, pria-t-elle en raccrochant. Comme je vous le disais, la journée sera extrêmement chargée. Nous avons toutes facilités ici et disposons des meilleurs cerveaux en matière médicale. Certains sont sur place, d'autres nous rejoignent. Je vous l'affirme, nous n'avons pas perdu de temps depuis deux heures.

Laissez-moi vous dire rapidement qui vous examinera. Je ne vous donnerai pas la liste exhaustive des noms parce que j'en ai oublié la moitié, mais ils appartiennent pour la plupart aux unités de recherche suivantes : troubles cellulaires, maladies infectieuses et immunitaires, psychiatrie et troubles nerveux, parasitologie biochimique, études neurobiologiques, métabolisme du cerveau, mutation cellulaire, génétique moléculaire, immunochimie et immunologie cellulaire, pharmacologie moléculaire, prothèses neurologiques et neuropsychie. — Elle sourit à Holman. — J'en oublie deux : radiations environnementales ainsi que Protection chimique et recherche microbiologique, dont le ministre de la Défense nous envoie quelques chercheurs, je crois.

Comme Holman, abasourdi, restait coi, elle s'empressa de le rassurer :

— Parmi toutes ces catégories, un certain nombre n'aura pas à intervenir, vous pensez bien. Simplement, nous les gardons sous la main en cas de nécessité, précisa-t-elle avec son sourire désarmant.

Holman resta silencieux un instant, la mine préoccupée.

— Deux noms me restent présents à l'esprit, dit-il finalement. Je pense que vous avez cherché à les dissimuler parmi les autres.

Son interlocutrice sourit de nouveau.

— Lesquels ? demanda-t-elle.

— Radiations environnementales bien évidemment, et aussi Mutation cellulaire.

Elle l'enveloppa d'un regard pénétrant et avoua sans aucune condescendance :

— Vous êtes vraiment très perspicace, monsieur Holman – puis-je vous appeler John ?

Il fit signe que oui.

— En effet, j'ai évité de mettre ces noms en avant, je ne voulais pas vous alarmer. En plusieurs secteurs, je vous le disais, notre investigation représentera une perte de temps – par exemple en

mutation cellulaire, à mon sens. Mais nous cherchons une certitude, comprenez-vous ; nous ne pouvons rien laisser au hasard. Quant aux radiations, c'est assez évident à notre époque, vous ne croyez pas ?

— Mais que vous apprendront ces examens, au juste ? Parce qu'enfin... je suis guéri, non ?

— Avant tout, nous cherchons à nous informer, John. Je me suis entretenue au téléphone avec les médecins qui vous ont traité à Salisbury. Ils m'ont fort obligeamment décrit vos symptômes, mais de manière nettement insuffisante, j'en ai peur. Par ces examens, nous déterminerons jusqu'à quel point votre cerveau a été lésé – s'il s'agit de votre cerveau. Je pense que vous êtes guéri, sans aucun doute, mais nous pourrions encore trouver des signes atténués de ce qui a causé votre maladie. Selon le principe qu'un coup laisse un bleu, qu'une coupure laisse une cicatrice.

— Mais cela ne nécessitera pas d'acte chirurgical ?

— Oh ! non, pas dans votre cas, rit-elle, puis, reprenant son sérieux : Nous avons beaucoup de corps à examiner de cette façon, mais ceux-là sont morts.

— Et que va-t-il se passer pour Casey ?

— Miss Simmons ? Nous allons essayer de la guérir.

La porte s'ouvrit sur le chariot du petit déjeuner. Janet Halstead mit en marche un magnétophone.

— Maintenant, John, prenez le temps de nous raconter tout ce que vous savez de ce mystérieux brouillard. Commencez par le commencement et tâchez de ne rien oublier.

Pour Holman, la journée passa comme un éclair. Il fut sondé, analysé, examiné, interrogé. Il subit un électrocardiogramme, passa entièrement aux rayons X ; on injecta dans son système artériocérébral une substance radio-opaque qui mette en évidence toute déformation afin de dépister une lésion préalable ; les régions frontales et occipitales de son crâne furent hérissées d'électrodes pour rechercher une tumeur ; une petite quantité de liquide cérébro-spinal fut prélevée par introduction d'une aiguille dans l'espace subarachnoïdal situé à l'extrémité de la moelle épinière, et analysée. Tous ces examens et bien d'autres, qui furent également pratiqués sur Casey, le menèrent en fin d'après-midi ; alors, on lui permit enfin de s'abandonner à un sommeil bien mérité.

Lorsqu'il s'éveilla, plusieurs heures avaient passé. Il trouva Barrow effondré sur une chaise à son chevet, et émettant de légers ronflements. Comme il s'asseyait, le policier s'étira, et coula aussitôt un regard anxieux vers le lit. Il sourit, se frotta les yeux.

— Vous aviez votre compte, Holman.

— Vous n'étiez pas mal non plus.

— Non, mais j'ai le sommeil léger.

Il considéra Holman d'un air piteux.

— Ecoutez, que diriez-vous d'une trêve ? Je sais que j'ai été assez désagréable avec vous, mais toute cette histoire était invraisemblable, non ?

— Si.

— Eh bien je m'excuse.

— D'accord, n'en parlons plus. A vrai dire, je suis surpris que vous soyez encore dans les parages.

— Service spécial, mon vieux. Je suis votre garde du corps. Vous êtes une personne importante, vous savez ? Il y en a un autre dehors.

Holman se redressa, la mine incrédule.

— Craindrait-on qu'on m'assassine – ou que je m'enfuie ?

Barrow se troubla légèrement.

— Pour être franc, soupira-t-il, ils jouent la sécurité. Vous savez l'effet qu'a le gaz sur les autres ; nous n'avons pas la certitude formelle que vous êtes guéri, vous comprenez ?

— C'est bon, j'ai saisi, se résigna Holman. Racontez-moi ce qui s'est passé pendant que je dormais.

— Pas mal de choses. Il y a deux heures, un conflit a opposé médecins et chercheurs. Je n'en connais pas le motif, je sais seulement qu'il s'agissait de ces gens de Porton Down, les scientifiques de la recherche microbiologique. Après s'être montrés évasifs, ils ont carrément refusé de répondre aux questions qu'on leur posait avant d'avoir vu leur ministre.

— Tout semble indiquer la même direction, non ?

— En effet. Ils sont partis il y a environ une heure pour le ministère de la Défense, en laissant les autres furieux. La séance de travail a continué. Personne ne semblait très content.

— Comment va Casey ?

— Je ne sais pas ; il faut voir la responsable. Elle désirait être informée de votre réveil.

Il alla jusqu'à la porte et demanda au policier de faction de trouver Janet Halstead.

— Que s'est-il passé avec le brouillard ? questionna ensuite Holman.

— Ils l'ont trouvé, vous le savez. Par bonheur, le vent s'est calmé, et il dérive très lentement. C'est un spectacle incroyable, paraît-il, que cette masse large d'un mile et haute d'autant.

— Il a augmenté de volume, observa Holman contrarié. La dernière fois que je l'ai vu, il en faisait la moitié.

— Oui, ils savent qu'il a augmenté de volume. Et il devient plus dense aussi, d'une vilaine couleur jaune. Ils l'ont aspergé toute la journée pour tenter de le disperser, je ne sais pas s'ils y sont parvenus.

Winchester a été évacuée par mesure de sécurité, et la météo nationale surveille de très près les changements de direction du vent.

— Comment le public a-t-il réagi ?

— Comme on pouvait s'y attendre. Panique, terreur, accusations. La presse s'en est donné à cœur joie.

— Quelles raisons a-t-on invoquée ?

— Aucune raison officielle pour l'instant. On parle d'une enquête à grande échelle, c'est tout. Le premier ministre fera une déclaration tard dans la soirée. On a laissé entendre qu'un gaz empoisonné a dérivé de la mer et causé la catastrophe de Bournemouth.

— Et les gens s'y laisseraient prendre ? Et le tremblement de terre ?

— Aucun rapport. C'est la réponse officielle.

— Et l'école ? Que dit-on de l'école ?

— La nouvelle n'a pas transpiré.

— Mais enfin, on ne peut pas escamoter un fait de cette importance ! Qu'en pensent les parents ?

— Tout ce qu'ils savent, c'est que leurs enfants ont trouvé la mort dans un incendie accidentel. Au regard des trois catastrophes majeures où s'est jouée la vie de milliers de gens, l'incident de l'école est passé facilement inaperçu.

— Trois catastrophes, dites-vous ?

— Le séisme, Bournemouth et ce matin, ce 747 qui a percuté la tour des Télécom.

— Combien de tués ?

— On ne sait pas exactement. Au moins un millier, estime-t-on. Le Jumbo jet contenait deux cent quatre-vingt-six passagers ; et Dieu sait combien de personnes se trouvaient dans la tour et les bureaux environnants.

Un silence accablant emplit la petite chambre semblable à celle d'un hôpital. Les deux hommes tentaient d'appréhender l'ampleur de ces tragiques événements. Cela dépassait l'entendement, atteignait presque à l'irréel. Et c'était l'irréalité de la situation qui leur permettait de l'assumer.

Ce fut Holman qui rompit le silence.

— Est-ce que le public sait, pour le brouillard ?

— Oui. Difficile de garder le secret, vu la dimension de la chose – un mile de côté sur un mile de haut. Il fallait informer les gens de toute façon, si on voulait évacuer le secteur.

— Et comment ont-ils réagi ?

— Par l'hystérie collec...

La porte s'ouvrit sur Janet Halstead, dont le sourire accusait la fatigue après cette journée.

— Alors, John, comment vous sentez-vous ? s'écria-t-elle.

— Très bien. Donnez-moi des nouvelles de Casey.

— Son état se détériore, John, je ne veux pas vous le cacher. Nous avons eu assez de faux-fuyants pour aujourd'hui. — Elle s'assit sur le bord du lit. — Mais il reste une chance.

Il leva sur elle un regard plein d'espoir.

— Nous sommes pratiquement certains d'avoir compris ce qui se passe. Les meilleurs esprits du pays se penchent sur le problème ; les autopsies ont répondu aux questions que nous nous posions. Mais il nous faut connaître la cause, John. Impossible d'avoir une certitude sans connaître la cause. J'y faisais allusion à l'instant en parlant de faux-fuyants.

— Pouvez-vous vous expliquer ?

— Voici. Les membres de notre Conseil ont tous le sentiment que les chercheurs en chimie et microbiologie du ministère de la Défense nous dissimulent une information. Dans les tests qu'ils pratiquent, comprenez-vous, tout se passe comme s'ils savaient exactement ce qu'ils recherchent ; comme s'ils ne cherchaient pas une réponse, mais la confirmation à une réponse qu'ils possèdent déjà. C'est devenu évident à mesure que leur travail progressait, sans hésitation ni erreurs : ils savent exactement ce qu'ils font. Nous les avons laissés terminer avant de réclamer une explication. Ils sont restés muets et ont exigé de voir leur ministre, lui seul ayant pouvoir de les autoriser à révéler leur découverte.

— Les salauds, ils se couvrent ! fulmina Holman qui sauta du lit. Barrow, obtenez-moi sir Trevor Chambers. Il aura quelques renseignements à nous donner. S'il n'en a pas, je fais un scandale !

— Je vais le joindre, Holman, mais vous ne pouvez rien fer à titre personnel. Ils vous boucleraient.

— Appelez-le toujours, nous verrons !

— D'accord, d'accord, mais on reste calme, hein ?

— C'est vrai, John, renchérit Janet Halstead, on ne gagne rien à s'énerver, cela n'aidera personne. Premièrement, il faut que vous vous sustentiez. Je pense que nous possédons sur votre personne toutes les données qui nous manquaient ; nous attendons encore certains résultats, mais ils ne feront très probablement que confirmer ce que nous subodorons. Laissez-moi donc vous commander un repas pendant que l'inspecteur Barrow se met en rapport avec sir Trevor. Ensuite, je vous mettrai au courant de nos découvertes de la journée.

CHAPITRE XIV

Deux heures plus tard, Holman était assis entre Janet Halstead et sir Trevor Chambers dans l'une des vastes salles de conférence du ministère de la Défense. Son coup de téléphone du Centre de la Recherche avait porté : à grand renfort de cris, sir Trevor avait alerté qui de droit. On n'allait d'ailleurs pas tarder à apprendre que ce tapage n'était pas nécessaire : le ministère venait d'adopter une politique de transparence – limitée toutefois à l'usage de quelques-uns. Il ne s'y était pas décidé de gaieté de cœur, mais l'ordre émanait d'une autorité supérieure.

En attendant que les débats commencent, Holman observa les personnes présentes autour de la longue table de chêne parlant à voix basse avec leurs voisins immédiats. Il en reconnaissait certaines, d'autres lui avaient été présentées à son arrivée. Il essaya de se rappeler les noms et les titres : le ministre de l'Intérieur, Charles Lyall-Smith, imperturbable comme à l'ordinaire ; lord Gibbon, le ministre de la Défense, et son Premier secrétaire, en grande conversation avec le sous-secrétaire d'Etat aux Armées, William Douglas-Glyne, et son Premier secrétaire ; le secrétaire général de la Défense, sir Hugh Dowling, personnage massif et truculent, qui hurlait de bonnes blagues à l'adresse du général Michael Reedman, chef d'état-major, et de son assistant, le lieutenant-général Keith Macklen ; le premier conseiller à la Recherche scientifique, le professeur Hermann Ryker, plongé dans l'étude d'un document dont il soulignait certains passages. Et d'autres encore, dont la fonction échappait à Holman ; parmi ceux-ci, trois militaires en uniforme.

Le ministre de l'Intérieur tapota la table de son stylo pour rappeler l'assistance à l'ordre.

— Messieurs, commença-t-il, madame (il salua Janet Halstead d'un bref sourire), vous connaissez les faits. La réunion de ce soir a pour but de vous informer de leurs causes et d'élaborer un plan d'action. Je suis en contact permanent avec le Premier ministre, qui revient en ce moment même d'Union Soviétique. Il regrette de ne pas être des nôtres dans cette crise, mais ne souhaite pas que les mesures à prendre soient retardées par son absence. Il est dommage que sa visite

en Union Soviétique ait dû être écourtée si précipitamment, vu la très grande importance diplomatique de l'enjeu, mais la sauvegarde du pays prend évidemment le pas sur toute autre affaire. Il m'a prié de vous informer qu'il souscrira dès son arrivée à toute action décidée ce soir, de façon à ce que son application ne souffre aucun délai.

Sa première directive est la suivante : que personne ne fasse, au nom de vos ministères respectifs, de la rétention d'informations ! J'ai eu avec messieurs Gibbon et Douglas-Glyne quelques entretiens privés dont j'ai exposé la teneur au Premier ministre. Il est formel : il ne doit pas y avoir de dissimulation entre nous. La réunion de ce soir ne donnera pas non plus lieu aux accusations et aux reproches ; nous sommes ici pour trouver des solutions ! Car la sauvegarde de millions de personnes est en jeu – soyons tout à fait clairs sur ce point. Les catastrophes que vous avez observées ne sont pas des faits isolés. Vous avez eu connaissance des désastres majeurs, mais je peux vous assurer qu'il y en a eu beaucoup d'autres, moins spectaculaires, mais avec les mêmes tragiques conséquences.

Quelques-uns parmi vous en connaissent à présent les causes ; mon intention est de vous les révéler à tous, afin que nous puissions unir nos talents pour combattre cette menace, cette menace grandissante, au sens propre du terme.

Il promena un regard circulaire sur l'assistance pour juger de l'effet de ses paroles. Puis, se tournant vers le ministre de la Défense assis à sa droite :

— Richard, voulez-vous répéter l'information que vous m'avez donnée hier ?

Lord Gibbon se pencha en avant en prenant appui sur ses coudes, les mains serrées l'une contre l'autre.

— Messieurs, je crains que le ministère de la Défense n'ait une large part de responsabilité dans...

— Nous ne sommes pas ici pour répartir les responsabilités, Richard. Exposez-nous simplement les faits, coupa sèchement le ministre de l'Intérieur.

— Très bien.

Abandonnant toute attitude de culpabilité, lord Gibbon se redressa, comme soulagé, pour exposer à la façon précise d'un homme d'affaires :

— Si nous voulons prendre les choses à leur début, il nous faut remonter quinze ans en arrière. Notre centre de recherche microbiologique de Porton Down comptait alors un brillant scientifique nommé Broadmeyer, spécialiste de la guerre bactériologique.

Holman sentit son cœur s'accélérer. Il avait raison ! Ces salauds et ces inconscients *étaient* responsables !

— Le professeur Broadmeyer était un sujet brillant à bien des égards, poursuivit lord Gibbon. Trop brillant peut-être. Il a découvert – ou créé – un organisme capable d'affecter le cerveau de l'homme ou de l'animal.

— Pouvons-nous être plus précis ? interrompit une voix au léger accent étranger.

Tous les regards se tournèrent vers le professeur Hermann Ryker, conseiller à la recherche scientifique.

— Oui, professeur Ryker ? fit le ministre de l'Intérieur.

— Il n'a pas plus créé cet organisme qu'il ne l'a découvert, expliqua gravement Ryker. Il l'a obtenu par mutation. Il a opéré cette mutation à partir d'un organisme connu, le mycoplasme.

Comme le savant ne poursuivait pas, le ministre de la Défense reprit :

— Peut-être désirez-vous continuer, Professeur ? Vous faites plus autorité que moi en la matière.

— C'est juste, reconnut le professeur qui jeta un regard circulaire sur l'assemblée. Broadmeyer était un esprit remarquable et j'ai étudié sous sa direction durant plusieurs années, mais il était aussi, dirons-nous, un peu irréfléchi. Il a modifié le mycoplasme de façon à ce que, s'il entre dans le sang, il attaque les cellules saines et voyage vers le cerveau, tel un parasite. Je suis sûr que le docteur Halstead connaît bien le facteur Rhésus – l'intéressée hocha la tête en signe d'acquiescement – à cause duquel se produit chez le fœtus une déficience mentale à la suite d'une incompatibilité antigénique avec sa mère. D'un point de vue théorique, un processus analogue intervient ici... Les micro-organismes provoquent une inflammation des tissus et de l'enveloppe du cerveau. De nouvelles cellules parasites se multiplient au détriment des cellules saines. Plus les premières se renforcent, plus les autres sont « dévorées ». D'où le complet effondrement mental de qui contracte la maladie. En fin de compte, la victime sera réduite à l'état végétatif, incapable de la moindre activité psychique.

— Dans ce cas, comment expliquez-vous que je ne sois pas devenu un légume ? s'exclama Holman qui se contenait difficilement.

Le professeur le regarda avec un vague sourire.

— Vous avez eu beaucoup de chance, monsieur. Je pense que madame Halstead aura maintenant une idée de ce qui vous a sauvé.

— Monsieur Holman a subi une transfusion sanguine à cause d'une blessure qu'il a reçue durant sa crise, expliqua cette dernière. J'imagine qu'elle a contribué à éliminer de son sang les cellules étrangères.

— Précisément, madame Halstead, approuva le professeur. La transfusion a aidé les cellules saines à détruire les intruses, à la façon

d'un régiment envoyé en renfort dans la bataille. Heureusement pour monsieur Holman, il l'a reçue avant que les cellules parasites ne puissent se multiplier. Mais il a eu de la chance pour une autre raison encore. Comme la plupart des organismes utilisés en vue de la guerre biologique, le mutant Broadmeyer, comme nous le nommions en secret, était autoreproducteur. Il ne lui fallait que du bioxyde de carbone, qui se trouve dans l'air même que nous respirons, pour croître et se développer, je dirais se multiplier. Monsieur Holman y a été exposé alors que le produit était au stade initial de son développement ; il venait d'être libéré dans son état premier, relativement peu virulent. La vapeur, ou le brouillard comme vous l'appeler, est une conséquence du processus par lequel cet organisme puise le bioxyde de carbone contenu dans l'air. Ceci est étrange en soi, car en temps normal un organisme qui se nourrit presque exclusivement de bioxyde de carbone doit être photosynthétique : il a besoin de la lumière du soleil pour vivre et se multiplier. D'autre part, le mycoplasme n'a pas de paroi cellulaire, rien que la fragile membrane du plasma – ce qui signifie qu'il ne peut vivre et se développer que dans un environnement osmotiquement protecteur, et explique qu'il vive en large groupe pour protéger le cœur même de sa substance des changements de pression osmotique. Vous voyez la contradiction : le mycoplasme a besoin de soleil pour exister, or il s'entoure de cette étrange brume. Seul Broadmeyer, qui a conçu cette mutation, connaissait la clef du mystère. Mais il est mort, tué par le virus qu'il a créé.

— Ainsi que je l'ai dit, il était assez irresponsable. D'abord pour avoir produit une telle mutation, mais aussi sur de nombreux petits points. Il a eu la négligence, par exemple, de s'exposer au mycoplasme, ce qui l'a conduit à la démence. Dans sa folie, il a détruit tous ses papiers, ses notes, le travail de plusieurs années, non seulement au sujet du mycoplasme, mais d'autres projets admirables – tout cela, perdu à jamais. Il est mort fou, victime de sa propre création, et il a emporté ses secrets avec lui. Comme beaucoup d'autres produits élaborés au nom de la guerre biologique, celui-là était trop dangereux pour être utilisé. Peut-être le lieutenant-général Macklen voudrait-il nous expliquer ce qu'il en est advenu ?

— Nous ne nous tenons plus d'impatience, lança sir Trevor Chambers, caustique.

— Sir Trevor, gronda le ministre de l'Intérieur sur le ton de l'avertissement.

— Auparavant, intervint Janet Halstead, puis-je poser au professeur Ryker une question concernant le traitement ? Il me semble que c'est le point le plus important en ce moment, ne croyez-vous pas ?

Le ministre de l'Intérieur donna son assentiment d'un geste.

— Vous confirmez qu'une transfusion sanguine est la solution, Professeur ? demanda Janet Halstead.

— Oui, pourvu qu'elle soit administrée à temps. Si les cellules parasites sont déjà bien implantées dans le cerveau, la transfusion ne sert à rien. Dans le cas de monsieur Holman, les cellules intruses n'avaient pas encore eu le temps de se développer ; les autres les ont donc dominées facilement. Mais dans le cas inverse...

Il eut une mimique exprimant la fatalité.

— Et si l'on utilise des rayons pour brûler les mauvaises cellules ?

— Heu... oui. Oui, c'est une possibilité. Mais c'est toujours dangereux, car les cellules saines peuvent être endommagées. Cette méthode requiert la plus extrême prudence. Rappelez-vous qu'on ne peut plus rien pour les cellules lésées par les parasites ou les rayons X. Elles ne repousseront plus jamais.

— Certes, mais c'est une chance à courir.

— Bien entendu, intervint lord Gibbon, vous ne pouvez espérer traiter de cette façon tous ceux qui contractent la maladie. Simplement parce que nous n'en avons pas les moyens.

— C'est évident. Mais... Janet Halstead jeta un coup d'œil circulaire aux personnes présentes) c'est à vous d'agir en sorte que nous n'ayons pas à le faire. Vous devez détruire le mycoplasme !

Sans laisser à quiconque le temps de commenter sa sortie, elle se tourna vers Holman.

— John, je retourne au Centre de Recherche. Je veux faire une transfusion à miss Simmons, et si c'est nécessaire une séance de rayons. Etant donné l'état de son père, je pense que c'est à vous qu'il faut en demander l'autorisation.

— Allez-y, répondit Holman, faites tout ce qui lui sera nécessaire.

Elle lui tapota l'épaule en se levant.

— Excusez-moi, messieurs, j'ai des vies à sauver. Et une foule de tâches à organiser. Puis-je compter que vous me tiendrez informée ?

Le professeur Ryker réprima un sourire d'admiration en la regardant s'éloigner. Le ministre de l'Intérieur s'éclaircit la gorge.

— Il y a une autre question que j'aimerais poser. Elle pourrait avoir un rapport avec certain point dont nous débattons ensuite. (Son regard se posa sur Ryker.) Lorsqu'une personne a surmonté la maladie, est-elle immunisée contre des agressions ultérieures ?

Le professeur médita la question avant de déclarer :

— Il semble que oui, encore que j'aimerais avoir l'opinion de madame Halstead sur ce point. Quand le corps humain a vaincu une maladie, il développe une résistance, parfois définitive, à celle-ci ;

dans le cas qui nous occupe, si le mycoplasme mutant a été quasiment éliminé de l'organisme et les cellules intruses tuées dans le cerveau avant qu'elles aient pu se former, comme chez monsieur Holman, alors oui, je pense que l'immunité est acquise. La théorie reste à confirmer, bien entendu, mais le corps édifie ses propres défenses.

— Et... hum ! Est-ce une maladie infectieuse ? s'enquit sir Trevor Chambers en évitant soigneusement le regard de Holman. Est-ce que monsieur Holman peut la passer à d'autres ?

— Cela ne semble pas s'être produit, que je sache ? répliqua Ryker avec un sourire contenu. Mon opinion est que l'ADN – le matériel génétique – du produit se combine immédiatement à l'ADN des cellules cérébrales, d'une manière analogue à celle dont, croit-on, les virus porteurs de cancer investissent le matériel cellulaire. Dans le cas de ces virus, naturellement, le matériel extra-génétique peut rester assoupi pendant des années avant qu'un facteur déclenchant ne se manifeste. Dans le cas du mutant de Broadmeyer, à mon sens son ADN engendre presque aussitôt des cellules extrêmement malignes, mais dont les effets fâcheux ont néanmoins l'avantage de rendre l'organisme non contagieux.

Notre problème est le suivant : ne connaissant qu'imparfaitement le mycoplasme dans son état normal, nous en savons moins encore sur ce même produit une fois modifié. Très brièvement, voici ce que je peux vous dire du mycoplasme : appelé aussi OPP – organisme pleuro-pneumonique –, il se compose des plus petites cellules connues qui soient capables de se multiplier indépendamment d'autres cellules vivantes ; certaines, presque sphériques, n'ont qu'un millième de millimètre de diamètre.

Leurs chromosomes pour la plupart ne contiennent que six cent cinquante gènes – environ le cinquième de ce qu'on trouve chez une bactérie commune. D'un point de vue physiologique et biochimique, les cellules microplasmiques ressemblent à des bactéries, avec l'importante réserve que j'ai déjà mentionnée : elles sont dépourvues d'enveloppe cellulaire.

Ryker observa une pause, le temps de promener son regard sur les visages déconcertés qui l'entouraient.

— Vous allez comprendre. Comme ces cellules ne sont pas limitées par une enveloppe rigide, elles peuvent se déformer pour se glisser dans des orifices plus étroits que leur propre diamètre. Cela implique également qu'elles sont totalement résistantes à la pénicilline et aux autres substances qui agissent sur les bactéries par rupture de l'enveloppe cellulaire !

Un silence troublé s'ensuivit, que rompit sir Trevor.

— Voulez-vous dire que... hum ! il n'existe pas de traitement ?

— Non, non, nous en trouverons un, assura Ryker, mais pour

produire un sérum, il nous faut connaître dans le détail le processus de la mutation.

— Mais vous devez certainement avoir une idée ? questionna le ministre de la Défense.

— Oh ! oui, j'ai une idée. Mais il faudrait la développer, faire des expériences. En avons-nous le temps, selon vous ? demanda-t-il sur le ton patient dont on use avec les enfants qui ont posé une sottise question. Non, nous ne l'avons pas. En revanche, nous pouvons opérer des prélèvements sur les victimes encore en vie ; puis, après avoir analysé le produit et déterminé ses composants, élaborer un sérum. Naturellement, le fabriquer en grande quantité prendra du temps. Et nous disposons de peu de temps, n'est-ce pas ?

Il balaya du regard l'assistance, et ajouta :

— Evidemment, si nous possédions un échantillon du mycoplasme modifié dans son état premier, ce serait un avantage énorme.

— Eh bien qui nous empêche de nous procurer un peu de ce brouillard ? interrogea Douglas-Glyne, sous-secrétaire à la Défense, avec quelque impatience.

— J'ai précisé dans son état premier. Le brouillard contient à présent du bioxyde de carbone et maintes autres impuretés. Je soupçonne que sa teinte jaunâtre est due à la pollution de l'air – pollution provoquée par nous-mêmes. Eliminer ces éléments pour obtenir un produit chimiquement pur prendrait du temps.

— Ceci nous amène au point suivant, messieurs, dit le ministre de l'Intérieur. J'aimerais rendre la parole au lieutenant-général Macklen. Sir Keith, voulez-vous nous expliquer de quelle façon le virus a été stocké ?

— Et comment il s'est échappé ! ronchonna sir Trevor Chambers.

Sir Keith Macklen se leva comme pour s'adresser aux officiers de son état-major.

— Le mycoplasme de Broadmeyer était stocké dans de petites fioles de verre blindé conservées dans une pièce hermétiquement close. Pour les besoins d'une expérience sur un animal – un lapin je crois –, Broadmeyer avait déplacé l'une des fioles et l'avait mal rebouchée. Il s'en aperçut et réajusta le bouchon avant de quitter la pièce. La folie mit un certain temps à se manifester chez lui. Comme l'a expliqué le professeur Ryker, le produit auquel il s'était exposé quelques secondes était dans son état chimiquement pur ; sans l'apport de l'air extérieur, il manquait de virulence. Mais quand le processus s'est enclenché, tout a été très vite. Le professeur a détruit son travail et tué l'un de ses collègues chercheurs. Ensuite son cerveau est tombé en complète dégénérescence : il ne voyait ni n'entendait plus, et s'est donné la mort peu après.

Nous avons décidé que ce produit était d'un maniement trop dangereux et qu'il fallait nous en débarrasser. Trois solutions s'offraient à nous : le détruire, le déverser dans la mer, ou l'enfouir sous terre.

— Et vous avez choisi de l'enfouir sous terre ! s'écria sir Trevor après un long soupir.

— C'est-à-dire... Pas moi, sir Trevor, mais mes supérieurs de l'époque. Rappelez-vous que cela se passait voici quinze ans.

— Poursuivez, sir Keith, dit le ministre de l'Intérieur.

— Nous ne pouvions pas détruire un produit dont nous ignorions à peu près tout. Quant à le déverser dans la mer, nous avons considéré que c'était trop risqué. Alors nous l'avons enterré. Très, très profond, les ampoules de verre blindé étant enfermées dans un épais container de plomb.

— Sous le village, compléta Holman sur le ton de la constatation.

— Certainement pas ! s'émut le militaire vivement contrarié. L'emplacement exact était à plus de quatre cents mètres du village.

— Continuez, sir Keith, répéta le ministre de l'intérieur qui ne tenait pas à ce que la réunion tourne à l'empoignade.

— Des rapports ont été établis concernant le potentiel du mycoplasme et son emplacement sous terre. Les dossiers ont été classés. Or, il se trouve que quinze années après...

Il observa les faces impassibles de ses interlocuteurs, hésita.

— Enfin, depuis quelques semaines, l'armée a procédé à des essais d'explosions souterraines...

— Je le savais ! tonna sir Trevor qui bondit sur ses pieds. Faites confiance à cette maudite armée ! Vous aviez toute la plaine de Salisbury et il a fallu que vous choisissiez l'endroit précis où vous aviez enterré un virus mortel quinze ans auparavant !

— Mais pas du tout ! L'expérience a eu lieu à trois kilomètres au moins !

— Alors comment justifiez-vous le séisme qui a ébranlé le village ?

— Sir Trevor, je vous prie de vous rasseoir ! ordonna le ministre de l'Intérieur d'une voix tranchante. Je vous en ai déjà averti, cette réunion ne donnera pas lieu à la polémique. Nous sommes ici pour trouver une solution ! Veuillez poursuivre, sir Keith.

— Il s'agissait d'essayer un nouvel explosif, très puissant. Les expériences souterraines sont fréquemment utilisées depuis une vingtaine d'années. De nombreux pays y ont recours pour tester la puissance de leurs bombes. Préférez-vous que nous fassions sauter toute la campagne environnante ?

— Je préférerais que vous ne testiez pas de bombes du tout,

rétorqua sir Trevor.

— Apparemment, la bombe, et je crains de ne pouvoir vous révéler la nature de l'explosif... a provoqué une fissure qui s'est propagée sous terre. D'où un glissement de terrain qui a libéré le mycoplasme.

— Dois-je comprendre que vous possédez une bombe capable d'occasionner de tels dégâts à trois kilomètres à la ronde ? s'étonna sir Trevor.

— Oui, encore que nous n'en sachions rien à ce moment-là, répondit le militaire en s'efforçant de ne manifester aucune fierté. L'explosion a été sévère, et la fissure s'est propagée sur plusieurs kilomètres. Elle a dû atteindre le point où était enfoui le mycoplasme dans sa boîte de plomb avant de progresser vers le village. La pression de la terre a fait éclater le coffret de plomb dont le contenu s'est répandu le long de la crevasse. Nous supposons que c'est ce produit, déjà pollué et développant son propre gaz, qu'on a vu émerger du sol ouvert.

— Qu'est-ce qui vous le fait supposer ? questionna Holman.

— Dès qu'on nous a signalé la présence d'un gaz empoisonné, nous avons fouillé nos archives et découvert que ce dépôt particulier se trouvait exactement sur le trajet de la fissure.

— Et vous saviez depuis tout ce temps que c'était votre explosion qui avait causé le tremblement de terre ? s'enquit sir Trevor d'un ton accusateur.

Le militaire acquiesça d'un hochement de tête, en évitant de croiser les regards fixés sur lui, comme s'il était le seul coupable.

Le ministre de l'Intérieur prit tout le monde de vitesse.

— *Nous* savions, précisa-t-il, et *nous* avons décidé qu'une révélation de cet ordre n'apporterait rien de bon. Jusqu'à présent, s'entend. Je vous remercie, sir Keith.

Le chef d'état-major se rassit, soulagé que sa prestation soit achevée, et le ministre poursuivit :

— Messieurs, nous connaissons maintenant la majeure partie des faits. Ce n'est pas le temps des repréailles, mais je tiens à affirmer avec force qu'une *erreur humaine* aussi considérable ne sera pas tolérée. Je n'en dirai pas plus pour le moment sur ce sujet particulier, mais je peux vous assurer (il se tourna vers sir Trevor) qu'il sera scrupuleusement examiné *après* que nous aurons fait reculer cette menace. Cela dit, reprenons.

— Nous avons échoué à détourner le brouillard de Winchester ; par bonheur, tous les habitants ont été évacués à temps.

— De quelle façon avez-vous essayé de l'arrêter ? demanda Holman.

Le ministre de l'Intérieur se tourna vers William Douglas-Glyne,

sous-secrétaire d'Etat à la Défense et à l'Armée.

— Voulez-vous nous exposer cela, William ?

— Volontiers. Il existe essentiellement quatre méthodes quant au brouillard. La méthode que nous avons utilisée aujourd'hui consiste à saupoudrer du chlorure de calcium depuis un avion volant à basse altitude, une technique régulièrement mise en œuvre à San Francisco pour dissiper ses brouillards. Elle agit par réaction chimique en asséchant l'air, mais malgré les tonnes déversées, cela n'a pas eu grand effet. Méthode inefficace donc dans notre cas, et très onéreuse. Une certaine quantité de vapeur a été dissoute ; néanmoins, comme nous savons à présent que le gaz est autoreproducteur, il va se reconstituer.

— Avez-vous essayé les autres méthodes ? questionna sir Trevor.

— Nous n'en avons pas encore eu le temps. Le chlorure de calcium était d'ailleurs la plus appréciée. Vous comprendrez pourquoi lorsque je vous aurai présenté les autres. Pendant la guerre, nos terrains d'aviation utilisaient ce qu'on appelait le système F100, assez onéreux lui aussi et peu usité depuis. Avec le radar, le brouillard n'est plus vraiment un problème de nos jours, mais voici comment on procédait alors : on chauffait l'air autour du terrain d'aviation à l'aide d'appareils fonctionnant au pétrole ; à mesure que l'air se réchauffait, il absorbait davantage d'humidité et les gouttelettes en suspension se changeaient en vapeur d'eau invisible ; le brouillard se dissipait, une éclaircie se formait au-dessus du terrain et les avions pouvaient atterrir.

Pour ce qui nous concerne, outre le fait que la mise en place autour de la ville d'un système aussi élaboré demanderait trop de temps, le seul résultat serait de différer le brouillard, non de l'éliminer.

La troisième méthode consiste à utiliser des ultrasons. Leurs vibrations rapides ont pour effet d'agglomérer les gouttelettes en suspension qui forment des gouttes assez grosses pour tomber en pluie. L'inconvénient de cette méthode réside dans la force des ondes qu'il faudrait employer : elle pourrait être préjudiciable à tout ce qui vit alentour. Et encore une fois, la capacité d'autoreproduction du produit la rendrait inefficace.

Il marqua une pause pour consulter ses notes, évitant de croiser les regards inquiets fixés sur lui.

— Et la dernière méthode ? pointa le ministre de l'Intérieur.

— La dernière méthode est à déconseiller, car elle nécessite l'emploi de bioxyde de carbone qui profite si bien au mycoplasme. Projeté sur le brouillard, il en cristallise les particules ; en s'agglutinant, elles acquièrent un poids suffisant pour tomber sur le sol. Mais une telle manœuvre ne servirait qu'à « nourrir » le mycoplasme.

— Cela signifie-t-il qu'il n'y a rien à tenter ? s'effraya sir Trevor.

— D'autres méthodes sont à l'étude.

— Piètre réponse, vous en conviendrez !

— Je suis sûr que le pays compte assez de cerveaux d'élite pour trouver une solution, intervint le ministre de l'Intérieur. Outre les nôtres, des instituts scientifiques américains, russes et français sont en pleine recherche. Les principales puissances mondiales travaillent pour nous. Même la Chine nous a offert son assistance. N'oublions pas que rien ne peut empêcher le brouillard de traverser la mer pour atteindre d'autres pays ; la menace ne concerne pas que nous, bien que nous soyons en danger immédiat. Le fait qu'elle puisse vider de sa population une ville de l'importance de Bournemouth a fait prendre conscience du péril au monde entier. En cela réside peut-être le seul aspect positif de cette histoire : c'est que tous les pays ont désormais un ennemi commun. Si nous ne pouvons pas disperser le brouillard, notre seul espoir est de trouver rapidement l'antidote à la maladie. Pour réaliser un sérum, nous avons besoin d'une certaine quantité – petite il est vrai – du mycoplasme modifié, dans son « état chimiquement pur », comme l'a expliqué le professeur Ryker.

— Vous savez bien ce que c'est impossible, objecta le professeur, l'expression de plus en plus tourmentée.

— Pourquoi impossible ? demanda sir Trevor. Avec une combinaison de haute protection et un masque à oxygène, on doit pouvoir s'approcher suffisamment du brouillard pour en prélever un échantillon ?

— Il ne s'agit pas de s'en approcher, dit Ryker, il s'agit de parvenir au centre même du brouillard.

— Comment cela, le centre ?

— Nos détecteurs aériens ont signalé un champ de force au centre du brouillard. De toute évidence, c'est là le noyau même du mycoplasme.

— La lueur ! s'écria Holman, moins pour l'assistance que pour lui-même. Quand nous traversons le brouillard, Casey a vu une lueur !

— En effet, monsieur Holman, approuva le professeur. Il est possible que le mutant émette une sorte d'incandescence due à des réactions chimiques.

Sir Trevor Chambers reprit avec irritation :

— Le truc est au centre, d'accord. Cela n'empêche personne d'y aller avec une protection convenable !

Ryker lança un regard oblique au ministre de l'intérieur. Il en reçut un signe d'acquiescement des plus énergiques.

— Sir Trevor, répondit-il, nous avons parlé tout à l'heure de l'imprudence de Broadmeyer. Tout de même, cette imprudence avait

ses limites. Aucun scientifique n'est assez négligent pour manipuler des produits chimiques dangereux sans protection convenable. Il était revêtu d'une combinaison spéciale.

— Grands dieux ! Vous voulez dire qu'il n'existe pas de protection contre ce brouillard ?

— Pas celle qui permettrait à un homme de se déplacer librement. Le produit transperce le tissu spécial de nos combinaisons, c'est aussi ce qui le rend si dangereux.

— Même des combinaisons plombées ? questionna Holman.

— Trop lourdes et encombrantes pour une opération de cette nature. Celui qui porterait une telle combinaison aurait à parcourir presque un kilomètre dans une quasi-obscurité pour atteindre le centre du brouillard, sans avoir aucune garantie qu'elle le protégerait du mycoplasme là où il est le plus concentré.

Un soupçon se glissa dans l'esprit de Holman. Il plongea son regard droit dans celui du ministre de l'Intérieur.

— Ceci nous ramène à notre discussion quant à l'immunité, n'est-ce pas, monsieur le ministre ?

Très embarrassé, le ministre acquiesça.

— Il nous faut une personne immunisée pour nous rapporter un échantillon du produit. Il semblerait que vous soyez cette personne, monsieur Holman.

CHAPITRE XV

Quatre silhouettes fantomatiques avançaient dans l'épais brouillard jaune ; trois semblaient des versions grossières et contrefaites de la forme humaine et marchaient lourdement, lentement, à pas inégaux, l'une d'elles tirant un petit chariot contenant une boîte noire oblongue munie de fixations assez curieuses. La quatrième silhouette était plus représentative de son espèce, même si elle portait dans le dos une bosse d'un genre particulier et si son visage semblait ne comporter qu'une paire d'yeux.

Celle qui dirigeait le chariot tapa sur l'épaule de Holman. Ils étaient allés aussi loin qu'ils l'avaient osé. A présent, c'était à lui de jouer. Holman répondit d'un geste qui signifiait son accord, car les trois scientifiques ne pouvaient l'entendre à travers leurs casques à visière. Visière si réduite qu'ils devaient pivoter la tête pour s'apercevoir ; même alors, le brouillard était si dense qu'ils n'y voyaient pas à deux mètres.

Pour Holman qui n'arborait pas de combinaison mais seulement un masque, la vision portait un peu plus loin, quatre ou cinq mètres au maximum. Son compagnon lui tendit la poignée du chariot ; elle comportait un bouton qu'il suffisait de presser pour propulser l'engin, très lourd malgré sa petite taille. Holman scruta le masque du savant, cherchant ses yeux au moins, mais dut renoncer à pénétrer l'obscurité de la visière de verre renforcé, et se contenta d'adresser à l'homme un signe de remerciement.

Il regarda les silhouettes grotesques disparaître dans la brume jaunâtre, avec un sentiment de solitude si aigu qu'il dut résister à l'envie de les rattraper. Mais ces hommes avaient pris un risque en l'accompagnant jusque-là ; ils savaient la lisière du brouillard moins virulente, mais jusqu'à quel point ?

Ils avaient disparu. Il fallait se mettre en route. Holman avait étudié le plan des rues la nuit précédente ; il pensait pouvoir s'y diriger les yeux fermés.

La bouteille d'oxygène qui pesait sur son dos était assez gênante mais on l'avait estimée nécessaire, pour le cas où la brume se révélerait suffocante. Il pressa le bouton actionnant le chariot et se

remit en marche. Mal à l'aise, il souffrait de claustrophobie.

Le test qu'il avait subi étant positif, il était presque certain qu'il était immunisé ; suffisamment en tout cas pour considérer que le risque valait la peine. On lui avait pourtant laissé le choix ; personne ne pouvait l'obliger à s'enfoncer de nouveau dans le brouillard. En fait, bien sûr, il n'avait pas réellement le choix : car comment agir autrement ? Si le brouillard n'était pas détruit, des millions de gens en mourraient. La seule solution était le sérum. Et il était le seul à pouvoir quelque chose. A quoi servait de maudire l'armée pour sa stupidité, pour cette bêtise crasse qu'il avait suspectée dès le début ? Le temps était venu de l'action constructive. Mais que saurait-on de tout cela quand ce serait fini ? Si cela finissait jamais...

On lui avait injecté une petite quantité de sang prélevé sur une victime de Bournemouth, vivante mais contaminée. Son propre sang avait radicalement détruit les cellules étrangères. Le volume minime de l'injection suffisait-il à affirmer que l'expérience était concluante ? Ce n'était pas certain, mais dans une crise de telles proportions, il fallait savoir prendre des risques. Et c'était à lui de les assumer.

Il pensa à Casey. Elle était si pâle hier soir, si paisible, et d'une beauté si irréelle dans son sommeil proche du coma. Il ne voulait pas la perdre ! Il aimerait mieux mourir que de vivre sans elle. Était-ce le fait qu'elle soit malade qui avait exaspéré son amour en même temps que son angoisse pour elle ? Non, cela lui avait simplement donné la mesure de ce qu'elle représentait, et de ce qui lui manquerait si elle n'était plus là. La perdre maintenant serait d'une ironie suprême.

Il s'arrêta. Un instant, il avait cru voir une ombre bouger. Ou était-ce un effet des volutes du brouillard ? Il repartit en longeant les trottoirs de façon à voir les immeubles et les intersections des rues, mais sans y monter à cause de l'engin qu'il traînait derrière lui.

La transfusion de Casey avait été un succès ; ce matin, elle subirait une séance de rayons X, dont l'angle serait constamment modifié de façon à léser le moins possible les tissus sains. Il priait que ce soit une réussite, et refusait d'envisager l'éventualité où ce ne le serait pas.

Il redoutait le moment où il devrait lui annoncer la mort de son père. Simmons était décédé durant la nuit, sans avoir repris connaissance depuis qu'il avait quitté sa maison. Il était mort seul. Holman ne révélerait jamais à Casey qu'elle avait tué l'homme qu'elle prenait pour son père, car cela pourrait la détruire. Il n'était d'ailleurs pas sûr de vouloir lui rapporter la confession que le mourant lui avait faite. Pouvait-elle amoindrir sa perte ? Il ne le pensait pas. Elle ne servirait qu'à la bouleverser un peu plus, au contraire.

Le brouillard devenait plus épais, plus jaune. Il était arrivé à hauteur de la galerie marchande. S'il tournait à droite, il atteindrait la

cathédrale. Il s'immobilisa un instant, oppressé. C'était psychologique, il était prêt à l'affirmer : le brouillard ne gênait pas sa respiration, c'était lui qui, inconsciemment, inhalait aussi peu d'air que possible, même s'il savait pouvoir utiliser la petite réserve d'oxygène fixée dans son dos en cas de nécessité. Ils lui avaient dit que la source d'énergie semblait provenir des alentours de l'ancienne cathédrale. Le chariot qui le suivait comme un chien fidèle contenait une boîte plombée fonctionnant sur le même principe qu'un aspirateur. Avec elle, plusieurs longueurs de tubes métalliques qui, une fois emboîtés et reliés au réservoir, pouvaient aller aspirer un échantillon du mycoplasme au cœur même de sa substance. Le tout suivant un plan hâtivement conçu, mais seul utilisable en un délai aussi bref.

Rassemblant son courage, Holman s'engagea dans la rue qui menait aux pelouses entourant la cathédrale. Rue étroite bordée de boutiques ; en longeant l'une d'elles, il remarqua que sa vitrine avait été brisée. Un peu plus loin, une autre avait subi le même sort. Pillage ? Se pouvait-il que des individus dénués de scrupules soient demeurés en ville, sans comprendre le danger auquel ils s'exposaient ? Le public avait été informé des conséquences d'un contact avec le brouillard ; qui donc s'y risquerait pour le plaisir de cambrioler les boutiques abandonnées ? Peut-être était-ce un accident. Un camion militaire incapable de manœuvrer à l'aise dans la rue étroite, ou quelqu'un qui serait tombé dans la précipitation du départ. Mais alors pourquoi deux vitrines ? Il examina la boutique de plus près. Une bijouterie. Cela confirmait l'hypothèse du pillage. Quelqu'un était resté, au mépris du danger et des avertissements. Quelqu'un, ou quelques-uns. Se trouvaient-ils encore dans les parages, ou s'étaient-ils enfuis une fois leur forfait accompli ? Il haussa les épaules : ce n'était pas son problème.

Plus il approchait de l'édifice, plus le brouillard devenait jaune. Le champ de vision se réduisit encore. Il franchit la grille cernant les pelouses qui abritaient quelques tombes, et plissa les yeux pour percer la pénombre. Il fallait trouver l'allée qui menait aux portes de l'antique sanctuaire. Cette lueur, où était-elle ? N'aurait-il pas dû la voir déjà ? Il allait faire le tour du bâtiment. Les scientifiques soutenaient que le centre se trouvait là, quelque part. Il avait pu se déplacer, bien sûr, encore que le vent soit presque inexistant.

Comme il approchait de l'entrée de la cathédrale, une lueur très faible lui parvint. Il s'arrêta net. Était-ce possible ? Le noyau, le cœur du produit, s'abriterait-il dans la grande église ? Poussé dans la cathédrale de Winchester, serait-il prisonnier de ses murailles massives ?

Une autre pensée, plus troublante encore, traversa l'esprit de Holman : et si ce n'était pas par hasard ? Si cette présence était

délibérée ? Idée invraisemblable, qu'il s'efforça de chasser. C'était trop fantastique, de la science-fiction. Mais toute cette affaire ne relevait-il pas du fantastique ?

L'idée persistait.

Il se remit en marche avec circonspection, sans aucun bruit. Il se sentait environné d'un froid qui le glaçait, et contre lequel il luttait en se disant que les circonstances, la solitude et l'absence de visibilité se liguèrent contre son imagination pour le faire céder à la peur.

Décidément, aucun doute : cette fameuse lueur – ou n'était-ce qu'une nuance plus brillante de jaune ? - provenait du portail grand ouvert. Aurait-il le courage d'affronter ce qui se cachait là ?

— Allons-y ! dit-il tout haut pour s'enhardir.

Sur le seuil, il jeta un coup d'œil à l'intérieur. L'atmosphère était beaucoup moins respirable, l'acidité de l'air brûlait les narines et la gorge. Il prit le masque à oxygène jeté par-dessus son épaule ; sur le point de l'ajuster, il crut voir quelque chose bouger. Immobile, il observa l'endroit où le mouvement s'était manifesté. Toujours son imagination ? Il ne vit rien que les volutes du brouillard. Il écouta... Rien. Rien que les battements de son propre cœur.

Il revint donc à la source lumineuse. Son point le plus intense semblait se situer au centre du vaste édifice, près de l'autel. Elle n'avait pas de forme définie, et ses lisières mouvantes n'étaient visibles que par contraste entre les nuances de jaune : celui plus clair du noyau lui-même, et celui plus terne, plus grisâtre, du brouillard qui le protégeait. Il était impossible de définir la taille de cette extraordinaire arabesque en mouvement, tant les couches de brume faussaient la vision ; une puissance mauvaise semblait en exsuder, une poussée maléfique effroyable, quoique étrangement fascinante.

Ce fut au prix d'un extrême effort de volonté qu'il s'arracha au spectacle sinistre pour s'agenouiller près de sa machine. Il se souvint alors du masque à oxygène qu'il mit en place sur sa bouche après avoir ôté son masque antibrouillard. Quelques inspirations profondes lui clarifièrent aussitôt l'esprit ; c'était à se demander si le brouillard n'agissait pas comme un stupéfiant. Il détacha les tubes métalliques de leur support, et se mit en devoir de les assembler. L'action qu'il lui restait à accomplir le rendait encore plus nerveux.

Aurait-il la témérité d'approcher la masse lumineuse qui semblait si pure et n'était qu'une monstruosité mortelle en expansion ? Il ne pouvait encore en décider. Aussi se concentrait-il sur sa tâche ; le moment de vérité arriverait bien assez tôt, celui où il marcherait vers la chose ou bien s'enfuirait à toutes jambes. Quelque direction qu'il prenne alors, il y serait poussé par l'instinct, non par la raison. Il valait mieux ne pas y penser à l'avance.

Il prit conscience de leur présence sans l'avoir vue ni entendue,

en la percevant simplement. Trois formes sombres dans le brouillard, espacées de quelques pas, immobiles, silencieuses. Son regard effaré alla de l'une à l'autre : l'immobilité les rendait plus effrayantes encore.

Il se leva plein d'appréhension, les doigts crispés sur la baguette métallique avec laquelle il travaillait. L'une des formes s'avança, et il vit avec un certain soulagement que c'était un homme. Mais la tête était différente.

Saisi d'horreur, Holman recula d'un pas en brandissant le tube de métal. La silhouette s'approcha encore, et il eut presque envie de rire. C'était bien un homme, et l'aspect anormal de sa tête était dû au ridicule masque à gaz de la Seconde Guerre mondiale qu'il portait. Il tenait un long chandelier noir, dont la pointe aiguë qui avait dû supporter un cierge était braquée vers Holman.

— Qu'est-ce que vous fichez ici ? cria Holman en enlevant son masque à oxygène pour être entendu.

Il n'y eut aucune réponse, et l'homme continua d'avancer sur lui.

— Ce brouillard est dangereux, vous auriez dû partir avec les autres ! continua Holman sans quitter des yeux la pointe dirigée vers sa poitrine.

Dans une sorte d'hypnose, il la vit s'élever et prendre son élan pour frapper. De toutes ses forces alors, il enfonça le tube métallique dans l'estomac de l'homme qui se plia en deux, puis le frappa d'un revers sur la tête. L'homme s'effondra.

Aux deux autres maintenant. Il leva son arme, prêt pour l'assaut. Mais ils avaient disparu. Comme il cherchait autour de lui, l'homme affalé se mit à gémir, se tortillant. S'agenouillant près de lui, il le retourna sur le dos. Pauvre insensé ! Il avait dû croire que le masque à gaz le protégerait du brouillard, et saisit l'occasion de mettre la main sur quelques objets de valeur dans la ville désertée. Mais que faisait-il dans la cathédrale avec ses compagnons, et pourquoi l'avait-il attaqué ? La maladie les aurait-elle déjà atteints ? Ou avaient-ils cru qu'il menaçait leur liberté ?

Il ôta le masque sous lequel grognait l'homme et vit que ses yeux avaient cet éclat légèrement vitreux qu'il avait observé dans ceux de Casey : l'homme avait été infecté.

Le bruit d'un pas derrière lui l'avertit qu'un autre approchait. Il se retourna, et un coup oblique l'éta la sur le dos ; sous le choc, le tube lui échappa des mains. Une silhouette se dessina au-dessus de lui, un rire mécanique, hystérique, retentit. Brusquement, le troisième se matérialisa à ses côtés et joignit son rire à celui de son compagnon. Tous deux saisirent Holman par les chevilles et entreprirent de le traîner sur le dallage en direction de la lueur jaune. Il eut beau se débattre à coups de pied, ils ne lâchèrent pas prise ; ses efforts ne firent qu'augmenter leur hilarité. Et sur cette pierre usée par les

siècles, pas une aspérité où s'accrocher. En dépassant celui qui était assommé, il toucha le lourd chandelier, s'efforça désespérément de l'attraper. L'objet roula hors de sa portée, et il le crut perdu ; mais par bonheur, le pied de l'homme recroquevillé à terre l'avait arrêté, et Holman parvint à le saisir. Il allait le lancer sur l'un de ses assaillants quand l'homme qu'il pensait avoir mis hors d'état de nuire se releva sur les genoux avec un rugissement de forcené et se jeta sur lui, les dents découvertes, prêtes à mordre.

Holman réussit à bloquer un coude sous la gorge de l'homme en même temps qu'il rejetait sa tête de côté pour éviter ses dents. Les deux autres poussèrent des cris de rage en voyant qu'ils n'avançaient plus. Ils lâchèrent les jambes de Holman et se mirent à frapper les deux corps aux prises l'un avec l'autre, sans distinction. L'un d'eux empoigna les cheveux du premier fou pour lui tirer la tête en arrière et pouvoir le frapper plus à l'aise.

Pour Holman, c'était l'occasion. Abattant le chandelier sur la gorge découverte de l'homme, il lui écrasa la trachée. Cela lui souleva le cœur, mais ce n'était pas le moment de s'appesantir sur ses remords ; les deux autres avaient retourné toute leur attention vers lui.

Repoussant l'homme inerte, il tira par surprise sur la cheville du deuxième, qu'il envoya heurter durement le sol. Il se sentit alors agrippé par-derrière : dans un rire féroce, le troisième homme lui serrait le cou pour l'étrangler. Comme il était au-dessus de lui, la salive coulait de sa bouche béante sur le visage convulsé de Holman. Ce dernier avait l'impression que sa tête allait exploser. Il s'affaiblissait, mais restait conscient du ricanement de son agresseur. Alors que sa vue commençait à flotter, il vit celui qu'il avait mis à terre se relever sur un coude et rester là à l'observer, en riant de plus belle. Vaguement, comme s'il n'était pas concerné, il se rappela qu'il tenait toujours le chandelier. Des deux mains, il le projeta vivement vers le haut, et la pointe acérée dut toucher un endroit vulnérable : le hurlement de l'homme et le flot de sang qui se déversa sur le visage de Holman ajouta encore à l'horreur du cauchemar. Les doigts qui étreignaient sa gorge se desserrèrent, l'agresseur s'écroula à ses pieds, et il put enfin aspirer avidement cet air vicié. Le dernier survivant pointait vers lui un index tremblant, avec un rire frénétique.

C'en était trop. Holman se remit péniblement debout et sortit de la cathédrale en courant.

Une fois dehors, il s'affala sur les genoux au milieu de l'allée de gravier, mais le bruit sourd des pas lancés à sa poursuite le fit se relever pour chercher refuge au plus profond du brouillard, non sans une pensée de reconnaissance. Il s'aperçut qu'il courait dans l'herbe, au mépris du danger de buter contre un arbre ou une tombe. Il n'avait

plus qu'une seule idée : fuir. Fuir ces déments, fuir cette cathédrale envahie d'un poison mortel. Fuir le brouillard, se retrouver au milieu de gens normaux. Il avait tout oublié de sa mission, l'instinct de survie seul le soutenait. Il ne remarqua pas que le vent se levait, que les volutes de fumée tourbillonnaient plus fort.

Sur l'herbe mouillée, il glissa, piqua du nez sans pouvoir rétablir son équilibre, et fonda tête baissée dans le tronc d'un arbre. Un craquement sonore, et il s'affaissa lentement contre l'arbre, sur les genoux d'abord, puis de tout son long dans l'herbe.

Alors que sa conscience le quittait, il vit une silhouette confuse émerger de la brume et s'arrêter près de lui. Son ricanement rauque fut la dernière chose qu'il entendit avant de sombrer.

Ils trouvèrent le dément occupé à enterrer Holman vivant. Le brouillard avait déserté la ville, balayé par une rafale de vent et de pluie aussi soudaine qu'imprévue ; les hélicoptères qui se tenaient à la lisière de l'épaisse nappe grise avaient aussitôt survolé la cité à basse altitude pour repérer Holman. Comme l'un d'eux tournait autour de la cathédrale, son pilote aperçut la silhouette d'un homme qui creusait. Du moins crut-il qu'il creusait, mais en s'approchant, il comprit qu'il s'affairait au contraire à combler un trou profond. Un membre de l'équipage lui tapa vigoureusement sur l'épaule, en hurlant pour couvrir le bruit du moteur :

— Hé là, il faut se poser tout de suite ! Il y a un corps là-dedans, regardez ! Cet homme essaie de l'enterrer !

L'escroc à la petite semaine qui avait saisi l'aubaine de piller tranquillement la ville abandonnée avec les copains continuait à remplir avec entrain la fosse où il avait jeté le corps de l'homme évanoui, nullement dérangé par l'hélicoptère qui atterrissait. Cette fosse, des ouvriers l'avaient creusée la veille ; elle était destinée à accueillir les restes d'un important dignitaire de l'Eglise qui avait souhaité reposer à l'ombre de sa cathédrale bien-aimée. L'ordre d'évacuation immédiate avait interrompu leur travail et l'enterrement prévu pour l'après-midi même s'était vu remplacé par une cérémonie beaucoup moins digne.

Le front tuméfié, Holman gisait au fond de la tombe ouverte où on l'avait poussé sans ménagement. La terre qui tombait sur son corps le tira de son inconscience ; il remua un peu, une plainte s'échappa de ses lèvres. Il porta la main à sa tête, les paupières closes encore, et une pleine pelletée de terre lui arriva en plein visage, lui emplit les yeux et la bouche. Il suffoqua, cracha, fit de vains efforts pour s'asseoir, ne put que dégager partiellement sa figure, parce que ses idées n'étaient pas encore très claires. Les mottes de terre continuaient à tomber sur lui, et son esprit luttait pour comprendre ce qui lui arrivait. Ce fut le

hideux ricanement de l'individu qui brisa enfin sa stupeur et le ramena complètement à lui.

Il rouvrit les yeux, prudemment cette fois, en se protégeant de la main. Là-haut, il aperçut les bords de la tranchée, puis l'homme qui lui lançait de grandes pelletées de terre, et comprit subitement où il se trouvait : cet homme était en train de l'enterrer vivant !

Pris de panique, il réussit à se redresser en s'accrochant aux parois de la fosse ; l'homme gronda de colère, brandit sa pelle dans l'intention de l'en frapper...

Holman leva un bras pour détourner le coup, ferma les yeux et attendit, sachant que l'espace trop restreint ne lui permettrait pas de se dérober. Le coup ne vint jamais. Il y eut des éclats de voix, des bruits de lutte. Quand il rouvrit les paupières, il ne vit plus que le morceau de ciel gris que découpait l'ouverture rectangulaire de la tombe. Il s'aperçut que la pluie tombait à verse, ce qui acheva de le ranimer ; et il se prépara à un nouvel assaut.

Mais une face rieuse s'encadra dans le rectangle de ciel gris, et une voix s'écria :

— Allons, monsieur Holman, ce n'est pas le moment de s'endormir !

On lui tendit une main pour l'aider à sortir de ce lieu d'épouvante.

CHAPITRE XVI

C'est avec beaucoup d'appréhension que Holman emprunta le long couloir qui menait à la chambre d'observation numéro trois, où, lui avait-on dit, Casey était en train de se reposer. Il n'avait pas pu voir Janet Halstead ; après une nuit passée à organiser le travail de son équipe ainsi que les mesures d'urgence prises dans les hôpitaux, sans oublier la surveillance du traitement de Casey, elle s'accordait quelques heures d'un sommeil bien mérité. Un autre médecin l'avait informé que la séance de radiologie s'était bien déroulée ; on attendait à présent que Casey s'éveille de sa torpeur pour se prononcer sur son succès.

Holman aussi manquait de sommeil. Son aventure du matin l'avait épuisé ; le souvenir du moment où il avait repris conscience au fond d'une tombe, aux mains d'un aliéné qui maniait la pelle pour l'ensevelir, dépassait en horreur tout ce qu'il avait vécu. Le cauchemar d'être enterré vivant, tout le monde l'avait fait un jour ou l'autre ; fort peu l'avaient vécu, comme lui.

L'armée l'avait rapatrié à Londres par hélicoptère, car il était manifeste qu'on ne le persuaderait pas de retourner le jour même dans le brouillard. L'accompagnaient le professeur Ryker, et naturellement Barrow, en qualité de garde du corps. Ryker s'était montré désappointé de le voir revenir sans le précieux échantillon, mais il avait compris par quelle terreur il avait dû passer et n'avait pas insisté pour obtenir une seconde tentative. De toute façon, ce brusque changement de temps déplaçait trop vite le brouillard : il était difficile d'en repérer le centre.

Les villes qui se trouvaient sur son parcours étaient en cours d'évacuation. Heureusement, toute cette zone était relativement peu peuplée. Des véhicules de l'armée et de la police, guidés par des hélicoptères, précédaient la masse grise en mouvement ; chaque maison isolée, chaque village étaient vidés de leurs habitants qui s'entassaient dans les camions pour être emmenés loin du danger. Les cargaisons humaines une fois à l'abri, on répétait le processus. Tâche pénible et harassante, qui n'évitait pas toujours les accidents graves, mais, dans l'ensemble, couronnée de succès.

Malheureusement, le processus ne pouvait être maintenu indéfiniment ; ceux qui dirigeaient l'opération redoutaient le moment inévitable où le brouillard atteindrait une grande ville. Si le vent cessait de souffler vers l'est, s'il se mettait à pousser la nappe vers Basingstoke, Farnham, Aldershot, *Londres* ?

Pour l'heure, on se tourmentait au sujet d'Haslemere, la plus importante cité située sur le trajet du brouillard. Elle avait déjà été vidée de ses habitants, dont la plupart avaient fui vers le nord ; la direction du sud inspirait la peur d'être arrêté par la mer, comme dans le cas de Bournemouth. Personne ne put convaincre la population que cette peur était injustifiée – la nappe n'ayant encore qu'un mile de côté pouvait être facilement contournée – et les routes du nord furent encombrées de véhicules de tout genre aussi bien que de piétons en proie à la panique.

Le Premier ministre était rentré à Londres. Il dirigeait les opérations avec un état-major composé de militaires, de scientifiques et de médecins, depuis un quartier général spécial, vaste abri souterrain absolument inviolable situé à moins d'un kilomètre de la Chambre des communes et dont l'emplacement exact était tenu strictement secret. Tout était prêt pour s'y retrancher en cas de brouillard sur Londres. Construit pour servir d'asile contre les bombes nucléaires, il allait maintenant être utilisé contre une menace que personne n'avait imaginée ; ses défenses antiradiations serviraient de remparts face à une maladie mortelle créée par l'homme.

On n'excluait pas l'éventualité d'allumer d'immenses feux dans Londres pour disperser le brouillard s'il se présentait, sachant que l'ordre n'en serait donné qu'en dernier ressort ; le danger de voir Londres devenir la proie des flammes restait une effrayante possibilité qu'il ne fallait pas ignorer. Du moins serait-ce une action positive. La démoralisante partie d'échecs engagée dans le Sud contre le brouillard ne pourrait pas s'éterniser ; le public avait besoin de constater *de visu* que des mesures de protection effectives étaient prises à son égard, même si elles étaient rudimentaires.

On l'avait informé qu'un antidote se préparait, dont bientôt de larges quantités seraient disponibles. On lui racontait que le virus s'affaiblissait, qu'il n'allait sans doute pas tarder à s'éteindre ; ou alors, qu'il se diluerait tellement dans l'air ambiant qu'il deviendrait inactif. On confirma l'opinion des experts selon laquelle le produit aurait mystérieusement dérivé de la mer ; une enquête plus complète sur son origine serait mise en œuvre dès que la crise serait jugulée. On mentait au public en somme ; le gouvernement estimait que c'était pour son bien, et que la panique générale ne ferait qu'augmenter le danger. La vérité serait dite – en partie du moins – une fois la menace passée.

Les responsables payeraient – mais pas publiquement. Des mesures seraient prises pour qu'un désastre de cette nature et de cette importance ne puisse plus jamais se reproduire.

Holman avait abordé avec Ryker un sujet qui le tracassait, la présence du mycoplasme dans la cathédrale. S'y était-il trouvé enfermé, ou y avait-il trouvé refuge ? Était-il vraisemblable, ou tout juste possible, que le produit mutant possède une sorte d'énergie propre ? Se pouvait-il qu'il ait — Holman avait hésité — qu'il ait une intelligence ? Après tout, c'était un parasite qui se nourrissait du cerveau humain.

Le professeur avait ri, mais sans grande conviction.

— Tout être vivant possède une énergie, monsieur Holman. Même la vie végétale a une intelligence, c'est une question de degré. Quant à supposer ce produit doué de volonté, non. Une force de survie peut-être, comme chez la fleur qui se tourne vers le soleil, mais un esprit qui lui soit propre, sûrement pas. Ne laissez pas l'épreuve que vous avez endurée ce matin vous entraîner au royaume de l'imaginaire, monsieur Holman. Le mycoplasme ne dirige pas le brouillard, c'est le brouillard qui le protège ; quand le vent pousse la nappe, il doit partir aussi, prisonnier en son centre, captif du nuage qui l'abrite. C'est un organisme sans pouvoir ni raison, incapable d'une action réfléchie.

— Et d'une action instinctive ?

— Instinctive, peut-être.

— Cela revient probablement à la même chose.

Ryker garda le silence le reste du trajet. Plongé dans ses pensées, il secouait parfois la tête comme pour rejeter une théorie, puis son front se plissait sous l'effet d'une autre idée, qu'il repoussait au bout de quelques instants.

Après que Holman eut fait son rapport au ministre de l'Intérieur en personne, Barrow l'accompagna au Centre de la Recherche. Holman avait promis de réitérer son essai dès que les conditions seraient favorables. Il resterait en contact radio permanent avec le quartier général jusqu'au moment propice ; alors, un avion l'emmènerait vers l'endroit désigné. Il pourrait le déposer dans l'axe exact du centre du brouillard, de façon à ce que celui-ci passe droit sur lui. Holman avait refusé avec véhémence : s'il n'y avait pas d'autre moyen, il s'y résignerait, mais il ne voulait pas, absolument pas, affronter le mycoplasme de plein fouet, ce qui lui laisserait très peu de latitude pour manœuvrer.

A un autre moment, il aurait probablement pris le risque, mais, pour l'heure, il était sur les nerfs et pas d'humeur à renouveler sa performance du matin. Et puis, il était anxieux de voir Casey, de savoir si l'expérience était concluante, si elle évoluerait vers un état

végétatif ou bien redeviendrait elle-même.

Sagement, le ministre s'était retenu de contraindre Holman à obtempérer, sachant que l'homme serait plus utile quand il aurait retrouvé tous ses moyens. En attendant, des dispositifs seraient installés sur le parcours du brouillard, des conteneurs pouvant être maniés à distance quand les détecteurs signaleraient la proximité du mycoplasme. C'était une méthode empirique et peu satisfaisante, mais on ne disposait de rien d'autre pour l'instant.

L'inquiétude de Holman culmina quand il tourna la poignée de la porte marquée du chiffre trois. A travers sa partie vitrée, il aperçut la pâle figure allongée dans le lit.

Une infirmière la veillait, prête à appeler Janet Halstead aux premiers signes de réveil. Elle sourit en voyant Holman entrer.

— Comment va-t-elle ? questionna-t-il.

— Elle dort plutôt paisiblement, mais il a fallu lui administrer de puissants calmants pour la radiographier et la transfuser, parce qu'elle était assez violente.

— Puis-je rester un moment près d'elle ?

— Mais bien sûr, acquiesça l'infirmière en se levant, souriante. Je vais vous laisser quelques minutes, mais si elle s'éveille, pressez ce bouton. Vous verrez, la pièce se remplira de monde en une seconde. Nous sommes tous impatients de connaître le résultat de la thérapie.

— Est-ce que les signes sont positifs ?

— Oui, mais en toute franchise, monsieur Holman, on ne peut rien dire encore. Je suis sûre que le docteur Halstead vous a expliqué.

— En effet.

Il s'assit sur la chaise qu'elle venait de quitter. Avant de sortir, l'infirmière prit le pouls de sa malade pour la sixième fois depuis le début de sa garde. Son expression impassible ne fournit aucune indication à Holman.

Il s'attarda à contempler le visage de Casey. Comme elle était fragile ! Elle avait traversé tant d'épreuves qu'il semblait impossible qu'elle redevienne ce qu'elle était, même si le parasite avait été vaincu. Quand ses yeux s'ouvriraient, le reconnaîtraient-ils ? Ou auraient-ils encore cette lueur lointaine, cet air perdu si obsédant, si terrible ? Il savait qu'elle avait les poignets attachés de chaque côté du lit sous les draps blancs, et cela lui fit venir les larmes aux yeux, des larmes qu'il ne pouvait pas verser. Il aurait voulu pleurer, lâcher la bride à ses émotions, mais les larmes étaient un luxe auquel il avait renoncé depuis beaucoup, beaucoup d'années. Pourtant l'envie de pleurer était là ; il ne pouvait pas s'y laisser aller malgré son désir, et c'était douloureux.

Il tendit la main vers elle, toucha ses lèvres, sa joue, sa gorge. Elle remua, plissa un peu le front, puis ses traits redevinrent paisibles.

Il prononça son nom alors, non pour la réveiller, mais parce qu'il avait besoin de l'entendre ; les paupières de la jeune fille frémirent et s'ouvrirent enfin.

Ses yeux se posèrent sur lui, inexpressifs. Il se figea, et, l'espace d'une seconde, plus rien n'exista, le réel s'abolit ; il n'y eut plus de temps, et plus aucune question.

Et les prunelles s'animèrent, devinrent celles d'une personne vivante avec ses émotions, ses sentiments. Elles souriaient, et les lèvres souriaient aussi.

— Pourquoi m'appelles-tu Casey, John ?

Et elle retomba dans un profond sommeil.

Janet Halstead fut ravie quand John lui fit part des paroles de Casey. Il semblait certain que le cerveau de la jeune fille fonctionnerait normalement lorsqu'elle aurait tout à fait repris conscience, même si on ne pouvait rien affirmer jusque-là. Janet insista auprès de Holman pour qu'il dorme quelques heures, en lui promettant de l'éveiller dès que Casey sortirait de sa torpeur. Elle lui trouva une chambre tranquille pour se reposer et retourna consulter le dossier de sa patiente.

Trois heures après, Barrow vint secouer l'épaule de Holman.

— Elle est réveillée, mon vieux, et elle va bien.

Holman s'assit avec un grand sourire, se passa la main sur le menton.

— Oh la la, il faudrait que je me rase.

— Elle ne le remarquera pas, allez.

Il sauta du lit, enfila sa veste.

— Y a-t-il du nouveau sur le brouillard ?

— Oui, je vous raconterai tout ça après.

Casey était assise dans son lit, en conversation avec Janet Halstead. Son visage s'éclaira à l'entrée de Holman. Tout de suite, ils furent dans les bras l'un de l'autre, et Holman lui couvrit le visage de baisers. Janet sourit à Barrow ; ils s'éclipsèrent discrètement.

— Tu es guérie ! s'écria Holman en riant, lorsqu'ils desserrèrent enfin leur étreinte.

— Oui, oui, je me sens très bien.

— Est-ce que... est-ce que tu te rappelles quelque chose ?

— Très peu de choses, John.

Elle se fit grave, et son regard fuyait.

— Je me rappelle que j'ai essayé de te tuer.

Il l'attira à lui, sans un mot.

— C'est si confus, John. Des images me traversent la tête, tout se mélange, rien n'est réel... — Elle se serra contre lui.

— Mon père..., commença-t-elle, et sa voix se brisa.

— Casey...

— Il est mort, n'est-ce pas ?

Stupéfait, il s'enferma dans le silence. Elle se souvenait donc ?
Finalement il répondit :

— Oui, Casey, il est mort.

— Il n'était pas mon père.

Holman retomba dans un silence impuissant.

— Il me l'a dit, John, juste avant que je le tue. Il m'a dit qu'il m'aimait... qu'il m'aimait d'un amour plus fort que celui d'un père. Il... il me désirait.

Elle se mit à pleurer, tremblant de tout son corps, des larmes de tristesse, non de remords.

— Je ne réalise pas encore. J'ai de la peine pour lui, mais, bizarrement, je ne me sens pas vraiment affectée comme je devrais l'être. Comment est-ce possible, John ? Est-ce que je suis folle encore ?

Elle s'écarta de lui, le couvrit d'un regard implorant.

— Dis-moi, John, est-ce que je suis folle ?

— Non, chérie, dit-il en prenant son visage entre ses mains. Je pense que le choc viendra plus tard. — Et Dieu t'aide alors, pensa-t-il. Tu as été trop éprouvée, c'est ton esprit qui te protège. Le chagrin viendra bien assez tôt. Ne le force pas.

Elle fondit en larmes, se blottit contre lui, toute secouée de sanglots. Il la serra fort contre lui. Ses paroles avaient libéré un peu de son mal, il le savait.

— Je l'aimais, tu comprends, je l'aimais tellement ! Comment pourrai-je vivre après ce que j'ai fait ?

— Ne te sens pas coupable, Casey, tu n'étais pas responsable.

— Et toi, John, j'ai essayé de te tuer. Me pardonneras-tu ?

— Tu n'étais pas responsable, ma chérie.

— Est-ce que je suis normale maintenant ? Tout à fait normale ?

— Mais bien sûr que tu l'es. Je t'aiderai à oublier, Casey, je te le promets. Je t'aiderai.

Il faudrait du temps pour guérir la blessure qu'elle s'était infligée, beaucoup de temps. Mais il la savait assez forte pour la surmonter. Que les motivations de Simmons n'aient pas été entièrement pures lui faciliterait peut-être la tâche, ou la compliquerait, comment savoir ? Tout dépendrait de Casey, et de lui aussi qui devrait compenser l'amour qu'elle avait perdu.

Il lui parla longtemps, avec douceur, en pesant chacun de ses mots qui peu à peu firent leur chemin au milieu de la tristesse.

— Et maintenant, que va-t-il se passer ? demanda-t-elle à la fin.

— Ils veulent que je retourne dans le brouillard pour rapporter du mycoplasme.

— Pourquoi toi ? Janet m'a expliqué comment ce produit

provoquait la folie. Qui exige cela ?

En termes concis, il lui exposa les faits, lui parla du virus, de l'aveuglement insensé qui en était à l'origine. Il lui expliqua pourquoi il était immunisé, et elle aussi probablement, mais ne détailla pas son aventure du matin pour ne pas l'inquiéter davantage ; il lui dit simplement qu'il n'avait pas pu localiser la source.

Elle écoutait, horrifiée, incrédule, à peine rassurée de savoir qu'elle était sans doute immunisée.

L'entrée de Janet Halstead les interrompit. Son sourire trahissait sa fatigue.

— Nous avons encore quelques examens à pratiquer sur Miss Simmons, John, et ensuite j'aimerais qu'elle se repose. Votre ami policier meurt d'impatience de vous dire un mot, je crois.

Holman embrassa Casey, promettant de revenir dès qu'on le lui permettrait. Elle se retint de lui dire de rester, de ne pas retourner dans le brouillard, de l'emmener dès qu'elle serait assez forte... Ce n'était pas la peine, elle le savait. Elle savait aussi que de très nombreuses vies dépendaient de lui. Malgré l'avance technologique de la science, leur survie dépendait de l'action d'un homme. D'un seul homme.

Barrow l'attendait dans le couloir.

— Ils désirent que vous y retourniez, Holman.

— Et leurs dispositifs, alors ?

— Cela n'a pas marché. Ils sont passés à côté du noyau. En ce moment, ils pulvérisent sur le brouillard des centaines de tonnes de chlorure de calcium, et il semble que la nappe soit en régression. Ils vous veulent sur place, prêt à intervenir quand ils en auront dissipé le maximum.

— Et le vent ? Est-il tombé ?

— Il n'est plus aussi mauvais.

— Bon. Puisque je n'ai pas le choix, je choisis de recommencer.

L'hélicoptère les déposa en un point situé à l'est de Haslemere, où les rejoignirent Hermann Ryker, William Douglas-Glyne et Keith Macklen. Un groupe de véhicules occupait une position stratégique qui dominait toute la campagne environnante. Holman fut impressionné par le flot continu de petits appareils qui survolaient le nuage de brouillard qu'on voyait au loin, encore plus sinistre dans le crépuscule.

Douglas-Glyne vint vers lui, main tendue.

— Bel effort ce matin, monsieur Holman !

Son hypocrisie fit venir un sourire désabusé sur les lèvres de son interlocuteur.

— Navré qu'il n'ait rien donné, répondit-il.

— Allons, allons. Vous serez plus heureux la prochaine fois !

Sir Keith Macklen ne mâcha pas ses mots.

— Il faut que vous fassiez une autre tentative. Il est absolument vital que vous nous rapportiez un peu de ce maudit truc.

— Oui, renchérit Douglas-Glyne. En désespoir de cause, nous avons envoyé deux volontaires il y a deux heures. Ils sont bien protégés par leurs combinaisons et disposent d'un véhicule de l'armée. Nous avons perdu le contact radio avec eux il y a environ une heure.

— Alors c'est à vous de jouer, dit sir Keith.

— Messieurs, intervint le professeur Ryker qui s'approchait d'un pas tranquille, monsieur Holman ne peut rien tenter pour le moment. Il n'est pas question d'interrompre la pulvérisation à présent qu'elle semble donner quelques résultats, et monsieur Holman pourrait difficilement marcher dans une telle concentration de chlorure de calcium. Malheureusement, le brouillard ne s'est pas dissipé autant que je l'espérais, et l'obscurité qui ne va pas tarder rendrait sa tâche encore plus hasardeuse.

— Des milliers de vies sont en jeu ! s'écria sir Keith, bourru.

— Justement. C'est pour cette raison que monsieur Holman nous est si précieux. Nous ne pouvons pas nous permettre de risquer inutilement sa vie – et encore moins à présent, avec deux déments qui se promènent très probablement dans les parages.

— Mais nous n'en savons rien...

— Si, nous le savons ! s'emporta Ryker. C'est sur votre insistance, sir Keith, qu'ils y sont allés. J'ai émis un avis défavorable et je vous ai expliqué ce qui allait se produire. Je ne permettrai pas que monsieur Holman risque sa vie à cause de votre manque de jugement ! C'est capital pour notre opération.

— Mais nous ne pouvons pas rester là à ne rien faire ! fulmina Douglas-lyne.

— Vous appelez cela ne rien faire ? Nous allons vaporiser le brouillard toute la nuit, aussi longtemps que dureront nos réserves. Tôt demain matin, il devrait avoir diminué suffisamment pour nous permettre de voir le mycoplasme lui-même – s'il est encore visible sans son enveloppe protectrice. D'ici là, monsieur Holman, je vous suggère d'aller dormir. Nous vous appellerons le moment venu.

Aux petites heures du matin, Holman fut réveillé une fois de plus par Barrow. Il avait observé le brouillard pendant des heures tandis que le convoi des voitures et camions militaires roulait lentement derrière lui comme une procession funéraire à la recherche d'un cimetière, avant de s'abandonner à un lourd sommeil sans rêves à l'arrière de la voiture qui le transportait. Il ne s'était éveillé qu'une seule fois, lorsque des clameurs d'alarme avaient couru dans le convoi ; on avait trouvé les corps des deux scientifiques qui s'étaient aventurés un peu plus tôt dans le brouillard ; tout indiquait qu'ils

s'étaient tués l'un l'autre avec les revolvers dont ils s'étaient munis pour se protéger contre les attaques éventuelles d'individus égarés dans la brume. Le sommeil l'avait repris presque immédiatement, cette fois peuplé de silhouettes grotesques sur lesquelles son regard ne parvenait jamais à se fixer.

Barrow avait dit quelque chose, lui semblait-il... Il se frotta les yeux pour tenter de se réveiller, lui demanda de répéter.

— J'ai dit que le brouillard était parti, dit Barrow lentement, en détachant chaque mot. Il a disparu.

CHAPITRE XVII

La pente était raide et c'était la nuit. Avec un juron sonore, le caporal-chef Wilcox dérapa sur l'herbe humide et glissa, de plus en plus vite ; son pied se prit dans une racine qui stoppa sa descente en l'immobilisant dans une posture bizarre. Alors qu'il atterrissait brutalement au bas du remblai, il entendit s'esclaffer les deux soldats qui le regardaient depuis le sommet.

— Vous deux, je vous aurai ! tonna le caporal-chef en cherchant sa torche à quatre pattes.

Il la braqua sur les deux faces hilares.

— Descendez tout de suite, hurla-t-il, et plus vite que ça !

— On arrive ! crièrent-ils d'une seule voix avant de s'élancer en éteignant leurs torches.

Et de dégringoler bruyamment la pente, en pouffant de rire. Le caporal détourna le faisceau de sa lampe, de façon à ce qu'ils soient dans l'obscurité complète. Si seulement ils pouvaient se rompre le cou, grommela-t-il pour lui-même. Ils arrivaient droit sur lui, et il dut reculer prestement pour ne pas être renversé. Ils s'affalèrent sur le dos, essoufflés et réjouis.

— Ça suffit, relevez-vous ! ordonna-t-il sans douceur. Qu'est-ce qui vous prend, tous les deux, de glousser comme ça ? On dirait un couple de tapettes en goguette !

— Désolé, Eddie, fit le plus petit d'un air narquois, mais mon copain Bernard – il prononçait ce nom avec un accent très affecté – est toujours comme ça quand son heure d'aller au lit est passée.

— On m'appelle Caporal, Evans ! aboya Wilcox qui visiblement n'appréciait guère le petit Cockney et son camarade natif de Manchester.

Ces deux gaillards étaient ses bêtes noires, toujours à le provoquer, mais sans jamais vraiment dépasser les bornes, de sorte qu'il ne pouvait ni les mettre aux arrêts ni leur administrer une correction. Ils n'avaient même pas besoin d'ouvrir la bouche, il se sentait ridiculisé rien qu'à regarder leurs figures moqueuses.

Debout, les deux lurons entreprirent de se broser, en poussant des gémissements plaintifs comme s'ils étaient couverts de bleus.

— Qu'est-ce qu'on fiche ici ? questionna le seconde classe Buswell, dont l'accent traînant exaspérait Wilcox. Ce n'est qu'une voie ferrée minable, non ?

— Les ordres sont de couvrir chaque centimètre carré de terrain ! glapit le caporal-chef en balayant de sa torche la voie rouillée.

— Mais il n'y a plus rien ! fit Evans écoeuré. Ça fait deux jours qu'on le cherche, ce truc !

— On cherche pour en être sûrs.

— Et ce machin qu'on a pulvérisé, alors ? Il a tout nettoyé, non ? insista Evans.

— C'est ce qu'ils croient, les savants.

— Ils n'ont pas pu le perdre, hein ? ricana Buswell.

— Non, mais c'est bizarre comme il a disparu, dit Wilcox. Ils l'ont aspergé toute la journée et ça marchait plutôt bien, et d'un seul coup, il n'y a plus rien eu. Le truc au milieu, je veux dire.

— Et qu'est-ce que c'est donc, ce truc au milieu ? Un microbe, à ce qu'on a dit ? questionna Evans qui s'amusait à pointer le faisceau de sa torche vers le ciel, pour voir jusqu'où il irait.

— Un virus, voilà ce que c'est. Ils veulent être sûrs qu'il est parti pour de bon.

— Moi en tout cas, je ne suis pas trop pressé de le trouver.

— Pas de panique, nous n'aurons pas à nous en approcher, affirma Wilcox qui ajouta avec dédain :

— De toute façon, vous êtes déjà cinglés, bande de petits salopards. Il n'aurait pas d'effet sur vous.

— Ca c'est vrai, acquiesça Evans avec un large sourire, Bernard et moi on est des vrais dingos. Dire qu'on a des balles dans nos fusils ! A votre place, j'ouvrais l'œil.

— Ouais, renchérit Buswell, pourquoi ils nous ont donné des munitions ?

— Pour le cas où, Buswell. Pour le cas où on tomberait sur de vrais fous.

— Vous ne voulez pas dire qu'il faudrait les tuer ?

— Si nous trouvons la chose et qu'un contretemps nous empêche de la signaler, nous pouvons agir comme bon nous semble.

— Vous me donnez froid dans le dos, s'émut Evans. Allez, on va fumer une sèche.

— C'est toujours la même chose avec vous, bande de petits salopards ! Et si le sergent nous trouve, c'est moi qui écoperai, gémit Wilcox. Il doit être là quelque part.

— Mais non, il est très loin. Tâchons de nous trouver un coin sympa bien à l'abri.

Le caporal Wilcox ouvrit la marche au milieu de la voie ferrée,

dont sa torche éclairait les traverses. Les deux lurons suivirent. Evans sifflait un petit air – tout à fait faux. Il s'interrompit brusquement pour s'inquiéter :

— Les gars, on risque pas de se faire écraser, au moins ?

— Fieffé imbécile ! Cette voie n'est plus utilisée. A voir l'herbe, elle n'a pas servi depuis des années. Et la rouille, hein ?

— Simple vérification, Cap.

Wilcox entendit Buswell ricaner dans son dos.

— Bon Dieu, pourquoi faut-il toujours que je me tape ces deux soûlographes ? maugréa-t-il avec lassitude.

Aux accents de la marche que sifflait (faux) Evans, ils continuèrent, explorant de leurs torches les remblais encaissés de chaque côté de la voie.

— Comment est-ce que ça brille, ce truc ? demanda Buswell.

— C'est la radiation, mon vieux ! affirma Evans.

Wilcox s'arrêta net, se retourna.

— Qui a parlé de radiation ?

— Faut se rendre à la raison, pas vrai ? fit l'autre d'un air réjoui. Ça brille, paraît-il. Ça se nourrit du cerveau des gens. Ça parcourt le pays comme ça veut et on ne peut pas l'arrêter. Faites le compte.

— Ah oui ? Vous avez déjà vu ça, vous, une radiation qui vient de la mer ? brailla le caporal-chef.

— Parce que vous avez avalé ça ? s'écria Evans. Ils comptent sur des corniauds comme vous pour dire les histoires qu'ils inventent.

— Attention, Evans, ou je vous fous au trou.

— D'accord, Caporal, ne faites pas le méchant. Allez, on continue.

Ils se remirent en route tandis qu'Evans exposait sa théorie.

— Ce truc, je vais vous dire, c'est les savants qui l'ont fabriqué. Ils ont eu un accident dans une de leurs usines atomiques et ils essayent de le camoufler. Ce foutu brouillard, en fait, c'est un nuage radioactif. Exact, Bernard ?

— Exact, Professeur.

— Et ce tremblement de terre, l'autre jour. Qu'est-ce que c'était, d'après vous ?

— Un tremblement de terre, claironna Buswell.

— La ferme, idiot. C'était une explosion souterraine, Cap. Et pour ce que j'en sais, c'était une explosion atomique. Et pour ce que j'en sais, c'est de là qu'est venue la radiation.

Il hocha la tête comme s'il approuvait son propre discours.

— Un ramassis de bêtises, Evans, apprécia distraitement Wilcox qui examinait la forme noire dont ils approchaient.

— Ouais, marmonna Evans à voix basse, et un pauvre type comme toi n'apprend jamais rien.

Wilcox s'immobilisa sans prévenir ; Evans lui rentra dedans, et Buswell fit de même avec Evans.

— Il y a un tunnel droit devant.

— Parfait, on va enfin pouvoir griller une sèche, dit Evans qui déboutonnait déjà sa tunique.

— Vous finirez par me tuer, bande de..., grommela le caporal-chef, ce que les deux complices interprétèrent comme un assentiment.

Ils s'accroupirent à l'entrée du tunnel, à l'abri des regards indiscrets. Toute la zone était infestée de militaires.

La main en écran devant la flamme, Buswell alluma la cigarette de Evans, puis la sienne.

— Oh ! pardon, s'excusa-t-il hypocritement en offrant du feu à Wilcox.

Ce dernier l'ignore et d'un air vexé alluma sa cigarette avec son briquet. Il s'assit sur le rail, en face des deux soldats.

— Vous qui savez tout, Evans, persifla-t-il, expliquez-moi une chose : si ce que nous cherchons est une radiation, pourquoi les détecteurs ne l'ont-ils pas trouvée ?

Il se pencha en avant, la mine satisfaite.

— Très simple : parce qu'ils s'en sont déjà débarrassés, affirma le seconde classe avec un sourire suffisant.

— Quoi ? Avec une malheureuse pulvérisation ? s'indigna Wilcox, ébahi par tant d'inconscience.

— Parfaitement. On ne sait pas ce qu'ils ont pulvérisé, pas vrai ? Ils ont dit que c'était pour dissiper le brouillard, en fait c'était pour dissiper le nuage radioactif.

— Ce qu'il faut entendre, soupira Wilcox, les yeux au ciel.

— Pas du tout, insista Evans. On ne sait rien. On ne sait pas ce qu'ils ont inventé. Ils ont imaginé quelque chose pour s'en débarrasser, c'est évident. Ils ont eu tout leur temps.

Wilcox grogna derechef, Buswell pouffa de rire.

— Nous, on est de la chair à canon, mon vieux, poursuivit Evans. Ils nous ont envoyés ici pour être sûrs que tout a disparu.

— Sans détecteurs ?

— Sans détecteurs. Ils ne veulent pas que les gens sachent de quoi il est question, tu piges ?

— Et puis merde ! s'écria Wilcox.

La logique absurde d'Evans l'irritait et le déprimait depuis pas mal de temps, mais parfois elle lui devenait franchement insupportable.

— Je vais faire une petite reconnaissance dans le tunnel, annonça-t-il.

Il aurait pu y expédier l'un des deux hommes, mais il n'avait pas le courage d'affronter leurs protestations, et puis il ressentait le besoin

de s'isoler ne fût-ce que quelques secondes.

Bande de débiles, pestait-il en s'enfonçant dans l'obscurité. Ils ne s'étaient pas engagés dans l'armée pour y faire carrière, comme lui. Mais parce qu'ils recherchaient une vie facile, nourriture assurée, logement assuré, et quelqu'un pour prendre les décisions à leur place. Soldats de métier, eux ? Tire-au-flanc, oui. Aucune chance qu'ils quittent jamais le métier, hélas. Ils lui avaient valu des tas d'ennuis, ces deux-là, et c'était à cause d'eux qu'il n'était toujours pas sergent. Après six dures années, il aurait dû déjà l'être ! Cette année, il était en ligne, et voici que ces deux singes s'étaient cramponnés à lui. Pourquoi à lui ? Qu'avait-il de si fascinant qu'ils soient toujours à le harceler ? Comme la fois où ils l'avaient saoulé, en Allemagne, pendant leur tour de garde ! Ils avaient commencé par le persuader de boire un petit verre, puis un autre, et un autre encore, jusqu'à ce qu'il soit ivre au point de vomir sur les bottes de l'officier venu en tournée d'inspection.

Il avait failli passer en cour martiale ; s'il y avait échappé, c'était uniquement parce que l'officier devait rentrer en Angleterre le lendemain et qu'il ne tenait pas à s'attarder pour un tel procès. Pas de cour martiale donc, mais il avait payé ensuite de bien d'autres façons.

Puis il y avait eu cette charmante petite « si nette, au-dessus de tout soupçon » (elle avait même exhibé un certificat médical l'attestant) qu'ils lui avaient mise entre les bras à Hambourg. Il avait attrapé la vérole à son contact, et l'armée britannique n'aime guère les soldats qui ont la vérole, même si c'est chose courante.

En Irlande du Nord, ils l'avaient emmené dans « un petit club très sympathique » situé près de la caserne, où ils seraient très bien reçus pourvu qu'ils se présentent en costume civil. Il s'en était fallu de peu que tous trois n'aient « bien reçu » une balle dans la nuque à cette occasion. Leur vie n'avait tenu qu'à la promptitude de ses réflexes, quand il avait lancé une chaise dans la vitre et qu'ils s'étaient enfuis par là en catastrophe. Avant la débandade, Evans avait assommé d'un coup de bouteille la garce qui les avait invités. Cela lui avait valu de recevoir une balle perdue dans le postérieur. Dommage que le tireur ait si mal visé ! Bref, cet épisode-là non plus n'avait pas trop plu à l'armée.

Tout bien considéré, peut-être avait-il eu de la chance. Les incidents – nombreux, il est vrai – n'étaient jamais assez graves pour entraîner à son encontre des mesures draconiennes, même s'ils avaient pour conséquence de le maintenir au grade qu'il occupait.

L'ennui, c'est qu'il se laissait prendre à chaque fois. Ils le flattaient, lui lançaient des défis. Et lui marchait, et mordait à l'hameçon. Chaque fois, il fallait qu'il prouve sa vaillance.

Que ce tunnel était long ! Il avait dû passer une courbe, car il ne

voyait plus les lampes des deux autres. Devant, sa torche n'éclairait que le mur humide, qui brillait sous son faisceau. Il devait se trouver au milieu du virage, et donc à l'abri des regards. On ne pouvait rêver meilleur endroit. Il enjamba la voie, appuya son fusil contre le mur, et commença à se défaire, la torche serrée sous son bras. Encore une autre de ses misères : devant eux, il ne pouvait même plus pisser. La vue de leurs figures goguenardes le bloquait. Ils savaient l'effet qu'ils avaient sur lui ; à la cantine ou dans un lieu public, ils le suivaient aux toilettes et s'amusaient à l'encadrer, hilares. Dans sa honte, il devenait cramoyé, et incapable de s'exécuter.

Même à présent, penser à eux suffisait à inhiber ses fonctions naturelles. Pourquoi fallait-il qu'il soit leur souffre-douleur ? Mais quand il serait sergent, il leur ferait payer toutes leurs tracasseries. C'était peut-être la raison de leur conduite, d'ailleurs. Ils le savaient sans doute, et faisaient l'impossible pour l'empêcher de monter en grade. Bande de salauds !

Tandis que, jambes écartées et tenant son pénis, il ruminait d'amères pensées dans la lueur irréaliste de la torche qui l'éclairait par en dessous, son regard absent fixé sur le mur ne remarqua pas les tentacules grisâtres qui s'enroulaient autour de ses chevilles. Ils grossissaient, s'épaississaient, formaient une nappe qui lentement l'enveloppa tout entier.

— Il y met le temps, notre Eddie, constata Buswell qui se brûlait les doigts avec ce qui restait de sa cigarette.

— Tu vas attraper un cancer à faire ca, remarqua Evans. C'est dans le mégot qu'il y a le plus de nicotine.

Buswell haussa les épaules.

— Alors, Chef, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ? On se donne du bon temps ? s'égosilla Evans dans le noir.

Pas de réponse.

— Il boude, sûrement, estima-t-il, et il se remit à tirer sur sa cigarette. Pauvre vieil Eddie, il prend tout au sérieux, hein ?

— Ouais, il est vraiment parfait. Il lui manque une case, mais qu'est-ce qu'on rigole avec lui !

— Tu crois qu'il passera sergent ?

— Tu parles, aucun espoir ! Chaque fois qu'il pourrait, il bousille sa chance. Ça ne rate jamais ! C'est à se demander comment il fait, je te jure !

Il sourit, vaguement diabolique dans la lueur de la torche.

— Ce brouillard, Ray, c'est quoi, d'après toi ? reprit-il, sachant qu'Evans avait toujours plusieurs théories sur un même sujet.

— Franchement mon vieux, je n'en sais fichtre rien. Mais je te parie une chose, c'est l'homme qui l'a fabriqué. Affaire de pollution, à

mon avis. Comme les rivières où on trouve des milliers de poissons morts, à cause de ces saloperies d'usines qui déversent leurs cochonneries. Cette fois-ci, quelqu'un a déversé quelque chose dans l'air, du gaz ou des trucs chimiques, j'sais pas moi, et on ne le contrôle plus. Comme dans les films d'horreur.

— Arrête.

— Non, je te jure, c'est sérieux. Quelque chose s'est répandu dans l'air. Ce n'est pas vraiment du brouillard, c'est plutôt... heu... comme de la vapeur, tu vois...

Comme il enfourchait une nouvelle théorie qu'il inventait au fur et à mesure qu'il parlait, le brouillard, invisible dans le noir, enroulait ses volutes tout le long du tunnel. A sa lisière marchait un homme. Il portait un fusil qu'il pointait devant lui comme s'il chargeait à la baïonnette une foule de combattants. Il entendit les voix des soldats, et quelque chose s'agita dans son esprit dérangé.

Il vit les silhouettes qui se découpaient dans la lumière de deux torches. La sienne s'était brisée entre les rails au plus profond du tunnel. Il s'approcha des deux hommes, et leurs exclamations - « Et alors, où tu étais ? » - restèrent pour lui sans signification.

Lentement, il leva son fusil et le plaça contre le front de l'un des deux soldats. Puis il pressa la détente.

Le tonnerre de la détonation emplit le tunnel, et aussi le hurlement de l'autre soldat. L'éclair du coup de feu illumina un bref instant la scène, qui resta impressionnée quelques secondes sur la rétine de celui qui avait crié.

Buswell lança sa torche en direction du caporal-chef qui n'avait pas lâché son arme fumante, le regard fixé sur le cadavre qui s'effondrait lentement. Sans cesser de hurler, Buswell se rua hors du tunnel, en abandonnant son fusil contre le mur. Dans sa panique, il commit l'erreur de vouloir escalader le remblai, juste à la sortie. Il s'élança en essayant de s'accrocher aux touffes d'herbe. Ses pieds glissaient sur la terre humide. Battant des bras, il réussit à agripper un minuscule arbuste qui par miracle ne céda pas sous son poids. Il gagna ainsi près d'un mètre avant d'entendre le son caractéristique d'un fusil qu'on arme, qui claqua dans la nuit. Le fusil était prêt à tirer : cette certitude le jeta dans un effort désespéré. Mû par une force surhumaine, et au mépris des lois de la pesanteur, il se propulsa presque jusqu'au sommet.

Sa seconde erreur fut de regarder en arrière.

Il vit en bas de la pente la silhouette de l'homme qui l'observait sans un geste, sans même épauler son fusil.

Dans un sanglot de terreur, Buswell allongea désespérément la main, l'étira vers le haut, vers le sommet, comme si une autre main allait saisir la sienne et le hisser vers le salut. Mais elle ne rencontra

qu'une touffe d'herbe ; la touffe se détacha de la terre trop molle, et ses pieds chaussés de bottes dérapèrent, patinèrent à la recherche d'une prise moins précaire. Il commença à glisser, ses doigts griffèrent la terre sans pouvoir s'y ancrer... Lentement, à plat ventre dans l'herbe mouillée, il glissa toute la pente ; ses pieds se posèrent au sol et il glissa encore, jusqu'à être presque agenouillé. Le caporal-chef épaula son fusil.

Le brouillard se faufila hors du tunnel, d'abord ténu et hésitant, puis plus rapide et consistant. Il tournoya autour des deux soldats et ne tarda pas à les envelopper.

CHAPITRE XVIII

Holman ouvrit les yeux. Son cerveau avait besoin de quelques secondes pour se remettre à fonctionner normalement. Il fixa le plafond, le temps que ses idées s'assemblent, puis se tourna vers la personne couchée à ses côtés. Dans la lumière grise qui filtrait à travers les rideaux tirés, son visage apparaissait semblable à ce qu'il était toujours, calme, à peine marqué par la vie. Mais il savait qu'à la grande lumière du jour, des griffures impalpables s'y esquisseraient : il était impossible qu'elle ait surmonté les rigueurs de ces derniers jours sans que celles-ci aient laissé quelque trace. Et la blessure qu'elle portait en elle serait plus terrible que toute séquelle physique.

Comme elle ressemblait peu à ce qu'elle était la dernière fois qu'il l'avait vue dans cet appartement ! Oublierait-il jamais son expression de haine hagarde, et la violence de son agression ? Parviendrait-il à effacer de son esprit la vision du passé, attendrait-il le moment où la folie réapparaîtrait sur son visage ? Et si le virus n'était qu'endormi, tapi dans les replis de son cerveau, retardant l'heure de recommencer son funeste voyage ?

Janet Halstead l'avait assuré que Casey était complètement guérie, comme il l'était lui-même, et qu'il n'y avait aucune chance de récurrence, mais il avait encore peine à se débarrasser de toutes ses craintes. Seul le temps l'y aiderait.

Il était reconnaissant au médecin de lui avoir permis de ramener Casey à la maison. Tous les examens avaient été pratiqués sur elle comme sur lui et leur présence au centre n'était donc plus d'un intérêt capital, certes, mais Janet Halstead aurait pu néanmoins insister pour qu'ils restent, au cas où une éventualité nouvelle se présenterait. Elle ne l'avait pas fait ; pourvu que ses patients lui fassent un rapport chaque jour, elle était heureuse de les laisser partir, consciente de leur besoin d'intimité et de réconfort mutuel. Le traitement médical avait ses limites ; au-delà d'un certain point, c'était à l'instinct de protection présent en chaque individu d'achever la guérison.

Bien qu'on n'ait pas trouvé trace du brouillard depuis maintenant deux jours, Holman pouvait être appelé à tout moment. Les ravages causés étaient effarants, car tout le monde n'avait pu être

évacué à temps. On n'avait d'ailleurs pas fini d'en découvrir les conséquences, puisque les délais de réaction au mycoplasme étaient plus ou moins longs à se manifester, selon les cas. Pour beaucoup, l'effet était immédiat, la folie instantanée : leurs cellules cérébrales dépérissaient rapidement sous l'offensive du parasite. Beaucoup de personnes trouvaient la mort ; beaucoup se la donnaient.

Le premier jour d'accalmie après la disparition inexplicable du brouillard avait laissé le pays en état d'hébétude. Puis l'opinion avait commencé à s'émouvoir. Le public exigeait que l'on réponde à ses questions. Qu'était ce brouillard ? D'où venait-il ? Si c'était de la mer, quelle était son origine ? Était-il vraiment parti, pouvait-il réapparaître ? Des déments couraient-ils encore ? Quels étaient les premiers symptômes ? Le gouvernement avait-il réagi assez vite ? Quelles mesures étaient prises pour que pareil désastre ne se reproduise plus jamais ? Une puissance étrangère aurait-elle mené une expérience secrète, la Grande-Bretagne avait-elle le couteau sous la gorge ?

Toutes ces questions et bien d'autres avaient été posées, et le gouvernement était sommé de fournir des réponses – et vite. Maintenant c'était le moment des réponses et des garanties. Le cabinet d'urgence spécialement réuni avait même envisagé de révéler la vérité, mais l'idée avait été aussitôt rejetée.

La main de Holman se posa sur la taille de Casey. Et si le téléphone se mettait à sonner pour l'enlever à elle ? La pensée de retourner dans le brouillard lui répugnait. Il pria de tout cœur qu'il fût enfin vaincu.

Elle remua et se pelotonna dans son sommeil, en murmurant quelque chose. Il glissa la main dans son dos, la rapprocha de lui. Leurs corps se touchaient. A demi endormie, elle poussa une jambe entre les siennes, lui encercla la taille de son bras ; sa main descendit jusqu'au bas de son dos. Il sentit sa chair s'émouvoir contre elle, délicieusement.

Elle était éveillée à présent, les sens au moins, car son esprit embrumé continuait à sommeiller. Elle lui caressa légèrement le dos, soupira, dit son nom. Les lèvres dans ses cheveux, il lui chuchotait qu'il l'aimait. Elle tendit ses lèvres et ils échangèrent un baiser très tendre, il chercha ses seins dont les pointes, dans leur impatience, durcissaient sous ses doigts. Sa bouche vint les goûter.

Elle gémit, s'étira, se frotta contre la cuisse pressée entre ses jambes. Cette nuit, ils n'avaient éprouvé ni l'un ni l'autre le désir de faire l'amour ; le souvenir de la mort de son père était trop présent en eux. Ils avaient seulement besoin de se blottir l'un contre l'autre, de se donner leur chaleur, de se consoler. Ils s'étaient endormis très vite, épuisés qu'ils étaient par les événements de la semaine.

Le corps ce matin était reposé, et l'esprit avait fait le premier pas vers la guérison, un tout petit pas pour Casey. Elle ôta son sein à son amant, sa sensualité trouvant à s'exacerber dans l'acte de retrait, et se mit à lui mordiller le cou, délicatement d'abord, puis avec insistance, faisant venir le sang sous la peau, sans l'entamer toutefois.

Un sentiment de peur effleura John Holman, aussitôt réprimé. Elle murmurait des mots d'amour comme sa bouche poursuivait sa caresse tout le long de son torse, s'attardait sur les mamelons durcis, descendait encore, traçant sur la peau un sillage humide qui s'achevait dans la conque du nombril.

Le pénis se dressa à la rencontre des lèvres entrouvertes, et s'absorba soudain dans une caverne chaude dont l'entrée dissimulait une rangée de dents aiguës, mais dont l'intérieur abritait un petit animal soyeux et toujours en mouvement qui lui prodigua les marques d'accueil les plus empressées. Cette bouche qui s'emparait de sa chair dans un mouvement de va-et-vient régulier, cette langue toujours active et ces dents à peine perçues composaient une sensation délectable, qui lui donnait le frisson. Il saisit les épaules de sa partenaire, se mit à bouger avec elle, à lui imposer son rythme.

Il se retira d'elle avant que les frissons ne le submergent d'un plaisir trop exquis. Il attira doucement à lui son visage souriant, et prit avec passion la bouche qui gardait quelque chose du goût de son propre corps, ce qui exaspéra encore son désir.

Il posa sa main sur le ventre de la jeune femme, passa les doigts dans sa toison, trouva l'entrée secrète, humide aussi, avec son tendre bourgeon de chair. Elle se souleva un peu sur les talons, genoux pliés, cuisses tendues, avec des gémissements, et la tête qui roulait sur l'oreiller. Il ne cherchait pas à la pénétrer de ses doigts mais caressait la partie la plus sensible de son corps, en l'effleurant légèrement d'abord, puis plus fermement à mesure que sa chair le demandait.

Cette fois ce fut Casey qui s'écarta de lui avant que l'extase ne l'inonde. Elle lui pressa la hanche, il se glissa sur son ventre et entra en elle très facilement, en contraignant son désir impérieux. Le passage était lisse, il s'y enfonça le plus loin possible tandis qu'elle se cambrait à sa rencontre, mains appuyées sur ses reins pour le pousser au plus profond d'elle-même. Il se mit à bouger rythmiquement ; les plaintes de la jeune femme devinrent des cris, elle chercha ses lèvres avec frénésie avant de s'abattre sur l'oreiller. Le plaisir entamait sa lente montée. Elle fléchit les jambes mais ne les noua pas autour de lui, ne voulant pas restreindre leurs mouvements. La main de l'homme se referma sur l'un de ses seins qu'elle pétrit cruellement, de cette cruauté que donne la passion, qu'on accueille avec joie.

Elle parvint au plaisir la première, mais la sève tiède qui jaillit de lui intensifia sa jouissance. Il cessa de se mouvoir, elle reçut avec

bonheur le corps qui s'abandonnait sur le sien. Ils demeurèrent ainsi enlacés jusqu'à ce que leur souffle se soit apaisé, ainsi que les battements de leur cœur. Elle lui caressait le dos, il se soulevait sur ses coudes pour la soulager de son poids.

Il se retira d'elle enfin, baisant au passage sa poitrine empourprée par l'orgasme, et roula sur le dos. Elle se tourna vers lui, l'entoura de son bras, de sa jambe posée sur les siennes. Elle contemplait son visage détendu, et fit courir un doigt le long de son profil, sur ses lèvres, son menton, jusque sur sa poitrine où sa main se nicha.

— Tu ne me l'as pas encore dit, murmura-t-elle.

— Quoi donc, chérie ?

— Tu ne me l'as pas dit.

— Qu'est-ce que je ne t'ai pas dit ?

— Pourquoi tu m'appelles Casey.

Il se mit à rire doucement.

— Tu veux vraiment le savoir, chérie ?

— Oui.

— Mais tu vas te fâcher.

— Me fâcher ? Tu ferais mieux de me le dire en vitesse !

— Tu es sûre que tu veux le savoir ?

— Oui ! s'indigna-t-elle.

— Eh bien... (Il sourit. la surveilla du coin de l'œil.) Quand j'étais enfant, j'avais une petite chienne...

— ... et je l'appelais Casey...

— Tu l'appelais...

— ... et quand je t'ai vue...

— Casey ! Tu as...

— ... tu avais les mêmes yeux tristes...

— ... tu...

— ...et à cause de ces yeux-là, je suis tombé amoureux de toi... et j'ai su que j'avais retrouvé quelque chose qui compterait dans ma vie... C'est pourquoi je t'ai appelée Casey.

Elle se jeta contre lui, riant à demi mais prête à pleurer. Il l'étreignit avec un sourire étrangement proche de la tristesse.

— Imagine mon ravissement quand j'ai découvert que tu étais aussi une maîtresse de maison accomplie !

Cette fois, elle pleura tout de bon. De bonheur, de tristesse, de soulagement qu'ils soient réunis.

— Tu crois que c'est fini maintenant ?

— Quoi, le brouillard ? Quel cauchemar ! J'espère que c'est fini. Sinon, je ne sais vraiment pas ce qu'on peut faire.

— Ils vont sûrement trouver une solution.

— Le chlorure de calcium a dû régler la question. Il en a fallu

beaucoup, c'est tout.

— Pourquoi tant de réticence à l'annoncer de manière officielle ?

— Parce qu'ils ne comprennent pas comment la réaction chimique a pu détruire le mycoplasme. Sur le conseil de Ryker, ils ont décidé de jouer la prudence. Ils attendent d'avoir une certitude absolue.

— Et quand l'auront-ils ?

— Est-ce que je sais ? Quand ils auront ratissé tout le pays, je suppose.

Elle se pressa contre lui.

— Ou quand il n'y aura plus de nouveaux cas de démence, dit-elle en frissonnant.

— Ils disposent d'un traitement à présent. Pourvu que le mal ne frappe pas massivement, ils peuvent soigner les malades qu'ils trouvent.

— A moins qu'ils ne commencent par se tuer.

Il ne répondit pas. Ils avaient eu de la chance, tous les deux, mais le souvenir pèserait lourd dans leurs mémoires. Il y aurait bien des silences entre eux chaque fois qu'il resurgirait. Se libérer du cauchemar leur prendrait des années, mais leur expérience leur permettrait de se comprendre et de s'entraider.

Le regard de Casey croisa le sien. Elle aussi était perdue dans ses pensées.

— Je me sens très bien, sourit-elle.

D'un geste décidé, il s'assit. Aucun des deux ne devrait plonger trop avant dans les sables mouvants de la mémoire.

— Je vais faire du café, annonça-t-il.

— Non, protesta-t-elle en le repoussant, tu restes là. Moi j'y vais.

Il regarda sa silhouette nue se glisser dans la chemise qu'il avait jetée n'importe où. Trop large, elle flottait autour d'elle de façon fort attrayante ; comme elle se penchait pour l'embrasser, la vue de ses petits seins réveilla en lui un désir. Elle contourna le lit et, une fois de plus, l'image qu'elle donnait seulement quelques jours plus tôt dans la chambre obscure lui envahit l'esprit. Mais à présent, il était plus facile de la chasser.

Elle commença à tirer les rideaux, et s'arrêta à mi-chemin, figée.

— John..., s'écria-t-elle, incapable de détacher les yeux de la lumière étrangement voilée qui venait du dehors.

Il bondit du lit, ressentant déjà l'impression de froid qu'il connaissait bien. D'un seul geste, il tira les rideaux brutalement et considéra d'un œil atterré la scène qui s'offrait.

— Oh mon Dieu ! souffla-t-il.

Il n'y avait pas de scène à voir. Seulement un lourd voile gris,

teinté de jaune.

Ils restèrent là immobiles, pétrifiés d'effroi. Il leur fallut un long moment pour remarquer la sonnerie insistante du téléphone dans la pièce voisine.

Ils avaient essayé d'avertir la ville de ce qui approchait. Un petit nuage apparut subitement, que poussait un vent fort. Il était survenu après deux jours de recherche, juste au moment où l'on commençait à se détendre. Caché au début par les brumes de l'aube, il s'était levé comme s'il n'attendait qu'un allié, le vent du nord-est, pour rassembler ses forces. Dans la panique générale, beaucoup d'hommes s'étaient dispersés car le nuage se déplaçait droit sur eux. Les plus braves s'étaient souvenus d'appeler leur base par radio, mais la plupart n'avaient pensé qu'à se préserver.

Comme le brouillard balayait la campagne, il augmentait de volume. Il traversa de petites agglomérations, puis des zones industrielles infestées de fumées nocives qui ne cessaient jamais de se déverser, même la nuit ; l'air pollué lui convenait à merveille, il l'accueillit en son sein empoisonné, et en profita pour grossir encore. Il atteignit les faubourgs. Sa taille rendait le vent moins efficace. Il dérivait vers la métropole.

On avait rassemblé à toute vitesse les troupes éparpillées qui précédaient le brouillard avec des haut-parleurs vociférant des messages d'avertissement. C'était pratiquement inutile, ils s'en rendaient compte : le temps que la population émerge du sommeil et comprenne le message, il serait trop tard. Le brouillard serait déjà sur elle.

Ils essayèrent néanmoins. Les deux tiers des effectifs en tout cas. Le troisième tiers filait vers Londres pour s'acquitter d'autres tâches.

Janet Halstead fut tirée de son sommeil par l'un de ses assistants. Enfilant son peignoir, elle gagna le bureau adjacent à ses appartements. Elle prit le téléphone, écouta en silence ce que lui disait son correspondant. Son expression ne se modifia pas. À peine ses yeux trahirent-ils une lassitude mêlée de tristesse. Elle raccrocha le combiné, le contempla pensivement un instant. Toute sa personne alors parut s'animer, et elle se mit à bombarder d'instructions son assistant médusé. Il fallait évacuer immédiatement le Centre de la Recherche. Le matériel, les notes et tout ce qui pouvait se démonter facilement devaient être transportés ailleurs, dans un local secret. Un transport spécial était déjà en route pour venir chercher le tout.

Stan Reynolds était un des vigiles chargés de la sécurité au siège d'une compagnie pétrolière géante. Cette nuit-là, il déambulait le long d'un couloir recouvert d'une épaisse moquette en direction de sa pièce

favorite, tout en haut de la tour qui dominait la Tamise. Cette salle de conférences possédait la table la plus grande qu'il ait jamais vue, et il en avait vu beaucoup ces dernières années dans les diverses sociétés qui l'avaient employé. Elle était du plus beau chêne, très épaisse, et soixante personnes tenaient à l'aise autour de son plateau. Elle avait coûté, paraît-il, plus de six mille livres. Le vigile ouvrit la porte monumentale et entra, en allumant toutes les lampes au passage.

Au haut bout de la table trônait le magnifique fauteuil de cuir du président. Il s'y laissa choir et, après avoir ôté ses bottes, s'installa les pieds sur la table. Puis, avec un soupir de béatitude, s'abîma dans un rêve coloré où il n'était question que de gros marchés et des jeux du pouvoir.

Sa nuit ainsi achevée, il se redressa, remit ses chaussures et trotta vers les immenses baies vitrées par lesquelles l'on voyait tout le sud de Londres. La vision des lumières scintillantes comme des myriades d'étoiles sur fond de velours noir l'emplissait inmanquablement d'une grande fierté pour sa ville.

Cette fois pourtant, la vue était toute différente. Le ciel était orange. Orange ? Il s'aperçut que le sud de Londres était cerné de gigantesques feux qui lançaient à intervalles réguliers leurs flammes effrayantes. L'espace d'un instant, il se crut revenu en arrière, au temps de la guerre et du Blitz, et des brasiers allumés par les bombes ennemies.

Mais les feux perdaient de leur éclat, un à un recouverts d'un voile semi-opaque ne laissant filtrer qu'une faible lueur rouge.

Il crut entendre la voix d'un haut-parleur au loin, indistincte ; de toute façon, il était trop absorbé par ce qui se déroulait sous ses yeux pour vouloir déchiffrer le message.

Il observait l'avancée du brouillard qui éteignait peu à peu les millions de lumières, engloutissait la ville morceau par morceau, atteignait le fleuve juste au-dessous de lui.

Le fleuve aussi disparut. Le brouillard se colla à l'immense baie vitrée de la salle de conférences.

C'était l'aube. A la fenêtre de sa chambre, McLellan contemplait le brouillard. Il avait les yeux brûlants de larmes contenues. A sa couleur jaunâtre, il avait reconnu le brouillard. Il n'était d'ailleurs pas surpris : la confiance qu'il accordait au gouvernement en temps de crise étant fort limitée, il s'attendait à un tel gâchis. Son poste au ministère de l'Environnement lui permettait d'être mieux informé du danger que le public en général ; il avait également été témoin des accidents étranges survenus à son collègue Holman et au défunt Spiers. Beaucoup de gens ignoraient encore que ce n'était pas le brouillard qui tuait, mais la folie qu'il provoquait : c'était elle qui

menait les hommes à la mort.

Il se retourna. Sa femme endormie, pelotonnée sous les couvertures, si vulnérable... Et dans les chambres voisines, ses enfants... Des larmes amères jaillirent de ses yeux. Combien de temps faudrait-il au poison pour investir leurs esprits, pour faire d'eux des déments ? Que ferait-il de lui ? Et si sa famille périssait de sa propre main ? Sa pensée s'affolait. Il devait pourtant y avoir un moyen de les protéger.

Avant tout, se calmer. Il s'assit sur le bord du lit, attentif à ne pas éveiller sa femme. Il existait sûrement une solutions ! Les attacher, les enfermer dans leurs chambres ? Oui, mais lui ? Qui les protégerait de lui ? S'assurer qu'ils étaient à l'abri les uns des autres, et se perdre dans le brouillard, à la grâce de Dieu ? Non, il ne les quitterait pas : ce serait désertier. Il fallait qu'il trouve, et qu'il trouve vite, car personne ne savait combien de temps mettrait le poison à agir. Une journée pour Spiers, quelques minutes pour Holman.

Voilà, il tenait la solution ! Elle n'était pas idéale, mais elle leur donnerait un peu de temps ; le temps pour les autorités d'amorcer une action, de commencer à sauver des vies.

Il alla dans la chambre de sa fille, ôta de son chevalet le tableau noir sur lequel elle jouait à la maîtresse, se munit d'une craie et sortit le plus silencieusement possible. Assis sur la dernière marche de l'escalier, il traça un message à la craie sur le tableau, en grandes majuscules. Puis il ouvrit la porte d'entrée et plaça le message sur le seuil avant de remonter au premier étage. Dans la salle de bains, il s'empara du flacon rangé tout en haut de l'armoire à pharmacie. Un somnifère qu'utilisait parfois sa femme pour calmer ses nerfs mis à mal par trois enfants très remuants. Il remplit d'eau un verre, entra de nouveau dans la chambre de sa fille. Asseyant l'enfant dans son lit malgré ses protestations ensommeillées, il l'obligea à avaler cinq pilules. Un baiser sur le front, et il la recoucha, la borda ; puis répéta l'opération sur les deux garçons dormant dans la chambre voisine. Paul s'était montré peu coopératif, mais la promesse d'une surprise mirifique l'avait fléchi. La suite serait plus difficile. Il faudrait qu'il réveille Joan, qu'il lui explique pourquoi il agissait ainsi. Etait-ce un effet de son imagination, ou ressentait-il vraiment les premières atteintes d'une migraine ?

Joan se mit à pleurer et refusa d'abord de prendre les pilules. Après une argumentation serrée et beaucoup de prières, elle accepta pourtant de se laisser convaincre. McLellan avala pour sa part huit comprimés. Il n'en connaissait pas la dose fatale, mais il estimait que celle administrée à sa famille et à lui-même n'était pas trop dangereuse. Et, vu les circonstances, il fallait prendre le risque.

Il se recoucha dans la chaleur du lit, attira dans ses bras sa

femme qui pleurait. Ils attendirent que vienne le sommeil.

Irma Bidmead se levait toujours tôt. A soixante-treize ans, comment perdre son temps à dormir ? Et puis ses chats auraient faim.

Elle avait treize chats, tous des chats perdus qu'elle avait adoptés. Ou peut-être étaient-ce eux qui l'avaient adoptée. Souvent, la nuit, elle traînait dans les bas-quartiers de Kensington avec un cabas rempli de restes et de divers morceaux destinés aux chats errants. Les animaux reconnaissaient sa silhouette maigre et le sifflement qu'elle lançait pour les appeler. Ils la suivaient dans les ruelles obscures, jusqu'au moment où elle décidait que leur groupe était suffisant et s'arrêtait pour les nourrir. Elle leur parlait, les grondait pour leur gloutonnerie, tout en s'amusant de leurs acrobaties. C'était à qui serait rassasié le premier.

Tous les deux ou trois mois, une camionnette l'attendait à un endroit convenu. Une douzaine de chats y étaient entassés et conduits jusqu'à un hôpital du sud de Londres. Le conducteur, avec qui elle avait conclu cet arrangement, prenait la part du lion sur le prix que payait l'hôpital pour les animaux, mais l'opération rapportait tout de même à la vieille une coquette somme. La vivisection était un marché lucratif malgré les clameurs de la SPA et les appuis massifs dont elle bénéficiait ; comme les autorités la savaient nécessaire, elles fermaient les yeux.

L'argent de la vente, Irma l'utilisait à nourrir ses propres chats. Parce qu'elle adorait ses chats.

La puanteur qui régnait dans la pièce quand elle ouvrit la porte ce matin-là ne la gêna nullement ; elle avait vécu toute sa vie en compagnie de ces créatures, et leur odeur faisait partie d'elle-même. Les effluves des treize chats enfermés toute la nuit dans ce local n'affectaient ses narines en aucune façon.

— Bonjour, mes mignons ! claironna-t-elle.

Comme chaque matin, ils allaient se précipiter pour se frotter contre la vieille robe de chambre dans laquelle elle dormait. Mais non. Ce matin, ils ne bronchaient pas, immobiles, silencieux.

La contrariété qu'elle éprouva l'empêcha de remarquer la brume jaunâtre qui filtrait par la fenêtre ouverte à l'espagnolette.

— Qu'est-ce qui vous prend aujourd'hui ? glapit-elle, fâchée. Vous voulez faire les malins ? Eh bien, débrouillez-vous pour manger seuls !

Elle sortit de la pièce en tapant du pied. Dans la cuisine, elle alla chercher deux harengs saurs sur le coin de l'évier. Tout en marmottant, elle fonda jusqu'au repaire des chats et jeta les poissons au milieu de la pièce.

— Voilà ! Ne vous étranglez pas avec les arêtes, et estimez-vous

heureux de votre sort !

Elle regagna sa chambre au pas de charge et se remit au lit, en poussant le chat lové dans sa chaleur qui dormait toujours avec elle. Il se hérissa de mécontentement, puis se réinstalla confortablement. Irma cria à l'intention des autres :

— Et ne venez pas ramper autour de moi quand vous aurez fini ! Je ne veux rien savoir, j'ai trop mal à la tête ! Bande d'ingrats, marmonna-t-elle en remontant ses couvertures, je sais bien ce que vous méritez ! A l'hôpital, tous ! Sauf toi, ma belle. Toi, tu aimes ta vieille maîtresse.

Elle sourit au chat qui ronronnait à côté d'elle.

— Toi, tu es une bonne fille, pas comme les autres, qui ne pensent qu'à manger ! Ooh, ma pauvre tête !

Elle ferma les yeux, toute à sa douleur.

Les chats dédaignèrent le poisson. Sans bruit, ils passèrent dans la chambre d'Irma et attendirent au pied du lit où elle s'assoupissait.

Le commissaire divisionnaire Wreford dévala les escaliers et pénétra dans la cuisine. Bâillant à s'en décrocher la mâchoire, il remplit d'eau la bouilloire électrique et l'alluma. Dieu, qu'il était fatigué ! Ce maudit brouillard lui avait valu des heures et des heures de travail supplémentaire et la nuit dernière était la première où il avait pu se reposer. Enfin, avec un peu de chance, tout était fini à présent ; il allait pouvoir prendre un peu de congé. Il se félicitait de sa prudence dans l'affaire Holman. Il aurait pu choisir de l'évincer en le taxant d'excentricité, mais l'expérience lui avait appris à ne jamais négliger un avertissement, quelle que soit sa source. Il avait adroitement joué en ne rendant pas son enquête officielle, en tout cas pas avant d'avoir découvert que l'histoire contenait une part de vérité ; alors seulement, il avait remué ciel et terre, réclamant des crédits pour des mesures d'urgence avant le terrible désastre de Bournemouth.

Barrow s'en était étranglé, il l'aurait parié. Un peu trop ambitieux, Barrow : il devait espérer avec impatience que son chef ait un gros pépin.

Il attendit que l'eau frissonne en souriant aux anges. Allons, Barrow n'était pas si mauvais bougre. Un peu brutal parfois mais il s'adoucissait avec l'expérience ; et même en cela, il lui était utile pour le moment.

La vapeur sortant de la bouilloire interrompit le cours de ses pensées. Il versa l'eau sur le thé.

Le laitier déposait chaque matin sa bouteille sur le seuil. Wreford alla l'y chercher, impatient d'inhaler quelques bonnes goulées de l'air vif du matin. C'était un rite depuis des années – il expliquait à

sa femme que c'était le seul moment où un habitant de Londres pouvait respirer normalement. Dès neuf heures, les rues seraient saturées de fumée ; c'est pourquoi il prenait son bol d'air quotidien à sept heures et demie : cela consistait à respirer à fond sur le pas de sa porte durant cinq minutes, pendant que le thé infusait.

Il commença à prendre son inspiration en ouvrant la porte ; avant même qu'il ait vu le brouillard, ses poumons en étaient à moitié remplis.

L'inspecteur principal Barrow dormait. La semaine avait été dure, et c'était son premier vrai repos. Jouer les bonnes d'enfants pour Holman ne lui avait pas plu du tout. Il avait bien mieux à accomplir dans une crise comme celle-ci, qui lui offrait l'occasion de faire ses preuves, de s'imposer. N'était-ce pas lui qui le premier avait amené Holman ? Le personnage l'irritait. Il reconnaissait avoir été dur avec lui au début, mais dès qu'il avait compris son erreur, il avait essayé de la réparer. En tant que garde du corps, il avait pris Holman sous sa protection, s'était inquiété pour lui, avait voulu jeter les bases d'une relation plus cordiale. A cause de son immunité, Holman était devenu un homme très important ; s'il lui était arrivé quelque chose, c'est son garde du corps qui en aurait subi les conséquences. Holman lui avait refusé sa sympathie, il avait maintenu une distance entre eux ; sans doute lui gardait-il rancune de la façon dont il l'avait d'abord traité.

Quoi qu'il en soit, cela n'avait plus guère d'importance, puisque la terreur semblait loin. Après bien des dégâts, le danger était jugulé – à les en croire du moins.

Au milieu de toutes ces pensées qui lui trottaient dans la tête, ce qui était chez lui un signe d'extrême lassitude, il s'était écroulé dans son lit avec bonheur, sans compagnie féminine pour une fois. Trop fatigué même pour cela.

Il était immédiatement tombé dans un profond sommeil, et dormait encore comme entrant dans sa chambre la pauvre lumière du jour que laissait filtrer le brouillard.

Samson King se frayait difficilement un chemin à travers le brouillard. Il vivait à Londres depuis l'âge de quinze ans, mais n'en avait jamais vu d'aussi épais. Heureusement qu'il n'habitait pas trop loin du dépôt ; sinon, il ne l'aurait jamais trouvé. Et à vrai dire, il n'était pas très sûr d'aller dans la bonne direction. Fichu temps. Le soleil de la Jamaïque ne lui manquait pas autant qu'aux vieux copains du pays, parce qu'il se rappelait mal les plages chaudes et la mer turquoise qu'ils décrivaient. Il était habitué au soleil timide de l'Angleterre, et trouvait même désagréable les quelques jours d'intense chaleur dont bénéficiait parfois le pays.

Avec ce temps-là, ils ne croyaient tout de même pas qu'il allait sortir le bus ? Bernice ne voulait pas qu'il se présente à son travail, mais lui craignait que cela ne fasse mauvais effet dans son dossier. Pas question de perdre cette place comme il en avait perdu beaucoup d'autres : il aimait bien être là-haut derrière le volant de son monstre rouge qu'il maîtrisait parfaitement, à narguer les autres conducteurs intimidés.

Alors, où était-il ? « Quel temps de chien ! » sacra-t-il tout haut, pour entendre le son de sa propre voix. Il n'avait pas rencontré âme qui vive, ce qui lui donnait l'impression bizarre d'être un esprit errant dans un monde de ténèbres.

Le dépôt devait se trouver de l'autre côté de la rue, à une cinquantaine de mètres du passage pour piétons qu'il voyait en face de lui . Ce carrefour l'aidait souvent à dégager son autobus avant d'emprunter la rue très passante.

Il entreprit de traverser en se guidant sur les bandes noires et blanches, l'œil aux aguets sur tout véhicule qui pourrait survenir. Il avait la migraine, parce que sans doute ses yeux se fatiguaient à scruter le brouillard pour essayer de discerner des formes connues. Au moins, les rues seraient plus dégagées aujourd'hui ! Il pouffa de rire sans savoir pourquoi, et riait encore en atteignant le trottoir opposé. Il tourna à droite, et marcha le plus près possible des boutiques.

Repris d'accès de fou rire, il pénétra bientôt dans le garage. Il ne se demanda pas pourquoi le dépôt était vide, sans contrôleurs, sans équipe de nettoyage sur le départ, pourquoi aucun camarade de travail ne l'attendait. Il ne se posa aucune question.

Hilare encore, il se contenta de grimper dans sa cabine. De temps en temps, un rire nerveux le secouait. Il démarra, et sortit lentement l'autobus du dépôt.

Tout Londres s'éveillait pour découvrir le brouillard jaunâtre qui cernait la ville. Certains comprenaient le sens de ce qu'ils voyaient, d'autres non ; beaucoup étaient déjà trop fous pour s'en soucier. Des milliers de personnes avaient fui durant la nuit, celles qui avaient eu la chance d'entendre les avertissements diffusés par la radio ou les haut-parleurs. Celles-là avaient, à leur tour, informé parents, amis ou proches, soit par téléphone (ce qui, à cause du chaos, était parfois aléatoire), soit en courant les prévenir de vive voix.

Mais pour cette immense cité, les quelques milliers qui avaient pu fuir formaient un groupe infime comparé aux millions n'ayant reçu aucune information. On alluma d'énormes feux, mais le brouillard s'éleva avec leur chaleur, et redescendit aussitôt après.

La panique de la nuit précédente n'était rien auprès de ce qui viendrait le lendemain, qui ferait de la ville un pandémonium étrange

et tragique.

CHAPITRE XIX

Holman engagea avec précaution le véhicule blindé sur la rampe qui depuis l'énorme abri souterrain les ramènerait à l'air libre, dans le brouillard. Son passager, un certain Mason, difforme dans sa combinaison de protection, observait la rue à travers son étroite visière plombée.

— Il semble un peu moins épais, observa Holman.

— Il s'est probablement déposé au fond du bassin londonien avant de s'étaler tout autour, répondit Mason.

Holman acquiesça ; cela semblait logique. Londres était bâtie dans un creux, une cuvette en forme de saucière entourée de collines. Le brouillard avait dû s'y amonceler et débordait maintenant sur toute la ville. A moins de vent fort, il s'en écoulerait sans doute par la Tamise, à travers le plat pays d'Essex.

— Prenons à gauche le long du quai, dit Mason qui vérifiait les instruments disposés devant lui. En traversant la City, nous serons dans la bonne direction.

Holman tourna à gauche en se guidant sur le trottoir. Sa vue portait tout juste jusqu'au trottoir opposé, ce qui n'était pas le cas ce matin, lorsqu'il s'était frayé un passage jusqu'à l'abri secret. Il frémit intérieurement en se remémorant son voyage irréel dans les rues noyées de brouillard.

Casey et lui contemplaient le brouillard dans un désarroi proche du désespoir quand le téléphone avait commencé à sonner. Il s'était arraché à la fascination du spectacle pour aller répondre, comme il aurait saisi une bouée de sauvetage.

C'était Douglas-Glyne, le sous-secrétaire d'Etat à la Défense. Il lui avait débité ses instructions, sans discussion possible. Holman devait se rendre au pont de Westminster, où l'attendrait un véhicule ressemblant à une voiture de reconnaissance de l'armée, mais plus grand et plus lourd, et muni de diverses antennes.

Il l'emmènerait à un rendez-vous secret, dont le lieu ne pouvait encore lui être révélé. Il devrait éviter de s'impliquer dans tout incident qui surviendrait sur son chemin ; son seul dessein serait de rallier le point de rendez-vous le plus vite possible, et en parfaite

santé. Qu'il pense d'abord à se protéger, même s'il fallait pour cela qu'il tue ou blesse autrui ; une ou deux vies n'étaient rien au regard des millions de vies qu'il pourrait sauver si lui-même restait indemne. Sa compagne devait demeurer où elle était pour le moment : traverser la ville avec elle était trop risqué actuellement. Si quelque chose arrivait à Holman, on trouverait le moyen de la joindre. Quant à lui, on préférait ne pas lui envoyer la voiture spéciale à cause du temps qu'elle mettrait à l'atteindre : avec ses équipements particuliers, sa visibilité dans le brouillard était pratiquement nulle. Mais s'il le fallait, on ramènerait la jeune fille par ce moyen.

Le ministre raccrocha dès que son correspondant eut dit qu'il comprenait, qu'il suivrait les instructions. D'une voix qui s'efforçait de rester égale, Holman exposa la situation à Casey tout en s'habillant rapidement. Elle ne pleura pas, ne protesta pas : elle savait que les circonstances les menaient, que leur destin leur échappait, qu'il fallait obéir aux événements. Il lui dit de verrouiller la porte derrière lui, et de se barricader dans la chambre. Ils écourtèrent leurs adieux pour ne pas céder à la tentation de s'enfermer tous les deux, loin du monde et de sa folie. Au plus léger abandon de l'un ou de l'autre, il aurait été si facile d'y succomber... Ils s'embrassèrent vite, et il partit sans un mot.

Il emprunta l'escalier plutôt que l'ascenseur, qui n'était pas très fiable même en temps ordinaire. Une fois dans la rue, le cauchemar prit une nouvelle dimension.

Le plus effrayant, c'était l'impression de vide. D'absence totale. Rien n'avait plus de substance, rien n'était tout à fait réel. Il rasait les murs par crainte de heurter quelqu'un, et en même temps ne désirait rien tant que rencontrer l'un de ses semblables, un être de chair et de sang. Un étrange vagissement lui parvint, dont il s'aperçut qu'il était humain. Une voiture qui roulait vite passa à grand bruit ; le bruit décrut comme elle s'éloignait, puis il y eut un grand fracas, et le silence. Un hurlement, celui d'une femme, entrecoupé d'un rire strident, hystérique, un rire de démente. Tout cela lointain et irréel, factice comme la maison hantée d'un champ de foire.

Par bonheur, l'heure matinale voulait que la plupart des habitants soient encore endormis ou à peine éveillés. A l'idée de l'apocalypse qui s'installerait dans la journée, Holman pressa instinctivement le pas. Il devinait la tâche qui l'attendait, et curieusement n'en était pas mécontent. Mieux valait foncer dans l'action que piétiner dans le brouillard à attendre les événements. Et puis il ne serait plus seul, mais entouré de gens qu'il espérait normaux. Dieu merci, Casey était immunisée. Si le plan échouait, quoi qu'ils aient dans l'esprit (et il s'attendait à tout), il reviendrait la chercher et l'emmènerait. Et qu'ils aillent au diable, tous ! Ils avaient provoqué ce gâchis, qu'ils s'en arrangent ! Il aurait suffisamment payé de sa

personne.

Il aperçut trop tard l'ombre qui surgit devant lui. Leur collision envoya l'autre à terre. Sans réfléchir, Holman se courba pour aider l'homme gisant à ses pieds. Ce dernier prit sa main tendue, et brusquement l'agrippa aux épaules. Son visage n'était plus qu'à quelques centimètres, et c'est alors seulement que Holman remarqua son étrange rictus. Il recula ; l'homme s'accrocha à lui, la bouche grande ouverte sur un hideux ricanement qui roulait dans sa gorge. Il tenta de le repousser, mais un bras lui encercla le cou, l'obligeant à baisser la tête. Pris de panique, il frappa : le ricanement de l'homme devint un grondement de rage et Holman reçut un formidable coup de pied dans la cheville. Il plongea subitement, réussissant à se soustraire à l'étreinte de son agresseur, puis de sa main posée à plat sous son menton le poussa en arrière avec force, en accompagnant le mouvement jusqu'à ce que la tête heurte le mur de brique. Il y eut un craquement sonore, et l'homme tomba sur ses genoux en portant la main à sa nuque avec un gémissement pitoyable. L'autre main cherchait à tâtons la jambe de son adversaire, qui s'empressa de s'enfuir.

Lorsqu'il cessa de courir, Holman se trouva complètement privé de repères. Rien en vue, ni à gauche ni à droite. Il continua d'un pas vif, sans abandonner sa vigilance, en espérant qu'il était dans la bonne direction. Un cri sur sa gauche, un long cri déchirant qui s'acheva sur le choc nauséeux d'un objet qui s'écrase. Quelque chose lui mouilla le visage, il y porta la main... c'était du sang. Il s'essuya vigoureusement la joue avec sa manche, révolté à l'idée de ce qui venait de se passer. Quelqu'un, homme ou femme, avait sauté d'une fenêtre, et son corps en se brisant sur le pavé l'avait éclaboussé de sang.

Il pressa le pas. Plus il tarderait, plus il trouverait de gens dans les rues. Il fallait gagner du temps. Et s'il empruntait une voiture ? C'était risqué, car il conduirait quasiment à l'aveuglette, mais cela valait peut-être la peine d'essayer. On chantait à présent, pas très loin ; le chant se rapprochait, c'était une voix d'homme, riche et claire. Et joyeuse. La forme noire se précisa soudain : un homme à bicyclette qui décrivait de grands zigzags, lentement, indifférent à ce qui n'était pas sa chanson. Il vit Holman et se mit à tourner autour de lui sans cesser de chanter. Et ses yeux ne le quittaient pas, souriants, placides.

Comme le cycliste entamait son second circuit, Holman s'interrogea : s'il le délestait de son vélo afin de l'emprunter ? Mais non, ce serait sans doute plus dangereux que de marcher. Avec un signe de la main, l'homme disparut dans la brume. Sa chanson décrut dans le lointain, et Holman se sentit encore plus seul.

Il se retourna brusquement, sur le qui-vive, à l'approche d'un pas

de course, mais on le dépassa sans qu'il pût voir autre chose qu'une silhouette fugitive. Il n'était pas raisonnable de continuer ainsi, il s'en rendait compte. Ses nerfs étaient tendus, sa progression trop lente ; à ce rythme-là, il allait mettre des heures pour atteindre Westminster et la foule envahirait les rues bien avant qu'il soit arrivé. Il fallait prendre une voiture : en trouver une ne poserait pas trop de difficultés et il savait démarrer sans clef. En suivant le bord du trottoir, il ne tarderait pas à trouver une voiture garée.

Il dépassa une femme qui poussait un balai ordinaire, le long du caniveau, avec force remontrances adressées aux tas d'ordures, et force malédictions pour le monde en général.

Il dépassa un corps écartelé sur le sol, sans même s'arrêter pour voir s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme, et s'il était mort ou vivant.

Il dépassa un chien qui dévorait la carcasse d'un de ses semblables. L'animal leva une gueule poisseuse de sang et de bave, et gronda de façon menaçante sans l'attaquer. Ses yeux mauvais le suivirent jusqu'à ce qu'il ait disparu dans le brouillard.

Holman avait à présent une respiration oppressée, difficile. A cause de l'air vicié, ou de la tension qui était sienne ? Il n'en put décider. Trouver une voiture devenait urgent.

C'est alors qu'il vit une lumière en face de lui, de plus en plus brillante à mesure qu'il avançait. Il crut d'abord que c'était un feu, puis, comme elle restait fixe, l'enseigne d'une boutique, et comprit enfin en s'approchant d'où elle provenait. Cette lumière lui offrait la solution qu'il cherchait, le moyen de traverser Londres rapidement et à moindres risques. Ce serait éprouvant, il le savait, mais finalement moins qu'un trajet en voiture. Il se mit à courir.

Une heure plus tard, il émergeait du métro à Trafalgar Square, les mains et la figure noires, une torche luisant encore faiblement au poing. Le sombre parcours à travers les tunnels s'était déroulé sans incidents. Il avait trouvé la station St John's Wood déserte, toutes lampes allumées pourtant. Elle avait probablement été abandonnée durant la nuit, et personne ne s'était soucié de fermer ses grilles ni d'éteindre le courant. Une porte marquée « Privé » était restée ouverte, il avait tâté d'y découvrir une forte torche de caoutchouc. Dans l'escalier descendant vers le quai, il s'était demandé si le courant avait été coupé, mais il n'existait aucun moyen de le savoir. Malgré son intention de s'écarter des lignes, il aurait été rassuré de savoir si elles étaient chargées ou non de leur électricité mortelle.

Heureusement, les ampoules simples disposées le long des tunnels étaient restées allumées aussi, sans doute pour les équipes de

nettoyage et d'entretien – mais plus loin, entre certaines stations, il s'était parfois trouvé plongé dans le noir complet. Il avait remarqué que la station était envahie de brouillard, moins épais toutefois qu'en surface. Même les quais n'en étaient pas tout à fait exempts. Une fois, des voix étouffées venant d'un tunnel parallèle au sien lui étaient parvenues ; il avait éteint sa torche et attendu dans le noir qu'elles s'éloignent. Sa principale inquiétude était qu'un train ne jaillisse dans le tunnel, idée dont il avait eu grand-peine à se débarrasser. Même les silhouettes noires et furtives des rats qu'il dérangeait l'avaient moins ennuyé qu'il ne l'aurait cru.

Il avait réussi. La joie d'émerger à nouveau à la lumière du jour, même obscurcie, le grisa. Le brouillard semblait un peu moins dense, mais n'était-ce pas le passage de l'obscurité à la grisaille qui le trompait ?

Il observa une pause pour s'orienter, et prit conscience d'un bruit étonnant sur sa droite, une sorte de roucoulement sans fin, monotone, obsédant. Les pigeons. Les milliers de pigeons de Trafalgar Square. Le brouillard les affectait-il, eux aussi ? Leur appel incantatoire piqua sa curiosité. Oubliant les instructions, il traversa une large avenue pour gagner le centre même du square, d'où s'élevait le bruit.

Les pigeons formaient un épais tapis gris qui se perdait dans la brume. Apparemment, leur masse recouvrait tout le reste du square. De temps en temps, l'un d'eux battait des ailes pour s'élever de quelques centimètres, retombait vite sur le dos des autres et se faufilait à travers la mêlée où il retrouvait une place. Les oiseaux blottis les uns contre les autres ne semblaient nullement effarouchés. Aucune nervosité, aucune précipitation, sauf chez ceux qui étaient délogés de leur place et manœuvraient pour la reprendre. Et toujours ce roucoulement profond, hypnotique, qui résonnait sinistrement dans l'air empoisonné. Holman s'avisa soudain de la présence parmi eux d'autres ombres de plus grande taille : fantomatiques, immobiles, muettes, celles de personnes qui n'avaient rien d'humain.

Il battit en retraite. Quelque chose allait se produire, il le sentait. Il reculait pas à pas, sans quitter les pigeons des yeux. Ce fut seulement lorsque le brouillard, son autre ennemi, les eut avalés, qu'il osa se retourner et s'éloigna vivement. Un geste un peu brusque de l'un de ceux qui étaient au milieu d'eux – ils devaient être assez nombreux, puisqu'il avait dénombré cinq personnes à très courte distance-, un seul geste et les oiseaux entreraient en action. Attaqueraient-ils ? Il n'en savait rien, mais son instinct lui disait de s'enfuir : la menace qui émanait d'eux était presque tangible.

Il se hâta donc. Etait-ce la bonne direction ? Sur cette place ouverte, sans une bordure de trottoir ou un immeuble pour lui servir

de repère, son angoisse augmentait encore. Si son sens de l'orientation ne le trompait pas, Whitehall devait se trouver en face, le Strand à gauche et le Mall juste à droite. Et lui au carrefour de toutes ces avenues.

Il entendit la voiture avant de la voir. Heureusement pour lui, le rugissement de son moteur et les cris de ses freins l'annonçaient de loin. A l'oreille, il tenta de localiser l'endroit où elle apparaîtrait. Le bruit venait du Strand, et passait, semblait-il, alternativement de la gauche à la droite. Il comprit alors la raison de ces crissemments de freins : le conducteur décrivait d'un côté à l'autre de la route une sorte de zigzag frénétique. La voiture n'était plus qu'à vingt pas, et surgit du brouillard comme un démon .

Même s'il s'y attendait, la soudaineté de son apparition le pétrifia. Ce fut son instinct de survie qui lui fit esquiver au dernier moment le bolide rouge qui passa en trombe. La voiture de sport lui toucha la jambe, et le jeta au sol. Il aperçut le conducteur, un homme corpulent d'âge mûr qui riait d'un air égaré ; il était nu, jusqu'à la ceinture en tout cas. Sa passagère, une grosse dame du même âge, nue aussi, était debout, son ample poitrine cascadeant sur le pare-brise. Elle aussi riait en poussant des cris suraigus.

A plat ventre sur l'asphalte, étourdi, Holman regarda la voiture s'enfoncer dans le brouillard. Il s'était hissé sur un genou quand retentit le hurlement des freins martyrisés, suivi d'un bref silence puis de l'épouvantable fracas de l'impact : la voiture s'était écrasée contre quelque chose. Et tout de suite, le battement de milliers d'ailes. Leur roucoulement devenu un seul cri perçant, les pigeons s'envolaient tous ensemble. Des hurlements humains se mêlèrent à leur piaillerie, et Holman sut qu'il avait vu juste : les oiseaux attaquaient.

Il se remit debout, remonta son pantalon pour examiner sa jambe : un gros hématome mais pas de plaie. Le danger était là tout proche, à la limite de son champ de vision : si un seul oiseau remarquait sa présence, tous fondraient sur lui. Il fallait courir, se sauver ; ce qu'il fit, en boitant un peu.

Enfin, ô soulagement, il se trouva sur le trottoir, et, autre soulagement, s'aperçut qu'il était à Whitehall. Le reste du trajet jusqu'au pont de Westminster fut non moins irréel, fantasmagorie de sons et d'images qui s'évanouissaient aussi vite qu'elles étaient apparues. Plus tard, il se rappellerait avoir croisé un groupe important qui se ruait vers le bruit comme des lemmings vont à leur destruction ; un immeuble, il ne savait plus lequel, dévoré par des flammes immenses ; deux voitures faisant la course côte à côte, et s'enchevêtrant l'une dans l'autre ; une bande se livrant à une rixe sous le monument aux morts. Tout cela confus et n'ayant pas grande signification sur le moment parce qu'il n'avait qu'une seule idée, se

mettre en sécurité. Et la seule façon d'y parvenir était de retrouver la compagnie de gens sains d'esprit.

Il découvrit enfin le tournant qu'il cherchait. Le pont était juste en face. Les adorateurs de Krishna aussi.

Ils étaient assis à même le sol en un large cercle qu'il rompit bien involontairement. Quand il s'en rendit compte, il était trop tard pour battre en retraite.

Il les avait souvent rencontrés dans Londres, vêtus de longues robes chatoyantes de couleur safran, tête rasée pour les hommes ; ils psalmodiaient leur chant au son de tambourins discordants, en traînant les pieds dans une sorte de danse sautillante. Holman s'en amusait secrètement et trouvait sympathique cette fraîcheur d'âme, cette religion vécue dans l'innocence et la gaieté. Rien de commun avec l'impression sinistre qu'ils donnaient aujourd'hui.

Celui qui dirigeait le chant au centre du cercle ouvrit grands les bras :

— Sois le bienvenu, frère ! Ce jour est celui du Commencement ! Joins-toi à notre action de grâces.

Holman risqua un coup d'œil alentour ; les autres s'étaient levés et avançaient vers lui de leur démarche particulière, en resserrant le cercle.

— Allons, frère, le temps est venu ! insista le chef qui était d'une taille impressionnante.

Alors que le chant lugubre s'intensifiait, il posa deux mains gigantesques sur les épaules de Holman. Celui-ci tenta de se soustraire à sa poigne, en vain. L'autre se pencha vers lui à le toucher et chuchota :

— Si tu essaies de t'échapper je te casse en deux, ordure.

La violence de ses paroles plus que de son étreinte cloua Holman au sol.

— A genoux, frère. Humilie-toi et tu seras sauvé.

Impossible de résister à toutes ces mains qui le forçaient à s'agenouiller. Celles du géant l'accompagnèrent, si bien qu'ils se trouvèrent à genoux nez à nez. Dans la face bestiale de l'homme, les yeux cruels brillaient d'un éclat vitreux. Un filet de salive coulait du coin de sa bouche.

— Je t'aime, frère, nous t'aimons tous ! beugla-t-il avant d'ajouter dans un chuchotement :

— J'aurai ta peau, minable.

Décernant un grand sourire à Holman, il lui baisa le front.

— Ce jour est celui de ton Commencement. Pour que tout commence, tu dois d'abord mourir, proclama-t-il tandis que les autres venaient embrasser Holman à tour de rôle puis s'agenouiller autour de lui en groupe compact.

— Vous... Il faut me laisser partir, bredouilla anxieusement Holman. Je suis le seul qui puisse quelque chose pour dissiper le brouillard.

— Le brouillard, frère ? Il n'y a pas de brouillard. Ce qui nous environne, c'est l'esprit du genre humain. Ce jour est celui du Commencement. Cette brume est celle des âmes qui ont déjà entrepris le voyage.

— Lâchez-moi !

— Paix ! Le pont que tu vas emprunter est court, et la douleur est brève comparée au bonheur éternel qui t'attend, clama le chef.

Puis, sur le ton de la confiance :

— Tu seras le cinquième aujourd'hui, saloperie. Je te romprai le cou comme une vulgaire allumette.

Et ses mains se fermèrent sur le cou de sa victime. Avant que les énormes doigts ne l'enserrent, Holman envoya son poing dans l'estomac de l'homme. Le coup n'eut d'autre effet que de crispier le sourire du chef religieux en une grimace. Il se leva en hissant sa victime par le cou, et ses doigts commencèrent à serrer.

Dans un geste désespéré, Holman plia les jambes de façon à s'affaïsser, puis se lança en avant, tête baissée. Par chance, les adeptes étaient toujours agenouillés autour de leur chef, si bien que celui-ci, tombant à la renverse, alla heurter durement une tête courbée. Dans la mêlée qui s'ensuivit, Holman réussit à se libérer de l'étau qui lui serrait la gorge. Un coup de poing bien appliqué, et il eut la satisfaction de voir le sang jaillir du nez du géant.

Les longues tuniques qui entravaient les mouvements des initiés donnaient un avantage à Holman. Sans chercher encore à se redresser, il roula sur le chef dont la tête fut projetée au sol par un coup d'épaule. L'une des adeptes qu'il avait frappée par accident à la poitrine tomba en arrière, ce qui lui donna un peu d'espace pour se relever. Dans un concert de cris, des mains s'accrochèrent à lui, qu'il détacha de quelques claques. Il repoussait des corps à demi étendus, il gagnait du terrain. Entendant le géant rugir derrière lui, il redoubla ses efforts. Au moment où il crut être libre, une main se referma sur sa cheville ; il trébucha, roula sur le pavé devant la terrasse d'un restaurant.

Il se remit sur pied aussi vite que possible, mais déjà le géant venait vers lui, enjambant des corps comme il aurait pataugé dans un cours d'eau, brailant des obscénités. Le sang coulant de son nez lui barbouillait la face et lui faisait un masque rouge, celui même de la haine. Ses adeptes se relevaient tant bien que mal. L'un d'eux qui se dressait devant lui fut repoussé sans ménagement, et atterrit aux pieds de Holman.

Celui-ci était adossé à la baie vitrée du restaurant, les mains bien

à plat pesant sur le verre, prêt à bondir : Le géant n'était plus qu'à un mètre, bras étendus pour une étreinte mortelle, si concentré sur sa proie qu'il ne vit pas l'homme accroupi aux pieds de Holman, qui tentait de se relever. Holman se jeta sur le côté comme le géant s'élançait – et butait sur le corps de son fidèle.

La vitre vola en éclats, et l'homme s'affala dans un beuglement au milieu des gâteaux et des mets disposés derrière la vitrine. La lourde glace s'abattit comme une guillotine sur son torse et son cou.

Holman courait déjà, ce qui lui évita d'être blessé par les morceaux de verre ; il se servait à présent du brouillard comme d'un allié, essayant de s'y cacher, de trouver refuge dans sa grisaille. Mais les fanatiques le poursuivaient ; certains avaient ramassé des éclats de verre qu'ils brandissaient comme des armes. Holman courait à l'aveugle, talonné par leurs cris de vengeance. En dépit de tous ses efforts, il ne parvenait pas à atteindre la vitesse qui le dissimulerait à leurs yeux.

Le pont était tout près, il le savait. Pourvu que la voiture du gouvernement soit là à l'attendre... Haletant, il parvint à la bifurcation le long du quai de l'Embarkment. Mais, s'affola-t-il soudain, de quel côté le véhicule se tiendrait-il ? De ce côté, à la limite de sa vision, ou de l'autre, celui du pont ? Sans hésiter, il quitta le trottoir et s'élança au milieu de la route. Pourvu qu'il ait calculé juste ! Il se voyait mal battant le brouillard à la recherche de la voiture, avec cette foule de déments sur les talons.

Il atteignit le terre-plein au milieu de l'avenue et continua, comptant sur la chance et son instinct de survie pour le tirer d'affaire. S'arrêter pour jeter un coup d'œil alentour était tout à fait hors de question : cela aurait signifié la mort.

Ce fut alors que deux cercles brillants s'allumèrent face à lui, et qu'apparut derrière eux la forme nébuleuse d'une drôle de machine. On entendait le bruit du moteur, elle venait vers lui ! Etait-ce la voiture tant espérée ? Oui, oui, sûrement !

Mais que faisait-elle ? Elle le contournait, prenait de la vitesse, le dépassait... Avec un haut-le-cœur, Holman comprit l'intention du conducteur. Le lourd véhicule enfonçait le groupe des adorateurs de Krishna, envoyant certains voltiger, en écrasant d'autres sous ses larges roues, dispersant les plus heureux. Après quoi il fit demi-tour et revint vers Holman. Il allait vite malgré les apparences ; ses freins crissèrent et Holman s'écarta vivement pour ne pas être renversé à son tour.

Un portillon s'ouvrit de son côté et une voix métallique s'éleva :

— Désolé, monsieur, mais pour l'heure votre vie est beaucoup plus précieuse que la leur. Il le fallait, c'était votre seule chance. Entrez, je vous prie, nous avons peu de temps devant nous.

Holman se plia en deux pour pénétrer dans le véhicule. Il y trouva un personnage harnaché d'un costume semblable à ceux de ses compagnons de Winchester, mais plus volumineux encore et d'aspect moins maniable, avec un large casque dont l'étroite visière sombre ne laissait pas voir les yeux. La voix métallique provenait d'un petit micro au centre du casque.

— Fermez la porte, monsieur. Il n'est pas souhaitable de faire entrer le brouillard, pas plus que l'un de ces fous.

Holman obéit.

— Où m'emmenez-vous ? s'enquit-il.

— Vous allez le voir. Je m'appelle Mason. Excusez-moi de ne pas vous serrer la main, ces gants sont très encombrants. Je me suis inquiété à votre sujet, je dois vous le dire. Il y a une éternité que je vous attends.

— J'ai eu quelques problèmes en route, répliqua Holman qui s'affala sur son siège, hors d'haleine. Où allons-nous ?

— Un instant, je vous prie. Je les avertis que je vous ai récupéré.

Il pressa un bouton et fit son rapport : mission réussie, son passager et lui regagnaient la base. Puis il se tourna vers Holman.

— A présent, je préférerais que vous conduisiez. Ces véhicules ne sont pas conçus pour circuler dans un épais brouillard, comme le laissent supposer ces ouvertures réduites. Et ce costume n'arrange rien

— Le costume est plombé ?

— Oui, monsieur. C'est ce qui le rend si horriblement lourd. Il est supposé protéger des radiations, comprenez-vous. Comme l'ensemble de ce véhicule.

— Des radiations ?

— Oui. Nous l'appelons le véhicule de survie. Vous comprendrez pourquoi plus tard.

— Avec tous ces instruments, ces jauges et ces boutons, je ne suis pas sûr de pouvoir le conduire.

— Oh, ne vous laissez pas intimider par tous ces gadgets. Conduire cet engin ne pose aucun problème, c'est on ne peut plus simple. Il se manie comme une auto tamponneuse et son circuit est entièrement électrique : une pédale pour démarrer, une autre pour s'arrêter. Allons-y maintenant, ils sont plusieurs à vous attendre avec impatience !

Suivant les instructions de Mason, Holman s'engagea lentement sur le quai et tourna à gauche dans ce qui paraissait un parking souterrain situé sous un complexe de bureaux réservés au gouvernement. Il était plongé dans l'obscurité, mais les phares du véhicule éclairèrent plusieurs rangées de voitures rassemblées là.

Holman suivit la rampe qui descendait toujours plus profond, et s'achevait devant un solide mur de béton. Mason actionna un bouton avant de prononcer quelques mots incompréhensibles, sans doute en code, pensa Holman. Le mur qui leur barrait la route s'éleva soudain au plafond, découvrant une pièce tout en longueur.

Mason lui fit signe d'avancer, il obéit. Un autre mur les arrêta, puis se releva au bout d'une minute, aussi soudainement que le premier. Ils se trouvèrent alors devant un long couloir faiblement éclairé qui semblait également finir sur un mur aveugle. Comme ils franchissaient ce dernier, Holman vit qu'il était de métal gris, épais de cinquante centimètres environ.

Le couloir descendait en pente douce ; ils passèrent encore deux portes avant de pénétrer sur une vaste surface dégagée. Holman estima qu'ils avaient parcouru au moins quatre cents mètres sous terre. Dans un coin reculé, il remarqua un autre véhicule identique au leur. Un groupe d'hommes vêtus de combinaisons grises les attendait, tous munis de longues perches reliées à un réservoir central ; ils les pointèrent vers le véhicule et se mirent à l'asperger d'une substance presque invisible.

— Encore un peu de patience, monsieur, expliqua Mason. Nous avons été décontaminés à notre première entrée dans le tunnel, mais il s'agit ici d'une précaution supplémentaire .

— Ils nous aspergent avec quoi ?

— Ce complexe est rigoureusement stérile : pas un germe n'entre ici. Toute personne, tout objet qui y pénètrent sont désinfectés. Il a été bâti pour contenir au moins trois cents personnes pendant quelque chose comme dix années, voyez-vous. Si un microbe s'égareait en un lieu aussi confiné, il causerait des ravages.

— Dix ans ? s'étonna Holman. Mais quel est donc cet endroit ?

— Vous l'ignorez ? Je pensais qu'on vous l'avait dit.

— Non, on ne m'a rien dit.

— C'est un abri antiatomique. Il appartient au gouvernement.

Comme Holman n'émettait aucun commentaire, Mason poursuivit :

— Sa construction a été entreprise au début des années soixante et son aménagement ne cesse de se perfectionner. Si le pays arrivait à une situation de crise – celle où la guerre atomique serait inévitable – c'est ici que se réfugierait ses personnalités les plus éminentes. Un tunnel le relie directement aux Chambres du Parlement, un autre au Palais.

Holman eut un sourire désabusé.

— Existe-t-il d'autres abris comme celui-ci ? Pour les gens ordinaires, j'entends.

— Eh bien... je ne possède pas d'informations sur ce point,

monsieur. Ces affaires relèvent dusecret. Je sais qu'il n'y en a pas d'autre à Londres, mais j'en ai visité un à Manchester et je présume que la plupart des grandes villes possèdent le leur.

— Tous réservés à des « personnalités », n'est-ce pas ?

— C'est possible, en effet. Comment prendre en charge toute la population de Grande-Bretagne, n'est-ce pas ?

Holman soupira.

— Oui, je vois ce que vous voulez dire. Mais je me demande quels sont les critères qui vous désignent comme une personnalité.

Mason changea de sujet.

— Il est temps que nous sortions, dit-il.

Un jeune cadre se mit en devoir de guider Holman à travers de nombreux couloirs. Efficace, parfait, impeccable dans son costume bleu marine à fine rayure, sa cravate bordeaux et son col immaculé, il expliqua calmement à Holman le déroulement des événements de la nuit et la manière dont on y avait fait face. Le Premier ministre était là avec la presque totalité de son Cabinet ; le gouvernement avait été le premier averti avec la famille royale, maintenant en sécurité en Ecosse. Le Premier ministre avait décidé de rester à Londres et de diriger les opérations depuis cet abri qui offrait la surface idéale de manœuvre : impénétrable, muni de ressources pratiquement illimitées, il était relié à tous les points du globe, et disposait d'une salle d'opérations vaste et bien équipée. Il possédait ses propres sources d'énergie, un central téléphonique qui venait de faire ses preuves pour quand celui de Londres était hors d'usage (Holman comprit comment ils avaient réussi à le joindre). L'armée était rassemblée à proximité de Londres, prête à intervenir à la moindre injonction, mais la plupart des chefs d'état-major se trouvaient ici pour aider le Premier ministre à élaborer un plan de campagne. Le professeur Ryker était présent ainsi que de nombreux éminents scientifiques ; ils travaillaient d'arrache-pied sur une nouvelle théorie de Ryker s'appliquant à l'expansion rapide du brouillard – qui peut-être donnerait la clé de son invention. Janet Halstead était sur place avec son équipe de chercheurs et quelques victimes du brouillard qu'elle s'employait à traiter. En ce vaste abri souterrain étaient rassemblées beaucoup de personnes possédant une compétence particulière, des médecins aux ministres du culte, des naturalistes aux charpentiers et aux plombiers ; sans qu'ils le sachent généralement, tous avaient été désignés au préalable pour une telle opération de survie : leurs noms et adresses étaient consignés sur une liste revue tous les trois mois.

En chemin, Holman reconnut beaucoup de visages, rendus familiers par les médias. Quelle pouvait être l'utilité de la plupart d'entre eux dans cette situation, voilà qui le plongeait dans la perplexité. Et puis beaucoup étaient très riches, ce qui éveillait

fortement ses soupçons.

Avaient-ils acheté leur place ici ? Ou consenti certaines faveurs aux hommes politiques du gouvernement, en échange d'un ticket de survie au jour du Jugement ?

Beaucoup de ces personnes, hommes ou femmes, semblaient dans un état second. Des faces terreuses, en larmes souvent, se tournaient vers lui sans comprendre ; certains espéraient reconnaître un ami, un parent ; d'autres l'enviaient de se diriger vers un but, d'avoir une tâche à accomplir, une action positive à mener.

— Comment êtes-vous parvenus à réunir ici tant de monde en un temps aussi bref ? demanda-t-il au jeune cadre qui le précédait.

— C'était le résultat d'une décision.

— Quelle décision ?

— Il est apparu que la population de Londres ne pouvait être sauvée en totalité ; et en admettant qu'on eût essayé, la panique qui se serait ensuivie aurait sérieusement compromis le sauvetage de certaines individualités de premier plan.

Holman lui saisit le bras pour l'obliger à s'arrêter.

— Voulez-vous dire qu'on n'a même pas essayé ? s'indigna-t-il. Qu'on a laissé les gens dormir tranquillement pendant que le brouillard...

— Bien sûr qu'on a essayé ! aboya le jeune cadre. C'est une affaire de bon sens. Un tiers de nos forces armées s'est déployé dans Londres pour avertir certains et les amener ici, le reste a fait pour le mieux. Des milliers de gens ont fui dans les faubourgs grâce à l'armée, mais Londres est très étendu, figurez-vous. Affaire de bon sens, vous dis-je !

Sur ces fortes paroles, il dégagea son bras et se remit en marche, laissant Holman médusé. Mécontent, celui-ci lui emboîta le pas.

Ils pénétrèrent dans une vaste salle où une foule de gens s'affairait autour de cartes, d'écrans et de matériel électronique. Il y régnait un calme étonnant, comme si l'émeute en surface se déroulait dans un autre monde, irréel parce que invisible : les écrans de télévision ne révélaient qu'une image grise, dont émergeait de temps en temps une figure fantomatique, qui disparaissait aussitôt.

Ils ne comprennent pas, se dit Holman. Ils ne savent pas ce qui se passe là-haut, la folie qui s'est emparée de toute la ville, le chaos que dissimulent ces brumes sur leurs écrans. Ils sont secoués, sans doute, mais non concernés dans les fibres de leur être, parce que la situation est irréelle. Ils ont eu connaissance de la tragédie de Bournemouth, de la catastrophe du Boeing ; mais comment leur raison pourrait-elle accepter l'idée que l'une des plus grandes villes du monde est devenue folle ? Lui-même ne pouvait saisir l'horreur de la chose que parce qu'il y avait été mêlé de près, et même confronté.

Peut-être auraient-ils réagi de la même façon si c'était de l'holocauste que l'abri souterrain devait les sauver ? Ils étaient de ceux que ne concernait pas le malheur des autres, qui ne savaient qu'observer et attendre. Et s'étonner.

— Par ici, monsieur Holman, fit la voix du jeune cadre.

Il désignait une porte gardée par un soldat en armes. Holman s'avança, l'air interrogateur.

— C'est la salle des opérations, expliqua le guide. Le ministre vous attend pour vous donner ses instructions en personne.

En pilotant son véhicule dans la rue pleine de brouillard, Holman prenait surtout garde aux groupes, à ceux qui circulaient en bandes, comme des loups à l'affût de victimes esseulées, sans défense. Ceux-là étaient les plus dangereux.

La plupart des habitants ne prêtaient aucune attention à cette voiture de formes si étranges, car aujourd'hui tout était étrange. Mason ne portait pas de casque, car le véhicule n'avait pas été ouvert. Ils avaient pris celui qui était stationné dans l'abri, pendant que l'autre était soigneusement désinfecté.

— Alors, comment vous sentez-vous ? demanda Mason à Holman avec un sourire tendu, davantage pour faire la conversation que par réelle curiosité.

— Mal. Je me sens mal. Je préférerais nous conduire à l'air libre, loin de tout cela.

— Je vous comprends bien, mais pensez à la responsabilité que nous portons ! J'ai besoin de vous pour me guider. A l'extérieur, je n'y verrai rien, avec cet équipement.

— Le brouillard semble moins dense maintenant.

— Il s'étale, comme nous le disions, et s'éclaircit, mais ne se déplace pas encore, selon nos renseignements. Ecoutez, nous resterons très peu de temps dehors. Le temps que j'aspire un peu de cette cochonnerie dans nos réservoirs, et nous pourrions disposer. Si je n'avais pas besoin de vos yeux, je pourrais m'en acquitter seul.

Mon pauvre ami, si vous saviez, songea amèrement Holman. Dans un étui dissimulé à hauteur de poitrine, il portait un revolver. Le Premier ministre lui avait donné pour instructions de sauvegarder sa vie coûte que coûte, même s'il devait pour ce faire tuer son compagnon. On ignorait encore si la combinaison spéciale offrait une protection efficace contre un mycoplasme qu'on n'avait toujours pas analysé ; si le comportement de Mason devenait menaçant, il devrait se débarrasser immédiatement de lui et poursuivre seul sa mission. Comme Holman regimbait, le ministre avait eu des mots très durs pour lui signifier que le choix ne lui appartenait pas, qu'une seule vie n'était rien au regard des millions qui étaient en danger. Holman

s'était laissé arracher la promesse d'exécuter cet ordre en cas de besoin ; il savait pourtant que ce serait seulement le moment venu – s'il venait – qu'il serait capable de prendre une décision.

Ryker assistait à cette réunion. Il avait affirmé à Holman que le péril s'aggravait. La croissance rapide du brouillard dans la nuit l'incitait à penser qu'elle entraînait dans les plans de Broadmeyer. Le mycoplasme devait se nourrir de l'air pollué, et en faire son profit : plus la ville était importante, et donc industrialisée, plus le virus était actif. Le brouillard lui-même était un effet secondaire de la concentration en air impur de l'atmosphère ; il n'était nocif qu'en raison des germes qui y flottaient. Le professeur était parvenu à certaines conclusions quant à son origine, mais il faudrait longtemps pour l'étudier et aboutir à des solutions. Dans l'intervalle, le meilleur moyen d'analyser rapidement le produit était de s'en procurer un large échantillon. Cette fois Holman réussirait, il en était certain. Holman aurait aimé avoir la même certitude.

En regagnant le véhicule, il avait rencontré Janet Halshead. Son entrain envolé, le visage marqué par l'épuisement, elle paraissait vieille. Elle aussi le pressa de réussir : c'était à cette seule condition qu'ils pourraient réparer en partie les terribles dommages déjà occasionnés. S'ils trouvaient un vaccin contre le virus, rien n'empêcherait les secours de circuler dans la zone sinistrée pour retenir les habitants d'attenter à leur vie ou à celle des autres.

Holman l'avait quittée sans prononcer un mot. Comment promettre de réussir ? Tant de facteurs étaient en jeu ! Il avait déjà surmonté bien des risques auparavant, mais jamais de cette nature, ni aussi nombreux. Il s'efforcerait de réussir, voilà tout.

— Seigneur, regardez là-devant ! s'exclama Mason.

Il désignait quatre voitures encastées les unes dans les autres qui flambaient au milieu de la rue. Il était impossible de distinguer si elles avaient des occupants, mais une foule s'était attroupée pour contempler l'incendie. Comme Holman et Mason s'approchaient, l'horreur de la situation leur glaça le sang : du groupe des spectateurs se détachaient des individus qui couraient se jeter dans le feu. Ils y étaient encouragés par la foule qui poussait des hurrahs à chaque nouvelle action, puis retombait dans le silence.

— Il faut les arrêter ! cria Holman, incapable de détourner les yeux de la scène.

— Non, répliqua fermement Mason, nous avons des ordres. Nous ne devons intervenir en aucun cas. Interdiction absolue !

Holman comprit qu'il était inutile d'argumenter. Du reste, Mason avait raison : ils n'avaient pas le droit de compromettre leur mission. S'ils s'impliquaient dans chaque incident survenant en chemin, ils n'arriveraient jamais à destination.

— Bon, d'accord, concéda-t-il, si nous ne pouvons rien pour eux, éloignons-nous le plus vite possible.

— Nous allons les contourner, dit Mason, soulagé. Reculons et prenons à gauche, cela nous mènera au Strand.

Au cours de la manœuvre, Holman manqua percuter un gros camion qui les dépassa à toute vitesse, fonçant droit sur le brasier. Bien que leur véhicule soit insonorisé, il était équipé de récepteurs permettant de capter les bruits extérieurs, fonction nécessaire du fait du manque de visibilité. Ils perçurent donc le formidable impact.

— Mon Dieu, souffla Mason, c'est épouvantable.

— Et cela ne fait que commencer, souigna Holman. Le pire est à venir.

Il ne se trompait pas. Ils croisèrent beaucoup d'immeubles en flammes, beaucoup de voitures aussi ; des théories de gens errant dans les rues, la folie inscrite sur les traits ; d'autres prostrés dans un coin, qui de temps en temps relevaient sur le monde des yeux égarés, remplis de frayeur. Ils doublèrent des corps qui étaient tombés ou avaient sauté d'immeubles voisins ; ils entendirent des hurlements de frayeur ou de rire, des chansons vociférées à tue-tête ; ils virent des gens prier à genoux. Et le plus surprenant, c'est qu'ils virent aussi des gens se conduire normalement, faire la queue aux arrêts de bus, marcher d'un pas vif vers leur travail peut-être, avec des parapluies ou des serviettes, pénétrer dans des immeubles ouverts, attendre patiemment devant des portes encore closes, bavarder tranquillement comme un jour ordinaire, sans s'apercevoir du chaos ambiant. *Était-ce leur façon d'être fous ?*

Ils descendirent lentement Fleet Street en direction de Ludgate Circus. Il leur fallait à tout instant se cuirasser contre ce qu'ils voyaient, résister à l'impulsion impérieuse de s'arrêter pour secourir ceux qui étaient confrontés à des circonstances particulièrement critiques. Par bonheur, songeait Holman, ils n'avaient pas rencontré d'enfants. Cela arriverait peut-être dans des quartiers plus résidentiels, et il se prit à souhaiter ne pas les voir dans le brouillard, car il doutait de savoir rester insensible à la détresse d'un enfant.

Subitement, en bas de Fleet Street, ils furent entourés d'une bande d'ouvriers qui se mirent à tambouriner sur les flancs de la voiture en essayant de distinguer ses passagers à travers les petites ouvertures. Ils tapaient sur le verre pour le briser ; des pas lourds sur leur tête indiquèrent à Holman et Mason que certains étaient grimpés sur le toit.

— Nom de Dieu ! Les typos de Fleet Street, maintenant ! s'écria Mason.

— Ils ont dû travailler toute la nuit, acquiesça Holman. C'est impossible qu'ils n'aient pas été prévenus ?

Mason haussa les épaules.

— Nous allons devoir leur passer dessus !

A ce moment, le véhicule commença à tanguer.

— Ils essaient de nous renverser ! hurla Holman.

— Démarrez ! ordonna Mason qui coupa le son extérieur.

Il ne voulait pas que Holman entende les cris qui jailliraient de la foule quand ils avanceraient.

La mort dans l'âme, Holman enfonça l'accélérateur. Mais le souvenir de Winchester l'aïda à surmonter en partie ses scrupules. Il y allait de sa propre survie.

La voiture bondit. Saisis, les hommes refluèrent en désordre. Quelques-uns, qui n'avaient pas été assez rapides, disparurent sous les roues. Holman sentit les cahots de la voiture qui leur passait sur le corps, mais ne relâcha pas la pédale pour autant. Ceux qui étaient montés sur le toit allèrent voler à quelques mètres. L'engin s'ouvrit un chemin dans la cohue ; Holman s'interdit de penser à ses malheureuses victimes. Comment, il ne le sut jamais. Parce qu'il voyait en elles la menace plus que l'être humain ? Parce que leur folie les rendait moins humains ? Ou parce qu'il ne pouvait s'accorder le luxe de la réflexion s'il voulait poursuivre son action ?

Ce fut lorsque le passage fut enfin libre et qu'ils gravirent la colline de Saint Paul que ses mains se mirent à trembler.

Mason le remarqua et dit :

— Ecoutez, laissez-moi prendre la relève. Vous avez assez fait.

— Non, cela va aller. Je préfère conduire, au moins je n'ai pas trop à réfléchir. Ne perdez pas de vue vos instruments ; assurez-vous que nous gardons la bonne direction.

Après lui avoir décerné une tape sur l'épaule, Mason se concentra sur les instruments disposés en face de lui. Puis il contacta la base, rapporta les incidents qu'ils venaient de vivre et signala que le brouillard semblait moins dense. Holman regarda sa montre ; ils n'étaient partis que depuis une demi-heure environ. Cela lui avait paru durer des heures.

Leur correspondant radio les informa que les habitants fuyaient Londres par milliers ; d'immenses camps d'internement avaient été mis en place ; la police et les troupes étaient venues de tout le pays pour entourer la ville de barrages, et tentaient de retenir les fuyards en les emprisonnant pour leur sauvegarde. Naturellement, il était impossible de sauver tout le monde, mais par chance la plupart des fugitifs n'étaient pas encore affectés par le mycoplasme : ceux-là acceptaient volontiers de se livrer aux autorités afin qu'elles les protègent quand la folie les frapperait.

Les hélicoptères qui survolaient le brouillard indiquaient qu'il était nettement plus épais autour du fleuve, particulièrement aux

abords des quais devant la Tour de Londres. La nappe s'était étendue, mais il se confirmait qu'elle était moins dense, surtout à sa périphérie. De très grands feux étaient visibles tout autour de Londres.

La voix ajouta que toute la flotte aérienne convergeait actuellement vers la capitale avec des chargements de chlorure de calcium, mais qu'il faudrait des heures pour que l'opération de saupoudrage prenne effet.

L'opérateur promit ensuite de leur communiquer toute information utile et leur souhaita bonne chance à tous deux. Mason coupa le contact et dit à Holman :

— Tout est en ordre, et nous tenons le bon cap. C'est là quelque part sur les quais.

Ils passaient devant la cathédrale Saint Paul, étonnés de voir tant de gens assis sur les marches, le visage vide d'expression, qui semblaient n'échanger aucune parole.

— Remettez le son, demanda Holman.

Non, aucun bruit n'émanait de cette multitude.

— On dirait un rassemblement d'oiseaux, observa Mason. Un seul bruit un peu fort, et ils s'éparpilleront sur la place.

Holman se souvint des pigeons de Trafalgar Square et conta l'épisode à Mason.

— Elle fait froid dans le dos, votre histoire ! s'écria ce dernier. Si nous allions un peu plus vite ?

Holman accéléra autant qu'il l'osa. Ils laissèrent bientôt l'édifice derrière eux.

— Vous remarquerez qu'ils se groupent la plupart du temps, observa Mason.

— En effet. C'est comme si l'effondrement de leurs cellules cérébrales leur faisait perdre leur individualité. Ils s'assemblent en troupes à la façon des animaux. Voyez ces attroupements aux arrêts d'autobus, par exemple. J'ai d'abord cru qu'ils faisaient la queue par automatisme, mais je réalise à présent qu'ils se regroupent dans les endroits où il est normal et habituel de se grouper.

— Regardez celui-là !

Mason désignait une silhouette surgie du brouillard juste devant eux. Un homme complètement nu, brandissant une longue épée incurvée dans l'intention de charger le véhicule.

Holman vira sec pour l'éviter, et le manqua d'ailleurs de peu. Mason se retourna pour l'apercevoir par la vitre arrière, mais le personnage avait déjà disparu dans la brume.

— Dans la folie collective, on trouve encore quelques individus, commenta-t-il.

En quittant le quartier des affaires de la City, ils furent confrontés à une scène spectaculaire. Au beau milieu d'une rue

s'agitait un fouillis de corps blancs et roses, un enchevêtrement de bras et de jambes. En regardant mieux, ils virent qu'il s'agissait de petits groupes, mais si tassés les uns contre les autres qu'ils semblaient former une seule masse compacte de chair. Tous s'adonnaient à la copulation.

— Ça alors ! s'ébahit Mason. Regardez-les ! Une orgie !

— Un couple a dû commencer et les autres l'ont imité.

— J'en vois qui ont la soixantaine !

— Exact, et d'autres sont encore des enfants.

— Qu'allons-nous faire ? questionna Mason effaré.

La soudaine perplexité de son compagnon amena un demi-sourire sur les lèvres de Holman. Le calme de Mason en d'autres circonstances l'avait agacé.

— Ma foi, dit-il, nous ne pouvons pas les rejoindre, mon vieux. On les contourne, naturellement.

Il prit une petite rue transversale tandis que Mason se dévissait le cou pour voir le spectacle le plus longtemps possible, maudissant le brouillard qui l'en privait.

— Incroyable, répéta-t-il à plusieurs reprises.

Holman tourna dans une rue qui les ramena sur leur trajectoire première. Mais au bout d'une cinquantaine de mètres, il s'arrêta abruptement.

— Qu'y a-t-il ? sursauta Mason qui vérifiait ses instruments.

— Là, regardez !

Mason plissa les yeux pour percer le brouillard. Il entendit les cris de la jeune fille avant de l'apercevoir. Elle ne paraissait pas plus de quinze ans. Blottie sous un porche, elle fixait quelque chose de ses yeux agrandis par la terreur.

Deux hommes venaient vers elle, la démarche lourde, les vêtements en lambeaux, et l'expression hilare. Leurs figures et leurs mains noires de crasse leur donnaient un aspect encore plus menaçant. Mais le pire, c'est qu'ils s'étaient défaits tous deux et manipulaient leur pénis en braillant des obscénités à la petite, avec le détail des prouesses qu'ils comptaient accomplir. L'adolescente ne semblait pas atteinte de démence. Elle s'accroupit dans l'encoignure en gémissant, les mains pressées sur le visage comme pour effacer cette vision de son esprit.

— Bon Dieu, non ! fit Holman.

— Ecoutez ; il n'est pas question de sortir ici. Dans ce costume, je ne vous serai d'aucune aide. Et vous êtes trop précieux pour risquer votre vie. Si nous nous arrêtons pour secourir tous ceux qui ont des ennuis, nous n'arriverons jamais au noyau.

— La ferme, dit tranquillement Holman.

Il écrasa l'accélérateur et la voiture bondit. Comme elle prenait

de la vitesse, il monta sur le trottoir et fonça vers les deux hommes, deux roues sur le trottoir, les deux autres sur la route. Le ricanement des deux violeurs eut à peine le temps de se muer en une grimace de peur que le véhicule était déjà sur eux. L'un disparut sous les roues, l'autre fut projeté contre le béton d'une façade. Leur cri et celui de l'adolescente, plus aigu et plus prolongé, résonnèrent dans la tête de Holman bien après qu'ils se furent tus. Il arrêta son véhicule d'un grand coup de frein qui envoya Mason buter contre ses instruments, puis pivota sur son siège, juste à temps pour apercevoir par le hublot arrière l'adolescente qui s'enfuyait en courant, le visage toujours caché dans ses mains.

L'un gisait sans vie sur la chaussée, recroquevillé, comme ratatiné. L'autre était allongé au pied du mur contre lequel il s'était écrasé, le cou tordu et les yeux grands ouverts fixés sur la voiture qui lui avait infligé une mort aussi terrible.

Holman se détourna. Penché sur son volant, il se passa la main sur le front, le regard perdu dans le vague. Silencieusement, Mason lui posa une main sur l'épaule, avec une tape de réconfort. Aucun mot ne fut échangé. Holman démarra, se replaça sur la voie et revint peu à peu à son allure normale.

La suite du trajet les rendit moins sensibles aux scènes qu'ils rencontraient, qu'elles soient horribles ou simplement bizarres. La vision d'une femme âgée qui poussait dans une voiture d'enfant le corps manifestement mort de son mari dont le sang dégouttait sur l'asphalte parvint à grand-peine jusqu'à leur conscience ; celle de trois hommes assis dans le caniveau occupés à boire ce qui semblait être un bidon de pétrole et agitant sur leur passage des mouchoirs crasseux ne leur parla pas davantage. Dans le cas de Holman, cette indifférence était due sans doute au fait qu'il venait de tuer deux humains. Rien ne pouvait surpasser l'horreur d'avoir pris délibérément la vie d'autres hommes, qu'ils soient déments ou non. Le remords ne le taraudait pas encore, mais déjà le dégoût de son acte ; puisqu'il y avait été contraint, sa résolution de trouver le moyen de détruire le virus était plus forte que jamais. Chez Mason, c'était la nature même des événements, leur étrangeté, qui l'amenait à une certaine indifférence. Les images présentes n'étaient pas devenues irréelles à leurs yeux, c'étaient eux qui dans leur espace clos s'en étaient retranchés, observateurs d'un monde extravagant, où ils étaient plongés comme des explorateurs à bord de leur capsule au fond de la mer.

Régulièrement, Mason contactait la base souterraine et donnait une description sans émotion de ce qui les entourait, incendies, déprédations, pertes de vies humaines. Tout à coup, il pria son compagnon de faire halte. Holman ne savait pas où ils se trouvaient exactement ; non loin des quais est, sans doute.

— Qu'y a-t-il, Mason ?

— Nous l'avons perdu, annonça Mason qui s'affairait avec ses instruments ; il lança à la base un message pressant.

— Mais comment est-ce possible ? demanda Holman.

— Nous suivons les indications d'un hélicoptère qui survole le brouillard. Ses détecteurs localisent le centre du mycoplasme puis communique l'information au quartier général qui la répercute sur nos cadrans directionnels. C'est compliqué parce que, bien entendu, l'hélico ne voit pas à travers le brouillard. Mais là, plus rien : nos cadrans ne fonctionnent plus.

Une voix s'éleva alors du micro.

— Allô, D.V.1 ? Ici la base. M'entendez-vous ?

— Ici C.V.1, nous vous entendons, répondit Mason.

— Il y a un problème. Charlie 2 nous dit qu'il a perdu le noyau. Ses instruments sont muets. Ils se mettent en chasse jusqu'à ce qu'ils le repèrent. Nous ne comprenons pas ce qui s'est passé. La seule explication serait que ce maudit truc se soit jeté dans le fleuve – vous en êtes tout près –, mais c'est peu vraisemblable. Ne bougez pas avant d'avoir reçu d'autres instructions. Ce ne sera pas long. Terminé.

Mason se rencogna sur son siège.

— Merde alors ! Nous touchions au but.

— Vous croyez qu'ils vont le retrouver ?

— Comment savoir ? C'est la deuxième fois que cela se produit.

Il jetait des coups d'œil nerveux par les ouvertures.

— Je dois avouer que je n'aime pas beaucoup rester ainsi en terrain découvert.

— Moi non plus, reconnut Holman. Nous sommes trop vulnérables. Garons-nous plutôt contre un immeuble.

Il avança prudemment, coupant la large avenue à la recherche d'un bâtiment qui les protégerait quelque peu.

C'est alors que le bus émergea du brouillard tel un énorme monstre rouge, précédé d'une brève seconde par ses phares comme deux prunelles luisantes. L'avant en était tout éclaboussé de rouge plus sombre, le sang des victimes qu'il avait percutées dans sa course effrénée. Il fit une embardée vers la drôle de voiture ; devinant l'intention du chauffeur, Holman écrasa l'accélérateur pour libérer la voie. C'était trop tard.

L'autobus heurta le véhicule par le travers, vers l'arrière. La voiture voltigea un instant, retomba sur son toit. De gris, le monde soudain devint noir.

Pour la deuxième fois ce matin, Janet Halstead eut l'impression que la pièce tourbillonnait autour d'elle. Elle avait dépassé le seuil de l'épuisement, et elle le savait. Le peu de sommeil qu'elle s'était

accordé ces derniers jours avait été troublé, et la nuit précédente interrompue par cette nouvelle crise plus grave encore. Il fallait pourtant tenir : d'innombrables vies dépendaient du travail qu'elle menait avec son équipe. Il semblait que le professeur Ryker et son escouade de biologistes soient près d'aboutir. Dans ce cas, était-il vraiment nécessaire de renvoyer Holman dans le brouillard ? Elle soupira avec lassitude. Était-ce l'inquiétude qui lui dictait ces pensées ? La sympathie que lui inspirait Holman avait évolué en un sentiment presque maternel. Il lui était désagréable de voir les pouvoirs officiels l'utiliser comme un simple instrument.

Il avait commis une erreur grossière, ce pouvoir sans visage, et voici qu'il exigeait d'un homme seul, qui n'y était pour rien, qu'il tente de réparer cette erreur.

Mais c'était sans doute nécessaire. Il pouvait probablement leur faire gagner un temps précieux, des heures, des jours, peut-être. Pour le moment, il était irremplaçable.

Elle revint au rapport qu'elle tenait en main. Le dernier patient traité avait très bien réagi à la transfusion et à la radiothérapie. Celui-là avait eu la chance d'être soigné à temps ; d'autres seraient moins heureux. Et ce n'était que le commencement, les premiers cas parmi les milliers, les millions peut-être, qu'il faudrait traiter. Parce que l'Angleterre n'était pas l'un de ces pays reculés, primitifs, dont les habitants mouraient faute de civilisation, le monde serait prêt à les assister. Parce qu'elle était peuplée d'Occidentaux instruits, d'autres pays étaient impatients de l'aider, non par simple solidarité humaine, mais parce que si un tel désastre pouvait se produire en Grande-Bretagne, il pouvait se produire n'importe où. Et dans cette hypothèse, ou une circonstance approchante, le pays concerné désirait s'assurer qu'il recevrait en retour la même assistance qu'il offrait à présent.

Janet se dit néanmoins que toute assistance, quels qu'en soient le motif et la source, serait la bienvenue dans les semaines à venir.

Stan Reynolds, vigile de sécurité au siège d'une compagnie pétrolière dominant la Tamise, remit ses pieds chaussés de lourdes bottes sur la table de chêne de la salle de conférences. Il fumait un gros cigare, et sirotait un whisky de bonne marque.

— Si c'est assez bon pour le président, ce doit être assez bon pour moi, pouffa-t-il en secouant sa cendre sur le tapis.

Les flammes qui dévoraient l'étage inférieur commençaient à chauffer le plancher. Auparavant, il avait visité beaucoup de bureaux de l'immense tour, vidant tiroirs et casiers de leurs papiers dont il avait fait de grands tas sur la moquette.

Il haïssait cet immeuble qui représentait un style de vie qui n'était pas le sien, et ne le serait jamais. Il avait pour tâche de veiller

sur les bureaux directoriaux, au prix de sa vie si c'était nécessaire, et pour quel bénéfice ? Un salaire de misère, et le privilège de se voir gratifier d'un « bonjour » ou d'un « bonsoir » par ces poseurs de directeurs, quand cela leur chantait. Voilà pourquoi il avait mis le feu à leurs papiers « secrets » et à leurs dossiers strictement confidentiels ». Et puis, il aimait les feux, cela lui rappelait le Blitz. Il était quelqu'un en ce temps-là : un sergent d'active respecté des soldats et même des blancs-becs de jeunes officiers. Une fois, il était en permission pendant l'un des pires bombardements ; ses voisins étaient venus lui demander son aide, à lui. Oui, on le respectait, alors.

Il avait vidé la moitié de la bouteille de whisky, et il en prit encore une longue lampée. Comme les doubles portes du bureau s'enflammaient, il se leva en titubant.

— Messieurs, prononça-t-il en parcourant des yeux les deux rangées de sièges vides, j'aimerais porter un toast.

Il grimpa sur le fauteuil de cuir noir, puis sur la table dont ses bottes éraflèrent vilainement la surface lisse. Levant haut la bouteille, il hurla :

— J'emmerde le président !

Sur quoi il s'adjugea une autre goulée, et manqua s'étrangler de rire.

Baissant les yeux, il vit les marques que ses bottes avaient laissées sur la table et cela le jeta dans un nouvel accès de fou rire. Avec son talon, il grava un sillon dans le bois et fut ravi du résultat. Il fit de même avec l'autre talon, puis s'appliqua à rayer toute la longueur de la table, en se retournant dix fois en chemin pour admirer la trace de ses évolutions. Arrivé à l'autre extrémité, il vida la bouteille et la lança à la tête du portrait de l'ancien président accroché en bonne place. Enfin, dans un grand cri de triomphe, il s'élança en courant du bout de la table de chêne, sauta par-dessus le fauteuil du président et d'un bond se rua sur la grande baie vitrée qui s'ouvrait derrière lui.

Comme il n'était plus tout jeune, son saut manquait un peu de vitesse ; il franchit la vitre jusqu'à la taille, et le poids de son corps le fit basculer dans le vide. Pendant sa chute, il ne vit pas le sol, mais seulement la couverture d'un gris jaunâtre prête à le recevoir.

McLellan et sa famille dormaient à poings fermés. Au-dehors, dans cette rue de Wimbledon si calme de coutume, c'était l'émeute. Les voisins se battaient à coups de bouteilles, de tisonniers, de ce qui leur tombait sous la main. On s'arrachait les yeux, on s'ouvrait la gorge. Vêtements lacérés, coups de pied et coups de poing, personne n'aurait su dire le pourquoi de cette rixe, personne d'ailleurs ne se posait la question. Tous étaient déjà trop loin dans la folie.

McLellan avait de la chance : les voisins ne prêtèrent pas attention à la pancarte qu'il avait disposée sur son seuil, où on lisait : ICI FAMILLE SOUS SOMNIFERES POUR SA SAUVE-GARDE. DE GRACE, AIDEZ-NOUS ! En traçant ce message à la craie sur un tableau d'enfant, il savait que leurs chances étaient minces, mais il n'avait pas le choix. Plutôt mourir dans son sommeil qu'être livré aux affres de la folie.

Jusque-là, on ne les avait pas dérangés. Les voisins étaient trop occupés à s'entre-tuer pour forcer leur porte. Alors ils continuaient à dormir.

Irma Bidmead, cette vieille femme qui adorait les chats même si elle les vendait aux laboratoires à des fins de vivisection, Irma Bidmead était morte. Ses pensionnaires achevaient de ronger sa chair froide mêlée à quelques lambeaux d'une vieille robe de chambre. Avec leurs griffes, ils avaient commencé par les yeux ; puis, la vieille femme aveugle se défendant moins, ils s'étaient assis sur son visage et l'avaient étouffée. Quand sa faible résistance avait cessé, ils avaient entrepris de la manger. A présent ils étaient repus, leur gloutonnerie plus que rassasiée. Ce soir, ils sortiraient à la recherche d'une chair plus jeune et plus tendre. Cela ne devrait pas être trop difficile à trouver.

Le commissaire divisionnaire Wreford riait en écoutant les vagissements qui montaient du placard où il avait enfermé sa femme. Assis sur leur lit, il regardait les portes bomber sous les poussées qu'elle leur donnait de l'intérieur. Ses plaintes avaient une résonance particulière, plutôt rauque, parce que, ce matin, il était monté avec une bouilloire remplie d'eau bouillante ; sa femme dormait tête renversée, bouche ouverte, et il y avait versé le contenu de la bouilloire. Ses ronflements l'avaient toujours exaspéré.

Ensuite, elle avait poussé de tels cris qu'il l'avait empaquetée dans les draps, puis enfermée dans le placard.

Mais elle allait finir par se calmer et il la laisserait sortir. Il lui expliquerait tout, et elle comprendrait le sens de sa plaisanterie. Sinon, si elle recommençait à le harceler à son habitude, il lui montrerait le couteau de cuisine qu'il avait là, sur les genoux. On pouvait en faire des choses avec un couteau de cuisine... A Scotland Yard, il avait vu des centaines de photos qui l'attestaient. Très amusantes, ces photos – et fascinant, ce qu'on pouvait faire avec un visage humain. Par exemple, lui fabriquer un sourire permanent. Il montrerait ça à sa femme tout à l'heure, quand il lui permettrait de sortir – si elle s'avisait de pleurnicher.

Il attendit patiemment, souriant à la porte du placard.

L'inspecteur principal Barrow venait de s'éveiller. Il se tenait à sa fenêtre en peignoir, et contemplait le brouillard. Subitement il s'en détourna, marcha sur sa penderie. Il sortit son plus beau costume qu'il étala soigneusement sur le lit, prit dans un tiroir une chemise propre, la posa sur le tout. Après quoi, il descendit de l'étagère du haut une grande boîte en carton. C'était son « musée noir » personnel où, de façon absolument contraire au règlement, il avait réuni une collection des armes dont il avait eu à se servir. Il en examina un moment le contenu avant d'en extraire un objet particulier, puis remit le couvercle, et rangea la boîte.

Il se rendit alors dans la salle de bains, ouvrit les robinets de la baignoire. Pendant qu'elle se remplissait, il se rasa avec soin.

Samson King prenait un plaisir extrême à piloter son autobus. Il ne savait pas où il était car il avait quitté son trajet normal, mais cela n'avait aucune importance. Libre, il se sentait libre comme l'oiseau, et cent fois, mille fois plus puissant que d'habitude ! Son monstre rouge avait chargé et renversé tout ce qui passait à sa portée, les gens, les voitures, tout ce qui se dressait devant lui. Et ses passagers s'étaient bien amusés aussi : ils étaient tous pliés de rire aux fenêtres, à pointer du doigt et à interpeller ceux qui les regardaient, effarés. Il avait ramassé à trois reprises les groupes qui attendaient aux arrêts d'autobus, et ils étaient bien une cinquantaine dans son véhicule à présent.

Le souvenir de certain arrêt lui arracha des gloussements de joie. Au lieu de s'arrêter, il avait foncé dans la queue, encouragé par ses passagers que fascinait la vision des corps disparaissant sous ses roues comme des quilles.

Du fait de la visibilité réduite, il avait percuté plusieurs panneaux et des refuges. La bordure du trottoir lui servait de repère, mais parfois il passait de l'autre côté de la chaussée et, sensation électrisante, y roulait en aveugle un instant. Dans les grands carrefours, il aimait beaucoup tourner sur lui-même, si vite qu'il manquait se renverser.

Mais son plus grand ravissement avait été la traversée de la Tamise sur le pont de la Tour. Il y avait du monde sur le pont ; il avait fait fuir des gens devant lui en louvoyant de gauche à droite. Acculés, ils n'avaient eu d'autre ressource que d'escalader le parapet et de sauter dans l'eau malpropre. Ç'avait été un grand moment !

A présent il filait sur une large avenue, peu soucieux de savoir où il se trouvait. Fou d'excitation, il allait de plus en plus vite même s'il ne voyait rien, écrasant sans pitié tout ce qui croisait son chemin.

C'est alors qu'il vit le véhicule. Curieux véhicule gris, hérissé

d'objets bizarres. Il ne s'attarda pas d'ailleurs sur son étrangeté, parce qu'il avait déjà décidé de l'éperonner. La voiture traversait l'avenue devant lui ; elle accéléra brusquement : le chauffeur l'avait vu arriver et tentait de dégager la voie.

Samson rit de bon cœur. Comme s'il pouvait lui échapper ! Il appuya encore sur l'accélérateur : en deux secondes, le bus était sur la voiture et la percutait vers l'arrière ; projetée en l'air, elle retombait sens dessus dessous et se couchait sur le flanc. Il perdit le contrôle de l'autobus mais n'essaya pas de redresser : il était trop occupé à rire.

Le bus lancé à toute vitesse quitta la route et vint s'encaster dans une boutique.

CHAPITRE XX

Sortir de cette torpeur... Holman secoua la tête, mais c'était pire encore. Il renonça. Le mieux était de ne pas bouger du tout, de laisser à ses sens le temps de revenir, de dissiper l'état de choc. Un instant encore, et il ouvrait lentement les yeux, surpris de se trouver à l'air libre. Une voix étrange parlait à quelque distance. Irréelle, et pourtant angoissée, pressante.

Soulevant légèrement la tête, il chercha d'où venait la voix, et découvrit avec étonnement qu'il gisait sur la route, à quelques mètres de leur véhicule retourné. La voix provenait de l'habitacle dont la portière était ouverte ; il comprit que c'était celle de la radio. La base voulait savoir ce qui s'était passé.

Il avait dû être éjecté du véhicule, mais ne pouvait déterminer encore si c'était sa chance ou non. La portière défoncée par le bus s'était probablement ouverte tandis que la voiture effectuait un tonneau. Avait-il quelque chose de cassé ? Il ne semblait pas. Sa joue était à vif comme s'il s'était écorché sur l'asphalte et ses genoux très douloureux, mais à part cela tout allait apparemment bien. Il fit une tentative pour se soulever et y réussit, même si la tête lui tournait un peu.

Mason ! Où était Mason ? Complètement revenu à lui à présent, Holman se tourna vers le véhicule en prenant appui sur une main. Mason était resté à l'intérieur, certainement. Pourvu, pourvu qu'il ne soit pas blessé ! Tremblant, il se hissa sur ses pieds, et tituba jusqu'à la portière ouverte.

— Mason ! appela-t-il en passant la tête à l'intérieur.

L'habitacle était vide. Holman se retourna en s'appuyant contre la voiture.

— Mason ! appela-t-il plus fort.

Il le vit alors. Mason s'éloignait d'un pas chancelant, plié en deux, la tête dans les mains comme s'il souffrait. Il se dirigeait vers l'autobus rouge, mais comment savoir si c'était délibérément ou à l'aveuglette ? Plusieurs passagers du bus descendaient de la plateforme et l'examinaient en silence. L'un d'eux pointa l'index vers lui et se mit à ricaner.

— Mason, revenez ! cria Holman, se souvenant que, sans son casque, son compagnon était exposé au brouillard.

Mason n'entendait pas. Il tomba sur un genou comme il atteignait la foule qui continuait à descendre du bus. Dans le groupe on riait, on le montrait du doigt, on interpellait d'autres passagers pour qu'ils viennent voir ce personnage ridicule. De l'avant du bus encastré dans une vitrine, on vit alors émerger entre les débris de verre une silhouette qui se soutenait au flanc du véhicule. L'homme portait l'uniforme des conducteurs des Transports londoniens ; un filet de sang coulait sur sa peau noire, depuis les cheveux crépus jusqu'au menton. Il arborait un sourire épanoui.

Holman s'élança pour avertir Mason, mais ses jambes le portaient mal et ses genoux le faisaient atrocement souffrir. Il appela encore, main tendue vers la foule ; personne ne parut l'entendre.

Le chauffeur observait Mason qui, toujours sur un genou, tanguait d'avant en arrière, avec des gémissements sourds. Il lui envoya un coup de pied, puis se recula ; l'homme à l'allure de bibendum s'effondra, ce qui le fit hurler de rire. Quelqu'un d'autre s'avança pour décocher un coup semblable, et se retira ; et la foule de rire en chœur. Alors, mus par un accord tacite, tous s'assemblèrent autour du corps prostré pour le cribler de coups de pied.

— Non, ne faites pas cela ! hurla Holman.

Dans l'escalade de la violence, nul ne prit garde à ses supplications. Un instant, il eut la stupéfaction de voir apparaître la tête de Mason entre les jambes de ses tourmenteurs ; il avait dû ramper à quatre pattes, son costume épais amortissant en grande partie les coups. Son regard croisa celui de Holman et le reconnut ; il allait l'appeler à l'aide quand un grand coup faucha ses mains ; sa tête nue alla heurter brutalement le pavé, et il ne bougea plus. La joie de la foule fut à son comble. Tous se précipitèrent pour le piétiner d'enthousiasme.

Avec un cri de rage, Holman se remit debout et s'avança vers eux en chancelant ; l'adrénaline que déchargeait la colère dans son organisme lui redonnait des forces. Il bondit dans la mêlée, renversa plusieurs personnes avec lui, se releva aussitôt, distribua coups de poing et de pied. On s'écarta devant lui ; sa fureur inspirait la crainte, parce qu'on la sentait d'une autre nature. Cet homme-là était différent.

Seul le chauffeur n'était nullement impressionné. Il n'avait peur de personne. Il poussa un rugissement en voyant que Holman avait gâché leur partie de plaisir, et se jeta sur lui. Holman tomba face contre l'asphalte, et ses yeux plongèrent dans ceux d'un cadavre.

A quelques centimètres du sien, le visage de Mason tournait vers lui ses traits rigides, ses yeux qui ne voyaient pas. Du sang coulait au coin de sa bouche, signe que ses côtes avaient déchiré un poumon.

Était-ce dû à leur accident, ou au traitement infligé par ces déments, Holman ne le saurait jamais. S'abandonner au désespoir, rester couché là jusqu'à ce que tout le monde soit parti, était désormais son seul désir. Malheureusement, il le savait, ils ne le laisseraient en paix que mort. Le poids qui l'écrasait le délaissa soudain : le grand Noir s'était levé et lui assena un coup de pied dans le dos. Au-dessus de lui, Holman ne vit d'abord que la grisaille, les volutes de brouillard teinté de jaune qui tourbillonnaient avec leur cortège d'impuretés. Un cercle de figures au ricanement mauvais apparut ensuite aux lisières du gris comme la foule se rapprochait, des faces qui l'étudiaient comme s'il était un animal qu'on allait mettre en pièces pour le plaisir. Elles lui rappelaient celles de ses camarades d'école qui, tant d'années auparavant, avaient pris une guêpe dans un bocal à confiture et entrepris d'y verser de l'eau peu à peu, par un petit trou. Le cercle des figures impatientes jubilait au spectacle des efforts de la guêpe pour se libérer. L'eau montait, l'insecte bourdonnait avec frénésie autour de sa prison, et l'espace diminuait, les pattes fragiles tentaient désespérément d'agripper la surface lisse du verre. Les sourires des gamins viraient à la délectation sadique comme l'eau, millimètre après millimètre, emplissait l'espace vide qui délimitait le temps qu'il restait à vivre à la guêpe. L'expression hilare des déments avait évoqué pour Holman celle des écoliers. Les circonstances aussi étaient comparables. Sauf qu'aujourd'hui, personne ne lui sauverait la vie comme il l'avait fait pour la guêpe en arrachant le bocal des mains du meneur pour le briser au sol. Il avait rendu à l'insecte sa petite existence, et son geste lui avait valu une correction, mais la stupeur et la frustration de ses camarades l'avaient payé de retour.

Une des têtes s'approcha, le ramenant au présent. Celle du Jamaïcain. La main du chauffeur noir le saisit aux cheveux, lui souleva la tête et colla ses yeux sur les siens. Dans son regard sombre qui exprimait un amusement cruel, Holman reconnut l'éclat légèrement vitreux de la folie. Il se souvint du revolver.

Avec précaution, il glissa la main sous sa veste, atteignit l'étui, détacha le pistolet. Le canon posé sous le menton de l'homme, il pressa la détente.

La tête du chauffeur explosa, éclaboussant la foule de sang et de cervelle mêlée à des fragments d'os. La force de l'explosion envoya le corps à un mètre. Les doigts n'avaient pas lâché prise sur la chevelure de Holman ; en se crispant sous le coup, ils en arrachèrent une bonne poignée.

Holman sauta sur ses pieds, revolver pointé prêt à entrer une nouvelle fois en action, mais la foule ébahie ne songeait pas à l'attaquer. Tous contemplaient sans comprendre le corps convulsé au sol ; la cause de sa mort échappait à leurs esprits aliénés. Holman se

mit à reculer lentement sans les quitter des yeux, guettant le premier signe d'hostilité à son égard. Plusieurs spectateurs essuyaient le sang qui tachait leur visage, puis regardaient leurs mains avec stupeur. Une dame d'un certain âge, qui en temps normal se serait sans doute évanouie à la vue du sang, léchait méthodiquement ses doigts englués de rouge, une main puis l'autre. Ses yeux vitreux examinaient ses compagnons, puis les cadavres étendus sur le sol, et se fixaient sur la silhouette de l'homme qui battait prudemment en retraite. Un grondement s'échappa de ses lèvres.

Holman leur tourna le dos et s'enfuit. Loin de l'autobus, loin de la foule, des cadavres, de son propre véhicule. Il s'enfonça dans le brouillard.

Un cri derrière lui : ils le pourchassaient. Ses jambes douloureuses tenaient mal la course, mais comment renoncer ? S'il cessait de courir, il devrait encore tuer. Et ensuite, ils le mettraient à mort.

Jaillie de nulle part, une voiture apparut. Elle s'arrêta pile devant lui en faisant crier ses freins mais ne put éviter de l'envoyer voltiger sur son capot, bien qu'elle ne l'ait pas heurté à proprement parler ; en l'occurrence, c'était surtout l'impétuosité de sa course qui avait mis Holman dans cette position. La voiture était une vieille Ford Anglia, passablement rouillée mais encore vaillante. S'étant redressé, Holman se rua sur la portière du conducteur qu'il ouvrit sans douceur. Il s'apprêtait à jeter l'homme dehors lorsqu'il entendit :

— Laissez-moi, je vous en prie ! Je ne veux pas rester ici, au milieu de ces cinglés !

Après une seconde d'hésitation, Holman se pencha pour voir le conducteur de plus près. Un homme dans la quarantaine, assez bien habillé. Mais ce qui le frappa, c'est que son regard, bien qu'affolé, ne présentait pas cet aspect vitreux symptomatique de la maladie. Il le regardait d'un air suppliant, et répéta :

— Je vous en prie, laissez-moi partir.

— Finissons-en ! s'impatienta Holman en bousculant le petit homme tremblant qui s'installa sur le siège du passager.

Il emballa le moteur, passa la première en claquant la porte. La voiture bondit. Il était temps : les mains qui s'accrochaient déjà aux vitres durent lâcher prise. Quelqu'un voulut se mettre en travers de sa route ; il fut projeté sur le trottoir après un vol plané. Holman fit un écart pour en éviter un autre, et se trouva brusquement face à un objet qu'il avait oublié : le véhicule de survie retourné. Il dérapa si fortement que la voiture effectua un tête-à-queue et monta sur le trottoir ; il fila ainsi une cinquantaine de mètres, jusqu'à ce qu'un grand lampadaire de béton lui barre le chemin. La Ford regagna alors la chaussée au grand dam de ses pneus ; comme ses poursuivants

étaient loin à présent, Holman jugea prudent de réduire sa vitesse par peur d'une collision toujours possible dans le brouillard. Il s'aperçut à ce moment qu'il tenait toujours le revolver, et que son passager malmené le considérait avec appréhension. Il remplaça l'engin dans son étui.

Après avoir émis un soupir de soulagement, l'homme questionna nerveusement :

— Vous n'êtes pas comme les autres, au moins ?

Holman quitta la route des yeux un instant pour l'examiner. Le malheureux s'était reculé le plus loin possible contre la porte, et se retenait d'une main au tableau de bord et de l'autre à son siège. Il était blanc de peur.

— Pas comme les autres ? Que voulez-vous dire ?

— Fou, quoi, vous savez bien ! Tout le monde est devenu fou. C'est le brouillard. Dites-moi que vous au moins, vous n'êtes pas fou, que vous êtes comme moi !

Etait-ce possible ? Holman jeta un coup d'œil en coin à son passager. Etait-il possible que la maladie ne l'ait pas affecté ? Il paraissait plutôt normal. Epouvanté, l'œil apeuré, mais lucide étant donné les circonstances.

— Je suis sain d'esprit, affirma Holman en se demandant si c'était bien la vérité.

Pouvait-on rester sain d'esprit après ce qu'il venait de vivre ?

Le passager sourit.

— Dieu merci, vous êtes normal ! J'ai vécu un cauchemar, monsieur. J'étais persuadé que j'étais seul de mon espèce. Vous n'avez pas idée de ce que j'ai vécu...

Il essuya ses yeux humides.

— Ma femme... ma femme a essayé de me tuer. Nous prenions le petit déjeuner. Ce brouillard, nous n'avions pas compris ce qu'il signifiait. Je ne sais pas pourquoi nous n'avons même pas pensé à celui dont on avait parlé, celui de Bournemouth. Un moment, j'ai levé les yeux : elle était assise en face de moi sans bouger, et m'observait avec un drôle de sourire. Je lui ai demandé pourquoi elle souriait, et elle ne m'a pas répondu. Son sourire s'est accentué. Et ses yeux... Ils étaient méconnaissables, écarquillés, comme s'ils ne voyaient pas vraiment...

Il se mit à sangloter sans bruit.

— C'était horrible, monsieur, reprit-il d'une voix entrecoupée.

Prenant une profonde inspiration, il poursuivit :

— Elle s'est levée et elle a contourné la table. Elle était derrière moi, et je ne savais pas qu'elle avait pris le couteau à pain. Je me suis retourné pour m'inquiéter de ce qui n'allait pas, juste comme elle abattait le couteau. Je... j'ai eu de la chance, le couteau m'a touché à

l'épaule et sa lame s'est cassée. C'est à ce moment que j'ai compris. Le brouillard ! C'était ce brouillard-là ! Nous nous sommes battus. Je ne voulais pas lui faire mal, mais elle avait une force ! Ma femme est minuscule, vous savez, mais là, elle avait une vigueur incroyable. Elle m'a renversé sur la table, nous nous sommes battus au milieu des restes du petit déjeuner avant de rouler sur le carrelage. Dans la chute j'ai entendu son crâne craquer, elle s'est assommée. Je ne savais que faire.

Pris d'un tremblement convulsif, il dut s'interrompre encore.

— Allons, il faut vous calmer, fit Holman d'un ton apaisant.

Le malheureux lui inspirait de la pitié. Combien d'autres, innombrables, avaient connu ce matin la même expérience ? Combien de gens qui s'aimaient s'étaient dressés les uns contre les autres, combien avaient tenté de tuer ou de mutiler ceux à qui ils tenaient le plus ? Combien aussi s'étaient donné la mort ? Était-ce une chance pour cet homme d'avoir été épargné par la maladie, ou un malheur d'avoir vu sa femme devenir démente, d'avoir dû se battre avec elle pour sauver sa propre vie ?

— N'en parlez plus, conseilla-t-il. J'essaierai de vous emmener dans un endroit sûr.

L'homme s'était repris. Il leva les yeux sur Holman.

— Mais je veux en parler ! Vous êtes la seule personne normale à qui je peux en parler. J'ai cherché de l'aide auprès des autres, mais ils sont tous semblables, tous fous. Pour quelle raison vous et moi ne sommes-nous pas devenus fous, monsieur ? Pourquoi le brouillard ne nous a-t-il rien fait ?

Holman hésita. Devait-il lui dire que, selon toute éventualité, le virus détruirait ses cellules cérébrales et que lui aussi deviendrait fou ? Que le délai variait selon les individus, que les cellules parasites mettaient plus ou moins de temps à se multiplier ? Ne devait-il pas le ramener le plus vite possible à la base, pour que Janet Halstead puisse le traiter ? Une vie à sauver, une seule vie, mais cela valait la peine dans tout ce carnage. De toute façon, sa mission était compromise, il ne pouvait rien tenter seul ; peut-être reviendrait-il avec le second véhicule quand le noyau serait localisé, mais en attendant il pouvait essayer de sauver cette vie-là.

Il n'eut heureusement pas à répondre à la question de son passager qui s'était remis à parler, revivant l'horreur de cette matinée :

— Je l'ai ligotée. Que faire d'autre ? J'en avais peur, je craignais pour ma vie. Elle est sortie de son étourdissement comme j'étais occupé à l'attacher. Elle ne s'est pas débattue, elle n'a pas parlé tout de suite – elle me dévisageait simplement, avec ce regard effrayant. J'avais peur de le croiser, il était si... si rempli de haine !

Il secoua la tête, comme pour effacer ce souvenir.

— Et puis elle s'est mise à parler. Que d'insanités, mon Dieu ! Je n'en croyais pas mes oreilles. Jamais je n'avais entendu une grossièreté dans sa bouche, alors de telles obscénités ! Je n'aurais jamais cru qu'on puisse nourrir des pensées pareilles, et elle moins que toute autre. Elle qui était la douceur, la bonté incarnées ! Je ne pouvais pas le supporter, je ne pouvais pas rester là à l'écouter, à regarder ces yeux qu'elle avait ! Que devais-je faire, mon Dieu ? Il fallait partir, quitter Londres, en voiture, c'était la seule chance. Que trouverais-je dans les rues, je n'en savais rien, je savais seulement que je ne pouvais pas rester. Le trajet a été terrible. Impossible d'aller vite dans ce brouillard avec tous ces accidents, et ces gens partout... Partout, des fous. Certains étaient inertes au bord des rues, d'autres rampaient le long des gouttières. J'en ai vu qui étaient assis dans des voitures en flammes, ou qui faisaient l'amour dans la rue. Un homme se lardait de coups de couteau dans l'encoignure d'une porte. Dieu merci, je vous ai rencontré ! sinon, je crois que je serais devenu fou moi aussi. J'étais perdu, vous comprenez. Je ne savais pas où j'allais, et les choses tournaient de mal en pis.

Holman scrutait attentivement la route ; il devrait tourner bientôt pour prendre la direction de la base.

— Vous êtes sûr d'avoir solidement ligoté votre femme avant de partir ? s'inquiéta-t-il. Vous êtes sûr qu'elle ne pourra pas se blesser ?

— Oh, je ne l'ai pas laissée, répliqua l'homme. Comme si j'allais abandonner Louise ! Je l'aime trop pour la laisser à la merci de n'importe quel fou qui force la porte. Mais ses yeux, vous comprenez, et ces choses qu'elle racontait... Je ne pouvais pas le supporter. Il fallait qu'elle cesse de me regarder de cette façon et de dire ces horreurs. Et je ne pouvais pas la quitter, ma Louise, je tiens tellement à elle, vous comprenez... Alors je l'ai emmenée avec moi ; elle est là derrière. Je l'ai fait taire et arrêter de me regarder et je l'ai installée sur le siège arrière. Elle est là, ma Louise, derrière vous, regardez.

Holman jeta un coup d'œil rapide par-dessus son épaule et se trouva pétrifié, cloué sur place. Alors qu'il ne la guidait plus, la voiture continua à rouler sur sa lancée, de plus en plus vite car il pressait sans le vouloir l'accélérateur.

Sur le siège arrière était affalé le corps ligoté d'une femme, reconnaissable à ses vêtements. Un corps dont le cou n'était plus qu'un moignon sanglant. La dame était décapitée.

— Je ne pouvais pas l'abandonner, vous comprenez, poursuivait l'homme, pas plus que je ne pouvais supporter ce qu'elle disait et la façon dont elle me regardait. Je me suis servi d'une scie. C'était très salissant, je dois dire. La cuisine était dans un état épouvantable et j'ai dû me changer. Et elle continuait, vous savez, elle continuait à débiter

ses horreurs pendant que je peinais. A la fin tout de même, elle a dû s'arrêter. Mais elle n'a pas cessé de me fixer avec ces yeux fous. Encore maintenant, regardez.

A demi agenouillé sur son siège, il tendait le bras derrière lui, cherchant quelque chose sur le plancher, à l'arrière, puis ramena sa main, l'air préoccupé.

— Regardez, monsieur, dit-il.

Il tenait par les cheveux une tête dégouttante de sang qu'il brandissait sous le nez de Holman. Et il ne se trompait pas : ses yeux le fixaient encore.

Holman sentit tous ses poils se hérissier, toutes ses vertèbres se souder. Avec un cri d'horreur, il se rejeta en arrière, tandis que sa main se détendait comme un ressort pour envoyer rouler la tête à terre. La voiture avait fait une violente embardée. L'effort de la reprendre en main donna à Holman un bref répit après le choc qu'il venait de subir.

Le passager était stupéfait de ce geste d'hostilité envers sa femme.

— Faire ça à ma Louise ! vociféra-t-il. Espèce de salaud !

Il posa délicatement la tête sur ses genoux, puis fouilla encore à l'arrière en prenant soin de ne pas faire tomber le précieux objet. Cette fois, il ramena une scie ensanglantée.

— Je vais vous tuer ! clama-t-il. Vous êtes comme les autres, un fou !

Et il s'évertua à placer l'instrument sous la nuque du conducteur. La voiture alors buta sur une bordure, puis grimpa sur le terre-plein qui occupait le milieu d'une large avenue ; le cahot projeta l'homme contre sa portière, et la scie tomba entre les épaules de Holman. Tout en s'efforçant de maîtriser son véhicule, ce dernier lança son poing qui atteignit l'homme à la mâchoire. Il écrasa la pédale du frein et les pneus s'imprimèrent sur la route, sans parvenir à s'y coller. Ils allaient s'aplatir contre un immeuble de l'autre côté de la rue, c'était certain ; mais non, la voie était libre, ils étaient engagés sur une rue latérale qui coupait la route à cet endroit précis. Une brusque descente, la voiture dérapa encore, et finit par s'arrêter en travers de la route. La secousse brutale avait jeté l'homme contre le pare-brise. Sans lui laisser le temps de récupérer, Holman s'appuya sur son dos pour ouvrir sa portière d'une poussée ; d'un même mouvement, il fit basculer l'homme sur la chaussée, achevant de dégager ses jambes avec le pied. L'inclinaison de la voiture sur cette route en pente l'aida grandement dans sa tâche. La tête au regard spectral roula à terre, et entama une lente descente.

Holman ne prit pas le temps de refermer la porte. Il redémarra, exécuta une volte en manquant de peu la tête posée au milieu de la

voie, redressa et maintint fermement le cap vers la descente. La portière du passager s'était refermée avec la vitesse. Il ne voulait pas s'arrêter, ni réfléchir : Il ne voulait que s'éloigner.

Un trou noir s'ouvrit devant lui, et il se trouva brusquement plongé dans l'obscurité. Une fois de plus, il actionna le frein, et la voiture s'arrêta en protestant. Devant, de chaque côté, partout, la nuit. Et derrière ? Il se rappela brusquement le cadavre décapité, se retourna d'un sursaut comme pour s'assurer qu'il était toujours là. A une trentaine de mètres, une arche carrée se découpait sur le jour gris. Le corps était tombé sur le plancher. Cette arche... Il comprit tout à coup. Il était entré dans un tunnel ! S'il ne l'avait pas saisi aussitôt, c'est qu'aujourd'hui rien n'arrivait que d'anormal.

Un tunnel, évidemment... Cette route en pente était sans doute une rampe qui y accédait depuis la voie principale. D'après le trajet qu'il avait parcouru, il était à l'entrée de ce long tunnel appelé Blackwall qui serpentait sous la Tamise, évitant aux automobilistes des kilomètres de routes embouteillées, car les ponts étaient très espacés. Deux tunnels, parallèles en fait, mais complètement séparés : l'ancien, construit vers 1890, qui menait au nord de la ville, et le plus récent, terminé à la fin des années soixante, qui menait au sud. Il s'agissait ici du vieux tunnel ; il allait l'emprunter puis suivre le fleuve jusqu'à Westminster. Et s'il rentrait tout simplement chez lui pour prendre Casey et fuir l'enfer de Londres ? Il agita la question une bonne minute avant de renoncer. Il n'avait pas réellement le choix.

Avant de se remettre en route, il tenait à se débarrasser de l'objet grotesque qu'il transportait. Il descendit donc de voiture, abaissa son siège de façon à passer le corps par sa portière, car la vieille Ford était un modèle à deux portes. Il aurait pu allumer les phares, bien sûr, mais il préférait ne pas trop voir ce qu'il faisait : la demi-pénombre lui suffirait. A tâtons, il trouva les chevilles ligotées, tira ; le corps était si étonnamment léger qu'il vint sans résistance. Il évita soigneusement tout contact avec une autre partie du corps que les chevilles ; l'idée en particulier de toucher les épaules sans tête lui donnait la nausée. Il tira le cadavre contre le mur puis, soulagé, s'essuya nerveusement les mains sur sa veste, l'œil cherchant à percer les profondeurs du tunnel.

Rêvait-il ? Elles ne lui semblaient plus aussi noires. L'endroit était envahi d'un brouillard beaucoup moins épais qu'en surface, qui ne gênait pas considérablement sa vision, et ses yeux s'étaient accoutumés à l'obscurité. Et il aurait juré voir une faible lueur là-bas, provenant d'un point situé au-delà d'une courbe qui le lui masquait. Ce ne pouvait être la lumière du jour : le tunnel ne débouchait à l'air libre qu'après quelques centaines de mètres et plusieurs tournants. La seule autre possibilité était la présence d'une voiture aux phares

allumés. Avant de s'aventurer à traverser le tunnel, il allait y jeter un coup d'œil, car il n'avait nulle envie de s'attirer d'autres ennuis. Prudemment, il s'avança à la rencontre de cette inquiétante lumière.

Elle devenait plus brillante à mesure qu'il approchait, d'une étrange brillance jaunâtre qui lui rappelait celle entrevue à Winchester. L'appréhension qui l'envahit ne lui était pas inconnue ; il craignait de comprendre d'où provenait la lumière. Son cœur cognait dans sa poitrine, presque douloureusement. Il dut adopter une respiration superficielle, à petits coups, pour ne pas être indisposé par l'odeur âcre et de plus en plus forte. En suivant le mur pas à pas, il arriva au premier tournant.

Il était si progressif qu'il n'était pas besoin d'en atteindre le sommet pour voir ce qu'il dissimulait. Au-delà, le tunnel tout entier était illuminé de cette étrange incandescence particulière au mycoplasme en mutation. Le mycoplasme retrouvé ! Si les instruments de mesure de l'hélicoptère avaient perdu sa trace, c'était probablement parce qu'il s'était enfoui sous terre. En souvenir de la cave où on l'avait enfoui tant d'années ? Aurait-il cherché un abri, comme l'animal sa tanière ? L'hypothèse semblait extravagante, et pourtant... Pourtant, il s'était réfugié dans la cathédrale avant de disparaître une première fois. Était-ce vraiment par hasard qu'il était parvenu en ces parages, dans cet abri construit de main d'homme ?

Appuyé contre la paroi, il demeura là plusieurs minutes, dans un état de contemplation proche de l'hypnose. En fait, il le comprit soudain, il résistait à l'envie d'avancer ; cette lumière l'attirait, une part de lui-même brûlait de s'y baigner. En avoir pris conscience brisa heureusement le charme : il recula, certain tout à coup que son immunité ne tiendrait pas s'il absorbait le produit sous sa forme concentrée.

Dès qu'il ne le vit plus, l'attirance cessa ; d'ailleurs, peut-être n'était-elle que le fruit de son imagination ? Il se hâta de revenir vers la voiture, tout occupé de sa découverte. Quand il l'atteignit, une idée avait germé dans son esprit.

Il sauta dans la Ford, mit le contact et entreprit de faire demi-tour. Alors qu'il manœuvrait, il vit une silhouette aux contours vagues apparaître à l'entrée du tunnel. En approchant, il reconnut l'homme qu'il avait éjecté de la voiture. Il serrait dans ses bras la tête de sa femme morte.

CHAPITRE XXI

Tapi dans l'obscurité de la boutique loin du regard des groupes qui hantaient les rues, Holman ne perdait pas de vue le véhicule de survie retourné au milieu de la rue. Le brouillard paraissait s'éclaircir, même s'il en subsistait des poches épaisses que l'air lui-même semblait colorer de jaune. Holman était revenu auprès du véhicule avec une extrême prudence, car tout dépendait d'un seul facteur : pourrait-il atteindre la radio ? L'aide de la base lui était nécessaire pour mener son plan à bien. Le matériel aussi.

Il avait conduit lentement. Chaque fois qu'il voyait un individu menaçant ou un groupe, il accélérail pour les mettre à bonne distance. Il avait dû monter deux fois sur le trottoir afin d'éviter des chauffards, et avait délibérément écrasé un chien fou furieux qui attaquait les gens ; mais c'était l'unique circonstance où il s'était permis d'intervenir, et seulement parce que l'animal était sur sa trajectoire. S'il avait fallu le poursuivre, il aurait passé son chemin. Il s'était détaché du cauchemar, qu'il regardait en simple observateur. C'était une façon de se protéger, il le savait ; il avait toujours eu la capacité, ou peut-être l'infortune, d'établir une distance sur le plan émotionnel, et ce chaque fois que la situation devenait intolérable : soit qu'il se jetât dans l'action, soit qu'il se retranchât dans une froide logique. Ce n'était pas sécheresse de cœur, car l'émotion affluait en lui après l'événement. Non, c'était aptitude naturelle à survivre.

Il n'éprouvait plus de réelle compassion pour ces gens ; ses sentiments s'apparentaient plutôt à la peur. Etrange comme la folie, qui n'est après tout qu'une maladie de l'esprit, fait horreur aux personnes « normales ». Est-ce à cause de la peur qu'elle suscite ? Même vis-à-vis de Casey, quand elle était internée, il avait ressenti cette tension, ce besoin pressant de s'éloigner, de la gommer de son esprit.

Elle avait dû éprouver la même chose envers lui quand il était en crise. Cette peur qu'on a de la personne qu'on aime, est ce qui rend la folie si cruelle aux proches de ceux qui en sont atteints. Et voici qu'une ville entière était prise de folie !

Son détachement toutefois n'était pas absolu. La vue des enfants,

des nourrissons parfois, qui erraient dans les rues le plus souvent seuls, en pyjama et en chemise de nuit, avec cet air perdu sur la frimousse, savait encore le bouleverser. Il aurait voulu les recueillir pour les emmener en lieu sûr. Les garder à l'abri jusqu'à l'arrivée des secours ; il savait cependant que la meilleure façon de les aider était d'exécuter son plan.

L'idée était simple : le mycoplasme avait été enfermé des années sous terre, sous des tonnes de terre ; à présent qu'il était retourné aux entrailles de la terre, ce refuge souterrain construit par les hommes pouvait se transformer en une prison : il suffisait d'en sceller les deux extrémités.

Il était alors revenu auprès du véhicule qui, par bonheur, n'avait pas été saccagé. Sa radio bourdonnait encore : une voix appelait toutes les dix minutes, désespérant d'obtenir une réponse des deux passagers. Il s'était servi de cette radio pour annoncer son plan au quartier général. Là-bas, le son de sa voix avait soulevé une grande effervescence, et un immense soulagement. Joie vite maîtrisée, car ses interlocuteurs étaient des professionnels. On avait pris note de ses instructions.

Il avait demandé des explosifs, de ceux qu'on utilise sur les chantiers de démolition. Il en voulait une grande quantité, autant que pourrait en contenir le second véhicule de survie, pour le cas où le premier essai ne serait pas concluant. Il fallait aussi un expert en explosifs, ses propres connaissances sur le sujet étant extrêmement limitées. Il indiqua comment trouver sa position exacte – à son retour, il avait relevé le nom des rues qu'il empruntait. Ils le trouveraient à proximité du véhicule retourné, en un point où la rue des docks de l'Inde orientale croisait Hale Street. Il les pria de faire vite.

La voix de l'opérateur lui demanda instamment d'attendre sans bouger quel que soit le temps qu'on mette à arriver, et d'éviter tout ennui. S'il était agressé, qu'il utilise son revolver sans hésiter.

Holman avait eu un sourire sardonique. Il éprouvait peu de scrupules à tuer à présent, car il trouvait ces gens à peine humains, et leur hostilité contribuait à annuler sa sympathie. Il se rappelait celui qui étreignait la tête de sa femme à l'entrée du tunnel ; il avait lancé la voiture en marche arrière sur lui, animé par le dégoût et la haine de ce qu'il avait commis – haine déraisonnable, il le savait bien, puisque l'homme n'était pas responsable des actes que lui dictait son esprit dérangé. L'impact l'avait tué, il en était certain, et il n'en ressentait nul regret. Plus tard, quand il aurait le loisir de réfléchir, peut-être éprouverait-il de la pitié. Mais pour l'heure, il était devenu implacable, à cause de sa frayeur de la maladie, et surtout parce qu'il avait une mission à accomplir, que personne ne devait compromettre.

Au bout de deux heures, l'autre véhicule émergea enfin du brouillard et vint s'arrêter près du premier. Holman quitta sa cachette derrière le comptoir de la boutique, où il était blotti parmi les confiseries, déverrouilla la porte et sortit dans la rue. Il avait trouvé cette porte grande ouverte à son arrivée : le propriétaire avait dû partir précipitamment. Comme il s'approchait, la portière du véhicule s'entrouvrit sur une silhouette vêtue d'une lourde combinaison de protection, qui portait un fusil exceptionnel par la longueur de sa gâchette et son large viseur. L'homme était coiffé d'un casque muni d'une étroite visière noire, ce qui l'obligeait à pivoter tout le buste pour voir autour de lui. Il regardait venir Holman, et son arme peu à peu pointait vers lui, ses doigts gantés se crispaient sur la détente. Sa voix résonna, métallique :

— Restez où vous êtes !

— Pas d'affolement, dit Holman avec lassitude, c'est moi, Holman.

Il s'était arrêté néanmoins.

Une autre silhouette en gris descendait de voiture.

— Laissez, Capitaine, c'est Holman.

— Désolé, monsieur, s'excusa l'homme au fusil, je suis un peu nerveux après ce que nous avons vu en chemin.

— Ne vous excusez pas, répondit Holman, je comprends fort bien.

Celui qui venait d'apparaître écarta le capitaine et s'avança vers Holman.

— Tous mes compliments, monsieur Holman, fit une voix familière malgré la déformation du micro. Espérons que nous arriverons à temps pour réaliser votre plan, hein ?

Holman reconnut le léger accent germanique.

— Professeur Ryker ?

— C'est moi, j'ai décidé de voir la chose par moi-même avant de la bloquer. Quand ce sera fait, le brouillard sera plus facile à disperser. Ensuite, nous pratiquerons des ouvertures par lesquelles nous aspirerons le mycoplasme dans des conteneurs. Cela devrait nous fournir assez de produit pour vacciner la grande majorité de ceux que nous prendrons à temps. Mais avant tout, il faut s'en procurer un échantillon, car nous ne savons toujours pas exactement ce qu'est ce produit, hélas.

— Vous devez pourtant avoir une idée de sa composition, dit Holman.

— Sans doute, sans doute. Des cellules cérébrales dégénérées peut-être, contaminées par le mycoplasme, et qui se multiplient en se nourrissant des impuretés et du bioxyde contenus dans l'air. Mais avoir une idée n'est pas suffisant. Il nous faut le produit même. Et vite,

s'il doit nous être utile. C'est pourquoi vous allez nous conduire sans tarder vers ce tunnel, mon cher. Nous ne devons plus perdre une minute.

Et il l'entraîna vers le véhicule en lui prenant le bras avec bonhomie.

— Voici le capitaine Peters, notre expert en explosifs, dit-il en désignant l'homme au fusil.

— Monsieur, lança ce dernier à Holman, j'aimerais savoir ce qui est arrivé à Mason.

Holman montra les deux cadavres gisant sur la route près de l'autobus.

— L'un d'eux est Mason. Il a été blessé dans l'accident, et s'est trouvé pris dans une foule qui l'a tué à coups de pied.

Comme il grimpait dans le véhicule, Holman crut entendre le capitaine jurer à mi-voix. A l'intérieur il eut la surprise de trouver un troisième homme aussi lourdement équipé que les autres. Le capitaine le lui présenta comme étant le sergent Stanton.

— Avez-vous trouvé la place d'embarquer les explosifs ? s'enquit gravement Holman en voyant l'habitable encombré de quatre personnes, dont trois volumineuses à cause de leur costume.

— Vous pourrez constater que nous en avons pris largement assez, monsieur, répondit non moins gravement le sergent.

L'horreur et la détresse qu'ils avaient affrontées rendaient impossible toute jovialité.

— Nous avons choisi le plastic. Il y en a suffisamment pour faire sauter la totalité du Parlement. Vous êtes assis dessus.

Holman remua sur son siège, mal à l'aise.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur, intervint le capitaine, c'est sans danger pour le moment.

— A moins qu'on ne nous percute, observa sèchement Stanton.

— Justement, approuva le capitaine, il serait plus prudent que ce soit monsieur Holman qui conduise, s'il est d'accord. Il aura une bien meilleure visibilité que nous ; qui sommes obligés de garder ce casque puisque la porte a été ouverte.

Holman et le sergent échangèrent leurs places.

— Evidemment, nous ne savons pas encore si ces tenues résisteront au mycoplasme, expliqua Ryker. En son centre surtout, là où il est le plus pur. C'est pourquoi il vous reviendra encore une fois, monsieur Holman, d'aller en prélever un échantillon.

Holman frissonna de façon visible, et Ryker poursuivit :

— Ne craignez pas trop, mon ami. Vous n'aurez pas à pénétrer dans l'intimité du noyau, puisque nous disposons d'un très long tube qu'il vous suffira de diriger jusqu'au bon endroit. Et puis l'un de nous vous accompagnera aussi loin que possible pour veiller à ce qu'il ne

vous arrive rien.

Le véhicule démarra. Une fois de plus, ce fut le spectacle navrant d'une humanité dégradée. Holman remarqua que des groupes se formaient plus volontiers ; les individus isolés devenaient de plus en plus rares. Il le fit observer à ses compagnons.

— Nous nous en sommes aperçus également, dit Ryker. Des milliers de personnes se rassemblent autour du fleuve. Nous avons dû emprunter un autre itinéraire pour vous rejoindre.

— Près du fleuve ? Mon Dieu, vous ne craignez pas que..., commença Holman qui pensait à Bournemouth.

— C'est possible, estima gravement Ryker, devinant sa pensée. Il est d'autant plus essentiel que nous réussissions, cette fois. Il faut dissiper ce brouillard !

— Et en attendant, que comptez-vous faire ? Des milliers, ou plutôt des millions de gens, vont se suicider en masse. Ils se jetteront dans le fleuve, la Tamise débordera de noyés, on pourra la traverser à pied sec !

— Ne vous emportez pas, monsieur Holman, pria Ryker en posant sur son bras une main apaisante. Nous allons répandre sur toute la ville un gaz somnifère.

— Quoi ? Mais c'est impossible !

— Pas du tout. Depuis le début de la crise, des avions de toute sorte, commerciaux et militaires, ont été bourrés de chlorure de calcium et de protoxyde d'azote, gaz qu'on peut qualifier de soporifique. L'idée est de plonger la ville dans le sommeil aussi longtemps qu'on n'a pas trouvé de sérum, vous me suivez ? Rappelez-vous aussi que beaucoup d'habitants n'ont pas encore été atteints par la maladie, puisque le temps d'incubation varie selon les individus ; ceux-là auront le plus de chances de s'en sortir. Des centaines de personnes vont encore mourir, bien sûr, des milliers peut-être, mais nous en sauverons la majorité. *A condition que nous possédions un sérum et qu'il soit administré à temps !*

Holman appuya sur l'accélérateur. Le discours de Ryker l'avait convaincu. D'innombrables vies pouvaient être sauvées ! Il fallait réussir, quoi qu'ils aient à affronter, il fallait absolument réussir cette fois !

En passant au large des endroits sensibles, ils arrivèrent assez vite à l'entrée des tunnels jumeaux. Les deux soldats descendirent les premiers du véhicule, l'arme au poing, prêts à tirer si c'était nécessaire.

— Il y a un cadavre là, juste à l'entrée, signala le sergent.

— C'est moi qui l'ai tué, dit simplement Holman, et les autres acceptèrent le fait sans commentaire, et sans plus d'émotion que s'il annonçait avoir écrasé un insecte.

Ryker sortit le dernier.

— Maintenant, dit-il, nous allons nous assurer que le noyau se trouve toujours ici. Si c'est le cas, vous savez quelle sera votre tâche, monsieur Holman. Mais je vois qu'il y a deux tunnels ?

— En effet, expliqua Holman, celui-ci, à droite, est l'ancien tunnel, où la circulation se fait vers le nord ; l'autre, le plus récent, conduit vers le sud. Le noyau se trouve dans l'ancien. En tout cas, espérons qu'il y est encore.

Les quatre hommes pénétrèrent sous la voûte. Holman semblait bien frêle à côté des trois autres, encombrés de leur lourd harnachement et un réservoir à oxygène fixé dans le dos.

— C'est de la construction solide, observa le capitaine en examinant l'arche de l'entrée. De bons gros blocs de béton qui boucheront parfaitement l'accès. Cela ira tout seul.

— Bon Dieu, il y a une tête dans ce coin ! sursauta le sergent.

— Ce n'est rien, laissa tomber Holman.

Il s'enfonça de quelques mètres dans l'obscurité, attendit que ses yeux s'y soient habitués.

— Il est là, annonça-t-il au bout d'un moment.

Les deux soldats regagnèrent le véhicule et détachèrent le conteneur de plomb monté sur les roues d'un côté. L'engin était semblable à celui dont s'était servi Holman à Winchester, mais plus grand. Le sergent dégagea un long tube d'acier flexible effilé à une extrémité, l'enroula autour de son épaule et suivit le capitaine qui guidait le conteneur à moteur vers l'entrée du tunnel.

— Vous connaissez le maniement de cette machine, monsieur Holman, rappela Ryker en posant la main sur l'épaule de son interlocuteur, comme si ce contact rendait ses paroles plus intelligibles. Comme je vous le disais, il n'est pas nécessaire de trop approcher le noyau. Les soixante mètres du tube vous donneront du recul. Il suffira d'actionner ce bouton pour que l'appareil aspire le mycoplasme. Je vais vous accompagner ; je suis curieux de voir ce monstre de plus près.

— Emportez ceci, monsieur, dit le capitaine en tendant à Holman un petit réservoir d'oxygène, vous pourriez en avoir besoin. Et voici une torche.

Holman le remercia, prit le réservoir en bandoulière et alluma la torche. Puis, empoignant le manche du conteneur mobile :

— Je suis prêt, Professeur.

Ils cheminèrent le long de la descente. Alors que le premier tournant apparaissait, Ryker manifesta quelque nervosité.

— Je l'aperçois, Holman.

Holman ne répondit pas. La tension montait en lui à chaque pas, la sensation de froid qu'il connaissait bien lui mouillait le dos. Il

maintenait sa torche pointée vers le sol, sachant que le brouillard ne ferait que réverbérer son faisceau s'il l'éclairait de face, et se déplaçait l'œil fixé sur le mur, sans regarder cette luminescence qu'on devinait proche. Ryker le suivait.

Comme la courbe s'amorçait, ils marquèrent une pause. Holman se retourna vers le savant, en quête d'encouragement. Ryker hocha la tête en faisant signe de continuer.

— Je vais jusqu'à ce tournant avec vous de façon à avoir un meilleur angle de vue, mais je ne pourrai pas aller plus loin, Holman.

Holman prit une profonde inspiration qui le fit tousser. L'atmosphère n'était pas encore irrespirable, mais il devrait bientôt utiliser l'appareil à oxygène. Il se remit en marche.

Ils parcoururent encore une assez longue distance en ligne droite. Comme ils abordaient un autre tournant, Holman se retourna.

— N'allez pas plus loin, Professeur, la lumière devient très vive.

— Oui, oui, je crois que vous avez raison. Je n'y vois pas trop bien à travers cette visière, mais je pense que nous sommes proches du centre même du mycoplasme.

— Il doit se trouver derrière cette courbe, la lumière est plus intense dans l'angle de la voûte. Je vais avancer, et vous m'attendrez là. Je ferai tout mon possible pour ne pas sortir de votre champ de vision.

De nouveau, il dut se forcer pour approcher, mû par le sentiment impérieux du devoir. Le brouillard paraissait plus dense, par contraste peut-être avec la lumière qu'on devinait derrière lui. Il se retourna pour vérifier que Ryker était toujours en vue ; surtout, que le regard du professeur ne l'abandonne pas ! Il atteignit l'endroit où la voie s'incurvait doucement à droite, alors que le précédent tournant allait vers la gauche. Il s'y engagea sans quitter le côté gauche du tunnel, espérant accéder au noyau en se tenant le plus loin possible.

Au sommet de la courbe, là où la vue s'élargissait, la lumière était éblouissante. Était-ce une illusion créée par cet espace confiné, mais le noyau semblait avoir grandi ; il n'était pas aussi brillant à Winchester, il en était certain. Car, même si alors il ne l'avait pas contemplé d'aussi près qu'aujourd'hui, la vaste nef de l'antique cathédrale lui avait permis d'en avoir une vision très nette. Rapidement, il se mit à assembler les éléments de sa machine, introduisit le tube d'acier dans la cavité destinée à cet effet et enclencha les pinces de sécurité qui le maintiendraient solidement. S'acquitter de sa tâche au plus vite et s'en aller encore plus vite, c'était tout ce qu'il désirait. Avant de guider le tuyau vers son but, il plaça sur sa bouche le masque à oxygène : l'odeur âcre s'intensifiait. Puis il plaça sur le sol l'extrémité rigide du tube et entreprit de le dérouler peu à peu en le faisant glisser lentement vers le milieu du tunnel. Il fut

bientôt arrêté par le mur, mais peu importait, la paroi le guiderait jusqu'au centre de la masse lumineuse. Holman poursuivit son effort ; la sueur perlait à son front, à cause de la chaleur qui régnait dans cette cave, et surtout de l'angoisse qui lui étreignait le cœur.

Finalement, le tube atteignit la zone lumineuse et s'y enfonça, sans résistance, à la grande surprise de Holman ; il s'attendait presque à ce que le noyau possède une certaine consistance, du moins une sorte d'élasticité – mais non, ce n'était qu'un gaz chargé de particules, de myriades de microbes.

Ayant poussé le tube d'acier jusqu'à la limite de son extension, il pressa la commande qui déclencherait l'aspiration. La machine se mit à bourdonner : son réservoir spécialement renforcé se remplissait de la substance mortelle que le tube devenu rigide allait puiser à sa source. A Winchester, on lui avait recommandé de la laisser en marche au moins deux minutes ; ici, le réservoir étant plus grand, il compterait trois bonnes minutes. Baigné de clarté jaune, il mit un genou au sol et s'attarda à examiner le phénomène.

Il en était arrivé à le considérer comme un être vivant, et pensant. Un monstre, avait dit Ryker. Cela semblait approprié. Pourquoi ne pouvait-il se défaire de l'impression qu'il protestait contre le traitement qu'il lui infligeait ? C'était le vrombissement aigu de la machine, sans doute, la vibration du tuyau qui produisaient cette impression qu'exagérait son imagination. C'était du moins l'explication qu'il s'en donnait.

Trois longues minutes... A plusieurs reprises, il se surprit à dévorer des yeux cette masse de lumière. Quelque chose l'appelait, là, un besoin si fort, de plus en plus fort. Mais le temps était passé ; il fut soulagé d'éteindre la machine, d'actionner un autre bouton qui fermerait hermétiquement le conteneur, de détacher le tube qu'il laisserait sur place. Il se releva, porta encore une fois les yeux vers l'éblouissante clarté. Peut-être... Peut-être devait-il aller y voir de plus près ? Derrière les brumes qui en voilaient l'éclat, peut-être trouverait-il la clef des origines du virus ; quelque chose en tout cas dont il pourrait informer Ryker, une idée qui lui ferait accomplir un progrès décisif dans l'élaboration de sa théorie. Il était immunisé, après tout ; cela ne pouvait lui causer aucun mal.

Il se mit à marcher vers la source de lumière.

Il avait parcouru dix mètres qu'une main gantée s'abattit lourdement sur son épaule, et le fit pivoter rudement.

— Mais bon Dieu, qu'est-ce que vous faites ? s'exclama Ryker, haletant de sa course dans cette tenue si inconmode.

Les yeux hagards, Holman ne sut que répondre.

— Je distinguais à peine votre silhouette dans le brouillard, reprit Ryker, et quand je ne vous ai plus vu du tout, j'ai compris que

quelque chose tournait mal. Il y avait longtemps que je n'avais pas couru aussi vite. Dites-moi maintenant, que faisiez-vous ?

Holman se passa la main sur le front.

— C'est incroyable, dit-il, je ne sais pas. Je marchais vers le noyau. Quelque chose me forçait à y aller, et... je ne sais pas.

— Je vois, fit pensivement Ryker. Surtout, ne le regardez plus. Tournez-lui le dos et laissez-nous remporter la machine. Aviez-vous terminé le travail ?

— Oui... oui. Le réservoir doit être plein. Mais vous, vous ne devriez pas être aussi près ! Votre combinaison n'est pas nécessairement une protection suffisante.

— Je sais, je sais, mais il fallait bien vous arrêter. Venez, allons-nous-en d'ici.

Après avoir récupéré la machine, ils rebroussèrent chemin jusqu'à l'entrée du tunnel, où les deux soldats furent très soulagés de les voir, car ils avaient vécu les affres de l'angoisse.

— Tout va bien, monsieur ? s'empressa le capitaine en prenant l'appareil.

— Tout est pour le mieux, répondit Ryker. Mais ne perdons pas davantage de temps : nous devons sceller l'entrée du tunnel immédiatement. Placez le conteneur hors d'atteinte ; nous nous occuperons de l'arrimer convenablement au véhicule plus tard, quand nous aurons achevé notre tâche.

Il leva les yeux vers la voûte et sourit dans son casque.

— C'est une chance pour nous qu'ils aient pensé à construire un autre tunnel. Le capitaine Peters et moi-même allons transporter une partie des explosifs à travers le nouveau tunnel et les installer à l'autre bout de celui-ci. Il faut sceller les deux ouvertures à la fois, de façon à ce que le mycoplasme soit prisonnier. Nous minuterons les explosions pour qu'elles interviennent simultanément.

Ils regagnèrent le véhicule et le sergent déchargea trois caisses d'explosifs.

— Ce sera plus que suffisant, commenta-t-il. Si la première tentative échoue, nous recommencerons autant de fois que nous voudrons.

Il sortit une autre boîte, plus petite que les autres.

— Les détonateurs, expliqua-t-il.

Le capitaine revenait les mains vides.

— J'ai installé le conteneur à mi-pente, Professeur, à l'intersection de la rampe d'accès au tunnel avec la route principale. Il y sera parfaitement en sécurité pour le moment. Il est pratiquement indestructible, et personne ne peut le déplacer à moins d'en connaître le fonctionnement.

Il plongeait le bras à l'intérieur du véhicule et sortit un talkie-

walkie.

— Nous resterons constamment en contact, dit-il. Prenez celui-ci, monsieur Holman. Il est d'un maniement très simple, et vous pourrez nous parler pendant que le sergent Stanton dispose ses explosifs.

Il tendit la radio à Holman qui l'examina brièvement, et acquiesça.

— Il nous faudra une vingtaine de minutes pour traverser le tunnel et placer la charge, poursuivit le capitaine en regardant sa montre. A moins d'ennuis, naturellement. Nous synchroniserons les explosions par radio. Vous êtes prêt, Professeur ?

Ryker fit signe que oui et grimpa dans la voiture. Avant d'y disparaître, il se retourna et lança :

— Bonne chance à chacun de nous, et que Dieu nous aide !

Le sergent se mit en devoir de fixer l'explosif quelques mètres à l'intérieur du tunnel. Holman resta à bonne distance, bien qu'on lui eût affirmé que la charge était inoffensive tant qu'elle n'était pas amorcée. En fait, avait expliqué le sergent, c'étaient les amorces qui, elles, étaient dangereuses, parce que terriblement explosives. Il lui avait montré les petits tubes de métal.

— Là-dedans, vous trouvez un peu de nitrate de plomb, et beaucoup de trinitrotoluène – du TNT, si vous voulez. Un mélange très sensible. Mais ne vous inquiétez pas, monsieur, avait ajouté le sergent manifestement ravi du malaise de son interlocuteur, il ne vous arrivera rien avec moi.

Et de s'enfoncer dans le tunnel en sifflotant très faux, heureux d'avoir enfin à accomplir une tâche concrète qui requérait sa compétence.

Holman traîna hors du tunnel le corps de l'homme qui avait décapité sa femme ; pour quelque absurde raison, il ne voulait pas qu'il fût enseveli sous des tonnes de béton. Un instant après, le sergent apparut, déroulant avec lui un câble très fin.

— Cela devrait aller, annonça-t-il d'un ton presque enjoué.

La radio grésilla dans la main de Holman.

— Allô, m'entendez-vous, monsieur Holman ? fit la voix de Ryker, plus lointaine et déformée encore.

— Je vous entends très bien, Professeur.

— Le capitaine est occupé à l'intérieur du tunnel. Nous sommes passés facilement. Avec le brouillard, la visibilité était mauvaise, mais, en roulant à faible allure avec les codes le plus près possible du mur, nous y sommes parvenus sans incident. Nous n'avons rencontré personne, ce qui nous a plutôt arrangés. La sortie – ou l'entrée, c'est selon – se prête parfaitement à nos desseins. La rampe inclinée qui y accède est entièrement ceinte de gros blocs de béton. Nous nous

sommes garés en haut de la route qui fait face à l'autre tunnel. Elle est beaucoup plus escarpée que de votre côté. C'est de là que je vous parle en ce moment ; j'ai une vue plongeante sur la sortie. Nous nous mettrons plus à l'abri dès que tout sera prêt. Qu'en est-il de votre côté ?

— Le sergent Stanton a mis l'amorce en place. Nous serons prêts d'une minute à l'autre.

— Bien. Le capitaine Peters me demande d'informer le sergent qu'il compte placer une charge aussi près de la voûte que possible, et une autre au pied du mur opposé. Pouvez-vous faire passer le message au sergent, je vous prie.

Holman s'exécuta. Le sergent qui se trouvait à quelques mètres sur la pente acquiesça de la tête, puis pointa le pouce vers sa poitrine et le leva pour signifier que tout était pour le mieux.

— Le sergent a fait la même chose, indiqua Holman dans le micro.

— Parfait. A présent, je suggère que nous nous mettions à couvert. Le capitaine revient, nous serons opérationnels sous peu. Je reprends contact avec vous dans quelques instants.

La radio se tut. Holman se dirigea vers le sergent Stanton, juché sur le parapet dominant la route qui plongeait vers le tunnel.

— Nous serons très bien à cette hauteur, monsieur, affirma le soldat comme Holman le rejoignait. J'ai réparti les charges de telle façon qu'il y ait peu de projections de ce côté. Quelques pierres peut-être auxquelles il faudra prendre garde, mais c'est tout.

— Et le conteneur ? s'inquiéta Holman en désignant l'emplacement de la boîte, un peu plus bas vers l'entrée.

— Ne vous faites pas de souci pour lui, monsieur. Il n'y a pas grand-chose qui puisse l'endommager.

Il connecta une fiche à une petite mallette.

— Un simple tour de manette, voyez-vous, et cette entrée s'écroulera dans la seconde, précisa le sergent, de plus en plus réjoui à mesure qu'approchait l'instant de « son » explosion.

La radio se remit à grésiller, une voix s'éleva :

— Ici le capitaine Peters. M'entendez-vous, sergent ?

— Je vous entends, mon capitaine, répondit l'intéressé en se penchant vers l'appareil.

— Bien. Ici nous sommes en position. Donnons-nous un compte à rebours d'une minute. Vérifiez votre compteur.

Holman vit le soldat regarder l'horloge intégrée au détonateur qu'il tenait en main. Son doigt ganté se posa en équilibre sur un bouton.

— A trois, vous le mettez en marche, ordonna la voix de Peters.

Il compta trois secondes ; le sergent poussa le bouton. Une

trotteuse rouge commença sa course autour du cadran.

— Parfait, sergent. Je remets la radio au professeur Ryker. A soixante secondes, allez-y. Bonne chance, et rentrez la tête dans les épaules !

La radio s'interrompt.

Holman contempla, fasciné, la trotteuse rouge qui grignotait les secondes. Plusieurs fois il crut qu'elle s'était arrêtée : illusion d'optique, se dit-il. A quarante-cinq secondes, il éprouva le besoin pressant de se moucher, attribua cela à sa nervosité et se contenta de se frotter le nez d'un index tremblant. Encore dix secondes. Sa gorge était sèche. Sept. Il toussota. Cinq. Il se rappela de respirer. Trois. L'explosion serait-elle assez puissante pour obstruer complètement l'entrée ? Deux. Oui, il le fallait. Une.

Il s'enfouit la tête dans les mains et sentit plus qu'il ne vit le sergent tourner prestement la manette.

Cheveux et vêtements soufflés vers l'arrière, il perçut le déplacement de l'air avant d'entendre l'explosion. La terre avait-elle tremblé ? Puis, un quart de seconde après, vint le grondement d'abord étouffé, puis bientôt grandissant en un énorme roulement de tonnerre. Tête baissée contre le mur, il s'attendait à recevoir des gravats, mais rien ne vint. Au bout d'un moment, le sergent lui tapa sur l'épaule.

— C'est terminé, monsieur, et proprement.

Holman releva la tête, anxieux de voir le résultat. Le sergent était à genoux et lorgnait vers l'entrée du tunnel avec des hochements de tête, fort satisfait de lui-même. La poussière tourbillonnait, mêlée au brouillard, mais après quelques secondes elle commença à retomber. Ce qu'il vit alors arracha un sourire à Holman.

Des tonnes de béton et de pierre avaient comblé jusqu'à la voûte l'entrée du tunnel – si l'on pouvait encore lui donner ce nom. Un peu naïvement, Holman pensait voir le passage simplement obstrué, alors qu'un tronçon s'était écroulé sur une douzaine de mètres, formant une montagne de gravats qui rejoignait ce qui restait de la voûte.

Une tape amicale sur le bras du sergent en guise de félicitations et Holman s'empara de la radio.

— Allô, professeur Ryker ? appela-t-il, stupéfait de ne pas s'entendre.

Il comprit que sa tête résonnait encore du bruit de la déflagration et n'insista pas pour le moment. Le sergent avait dévalé la pente et examinait le tas de ruines. Satisfait, il se retourna pour adresser à Holman un signe de victoire.

La tête plus claire, ce dernier reprit la radio.

— Allô, Ryker, m'entendez-vous ?

Quelques parasites, et soudain :

— Allô allô, monsieur Holman ! Vous m'entendez ?

— Je vous entends, Professeur.

— Belle explosion, hein ? On dirait que nous en sommes venus à bout, qu'en dites-vous ? Le capitaine Peters est allé voir de plus près, mais d'ici, tout a l'air parfait. Et de votre côté ?

— L'accès est complètement obstrué. Le sergent Stanton est en train d'escalader les ruines, mais il a déjà indiqué que c'était réussi.

— Excellent, excellent. Je vais m'avancer un peu pour inspecter les dégâts. La poussière se dépose, l'atmosphère est plus claire de ce côté que du vôtre, j'aurai une image assez précise des résultats de notre petite explosion. Oui, oui, plus près je serai, mieux je verrai. Ah ! voici le capitaine Peters, juste en dessous de moi. Je pense qu'il est content de son travail. Il me cherche... . Ah ! il m'a vu, il me fait signe. Bon, bon, il a l'air ravi, il se serre la main.

Le poste émit une sorte de grincement métallique, qui devait être un gloussement de rire du professeur Ryker. Sa voix poursuivait :

— Je ne suis pas loin de l'éboulis et je dois dire qu'il me paraît très, très solide. Je vois un énorme bloc de béton vers le sommet, qui doit faire au moins sept mètres, et qui... — La radio se tut quelques instants, puis la voix reprit, soudain beaucoup plus tendue :

— Il y a quelque chose d'anormal. On dirait... de la poussière qui s'élève du sommet de ce bloc de béton... non, cela vient de derrière. Est-ce de la poussière ? — Une pause assez longue. — Ou bien le brouillard qu'on a dérangé ? Non, il est moins dense ici, c'est plutôt de la poussière. Je vais m'approcher. Cela fuse comme de la vapeur. Je suis près maintenant, je domine le bloc de béton et... (De nouveau la voix se brisa.)

— Une brèche ! cria le professeur, faisant sursauter Holman. Une brèche dans la voûte ! Et le brouillard... Le brouillard s'en échappe ! Mais c'est impossible, ce doit être la force de la déflagration. L'air prisonnier du tunnel chasse le brouillard vers l'extérieur, oui, ce ne peut être que cela, le brouillard ne pourrait pas... Nom de Dieu, je vois une lumière ! La brèche s'éclaire, il y a de la lumière... La lumière jaune, celle que nous avons vue dans le tunnel ! Le mycoplasme... Non ! Le mycoplasme s'échappe, il monte avec le brouillard ! Il faut que je m'éloigne d'ici, il faut...

La radio n'émit plus que quelques parasites. Pour la première fois depuis bien des années, Holman pleura.

— Holman ! Sergent Stanton ! M'entendez-vous ?

Au son de cette voix, Holman releva la tête et empoigna la radio. Il n'aurait su dire combien de temps s'était écoulé depuis que le récepteur s'était tu : quelques secondes, ou plusieurs minutes, plus vraisemblablement. Ses larmes de frustration lui avaient ôté toute notion du temps. Le cauchemar ne finirait donc jamais ? Ne trouveraient-ils jamais la solution ?

— Allô, ici Holman, s'empressa-t-il de répondre. C'est Ryker ?

— Non, ici le capitaine Peters. Le professeur Ryker est à côté de moi, à bord du véhicule. Il ne va pas très bien, je crois.

— Que s'est-il passé ?

— Le mycoplasme s'est échappé. J'ai entendu le professeur crier et j'ai couru voir ce qui n'allait pas. Il était étendu sur la route, près du véhicule. Un peu plus loin, j'ai vu une... je ne sais pas comment dire, une masse compacte de lumière, si ce n'est pas trop impropre. Elle s'éloignait avec le brouillard, *elle avait dû passer juste sur lui !*

Holman retint son souffle.

— Et... comment est le professeur ?

— Je ne sais pas, il semble à moitié étourdi. Je l'ai traîné jusque dans la voiture, mais je ne peux pas risquer d'ôter son casque pour l'examiner. Je pense qu'il est surtout sous le choc de la frayeur ; cette chose qui se sauvait en venant droit sur lui a dû l'épouvanter. Il y a une minute, il a paru reprendre ses esprits : il m'a dit de suivre la lumière, qu'il ne fallait pas la perdre de vue cette fois, et je crois qu'il s'est évanoui. Mais il semble se rétablir à présent.

— Attention, Peters, l'exhorta Holman, il est peut-être contaminé.

— Je n'ai pas cette impression. Je crois qu'il est en état de choc, simplement. Enfin, je suis en train de suivre cette chose, ce noyau. Je le tiens dans mon champ de vision. Nous n'avons parcouru qu'une petite distance, mais il semble se diriger vers l'est, vers...

De nouveau le silence, véritable torture.

— Holman, je vois deux énormes constructions qui se dressent devant nous dans le brouillard... On dirait... oui, oui, ce sont des gazomètres. Deux gigantesques gazomètres !

En pensée, Holman passa rapidement en revue les occasions où il s'était servi de la route à trois voies sortant de ce tunnel. La dernière fois, c'était la nuit : sur sa gauche, juste à la sortie du tunnel sud, il avait eu la vision fantastique de ce qui ressemblait à un décor de science-fiction. C'était une immense raffinerie de gaz, dont les tours argentées et les réservoirs prenaient un aspect impressionnant sous la lumière électrique. Ses deux gazomètres principaux (probablement ceux que décrivait Peters) dominaient plusieurs rangées de réservoirs plus petits. On avait édifié cette raffinerie sur la rive même afin de faciliter l'acheminement du charbon qui remontait la Tamise par péniches pour être transformé en gaz de ville. C'était l'une des plus grandes usines de son espèce en Angleterre : elle desservait une vaste zone du secteur sud-est.

— Holman, quel est cet endroit ? demanda alors une voix familière.

— Professeur, est-ce vous ? s'enquit anxieusement Holman. Vous

allez bien ?

— Oui, oui, la tête me tourne un peu, à part cela je vais bien. Dites-moi vite quel est cet endroit en face de nous ?

Holman lui exposa ce qu'il savait de l'usine et lui indiqua le moyen d'y pénétrer, si c'était nécessaire.

— Je crois que c'est nécessaire, en effet, répondit le professeur. Le noyau se dirige droit sur elle. N'oubliez pas que la combustion du gaz produit en grande quantité du bioxyde de carbone et de l'anhydride sulfureux qui contribuent largement à polluer notre atmosphère ; c'est ce que recherche actuellement le mycoplasme, comme s'il se savait menacé et s'efforçait d'acquérir une nouvelle énergie. Ah ! Le capitaine Peters a repéré la voie d'accès dont vous parliez ; nous nous y engageons. Nous sommes près des gazomètres maintenant, qui nous dominent de toute leur hauteur. Il y a une grille, nous la franchissons. Ça y est, je le vois.

— Où est-il, où est-il ? cria Holman.

Un rire aigu résonna.

— Où pourrait-il se nicher, dites-moi, monsieur Holman, sinon entre les deux gazomètres, comme un petit enfant apeuré entre ses monstrueux parents ?

Holman regarda le récepteur, interloqué. La voix de Ryker l'avait frappé par ses accents fantasques.

— Ryker ?

— Savez-vous de quoi se compose le gaz de ville, monsieur Holman ? reprit le professeur sur un ton plus animé. Laissez-moi vous renseigner sur ce point : c'est un mélange toxique comprenant cinquante pour cent d'hydrogène, vingt pour cent de méthane, sept à dix-sept pour cent de protoxyde de carbone, trois pour cent de bioxyde de carbone, huit pour cent d'azote et deux pour cent d'hydrocarbures. Qui plus est, poursuivit Ryker comme s'il faisait un cours à un étudiant curieux, il contient de l'ammoniac, du soufre, de l'acide cyanhydrique, du benzène et autres substances. Autrement dit, c'est un mélange hautement combustible. J'y vois une indication que nous donne le mycoplasme, qu'en pensez-vous, monsieur Holman ?

Le contact radio fut coupé avant que l'intéressé eût le temps de répondre, ce qui raviva son sentiment d'impuissance. Ryker voulait faire sauter les réservoirs, et le mycoplasme avec eux ! Quels ravages une explosion de cette force causerait-elle à l'environnement ? Mais le professeur avait raison : l'enjeu valait la peine de prendre le risque.

Dans l'immédiat, un objectif : traverser le fleuve par le tunnel encore intact pour prêter assistance aux deux hommes, sur la rive opposée. Et prévenir le sergent qui ignorait encore la suite des événements. Mettant sa radio en bandoulière, Holman s'apprêtait à l'appeler mais ne put émettre un son : il venait de s'apercevoir qu'il

était bien près d'avoir des problèmes.

Il n'était plus seul. Une foule de gens attirés par l'explosion s'était assemblée derrière lui : deux cents personnes à peu près, amassées sur la route qui menait au tunnel. Peut-être hantaient-elles déjà les rues en troupe avant la déflagration, comment savoir ? En tout cas, leur silence absolu était plus inquiétant que n'importe quels hurlements. Mystérieusement, ces gens sentaient qu'il était différent, il le savait.

Il commença à reculer sous leurs regards fixes, très prudemment, car un geste un peu brusque serait le signal qui les jetterait dans l'action. Il y eut un mouvement dans la foule : un jeune garçon qui pouvait avoir quatorze ans s'y frayait un passage. Arrivé au premier rang, il lança d'une voix mal assurée :

— S'il vous plaît, monsieur, expliquez-moi ce qui se passe !

Holman le considéra avec surprise. Le pauvre gosse n'avait pas encore été touché par la maladie. Il errait au milieu de la horde sans comprendre. S'avancant vers l'enfant, il se pencha vers lui.

— Ecoute, mon garçon...

Il ne put aller plus loin. Au son de sa voix, la marée humaine s'était soudain élancée. L'enfant tomba instantanément. Il était perdu, c'était évident. Des mains se saisirent de Holman, qui chancela sous la pression de la foule. Il se débattit, distribua les coups, essaya de se débarrasser de leur étreinte. Il assomma un homme avec son genou, frappa à revers une femme qui lui agrippait les cheveux, envoya un coup de coude dans l'estomac d'un autre qui tentait de l'étrangler. Mais ils étaient bien trop nombreux. Il se sentit basculer, il fut renversé, écrasé, ne parvint plus à respirer...

Un coup de feu claqua. Quelqu'un près de lui poussa un cri, tomba en avant. Était-ce le cri d'un homme ou d'une femme, il n'aurait su le dire, et peu lui importait. La foule se figea, puis reflua dans la bousculade générale. C'était le bruit de la détonation, plus que le reste, qui l'avait effrayée.

— Sauvez-vous, vite ! cria alors la voix mécanique du sergent Stanton.

Le temps de se relever, Holman franchit en s'aidant de la main la balustrade de fer qui courait le long de la route, d'un bond qui l'emmena deux mètres en contrebas. Bien qu'il eût atterri sur les genoux, le sergent Stanton ne lui laissa aucun répit.

— Par ici, vite, plus vite ! s'époumona-t-il, et un autre coup de feu claqua.

Holman bondit sur ses pieds et courut vers le soldat.

— Heureusement que vous aviez votre fusil, haleta-t-il.

— Après ce que j'ai vu aujourd'hui, je ne me déplacerais plus sans, répliqua le sergent qui tira de nouveau dans la foule. Pas très

précis comme tir avec ce déguisement, mais dans cette populace, qui se soucie de précision, hein ?

Il épaula encore et tira.

— Dans le tunnel maintenant, rapidement, le capitaine attend. Passez devant, je vous rejoins. Je vais les retenir tout en battant en retraite progressivement.

Jugeant inutile pour le moment de lui expliquer ce qui était arrivé aux autres, Holman s'écria :

— Je reste avec vous, je vais vous prêter main-forte.

— Qu'est-ce que vous voulez faire, leur cracher dessus ?

— J'ai une arme. — Il lui montra son revolver.

— Avec ce petit truc-là, ils vous tomberont vite dessus, et s'ils vous tombent dessus, cela ne m'aidera pas beaucoup, hein ? Croyez-moi monsieur, partez, je les retiendrai. Regardez-les, tremblotants comme des chiens. Ils ne s'approcheront pas. Tenez, regardez celle-là, par exemple !

Une femme se traînait vers eux à quatre pattes. Le sergent tira. La femme poussa un cri perçant, et la foule recula d'un mètre.

— Et voilà le travail ! ricana le soldat dont Holman imaginait le sourire réjoui derrière son masque.

Tant de cruauté l'atterra. Ils se trouvaient dans une situation dangereuse, certes, et lui-même éprouvait de moins en moins de sympathie pour ces aliénés, mais tout de même, il ne pouvait admettre l'attitude inhumaine du sergent, qui mitraillait ces gens comme il l'aurait fait d'un troupeau de bêtes malades qu'il fallait abattre. Serait-il devenu fou, lui aussi ?

— Une dernière question, sergent : que faisons-nous du conteneur ?

— Laissons-le sur place pour l'instant. Ils ne peuvent pas l'endommager, ni le déplacer. Nous le ramasserons après, quand nous reviendrons avec la voiture. Et maintenant, oui ou non, *allez-vous entrer dans ce foutu tunnel...* monsieur ?

Après un dernier regard à la foule intimidée mais qui avançait néanmoins peu à peu, Holman disparut dans le tunnel en laissant le sergent au pied de l'éboulis qu'il avait provoqué. Les murs renvoyaient l'écho de ses pas ; comme il s'enfonçait dans l'obscurité, il entendit deux coups de feu tirés à bref intervalle. Pourvu que le sergent réussisse ! Dans le tunnel, il jouirait d'une relative sécurité, car la foule n'irait pas jusqu'à les poursuivre dans les ténèbres.

Le sergent Stanton avait péché par témérité en affichant un tel mépris. Pendant qu'il tirait tranquillement sur la foule, prenant soin de viser les individus qui semblaient les plus dangereux, quelqu'un avait contourné puis escaladé le monticule derrière lui. Les malades mentaux sont doués d'un sens de l'astuce très particulier : l'homme

choisit un gros bloc de béton parmi ceux qui encombraient la couverture des tunnels accolés, et le lança presque nonchalamment à la tête de Stanton qui ne se doutait de rien. Le casque pourtant très résistant du sergent n'empêcha pas l'impact de lui défoncer le crâne. Il s'effondra et la foule se rua en avant avec des hurlements de plaisir ; le corps inerte fut empoigné, redressé, jeté en l'air pour la joie de l'entendre se fracasser en retombant sur le sol. Puis on lui arracha ses vêtements, et on courut le porter en triomphe dans le tunnel, en le brandissant à bout de bras.

Holman entendit la clameur de la foule derrière lui. Il attendit que résonnent les coups de feu, et rien ne vint. Il comprit alors : le sergent avait perdu.

Il était à présent dans la nuit totale, sans doute à mi-chemin des deux ouvertures, invisibles à cause des nombreux tournants. Cette lueur grisâtre qui signifierait la fin du tunnel n'apparaîtrait-elle donc jamais ? Il avait l'impression d'être plongé dans le néant, de n'avoir plus de corps ; enfermé en lui-même, livré à ses frayeurs maintenant sans limites puisque non vérifiables par les yeux. Quelques heures auparavant (quelques heures ? il lui semblait qu'il y avait des siècles), dans les souterrains du métro, il avait au moins une torche pour le relier au monde ; à présent, seuls le contact rugueux du mur de béton et celui de l'asphalte sous ses pieds lui disaient qu'il était encore au nombre des vivants. Ses doigts qui suivaient la paroi à tâtons n'osaient pas s'en éloigner de peur de ne plus la retrouver ensuite. Il progressait vite, trop vite, sans vouloir penser qu'un obstacle inattendu pouvait se présenter. Ryker avait dit que la voie était dégagée, mais lui circulait en voiture...

Derrière lui, les vociférations de la foule en délire paraissaient plus proches qu'elles ne l'étaient en réalité à cause de l'écho, il le savait ; il pressa néanmoins le pas. Le mur s'incurvait doucement, la route amorçait une lente montée. Ses yeux lui jouaient-ils des tours ? A l'extrémité droite de son champ de vision, le noir lui semblait moins noir... Il cilla plusieurs fois. Oui décidément, il voyait du gris là devant. Un dernier tournant, la côte qui s'accroissait, et là, au bout, enfin la lumière du jour ! Il respirait péniblement, souffrait de crampes affreuses dans les cuisses, mais la vue de cette faible lueur et la promesse d'une lumière plus franche lui donnèrent un regain d'énergie. S'il n'avait pas surmonté sa fatigue, il décida de la traiter par le mépris.

Aiguillonné par les cris de la populace et la proximité de la lumière du jour, il continua de courir au même rythme, même si ses jambes n'en pouvaient plus. Il lui fallut encore cinq minutes pour émerger du tunnel ; bien que mêlé de brouillard, l'air relativement frais le ranima un peu, et c'était heureux, car la montée qui rejoignait

l'autoroute était la plus rude. Il était presque arrivé en haut quand la radio qui pendait à son épaule émit des craquements. A l'intérieur du tunnel, il avait plusieurs fois été tenté de se débarrasser de ce fardeau qui l'encombrait inutilement ; maintenant, il était bien content de ne pas l'avoir fait.

— Allô ? Allô ? M'entendez-vous ? fit une voix pressante.

— Allô oui, ici Holman ! Je vous entends. C'est Ryker ou Peters ?

— Heureux de vous entendre ! C'est le capitaine Peters.

Holman s'affala contre le mur de la voie d'accès au tunnel, et s'efforçant d'articuler entre deux halètements :

— Avez-vous placé les explosifs ? demanda-t-il.

— Oui, c'est fait. Au pied des gazomètres chaque fois que je l'ai pu. C'est de l'acier, mais ça craquera comme des œufs avec les charges de plastic que j'ai posées. Je règle le compteur sur cinq minutes : cela nous donnera tout le temps de regagner le tunnel. Il va nous falloir un abri à toute épreuve.

Avant que Holman ait pu lui parler de la foule qui avait envahi le souterrain, il enchaîna :

— Voici Ryker qui revient. Il jetait un dernier coup d'œil au dispositif pendant que je branchais les fils. Je crois qu'il est encore en état de choc, vous savez. Tantôt parfaitement lucide, et tantôt à côté de ses... Bon Dieu ! Il n'a pas son casque !

Holman entendit le capitaine appeler le professeur Ryker, puis la radio cessa d'émettre. Il se haussa pour regarder par-dessus le mur, encore assez bas à cet endroit, mais qui allait en s'élevant vers le tunnel. Il ne put qu'apercevoir la silhouette massive des gazomètres à travers le brouillard qui, il le remarqua, s'éclaircissait considérablement.

— Peters ! Peters ! cria-t-il dans le récepteur, que se passe-t-il ? Pour l'amour de Dieu, répondez !

Il appelait encore à grands cris quand il s'aperçut qu'on répondait. C'était la voix du capitaine, plus lointaine encore, comme affaiblie, dépouillée de toute raideur militaire. Les mots trahissaient un sentiment proche de la panique.

— Il m'a pris des mains le détonateur. Il subit l'effet du brouillard, j'en suis sûr. Pourtant... (il lutta pour maîtriser sa voix) pourtant il semble tout à fait lucide. Il a dit que nous ne pouvions pas prendre le risque d'attendre cinq minutes, que le noyau allait s'échapper, et qu'il fallait le détruire sur-le-champ pendant que nous en avions l'occasion. J'ai refusé, il m'a poussé et a pris le détonateur. Je n'ai pas osé résister de peur de déclencher le mécanisme par mégarde et... Il s'éloigne, il marche vers le noyau ! Holman, je ne sais pas où vous êtes, mais surtout, abritez-vous ! Regagnez le tunnel si

possible. Moi je m'en vais avec la voiture ! J'ai peut-être encore une chance !

Quelques craquements, et la radio se tut. Holman ne tenta pas de rappeler le capitaine : le malheureux n'avait pas une seconde à perdre ! Il observa l'immense usine, tremblant à la pensée de ce qui se préparait. Il crut alors y déceler un mouvement. Le brouillard ôtait toute certitude, mais... oui, cela ressemblait au véhicule de survie ! Peters *allait* réussir !

Deux faits se produisirent alors simultanément. En bas, la foule se déversa du tunnel, brandissant un trophée qui évoquait une carcasse ensanglantée. Et, tandis qu'il se retournait vers le groupe, un éclair éblouissant déchira l'atmosphère, suivi d'une première déflagration assourdissante et de quelques explosions de tonnerre qui secouèrent la terre elle-même.

Holman se recroquevilla en boule, cherchant à se faire aussi petit que possible. Le souffle chaud lui brûla le dos, roussit ses cheveux qui grésillèrent ; il crut que ses tympans éclataient, sentit le sang couler de son nez. Le grondement semblait ne pas devoir finir, le béton craquait autour de lui. Ses oreilles rendues sourdes ne pouvaient entendre les explosions qui se succédaient, mais il percevait leur souffle, par vagues qui faisaient trembler le sol. Les réservoirs de gaz sautaient un à un. Là-haut, juste au-dessus de lui, le monde n'était plus qu'un brasier ; s'il se levait, la chaleur lui brûlerait les yeux. La chance avait voulu qu'il fût mieux placé que la plupart de ceux qui s'entassaient à l'entrée du tunnel, ainsi pressé contre le mur solide que renforçait la route courant à son sommet ; alors que ceux-là, s'ils étaient à l'abri du gros de l'explosion, se trouvaient relativement exposés ; Beaucoup furent brûlés vifs par le souffle incandescent, d'autres violemment refoulés à l'intérieur du souterrain et fracassés par des projections de métal ou de maçonnerie ; d'autres encore, les plus nombreux, écrasés sous les blocs de béton alors qu'une partie du tunnel s'effondrait.

Un long, un très long moment passa avant qu'il ne trouve le courage d'ôter de sa tête ses mains couvertes d'ampoules et de lever les yeux. Il vit que la rampe était jonchée de débris, pierres et pièces métalliques dont certaines auraient pu le tuer sur le coup. Il préféra éviter de regarder du côté du tunnel, n'ayant nul désir de contempler le carnage ; lentement, péniblement, il se redressa sur les genoux, et centimètre par centimètre, leva la tête vers la scène que lui cachait le mur.

L'espace tout entier était un gigantesque globe de feu.

On ne distinguait plus les structures de l'usine à gaz, ni aucun bâtiment d'aucune sorte ; tout ce qui restait debout – si c'était le cas – disparaissait complètement dans les tourbillons de l'incendie. S'il

n'entendait plus de nouvelles déflagrations, il voyait les explosions soudaines de flammes jaunes qui éclataient dans le brasier rouge et orange. Déjà, la chaleur lui blessait les yeux. Il dut se baisser de nouveau, ciller rapidement pour les humecter, et laissa passer une minute avant de se relever.

Le feu gagnait sur la droite, dévorant la totalité de l'usine et la plupart des manufactures environnantes. Même les bâtiments situés de l'autre côté de l'autoroute avaient été ravagés. La dévastation était effroyable. Manifestement, les gazomètres avaient été pleins ; leur explosion avait déclenché une réaction en chaîne parmi les réservoirs environnants, semant la destruction à une allure vertigineuse.

A quelques centaines de mètres, il aperçut ce qui devait être la carcasse du véhicule de survie gisant sur le flanc, presque entièrement carbonisé. Bouleversé, il s'affaissa contre le mur, y appuya la tête, ferma ses paupières douloureuses. Comme le prix à payer était lourd... Il n'éprouvait plus de colère, même envers ceux qui avaient conçu cette horreur diabolique avant de la libérer par stupidité. Ni colère ni peur. Il était au-delà des sentiments extrêmes ; il ne ressentait plus que lassitude, mêlée à une profonde tristesse. Le mycoplasme n'existait plus, il le savait. Les flammes l'avaient détruit, alliées de l'homme et ennemies à la fois. Rien ne pouvait résister à ce brasier purificateur autant que destructeur, pas même ce virus créé par l'homme, ce mal qui, semblait-il, ne se résumait pas à une simple organisation de cellules parasites ; mais peut-être lui prêtait-il une complexité qu'il n'avait pas ? Possédait-il, par exemple, la faculté d'échapper à ceux qui voulaient le détruire, ou n'obéissait-il qu'aux caprices du vent ? Son pouvoir hypnotique n'était-il qu'imagination, reflet de cette volonté inconsciente d'autodestruction que tout individu dissimule dans les replis les plus secrets de son cerveau, mais qui est toujours prête à faire surface ? Ryker était-il devenu fou ? Ou avait-il compris que cette action était la seule vraiment sûre ? Peut-être savait-il que le virus dominait peu à peu son esprit, s'était emparé de son cerveau, qu'il s'y reproduisait tranquillement au détriment des cellules saines qu'il tuait une à une. Sachant cela, sa dernière décision raisonnable aurait été d'en finir, de se supprimer en même temps que le mycoplasme. A moins que son suicide n'ait été le fait de la folie, jointe au pouvoir d'attraction qu'exerçait le noyau ? Ces questions trouveraient-elles un jour une réponse ? Pour le moment, Holman ne souhaitait même pas savoir. Il n'avait qu'un seul désir : se reposer.

Un courant d'air plus froid le tira de son apathie. Sa main agrippa le faite du mur, et il se hissa sur ses pieds. L'incendie s'étirait en une sorte de champignon gigantesque couronné de fumée noire. Presque blanches en son centre, magnifiques, les flammes s'élevaient avec une fureur terrifiante, entraînant l'air chaud dans l'atmosphère

plus fraîche, créant ainsi une spirale ascendante sans cesse renouvelée, un maelstrom montant jusqu'au ciel. Et le brouillard s'animait, ses volutes de fumée gris jaunâtre rendaient visible le mouvement de l'air, s'enroulaient en tourbillons avec les flammes, s'élançaient à l'assaut du ciel où elles se dispersaient. La totalité du brouillard ne disparaîtrait pas ainsi, il ne fallait pas l'espérer, mais une vaste surface serait dégagée ; le reste de la nappe irait en s'éclaircissant, et le vent achèverait de le disperser, car, sans son noyau, le brouillard n'avait plus de raison d'être.

Holman se rassit, dos appuyé au mur, mains posées sur les genoux remontés, et se plongea dans la contemplation du ciel. Il attendait qu'apparaisse la première échappée de bleu.

CHAPITRE XXII

Le petit canot était amarré sous l'appontement du quai de Westminster. Holman laissa le conteneur à l'intérieur du bateau ; il n'avait plus la force de le décharger, la base enverrait des hommes en combinaison spéciale pour le faire. Il avait attendu plus d'une heure près de la sortie du tunnel avant de rassembler son énergie et d'entreprendre le trajet du retour. Il avait retraversé le tunnel, empruntant cette fois l'étroite passerelle latérale légèrement en surplomb de la route, qui était réservée aux automobilistes en panne, la glissière lui servant de guide. De l'obscurité en dessous de lui s'élevaient des plaintes, des gémissements affreux : il les avait ignorés. Parvenu de l'autre côté, il avait retrouvé le corps piétiné du garçon apeuré perdu dans la foule, qui ne comprenait pas ce qui arrivait au monde qui l'entourait. Holman revit la petite fille qu'il avait sauvée le premier jour, Lors du tremblement de terre dans ce village. La première victime de la maladie. Il s'était raidi contre son chagrin : sa tâche n'était pas terminée.

Le conteneur se trouvait là où ils l'avaient laissé ; il l'avait remorqué jusqu'au fleuve. Une barque l'avait amené au canot à moteur amarré plus loin. Le démarrage n'avait pas posé de problèmes, et il avait noté avec satisfaction que le réservoir était à moitié plein, ce qui était plus que suffisant. Il avait transporté le conteneur sur le pont et l'avait laissé là, intact et, selon lui tout au moins, inamovible.

Il lui restait à parcourir le trajet sinueux qui menait jusqu'à Westminster. Comme il pilotait le canot au milieu du courant, le soleil avait percé la grisaille plus ou moins épaisse ; ses rayons faisaient danser sur l'eau brune des éclats argentés de lumière. Par l'énorme brèche ouverte dans le brouillard, on voyait les deux rives à la fois. Derrière lui, l'incendie faisait rage, dévorait toujours plus d'espace, montait de plus en plus haut. Le feu durerait plusieurs jours, consumerait des biens et des vies, et surtout le brouillard. Et puis il s'éteindrait, maîtrisé finalement par sa propre férocité.

Le long des rives se pressaient les visages terreux de ceux qui contemplaient l'énormité du désastre, totalement hypnotisés. Le brasier devait se voir à des kilomètres. Holman se prit à souhaiter qu'il

exerce sur tout le monde le même effet hypnotique : ainsi, les gens ne penseraient peut-être plus à s'entre-tuer. Il essaya d'éviter les noyés qui flottaient, sans toujours y parvenir : le canot heurta certains corps gonflés qui tournoyèrent mollement dans les remous.

A l'approche de Westminster, le brouillard était plus dense, mais moins que le matin. Le canot amarré, Holman refit le chemin qui menait au parking souterrain. A l'intérieur, on l'avait vu venir sur les écrans de télévision, mais personne ne le reconnut avec ses cheveux roussis, sa face tuméfiée et noircie, ses vêtements sanglants tout déchirés. Ce n'est qu'en le voyant marteler le mur qu'on comprit qui il était : la porte massive s'ouvrit aussitôt.

Il leur raconta tout : la traversée de la ville, la mort de Mason, la fermeture du tunnel, la destruction finale du mycoplasme dans l'explosion de l'usine à gaz. On le bombarda de questions auxquelles il répondit de son mieux, on le congratula, on le félicita ; il leur dit que les remerciements revenaient au professeur Ryker et au capitaine Peters : c'étaient leurs efforts conjugués qui avaient eu raison du mal.

Au comble de la joie, Janet Halstead l'embrassa sur les deux joues avant de l'examiner rapidement. Il n'avait rien de vraiment grave, conclut-elle, mais il fallait s'occuper de ses nombreuses plaies et des brûlures de ses mains ; l'énorme bleu qui lui couvrait toute une joue, récolté sans doute lors de son éjection du véhicule de survie, le ferait souffrir les jours suivants. Il était dans un état proche de l'effondrement, devait impérativement se reposer.

Holman refusa ; il lui restait encore une chose à faire avant que la ville ne soit aspergée de gaz soporifique : aller retrouver Casey.

Il supplia Janet de lui administrer un remontant, quelque chose qui évacuerait sa fatigue. Le devinant déterminé à partir de toute façon, elle céda, non sans l'avertir qu'elle ignorait combien de temps agirait la drogue vu son état d'épuisement. Assez longtemps pour lui permettre de retrouver Casey, lui jura-t-il, et ensuite il serait trop heureux de dormir tout son saoul pendant qu'on plongerait la ville dans le sommeil. On tenta de joindre son appartement par téléphone, en vain, ce qui réveilla son angoisse et augmenta sa résolution. En définitive, toute communication était devenue impossible dans Londres. Le seul lien avec le monde extérieur était les transmetteurs radio de la base.

On promit à Holman que la vaporisation de gaz somnifère interviendrait en premier lieu dans le sud-ouest et le nord-est de la ville ; le périmètre où il habitait ne serait traité qu'ensuite. Pour lui faciliter la tâche, on lui donna une voiture militaire à toute épreuve, mais il n'aurait personne pour l'accompagner ; à leur regret, ils ne pouvaient prendre ce risque, le brouillard étant encore assez virulent pour pénétrer les vêtements de protection. Mais ils enverraient des

volontaires récupérer le conteneur, ce qui était un risque légitime.

Après que Janet Halstead lui eut nettoyé rapidement le visage et la paume des mains, il emprunta à quelqu'un un blouson de cuir qu'il enfila sur son revolver toujours dans son étui, et quitta l'abri souterrain. Le médicament commençait à redonner quelque énergie à son organisme épuisé.

Arrivé au quatrième étage, il sentit la fatigue s'insinuer de nouveau dans ses jambes : l'effet de la drogue faiblissait déjà. Le trajet de retour y était aussi pour quelque chose, car dans la ville l'horreur était toujours présente. Il espérait à moitié que par quelque miracle, elle aurait disparu avec la destruction du noyau, mais il dut déchanter en voyant le cortège de souffrances que ce dernier laissait derrière lui. S'il rencontra encore bien des individus en situation atroce ou macabre, il constata que la tendance générale dans la population était maintenant aux larges rassemblements en marche. En marche vers le fleuve... La tragédie de Bournemouth risquait apparemment de se reproduire si le gaz n'entrait pas en action. Par l'émetteur radio dont était équipée sa voiture, Holman avait informé la base de ce phénomène. On décida là-bas que le gaz serait largué en premier lieu le long des deux rives du fleuve. On s'occuperait ensuite du reste de la ville. Holman avait contourné les groupes chaque fois que c'était possible, mais il était parfois contraint de rouler au milieu de la foule, très lentement. Par bonheur elle ne lui prêtait aucune attention ; les esprits étaient maintenant occupés d'une seule pensée, celle de se détruire.

Comme il grimpait ses escaliers, il entendit au loin la ronde des avions descendant en piqué pour lâcher leur cargaison qui devait sauver toutes ces vies et aussi, espérait-on, beaucoup d'esprits de la folie. Sur d'autres secteurs de la ville où le brouillard semblait très bas, on utilisait des hélicoptères dont les pilotes portaient des masques à oxygène pour le cas où le gaz lâché par les avions dériverait vers eux.

Lorsqu'il atteignit enfin son palier, il vit avec soulagement que la porte de son appartement était toujours hermétiquement close. Il frappa à grands coups de son poing en appelant Casey, sans remarquer la silhouette assise sur les marches conduisant au toit, dans l'ombre où elle avait attendu patiemment la plus grande partie de la journée.

La voix étouffée de Casey derrière la porte :

— C'est toi, John ?

Malgré tout, malgré la douleur de son visage, un sourire illumina les traits de l'intéressé.

— Oui chérie, c'est moi. Tout va s'arranger. Ouvre !

Un meuble repoussé, le gros verrou qu'on tire, le loquet de la

serrure qui cliquette... et le visage de Casey dans l'interstice laissé par la chaîne de sûreté, avec ses traces de larmes séchées et ses yeux qui brûlaient d'autres larmes prêtes à jaillir.

— Oh ! John, cria-t-elle, je ne savais pas ce qui se passait pour toi, j'étais tellement angoissée à l'idée que tu...

Elle s'escrima à ouvrir la chaîne de sûreté.

— Quelqu'un a essayé tout le temps d'entrer, John, et je...

Il l'attira à lui, l'enveloppa de ses bras, couvrit son visage de baisers et l'entraîna dans l'entrée après avoir repoussé la porte du pied. Serrée contre lui, elle pleurait de soulagement, de bonheur. Mais elle s'écarta pour le contempler, et ses yeux se remplirent d'angoisse.

— John, qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

Il sourit avec lassitude.

— C'est une longue histoire. D'abord, si tu veux, buvons quelque chose et puis allons au lit. Je te raconterai tout, et ensuite, nous allons nous accorder une très grande et glorieuse nuit de sommeil !

Elle lui rendit son sourire, inquiète et heureuse à la fois. Et ses traits brusquement se figèrent sous l'effet de la peur. Par-dessus l'épaule de son amant, elle venait de voir ce qui avait empêché la porte de se refermer. Etonné de son expression, Holman se retourna, et retint sa respiration.

Barrow se tenait sur le seuil, un rire étrange aux lèvres.

Holman fit face à l'inspecteur en se plaçant entre Casey et lui.

— Bonjour, Barrow, prononça-t-il avec précaution.

Aucune réponse, pas un mouvement.

Casey lui effleura l'épaule, et chuchota d'une voix pressante :

— Ce doit être lui, John. Quelqu'un a essayé d'entrer toute la journée en tapant sur la porte et en tentant de la forcer. J'appelais, on ne répondait pas. Le martèlement cessait puis reprenait au bout d'une heure. Il a dû rester là tout ce temps.

— Que voulez-vous, Barrow ? demanda Holman, sans obtenir davantage de réponse que cet inquiétant ricanement.

L'inspecteur, il le remarqua, était tiré à quatre épingles : costume brun foncé bien coupé, chemise blanche impeccable, belle cravate. Seuls son regard lointain et son singulier sourire révélaient son état mental. Holman tressaillit ; Barrow avait soudain porté la main à sa poche, et sorti un objet qu'il put identifier lorsqu'il le déroula : un fil métallique très fin monté sur des poignées de bois à chaque extrémité.

— Va dans la chambre, Casey, et ferme la porte, dit-il à voix basse sans quitter des yeux l'inspecteur.

— Non John, je ne te quitte pas.

— Fais ce que je te dis, bon Dieu, ordonna-t-il sur le même ton

entre ses dents serrées.

Il la sentit s'éloigner, entendit la porte de la chambre se fermer.

— Que voulez-vous, Barrow ? tenta-t-il encore une fois.

Alors qu'il ne s'y attendait plus, Barrow répondit :

— Toi. Toi, espèce d'ordure.

Il tenait les poignées de son arme à hauteur de poitrine, fil tendu. Holman comprit de quelle façon il comptait s'en servir : comme d'un garrot. Enroulé autour du cou de sa victime, il sectionnerait la trachée artère et la veine jugulaire, et la tuerait en quelques secondes.

Barrow avança d'un pas.

Après toutes les épreuves de la journée, Holman ne perdit pas de temps à essayer de lui faire entendre raison. Barrow étant déjà trop près pour qu'il cherche à atteindre son revolver, il attaqua le premier.

Il bondit sur l'inspecteur, visant bas à cause du fil de fer, et les deux hommes roulèrent sur le seuil avant de s'empoigner sur le palier. Holman était sur son adversaire, mais ne tarda pas à se sentir soulevé et rejeté sur le côté, avec une force prodigieuse. Comme il tentait de prendre appui sur un genou, Holman comprit qu'il aurait peu de chances contre le policier, et d'autant moins qu'il était lui-même très affaibli.

Casey alors surgit sur le seuil, et poussa un cri perçant en voyant l'arme prête à s'abattre. Le policier debout, dont la gorge émettait un affreux gloussement, tourna la tête à ce cri.

Cela donna à Holman la fraction de seconde qui lui manquait pour s'appuyer sur son genou et se lancer de nouveau en avant. Sa tête vint heurter l'inspecteur au diaphragme, lui coupant le souffle et l'envoyant rouler plus loin. Holman se trouva couché en travers des jambes de son adversaire ; il reçut un coup de genou sous le menton qui l'étendit contre le mur, à demi assommé. Il voulut se relever en se soutenant au mur... Trop tard. Le fil de fer coupant glissa sur son cou, et il n'eut que le temps de lever le bras pour l'empêcher de se fermer complètement. Barrow avait croisé les deux poignées, et s'agenouillait face à lui en les tirant en sens contraire de toutes ses forces.

Le fil entraît à la base de son cou, comprimait son bras, heureusement protégé par la manche de cuir, auquel il devait de n'être pas étranglé encore, même s'il n'en était pas très loin. Sa main pressée contre son oreille, le poignet maintenu par le fil, essayait de résister à l'énorme pression qu'exerçait Barrow, essayait désespérément, mais ses efforts étaient inutiles, car ses forces le quittaient. Sa vision semblait s'obscurcir, la douleur insoutenable provoquait dans sa tête des élancements de chaleur blanche. Il commença à perdre conscience.

Alors, par quel miracle ? la pression se relâcha légèrement. Le monde cessa d'être noir tandis qu'il luttait pour revenir des

profondeurs de l'inconscience. Il lui sembla s'écouler une éternité avant qu'il puisse fixer son regard, et quand il y parvint, il vit que Casey avait empoigné Barrow aux cheveux et lui tirait la tête en arrière, visage sillonné de larmes, corps tremblant sous l'effort. Contraint d'abandonner une poignée pour se libérer, le policier saisit le bras de la jeune femme et voulut lui faire lâcher prise, mais elle se cramponna farouchement, et tira tant et tant qu'il perdit l'équilibre.

Il se releva avec un rugissement de bête sauvage. Oubliant Holman pour le moment, il assena à Casey un formidable revers de la main qui la projeta sur le mur d'en face, les lèvres en sang. Elle y resta appuyée debout, sanglotante, la main sur la joue qui avait reçu le coup. Il revint la gifler, ils étaient face à face, regards affrontés. Il se mit à la détailler ; il respirait fort, et ses yeux, l'espace de quelques secondes, furent totalement dénués d'expression. Puis il recommença à ricaner, saisit le col de sa blouse légère et la déchira d'un seul geste. A la vue de ses seins petits il marqua une pause, son sourire s'élargit, son regard se fit plus cruel.

Il fut alors agrippé à l'épaule, retourné rudement ; l'air hébété, il fixa Holman sans comprendre et sa fureur n'eut pas le temps d'apparaître qu'il reçut un poing en pleine figure. Projeté contre la jeune femme, il trouva aussitôt la réplique ; on lui avait appris à se servir de ses pieds comme d'une arme, il en décocha un coup douloureux à Holman dans la cuisse. Lançant ensuite son poing, il n'atteignit Holman qu'obliquement au front, mais assez puissamment pour l'envoyer tourner dans le hall. Il allait poursuivre quand Casey, courageusement, voulut le retenir de son bras passé en crochet autour de son cou. D'une virevolte, il la repoussa contre le mur, l'écrasa de son corps, arracha sa blouse. Sa main s'affaira à lui pétrir les seins tandis que l'autre cherchait le chemin de ses cuisses ; elle sentit sa bouche humide se coller à sa joue, s'efforça en vain de crier : la terreur paralysait ses cordes vocales.

Holman revint à la charge en titubant ; il fallait en finir au plus vite, sinon Barrow les tuerait tous les deux. Devant les intentions du policier, la colère lui donna le regain d'énergie qui lui manquait pour lancer une nouvelle attaque. Ses doigts encerclèrent le crâne de son adversaire, trouvèrent ses yeux, fouillèrent les orbites en tirant brutalement en arrière.

Barrow s'écarta de Casey avec un hurlement, se démena tant et plus pour échapper à l'étreinte impitoyable de Holman, et ne trouva d'autre moyen que d'aller l'écraser sous lui contre le mur opposé. Son adversaire lâcha prise, mais le policier s'aperçut que ses prunelles blessées ne voyaient plus. Holman évita facilement les coups qu'il lâchait à l'aveuglette, et en profita pour lui assener dans l'estomac un crochet qui le plia en deux, puis un coup violent à la face. Barrow

recula en vacillant dans le couloir.

Le temps que son adversaire revienne à l'assaut, l'inspecteur s'était redressé en secouant la tête. La vue lui revenait. Un sourire commençait à retrousser ses lèvres quand Holman le chargea, cherchant à l'assommer d'un coup d'épaule. Barrow esquiva en partie l'attaque, mais pas complètement ; il fut déséquilibré, et les deux hommes tombèrent de nouveau sur le sol. Ils se redressèrent sur les genoux d'un même mouvement qui les mit face à face, et ce fut Barrow qui réagit le premier. Du tranchant de la main, il frappa violemment Holman au cou, sur le côté, comme s'il voulait le sectionner. Sans le col de son blouson de cuir, Holman aurait été gravement atteint. Pour l'heure il s'abattit face contre terre, l'épaule gauche et une partie du bras engourdis de douleur.

Il demeura effondré sur le sol, haletant, exténué ; il entendit le ricanement forcené de Barrow qui se relevait.

L'inspecteur principal s'accordait le plaisir sadique de contempler son adversaire abattu. Plus loin, recroquevillée sur ses genoux contre le mur, le chemisier en lambeaux, Casey pleurait. Elle savait qu'elle ne pouvait rien tenter de plus pour aider Holman, ce dément était trop fort pour elle. Barrow éleva le pied avec lequel il comptait écraser la nuque de son ennemi.

Leurs regards alors se croisèrent ; les yeux fous de l'un luisaient de jubilation victorieuse, ceux de l'autre reflétaient la défaite. Mais l'inspecteur Barrow mit à savourer son triomphe un peu plus de temps qu'il n'aurait dû ; dans le regard de son adversaire, une lueur d'espoir venait de remplacer le sentiment de l'échec.

Leur lutte acharnée les avait conduits à travers le hall, et Barrow se trouvait dos à l'escalier. Holman étendit brusquement la main droite et saisit le pied de Barrow qui supportait tout le poids de son corps. Il empoigna la cheville, tira d'un coup sec en y mettant ses dernières forces. L'inspecteur tomba à la renverse dans l'escalier de pierre, rebondit de marche en marche jusqu'au palier du dessous où il fut précipité contre le mur.

Incapable de bouger, Holman laissa sa tête retomber sur le sol et resta là, à bout de souffle, épuisé. Il entendait Casey sangloter, mais ne trouvait pas la force d'aller vers elle. Elle l'appela, et entreprit de se traîner jusqu'à lui.

Il resta allongé, immobile, en proie à des pensées qui l'assaillaient sans qu'il puisse en fixer aucune, comme cela se passe en cas de trop grande fatigue. Avec tout ce qu'il avait vécu ces derniers jours, ce n'était guère étonnant : il avait dû s'adapter à tant d'éléments extraordinaires, accepter de rencontrer la mort, non seulement celle d'individus, mais la mort massive, multiple. *Il avait dû accepter de tuer.*

Il entendit un grattement venant de l'escalier ; le raclement d'un

objet qu'on traînait. Levant les yeux, il vit que Casey avait entendu aussi, et qu'elle s'était figée contre le mur, les yeux pleins de terreur fixés sur lui. Il tourna la tête vers le bruit qui continuait, s'affirmait même ; et à présent s'y ajoutait celui d'une respiration. Pétrifié, redoutant ce qui allait survenir, et toujours incapable de mouvement, Holman fixa ses yeux sur l'espace vide en haut de l'escalier. Une main apparut sur la dernière marche, les jointures blanchies par l'effort d'agripper, de hisser. Holman la contemplait, fasciné. Et soudain, à moins d'un mètre, la face mauvaise, le rictus de Barrow ! Le sang qui coulait de son nez à gros bouillons et son arcade sourcilière éclatée donnaient à son visage un aspect encore plus effrayant, son corps fracturé tremblait de fatigue, mais il riait en regardant Holman, il riait avec ce gloussement râpeux venu du fond de la gorge, bouche béante fendue jusqu'aux oreilles sur une affreuse grimace. Il se hissa sur la dernière marche. Il voulait atteindre Holman.

Holman se souleva lentement, prit le revolver dans son étui, releva le cran de sûreté avec le pouce. Puis il mit le canon dans la bouche béante de Barrow, et pressa la détente.

Il s'agenouilla près de Casey, l'attira à lui, la berça dans ses bras. Là-haut, on entendait le vrombissement des avions. Ils avaient atteint son secteur.

— Le pire est passé, chérie. Nous ne serons plus jamais les mêmes, mais nous nous aiderons l'un l'autre. Je t'aime tant, Casey.

Il la mit debout, elle pleura contre lui.

— Quand tout sera fini, quand ils auront fait tout leur possible pour soulager ceux qui souffrent, la population saura découvrir la cause de ce qui s'est passé. Je vais agir en ce sens, et d'autres avec moi j'en suis sûr. Mais pour l'instant, Casey, allons dormir. Allons nous coucher et dormir, dormir très longtemps.

Elle réussit à lui sourire et ils rentrèrent ; il appuyait sur elle son corps douloureux.

Il ferma la porte derrière eux.